

LE PÈRE GIGOGNE  
(1860)



ALEXANDRE DUMAS

# Le père Gigogne

CONTES POUR ENFANTS

LE JOYEUX ROGER  
2012

Cette édition a été établie à partir celle de Michel Lévy Frères,  
libraires-éditeurs, Paris, 1860, en 2 volumes.

Nous en avons respecté l'orthographe et la ponctuation, à  
quelques corrections près.

ISBN : 978-2-923981-34-5

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal

[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

# Le lièvre de mon grand-père

## CAUSERIE EN MANIÈRE D'EXPLICATION

Chers lecteurs,

Pour peu que vous m'ayez suivi avec quelque intérêt dans ma vie littéraire et dans ma vie privée, je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai habité la ville de Bruxelles en Brabant, du 11 décembre 1851 au 6 janvier 1854.

Les quatre volumes de *Conscience l'Innocent*, les six volumes du *Pasteur d'Ashbourn*, les cinq volumes d'*Isaac Laquedem*, les dix-huit volumes de *la Comtesse de Charny*, les deux volumes de *Catherine Blum*, et douze ou quatorze volumes de mes *Mémoires* datent de là.

Ce sera un jour une matière difficile à explorer, un problème difficile à résoudre pour mes biographes, que de découvrir quels collaborateurs anonymes ont fait ces cinquante volumes.

Car, vous le savez, cher lecteur, il est connu (des biographes bien entendu) que je n'ai pas fait un seul de mes douze cents volumes.

Dieu fasse paix à mes biographes, comme il veut bien, dans sa miséricorde infinie, me faire paix à moi-même !

Aujourd'hui, chers lecteurs, je vous apporte un nouveau conte.

La véritable date de celui qui surgit à vos yeux sous le titre un peu excentrique, mais qui sera pleinement justifié, du LIÈVRE DE MON GRAND-PÈRE, doit en réalité remonter à la période de ses frères belges.

Mais comme je ne veux pas qu'à l'endroit de son véritable auteur plane sur lui la fâcheuse obscurité qui plane sur les autres, j'entreprends de raconter aujourd'hui dans cette causerie-préface la façon dont il voit le jour, et, tout en me réservant le titre du parrain qui le tient sur les fonts de baptême de la publicité, de faire connaître son véritable père.

Son véritable père a nom : M. DE CHERVILLE.

M. DE CHERVILLE pour vous, chers lecteurs ; CHERVILLE tout court pour moi.

Le temps passait vite et doucement, pour moi surtout qui étais exilé volontaire dans cette bonne ville de Bruxelles. Un grand salon situé rue de Waterloo, 73, réunissait tous les soirs, ou à peu près, quelques bons amis, des amis de cœur, des amis de vingt ans :

Victor Hugo, – à tout seigneur tout honneur, – Charras, Esquiros, Noël Parfait, Hetzel, Péan, Cherville.

Les naturels du pays venaient peu à ces sortes de soirées toutes parisiennes ; à l'exception du savant André van Hasselt et de sa femme, de l'excellent Bourson et de sa femme, et de mon vieil ami Paul Bouquier, nous étions entre Français.

Il est vrai que, si je ne craignais pas de les compromettre aux yeux de leurs compatriotes, je dirais que van Hasselt est cosmopolite, que Bourson et sa femme sont de vrais Français, et que Bouquier est non-seulement un Français, mais un Parisien.

On restait ainsi jusqu'à une heure ou deux heures du matin autour d'une table à thé, causant, bavardant, riant, pleurant quelquefois.

Pendant ce temps, en général, je travaillais ; seulement, deux ou trois fois, d'habitude, dans la soirée, je descendais de mon second et venais jeter un mot au milieu de la conversation générale, comme un voyageur qui arrive au bord d'une rivière jette une branche au courant.

Et la conversation emportait le mot comme le courant emporte la branche.

Puis je remontais travailler.

Enfin un jour, pendant que je travaillais, on fit un complot :

C'était de m'arracher quatre ou cinq jours à mon travail, et de m'entraîner à la chasse.

Notre ami Joigneaux avait écrit de Saint-Hubert-en-Luxembourg pour nous dire qu'il y avait cette année, dans les forêts

ardennaises, force lièvres, chevreuils et sangliers.

Vous connaissez Joigneaux, n'est-ce pas ? C'est l'ex-représentant du peuple qui publiait en France, et qui continue de publier à l'étranger, le meilleur journal d'agriculture qui existe.

Il y avait deux tentations presque irrésistibles dans cette lettre : un vieil ami à revoir ; des lièvres, des chevreuils, des sangliers à tuer.

La partie fut résolue entre Cherville, le colonel C... et Hetzel.

Hetzel, non chasseur, causerait avec Joigneaux de la publication de son almanach, tandis que l'on saint-barthélemyserait lièvres, chevreuils et sangliers.

On résolut que, bon gré, mal gré, je serais de la partie.

Il en résulta qu'à une de mes apparitions habituelles, je vis étalés sur la table mon Lefauchaux-Devisme, mon carnier et un nombre indéfini de cartouches n° 4, double zéro et à balles.

Il y en avait pour tous les goûts.

— Qu'est-ce que cette exhibition ? demandai-je.

— Vous le voyez bien, cher ami : c'est votre fusil que l'on a tiré du fourreau, votre carnier que l'on a tiré de l'armoire, et vos cartouches que l'on a tirées du carnier.

— Et tout cela, dans quel but ?

— Nous sommes au 1<sup>er</sup> novembre.

— C'est possible.

— C'est après-demain le 3.

— C'est probable.

— Eh bien ! le 3, c'est la Saint-Hubert.

— Ce qui veut dire que nous vous débauchons, que nous vous emmenons, et que, de gré ou de force, nous vous faisons chasser.

Il y a toujours un reste de flamme au fond de mon cœur quand on me parle de chasse.

Avant que je fusse condamné aux travaux forcés de la littérature, la chasse était mon grand, mon principal, je dirai presque mon unique amusement.

Je n'ai en réalité que deux souvenirs dans la vie.

La chasse en est un.

— Ah ! diable, fis-je, c'est bien tentant, ce que vous me proposez là !

— Joigneaux nous a écrit à l'ouverture de la chasse, ou plutôt il a écrit à Hetzel. Hetzel ne lui a pas répondu, naturellement : nous irons le surprendre.

— Cher Joigneaux, je voudrais bien...

— Qui vous empêche ?

J'étais descendu en tenant ma plume.

Je regardai tristement cet artisan de bien et de mal que notre civilisation a fait d'acier, dans la prévoyance sans doute de ce que j'en userais si l'on n'inventait pas quelque matière : — *Ære perennius*, — comme dit Horace.

— Hélas ! répondis-je, voilà mon arme désormais ; je chasse aux idées, et de jour en jour le gibier devient plus rare.

— Jetez donc votre plume par-dessus la porte de Hall, et venez avec nous. C'est l'affaire de trois jours : un jour pour aller, un jour pour chasser, un jour pour revenir.

— C'est bien tentant !

— Allez donc ! allez donc ! répéta-t-on en chœur.

— Ma foi, si d'ici à demain il n'arrive rien de nouveau...

— Que voulez-vous qu'il arrive ?

— Je ne sais ; mais il y a un fait : c'est que depuis tantôt dix-huit mois que je suis ici, le prince de Ligne a voulu m'emmener chasser à Belœil, les MM. Lefèvre ont voulu m'emmener chasser à Tournay, Bouquier a voulu m'emmener chasser à Ostende ; j'ai pris deux ports d'armes de trente francs chacun, cinq francs de plus qu'en France. Eh bien ! je n'ai été ni à Ostende, ni à Tournay, ni à Belœil, et mes deux ports d'armes ne m'ont pas servi une seule fois...

— Parce que ?

— Parce qu'il est toujours arrivé quelque incident imprévu qui m'a empêché d'utiliser mes ports d'armes et de profiter de



l'invitation.

— Mais si, d'ici à demain, cet incident imprévu ne se présente pas ?

— Je suis des vôtres, et avec grand plaisir.

— Allons, prions saint Hubert de nous préserver des incidents imprévus.

C'était Cherville qui adressait cette invocation au saint.

Or, comme si le saint n'eût attendu que le dernier mot de la phrase pour manifester sa puissance, à peine Cherville avait-il prononcé ce dernier mot que l'on sonna à la porte du boulevard.

— Aïe ! aïe ! aïe ! mes enfants, m'écriai-je, c'est justement l'heure de la poste.

Joseph passa pour aller ouvrir.

Joseph était mon domestique.

Un domestique belge dans toute la force du terme, c'est-à-dire regardant tout Français comme son ennemi naturel.

Or, vous connaissez le proverbe du soldat en campagne et de l'écolier en maraude :

*Autant de pris sur l'ennemi.*

C'était la maxime favorite de Joseph.

Joseph passa donc pour aller ouvrir.

— Joseph, dit Hetzel, si c'est une lettre de Paris, déchirez-la.

Joseph, cinq minutes après, reparut une large enveloppe à la main.

— Eh bien, dit Hetzel, que vous avais-je recommandé ?

— Ce n'est pas une lettre, monsieur, répondit Joseph, c'est une dépêche télégraphique.

— Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je, c'est bien pis !

— Allons ! au diable notre chasse ! dit Cherville.

— Ouvrez vous-mêmes, chers amis, et vous déciderez de mon sort.

Joseph remit la dépêche à Hetzel.

La dépêche fut ouverte.

Elle contenait ces trois lignes :

*Paris, vendredi. Cher Dumas, si je n'ai pas reçu la Conscience pour le 5 courant, je suis averti par Royer et Vaëz qu'on met le 6 en répétition je ne sais quelle tragédie de je ne sais pas qui. C'est clair, n'est-ce pas ?*

LAFERRIÈRE.

Cherville et Hetzel se regardèrent, consternés.

— Eh bien ! qu'en dites-vous ? demandai-je.

— Où en êtes-vous de votre drame ?

— Il me reste à faire la moitié du cinquième, et le sixième tableau tout entier.

— Alors, pas moyen.

— Pas moyen pour moi, du moins ; mais allez, vous, mes enfants. Cherville me racontera la chasse, Hetzel brodera sur le récit de Cherville, et, moins le plaisir d'être avec vous, ce sera exactement comme si j'y avais été.

Je repris ma plume, déposée un instant sur la cheminée, je recommandai de remettre les cartouches dans le carnier, le carnier dans l'armoire, le fusil dans son fourreau, et je remontai mon deuxième étage avec un gros soupir.

Ah ! si j'avais eu quelqu'un pour faire mon drame, comme j'aurais été à la chasse !

Le 5, au soir, mon drame complet de *la Conscience* partit pour Paris ; le 6, au matin, un commissionnaire apporta à la maison un cuissot de chevreuil, accompagné de cette lettre :

*Mon cher Dumas,*

*Je vous envoie du chevreuil de Saint-Hubert. Ce soir nous irons prendre, Hetzel et moi, une tasse de thé chez vous, et je vous promets de vous raconter une chasse comme vous n'en avez pas entendu raconter depuis celle de Robin des Bois.*

*Joigneaux vous embrasse tendrement, Hetzel et moi vous serrons la main.*

*Tout à vous,*

DE CHERVILLE.

Je donnai à ma cuisinière la recette d'une marinade de mon ami Willemot, l'un des propriétaires *de la Cloche et de la Bouteille* à Compiègne, et je me remis à mon travail.

Le soir, à neuf heures, on annonça MM. de Cherville et Hetzel.

Les triomphateurs entrèrent au bruit d'une fanfare.

Les premières questions furent pour demander des nouvelles de Joigneaux.

Joigneaux mariait sa fille au fils du bourgmestre.

Les chasseurs étaient arrivés au beau milieu de la noce.

Au bout d'un instant, Hetzel, qui paraissait jouir d'avance de l'effet qu'allait produire le narrateur, secoua la sonnette qui était destinée à appeler Joseph, et dit :

— Cherville a la parole.

— Mon cher Dumas, dit Cherville, je crois que je vous apporte un volume assez amusant.

— Allons, part à nous deux, mon cher ami.

— Ma foi, oui ! Écoutez-moi cela.

— C'est à vous que l'aventure est arrivée ?

— Non, c'est tout simplement au grand-père de maître Denis Palan, propriétaire de l'auberge des *Trois-Rois*, à Saint-Hubert.

— Et quel âge a maître Denis Palan ?

— Dam ! c'est un homme de quarante-cinq à cinquante ans.

— Alors la scène se passe vers la fin du dix-huitième siècle ?

— Justement.

— Nous écoutons.

— Je dois d'abord vous dire, n'est-ce pas ? comment Denis Palan a été amené à nous raconter cette aventure ?

— Mon cher ami, je crois que vous tirez à la ligne.

— Non, parole d'honneur ! la chose est nécessaire ; vous ne comprendriez rien à l'événement si j'entrais en matière sans préparation.

— Prépare donc, mon ami, prépare ; c'est le grand art des romanciers et des auteurs dramatiques ; seulement, pas de lon-

gueur !

— Soyez tranquille !

— Allez !

— Mes enfants, dit Hetzel, il est permis de dormir, mais il est malhonnête de ronfler. Va, Cherville.

Cherville commença.

— La circonstance de la noce de la fille de Joigneaux avait fait qu'au lieu de loger chez lui, nous avions, malgré ses invitations réitérées, insisté pour loger à l'auberge des *Trois-Rois*.

À peine y fûmes-nous entrés que nous reconnûmes la faute que nous avions commise. Au point de vue de l'égoïsme, mieux eût valu être indiscrets et loger chez Joigneaux.

Je ne sais si jamais trois rois, en logeant chez Denis Palan, lui ont donné le droit de dresser au-dessus de sa porte son aristocratique enseigne ; mais si jamais trois rois, fût-ce des rois maures, comme Balthazar, Gaspard et Melchior, ont été pris à ce traquenard, c'est une charité, mon cher Dumas, tout républicain que vous êtes, de prévenir les têtes couronnées qui passeraient par Saint-Hubert de ne pas se laisser séduire par ce tableau qui représente les trois souverains dans leurs costumes royaux. À tout prendre, les rois sont des hommes, quoique M. de Voltaire ait dit :

Pour être plus qu'un roi, te crois-tu quelque chose ?

Or, à l'hôtellerie des *Trois-Rois*, tenez-vous cela pour dit, et bien dit, on ne fait ni noces ni festins, on ne loge ni à pied ni à cheval.

On mange sur le pouce et on dort sur sa chaise.

Il faut dire aussi, à la louange du digne hôtelier, qu'il ne promet pas plus qu'il ne tient.

Au-dessous de la flamboyante portraiture des trois images qui lui servent d'enseigne, le peintre chargé de cette œuvre d'art s'est contenté, pour toute réclame, de faire figurer un petit verre et une tasse de café.

Maintenant vous me demanderez comment nous avons, le colonel, Hetzel et moi, choisi un pareil logis.

C'est ce à quoi je vous répondrai que nous ne sommes pas, au bout du compte, aussi niais que nous en avons l'air au premier abord.

Nous avons choisi celui-là, cher ami, parce qu'il n'y en avait pas d'autre.

Permettez-moi d'entrer dans la topographie de l'auberge.

La description ne sera pas longue.

L'intérieur se compose de trois pièces.

La première est la cuisine, et sert en même temps de chambre à coucher à l'aubergiste et à sa famille.

La seconde est une salle basse et enfumée, meublée de deux tables et de quelques escabeaux de chêne, polis par l'usage plutôt que par le rabot du menuisier.

Cette salle est destinée aux consommateurs.

La troisième est une espèce de hangar-écurie où l'on parque pêle-mêle les chevaux, les ânes, les bœufs et les cochons.

Or, quand, le matin, on nous avait montré cette salle comme la chambre unique où il nous faudrait dîner et coucher, nous avons dit, avec le laisser-aller habituel à des chasseurs :

— Bon ! avec un grand feu, un bol de punch et trois matelas, une nuit est bientôt passée.

Ce n'est que lorsque la nuit est venue que l'on s'aperçoit combien certaines nuits sont longues.

Ce fut une chose dont nous nous aperçûmes dès onze heures du soir, — quand notre feu commença de s'éteindre, quand notre bouteille de genièvre fut vidée, et quand il nous fut positivement démontré qu'il n'y avait pas d'autres matelas dans l'auberge que celui qui était au lit de l'aubergiste, et sur lequel grouillaient sa femme et ses trois enfants.

Quant à lui, il était resté debout pour *contenter*, autant qu'il était possible, messieurs les Parisiens.

Tant que le souper avait duré, bon ou mauvais, la gaieté avait

survécu.

Tant qu'il était resté une goutte de skiedam dans la bouteille, la conversation avait surnagé.

Tant que le feu avait duré, l'esprit français avait, comme le foyer, jeté de temps en temps des éclairs.

Puis il s'était fait de grands silences.

Puis chacun, en regardant autour de soi, avait essayé de s'accommoder de son mieux pour dormir.

Puis, enfin, un instant on avait pu croire que tout le monde dormait.

On n'entendait plus que le tic-tac monotone d'une grande horloge de bois qui ornait un des coins de la salle.

Il n'en était rien.

Chacun faisait ce qu'il pouvait pour cela, mais personne n'y réussissait.

Tout à coup la grande horloge vacilla depuis son piédestal jusqu'à son cadran.

Un grand bruit de chaînes, un atroce grincement de rouages en sortit, et le marteau tomba onze fois sur le timbre.

En supposant que tout le monde eût dormi, un pareil bruit suffisait bien à réveiller tout le monde.

— Sacrebleu ! ronfla le colonel.

— Ce qui signifie ?... demandai-je.

— Que nous allons passer une jolie nuit, dit Hetzel, sans compter qu'il ne fait pas chaud. Voyons, Cherville, toi qui es le plus jeune et le plus joli de la société, appelle l'aubergiste.

— Pourquoi faire ?

— Pour qu'il nous donne du bois. On ne peut pas toujours manger, on ne peut pas toujours boire ; on peut toujours se chauffer.

Je me levai, j'allai à la porte et j'appelai l'aubergiste.

Dans ce mouvement, je remarquai un tableau auquel, je dois le dire, je n'avais fait jusque-là aucune attention, et qui me fût resté complètement indifférent dans une position moins précaire

que ne l'eût été la nôtre.

Mais l'homme qui se noie, soit dans l'eau, soit dans l'ennui, se raccroche à tout.

Je me noyais dans l'ennui, je me raccrochai au tableau.

J'en approchai, j'allais dire la bougie, fat que je suis ! j'en approchai la chandelle.

C'était une espèce de gouache peinte sur bois de Spa. Elle était enfermée dans un cadre doré autrefois, mais dont la pâte boursouflée avait pris une teinte noirâtre, qu'elle devait à la poussière et à la fumée qui, pendant longues années, s'étaient fixées sur elle.

Ce tableau représentait un saint Hubert dans les nuages.

Le saint était reconnaissable à son cor de chasse, l'un de ses emblèmes les plus habituels, et surtout à son cerf à la croix lumineuse agenouillé devant lui.

Le saint occupait l'angle droit du haut du tableau.

Le cerf occupait l'angle gauche du bas du tableau.

Le lointain représentait un paysage.

Dans ce paysage, un homme, vêtu d'une veste verte, d'une culotte de velours à côtes et chaussé de grandes guêtres de chasse, fuyait, poursuivi par un animal qui pouvait indifféremment représenter ou un petit âne ou un lièvre gigantesque.

— Ma foi ! messieurs, dis-je, en décrochant le tableau et le déposant sur la table, ce n'est pas bien amusant de deviner des rébus, mais enfin, quand on n'a rien à faire, mieux vaut deviner les rébus que de dire du mal de son prochain.

— Je ne trouve pas, moi, dit Hetzel.

— Eh bien ! dis du mal de ton prochain, et tâche de le bien dire ; le colonel et moi nous allons deviner le rébus.

— Ah ! quant à moi, je vous déclare que je ne devine rien ; devine tout seul.

— Voyons : un lièvre ou un âne qui court après un chasseur, avec la date du 3 novembre 178...

— Bon, dit l'aubergiste en entrant, c'est le tableau de mon

grand-père que vous tenez là.

— Comment, demanda Hetzel, vous êtes le petit-fils de saint Hubert ?

— Non, je suis le petit-fils de Jérôme Palan.

— Qu'est-ce que c'est que Jérôme Palan ?

— Jérôme Palan, c'est le chasseur que vous voyez dans le passage, fuyant à toutes jambes et poursuivi par un lièvre.

— Jusqu'à présent, mon brave homme, nous avons vu des lièvres poursuivis par des chasseurs ; nous voyons aujourd'hui un chasseur poursuivi par un lièvre. Je ne demande pas mieux.

— Vous, parce que vous êtes de composition commode, mon cher ami ; mais moi, il me faut à toute chose la raison du pourquoi.

— Dam ! si c'est le grand-père de notre hôte que ce tableau représente, notre hôte doit connaître l'histoire de son grand-père.

— Qu'il nous la dise, alors.

— Vous entendez, mon brave homme ? du feu et l'histoire de votre grand-père.

— Je vais d'abord aller vous chercher du bois...

— Parfaitement raisonné.

— Attendu que l'histoire de mon grand-père est longue.

— Et... amusante ?

— Terrible, monsieur.

— Ah ! mon brave homme, dit Hetzel, comme c'est bien là ce qu'il nous faut : du bois, et l'histoire ! l'histoire !

— Vous allez être servis à la minute, messieurs, dit l'aubergiste.

Et en effet, il sortit, mais pour reparaître, en effet, cinq secondes après, avec une charge de bois dont le sixième à peu près fut déposé sur le feu et le reste mis en réserve dans l'angle de la cheminée.

— Ainsi, dit notre hôte, vous voulez absolument que je vous raconte l'histoire à laquelle ce tableau de famille fait allusion ?

— Avez-vous quelque chose de plus amusant à nous offrir ?



demanda Hetzel.

L'aubergiste parut chercher un instant dans son esprit.

— Non, dit-il, ma foi non !

— Eh bien, alors, narrez, mon ami.

— Narrez, dit le colonel.

— Narrez, répétai-je après eux.

L'aubergiste commença.

## I

— Si jamais, dit l'aubergiste, vous écrivez ou racontez à votre tour cette histoire, vous pourrez l'intituler :

### LE LIÈVRE DE MON GRAND-PÈRE

— Peste ! je n'y manquerai pas, répondis-je au digne homme ; par le temps qui court, où souvent on se préoccupe plus du titre que du roman, ce titre-là en vaut bien un autre. Nous vous écoutons, mon cher ami.

Nous fîmes tous silence, comme trois mille ans auparavant avaient fait les auditeurs d'Énée.

L'aubergiste commença.

Mon grand-père, sans être riche, exerçait une profession qui est lucrative, ou qui, s'il faut en croire certain proverbe, passe pour l'être : il était ce que l'on appelle aujourd'hui pharmacien, et ce que l'on appelait autrefois apothicaire.

*Autrefois* correspondra, si vous le voulez bien, à l'année 1788.

Il habitait la petite ville de Theux, située à six mille de Liège.

— Trois mille habitants, interrompit Hetzel ; nous la connaissons comme si nous l'avions bâtie, allez.

Le narrateur reprit :

Son père exerçait la même profession que lui, et comme mon grand-père était fils unique, il avait laissé à ce fils une boutique parfaitement achalandée et quelques milliers de francs qu'il avait amassés à acheter des herbes pour du cuivre et à les revendre pour de l'argent, car un remords me prend, et je dois dire que

mon aïeul n'était pas précisément apothicaire, mais herboriste.

Mon grand-père eût pu bien certainement arrondir cette somme en lui faisant faire la boule de neige, mais il avait deux abominables défauts.

Il était chasseur et savant.

— Holà ! maître ! m'écriai-je, faites attention à ce que vous dites. Personne de nous n'a la prétention d'être savant, Dieu merci ! mais nous avons tous celle d'être chasseurs.

— Vous m'excuserez, monsieur, reprit l'aubergiste ; et si vous m'aviez laissé achever ma phrase, ou plutôt la compléter par quelques mots, vous m'eussiez vu établir ce fait, que l'amour de la chasse est une vertu chez l'homme qui n'a rien à faire, puisque, n'ayant rien à faire, il pourrait faire du mal à ses semblables, au lieu d'en faire aux animaux ; mais que c'est un grand vice, un abominable vice, le plus fatal de tous les vices, pour l'homme que le travail de ses mains doit nourrir.

Or, ces deux vices produisirent chez mon grand-père un double résultat :

L'un tua son corps, – la science.

L'autre perdit son âme, – la chasse.

— Voyons, dis-je, cher hôte, il ne s'agit pas de s'improviser romancier pour venir avancer de pareilles théories, ou, quand on les avance, on les explique.

— C'est ce que j'allais faire cette fois encore, monsieur, si vous ne m'aviez pas interrompu.

— Mais, tais-toi donc, animal ! dit Hetzel. Nous étions dans cette douce période qui précède le sommeil quand le changement d'intonation nous a réveillés. Continuez, mon brave homme, continuez.

— Si cependant ces messieurs préfèrent dormir ? répliqua l'aubergiste, plus piqué encore de l'interruption d'Hetzel que de la mienne.

— Mais non ! mais non ! me hâtai-je de répondre. Ne faites pas attention à ce que dit mon camarade ; il appartient à une

classe particulière de nos compatriotes que les naturalistes ont rangée dans une catégorie spéciale, *genus homo species, blagueur*. Continuez, nous vous écoutons. Vous en étiez à la mort du corps et à la perte de l'âme de votre grand-père.

Le narrateur avait bonne envie de s'arrêter là.

Cependant, sur mon insistance, il reprit :

— Je disais donc qu'à force de lire, mon grand-père douta de tout, même des saints, même de Dieu, et qu'à force de chasser, il entama la petite fortune que ma pauvre grand'mère amassait ou plutôt conservait avec tant de soin ; car, nous l'avons déjà dit, la meilleure part de cette fortune venait de mon aïeul.

Au fur et à mesure que mon père s'enfonçait dans l'irréligion, — plus il étudiait, plus il devenait savant, et plus il s'y enfonçait, — le malheureux état de son âme se manifestait au dehors par des signes visibles.

D'abord il défendit à ma mère d'aller à la messe les autres jours que le dimanche, et encore ne lui permit-il que la messe basse.

Il l'invita à parler de qui elle voudrait dans ses prières, excepté de lui, prétendant qu'aux grands du ciel comme aux grands de la terre, il faut, autant que possible, faire oublier son existence, attendu que le plus souvent ils ne se souviennent de nous que pour nous faire du mal.

Ensuite il défendit à elle et à ses enfants de s'agenouiller le soir autour de son lit et de faire la prière en commun, comme, depuis un temps immémorial, il était dans les habitudes patriarcales de la famille de le faire.

Enfin on n'eut plus la liberté, quand tintait la sonnette de l'extrême-onction, de sortir, de se mettre à la suite du saint-sacrement et de l'accompagner dans la maison où il était appelé par la religion des fidèles, qui croyaient qu'il n'existe de bonne mort que dans les bras du Seigneur.

Pendant quelque temps, il est vrai, mon grand-père permit encore qu'au tintement sacré, la grand'mère et ses deux enfants,

qui étaient mon père et ma tante, sortissent et s'agenouillassent sur le seuil de la porte tandis que le saint-sacrement passait.

Mais bientôt cette dernière démonstration religieuse leur fut elle-même interdite.

Il est vrai que mon grand-père était si souvent dehors, sortait de si bonne heure et rentrait si tard, les dimanches surtout, que ma mère était parfaitement libre, ces jours-là, d'entendre, non-seulement la messe basse, mais la grand'messe, les vêpres et le salut, et, les autres jours, de suivre le saint-sacrement partout où il allait.

Elle ne manquait pas de le faire, comme vous le comprenez bien, car elle espérait qu'elle serait pardonnée par le Seigneur à cause de la bonne intention.

Mais tout en accomplissant ses actes de piété, comme sa crainte pour son époux était grande, elle ne manquait pas de dire aux voisines :

— Ne dites pas à mon mari que je suis sortie pour aller à la messe ou pour suivre le saint-sacrement.

Et à ses connaissances qu'elle trouvait dans l'église ou dans la maison mortuaire :

— Ne dites pas à Jérôme que vous m'avez vue ici.

De sorte que cette recommandation, faite dans la vue de la paix intérieure, paix à laquelle ma grand'mère eût tout sacrifié, donnait à toute la ville de Theux la mesure des sentiments religieux ou plutôt des sentiments irréligieux de mon grand-père.

— Pas mal ! pas mal ! murmura Hetzel ; un peu prolix, mais si nous imprimons cela, nous ferons d'habiles coupures.

— Tiens, lui dis-je, ton malheur, à toi, cher ami, c'est d'avoir lu les livres que tu imprimais, et de ne pas t'en être rapporté à l'étiquette du sac. Quant à moi, je trouve l'histoire charmante ; et vous, colonel ?

— Oui, dit le colonel ; cependant je voudrais voir le narrateur entrer dans le sujet.

— Ah ! colonel, pour un guerrier, pour un faiseur de sièges,

pour un preneur de villes, ne savez-vous donc pas que c'est un hasard quand les citadelles s'emportent par une escalade, par un coup de main ? Que diable ! avant d'ouvrir la tranchée, il faut ouvrir des parallèles, creuser des boyaux. Eh bien ! mais notre hôte creuse ses boyaux, trace ses parallèles !

Rappelez-vous que le siège de Troie a duré neuf ans, et celui d'Anvers trois mois. Continuez, maître, continuez.

Malgré mon encouragement, mon hôte secoua la tête ; et comme il tenait sans doute à me montrer clairement le peu de cas qu'il faisait de mes compagnons comme auditeurs :

— Oui, monsieur, me dit-il, je continue ; mais vous pouvez bien vous vanter que c'est pour vous, et pour vous seul.

Et il appuya sur ce dernier mot, comme pour ne laisser aucun doute à mes compagnons.

Après quoi il continua en effet :

— J'ai dit que les absences de mon grand-père, qui s'étaient peu à peu étendues des dimanches aux autres jours de la semaine, laissaient toute facilité à ma grand'mère de demeurer bonne chrétienne, malgré les injonctions de son mari.

Mais si elles ne portaient point atteinte à la vie future et spirituelle de leurs âmes, ces absences faisaient un tort inouï à la vie matérielle et présente.

D'abord, mon grand-père n'avait consacré à la chasse que le dimanche, et jusque-là, pourvu qu'il ne chassât pas sur les terres du prince-évêque, ou sur celles des seigneurs de Theux et des environs, personne n'avait rien à dire, et en effet personne ne disait rien.

Mais bientôt mon père posa cet axiome, que ce n'était pas trop (puisque'il restait assis dans son magasin les six autres jours de la semaine) de se donner un peu de distraction, non-seulement le dimanche, mais encore le jeudi.

En vertu de cet axiome, que personne, pas même ma grand'mère, ne chercha à contester, le jeudi fut adjoint au dimanche.

Puis le mardi.

Puis enfin les autres jours, comme entraînés à la suite des premiers, passèrent par le laminoir de cette affreuse passion.

De sorte qu'il arriva un moment où, au lieu que ce fût un jour que mon grand-père allât à la chasse et six jours qu'il restât à la maison, ce fut un jour qu'il resta à la maison et six jours qu'il alla à la chasse.

Et encore le septième jour finit-il par y passer comme les autres.

De manière que mon grand-père se détacha de plus en plus, non-seulement de ses devoirs envers Dieu, mais encore de ses devoirs envers sa femme et ses enfants.

Car non-seulement il passait les journées dans les bois, dans les champs, dans les marais, bravant la pluie, les tempêtes et les neiges, qui, dans nos pays, sont plus terribles que les tempêtes, mais encore les soirées, au lieu de rentrer à la maison, de se réchauffer au coin du feu, de se restaurer à la table de la famille, les soirées, il les passait à boire au cabaret, à trinquer avec ses compagnons et à raconter ses prouesses au premier venu.

Et il racontait, non-seulement ses prouesses de la veille, non-seulement ses prouesses du jour, mais encore celles qu'il comptait faire le lendemain.

Et ces veillées, arrosées d'abord de bière, puis de vin du pays, puis de vin du Rhin, se prolongèrent de telle façon, qu'il arriva souvent qu'il ne rentrait même plus à la maison pour donner de ses nouvelles à ma grand'mère et à ses enfants.

Il repartait le lendemain au point du jour, quelquefois même avant, de l'auberge où il était entré la veille au soir.

Mais comme les malheurs s'enchaînent les uns aux autres et que les passions ont en elles, non-seulement le germe du mal, mais encore ses développements, voici ce qui arriva tout naturellement.

Nous avons établi que personne n'avait rien à dire tant que mon grand-père ne sortait que le dimanche et ne chassait que sur les terres où il avait le droit de chasser.

Mais vous avez vu que peu à peu il était sorti tous les jours, et même qu'à force de sortir, il en était venu à ne plus rentrer.

Bientôt il arriva bien pis.

— Diable ! diable ! diable ! murmura Hetzel, qu'arriva-t-il ? Je commence à trouver que l'histoire est du plus haut intérêt. Et toi, colonel ?

— Tais-toi donc, maudit bavard, dit le colonel ; si l'intérêt faiblit, c'est grâce à tes éternelles interruptions ; Télémaque lui-même n'y résisterait pas. Continuez, mon brave, continuez.

Je joignis mes instances à celles du colonel, et notre hôte continua.

## II

— Il arriva que mon grand-père chassa tant, chassa tant, que le gibier commença à devenir rare, rare sur les terres et dans les bois de la commune où il avait permission, et dans les propriétés particulières où on le tolérait.

Aussi peu à peu en arriva-t-il à faire des excursions dans les domaines seigneuriaux qui les entouraient.

Excursions timides d'abord, et qui se bornèrent à des affûts, à des pointes dans les lisières et à d'autres bagatelles semblables.

Or, dans le temps où vivait mon grand-père, ces sortes de bagatelles étaient déjà des tentatives plus que hasardeuses. La justice ne plaisantait pas avec les délits de chasse ; les seigneurs étaient encore tout-puissants, leur volonté faisait jugement, et ils vous envoyaient, sans broncher, un pauvre diable aux galères pour un lapin. Mais comme mon grand-père était ce que l'on appelle un bon vivant, qu'il avait toujours dans sa cave, à côté d'une tonne de lambic ou de faro, une barrique de vin du Rhin, et, sur sa table, à côté de son verre plein, un verre vide qui n'attendait qu'un camarade pour se remplir et se vider à son tour ; comme il n'était jamais plus heureux que lorsqu'un des gardes du voisinage venait s'asseoir à côté de lui sous la haute cheminée et trinquer en devisant de faits de chasse, ceux-ci ne lui étaient ni

durs ni sévères. Autant qu'il était en leur pouvoir, ils fermaient les yeux sur les méfaits, et quand ils entendaient la détonation de son fusil ou l'aboi de ses chiens d'un côté, ils allaient de l'autre.

Cependant, comme il n'y a pas de règle sans exception, il y avait une exception, parmi les forestiers, à cette bienveillance générale que l'on portait à mon grand-père.

Un des gardes du seigneur-évêque ne pouvait le souffrir.

Il s'appelait Thomas Pichet.

D'où venait cette haine ?

D'une de ces antipathies instinctives dont on ne peut pas plus se rendre compte que de certaines sympathies.

— Oui, dit Hetzel, c'est ce que nous autres savants appelons la force centrifuge et la force centripète.

— Plaît-il, monsieur ? demanda l'aubergiste.

— Rien, rien ; continuez, mon ami.

L'aubergiste reprit :

— Il se nommait Thomas Pichet.

Tout enfants qu'ils étaient et si enfants qu'ils fussent, le petit Thomas et le petit Jérôme n'avaient jamais pu se souffrir. À l'école, ils se battaient comme deux coqs de combat ou comme deux dogues de barrière ; et comme ils étaient de force égale, quoique de complexion différente, ces combats n'avaient de fin que lorsque la force manquait aux combattants.

Peut-être, au reste, cette antipathie dont nous avons parlé tenait-elle plus encore à des dissemblances physiques qu'à des oppositions morales.

Thomas était court, roux, trapu.

Jérôme était grand, brun et mince.

Thomas louchait légèrement, et était plutôt laid que beau.

Jérôme avait les yeux exactement pareils, et était plutôt beau que laid.

Thomas avait été amoureux de ma grand'mère.

Ma grand'mère avait épousé Jérôme.

Toutes ces circonstances et une foule d'autres avaient donc



amené entre Jérôme et Thomas une véritable haine.

Cependant, devenus hommes, ils étaient devenus plus raisonnables, mon grand-père surtout.

Cela tenait à ce qu'en toute circonstance, tantôt le hasard, tantôt la bonne éducation lui avaient donné la supériorité sur son rival.

Enfin Thomas s'était lassé de cette supériorité qui l'écrasait, et avait quitté le pays.

Il était passé garde dans le Luxembourg, justement dans le pays où nous sommes.

Mais le malheur voulut que le seigneur chez lequel il servait en cette qualité mourût.

Le malheur voulut encore qu'un de ses camarades lui écrivît qu'une place pareille à celle qu'il venait de perdre était vacante chez le prince-évêque.

Enfin le malheur voulut toujours qu'ayant demandé cette place, il l'obtînt et revînt habiter Franchimont, qui, comme vous le savez ou ne le savez pas, est à peu de distance de Theux.

De sorte que Jérôme et Thomas se retrouvèrent voisins.

On verra plus tard si la haine s'était éteinte dans le cœur de mon grand-père. Mais dès ce moment, je crois pouvoir dire, sans crainte de nuire à l'intérêt de la narration, qu'elle était plus vivante que jamais dans le cœur de Thomas Pichet.

Aussi, apprenant par la voix publique que mon grand-père était devenu aussi grand chasseur devant Dieu que feu Nemrod, et qu'entraîné par une passion désordonnée pour la chasse, il fermait presque toujours les yeux lorsqu'il se trouvait en face des fossés ou des bornes qui servaient à marquer la limite des biens de la commune et le commencement des terres des seigneurs, il se promit, à la première occasion qui lui en serait fournie par mon grand-père, de lui prouver que si deux montagnes ne se rencontrent pas, il n'en est pas de même de deux hommes.

Mon grand-père ignorait la chose. Quand il avait appris que Thomas Pichet revenait dans le pays, il en avait éprouvé une vive

contrariété ; puis, au bout du compte, comme il était brave homme au fond, la première fois qu'assis à une table, en face d'une bonne bouteille de vin, il avait vu passer Thomas Pichet, il s'était levé, et allant à la porte :

— Hé ! Thomas ! avait-il dit.

Thomas s'était retourné, et devenant pâle comme un mort :

— Quoi ? avait-il demandé.

Jérôme était rentré, avait rempli deux verres, et, revenant sur le seuil de la porte, un verre à chaque main :

— Le cœur t'en dit-il, Thomas ? avait-il demandé.

Mais Thomas avait répondu en secouant la tête :

— Pas avec toi, Jérôme.

Et il avait passé.

Mon grand-père était venu reprendre sa place, avait bu les deux verres l'un après l'autre, et avait secoué la tête en disant :

— Ça finira mal, Thomas ; ça finira mal !

Hélas ! pauvre grand-père, il ne croyait pas dire si juste !

On comprend qu'avec la disposition d'esprit des deux individus, l'un comme chasseur, l'autre comme garde-chasse, une catastrophe ne pouvait manquer d'éclater un jour ou l'autre.

C'était l'avis de tout le monde, et encore éclata-t-elle plus vite qu'on ne s'y attendait.

Nous avons dit que, grâce aux sympathies des gardes du prince-évêque de Liège et des seigneurs des environs, tous les petits méfaits de mon grand-père étaient restés impunis.

Mais cette impunité l'enhardit au point qu'il ne se contenta plus de pénétrer dans les seigneuries ou principautés riveraines quand ses chiens l'y entraînaient, mais qu'il en arriva, lorsqu'il faisait buisson creux dans les bois de la commune, à aller bravement attaquer le gibier jusque dans les propriétés du prince-évêque, trouvant un malin plaisir à braver du même coup l'autorité spirituelle et temporelle du prélat souverain.

Vous comprenez que les choses ne pouvaient durer ainsi.

Or, un jour que monseigneur chassait avec de jeunes seigneurs

et de belles dames dans ce qu'on appelle les haies de Franchimont, – les princes-évêques de Liège avaient toujours été des princes fort galants, – monseigneur l'évêque se trouva être de très-mauvaise humeur, malgré la belle compagnie, et peut-être même à cause de la belle compagnie dans laquelle il se trouvait.

Et cette mauvaise humeur, on va le voir, était suffisamment justifiée par les circonstances.

Les chiens de monseigneur le prince-évêque avaient pris change trois fois dans la matinée.

La première, d'un dix-cors sur une deuxième tête.

La seconde, de la deuxième tête sur une biche.

Enfin, – il y a des jours de malheur, – ils avaient laissé la biche se forlonger.

On sonnait la retraite manquée, et le prélat, qui avait promis à sa compagnie le spectacle d'un hallali, était furieux.

Tout à coup, et au moment où l'on tournait bride pour regagner le palais, un magnifique dix-cors traversa d'un bond l'allée que les chasseurs désappointés suivaient l'oreille basse.

— Ah ! voyez donc, monseigneur, cria une des dames en calmant de la voix et de la main son cheval, que la brusque irruption du cerf avait fait cabrer ; voyez donc, on dirait le cerf du lancer.

— Par saint Hubert, madame, répondit l'évêque, non-seulement vous êtes une admirable écuyère, car toute autre que vous eût été désarçonnée par un pareil écart, mais encore une habile chasseresse. Champagne, voyez donc si c'est notre dix-cors.

Le piqueur interpellé était en train de coupler les chiens lorsqu'il reçut cette invitation du prince-évêque. Il appela un de ses camarades, lui remit les laisses et se courba sur les fumées de l'animal.

— Ma foi ! oui, monseigneur, dit-il, c'est lui-même.

— Vous êtes sûr ?

— Parfaitement sûr ; j'avais fait remarquer à Votre Grandeur qu'il avait la pince usée jusqu'au talon, et voilà bien mon affaire ;

voyez plutôt.

Le prince poussa son cheval vers l'endroit indiqué et se pencha pour examiner la passée de l'animal.

C'était bien le même.

Tout à coup il releva la tête et prêta l'oreille.

— Mais, Champagne, dit-il, ce cerf est chassé.

En effet, la brise commençait d'apporter jusqu'à la troupe de chasseurs le bruit d'un aboi lointain.

— Ce sont quelques-uns de nos chiens qui rabâchent, dit un novice.

— Point du tout, point du tout, dit l'évêque ; ce sont des chiens qui chassent, pardieu ! bel et bien.

Les piqueurs écoutèrent, se regardèrent et échangèrent un signe.

— Eh bien ! qu'est-ce ? demanda l'évêque.

— Ce sont, en effet, des chiens, non pas qui rabâchent, mais qui sont en pleine voie.

— À qui ces chiens ? demanda le prince-évêque, pâlisant de colère.

Tout le monde se tut.

— Morbleu ! continua-t-il, voyant qu'on ne lui répondait pas, je voudrais bien savoir qui se permet de chasser sur mes apanages. — D'ailleurs, nous verrons bien, continua l'évêque, où le cerf a passé les chiens passeront.

Puis, comme il se faisait un mouvement parmi les gardes forestiers, et que l'un d'entre eux, justement un des amis de mon grand-père, s'apprêtait pour rentrer dans le bois :

— Que personne ne bouge ! dit le prince-évêque en fronçant le sourcil.

Personne ne bougea.

On attendit.

Vous avez déjà deviné, n'est-ce pas, messieurs, dit l'aubergiste en s'interrompant, que ces chiens qui chassaient le dix-cors dont les chiens du prince-évêque avaient perdu la piste étaient les

chiens de mon grand-père ?

— Notre intelligence va jusque-là, répondit Hetzel. Continuez, mon cher ami.

Et l'aubergiste continua.

### III

L'aubergiste continua ainsi :

— Disons quelques mots des chiens de mon grand-père, qui vont jouer un si grand rôle dans l'histoire que j'ai l'honneur de vous raconter.

C'étaient d'admirables chiens, de magnifiques bêtes, dont chacune valait son pesant d'or, au manteau d'un noir de jais, au poitrail et au ventre couleur de feu, au poil sec et dur comme celui du loup, à la patte longue, mince et sèche ; des chiens qui chassaient un animal, lièvre, daim ou cerf, huit ou dix heures de suite, qui, par un bon temps, ne faisaient jamais un défaut, et qui, quand la voie était fraîche, eussent tenu tous les quatre sur cette table.

Enfin, des merveilles de chiens, comme je vous en souhaiterais, messieurs, si l'on en rencontrait encore comme ceux-là.

Bientôt ils aperçurent, et, sans le moins du monde s'embarasser de l'évêque, de sa compagnie et de sa meute, ils sautèrent du taillis dans le chemin, flairèrent la place où le cerf avait posé ses pieds et s'enfoncèrent dans le taillis opposé en redoublant leurs abois.

— À qui ces houzets ? s'écria monseigneur.

Les gardes se turent comme s'ils ne connaissaient ni les chiens ni le maître.

Par malheur, Thomas Pichet était là.

Il pensa que le moment était bon de satisfaire sa rancune contre mon grand-père, tout en faisant sa cour à monseigneur.

— Jérôme Palan, l'apothicaire de Theux, monseigneur, répondit-il.

— Qu'on tue les chiens, dit le prince-évêque, et que l'on gar-

rotte le maître !

L'ordre était précis ; il n'y avait pas deux façons de le comprendre.

— Bon, dit Pichet à ses camarades, chargez-vous du maître, moi, je me charge des chiens.

Quoique cela fût gros cœur aux braves forestiers d'arrêter Jérôme Palan, ils préférèrent la mission que leur déférait Thomas Pichet à celle qu'il se réservait à lui-même.

Et, en effet, pas un qui ne sût que mon grand-père garderait une bien autre rancune à celui qui tirerait sur ses chiens qu'à ceux qui l'arrêteraient et qui même tireraient sur lui.

Ils tournèrent donc les talons et s'enfoncèrent dans le taillis à droite, tandis que Thomas Pichet, s'enfonçant dans une haie à gauche, partait à toutes jambes dans la direction qu'avaient suivi les chiens de son ennemi.

Les gardes se consultèrent un instant lorsqu'ils furent hors de la portée de vue du prince-évêque.

Ils étaient cinq en tout.

Trois qui étaient célibataires.

Deux qui étaient mariés.

Les trois garçons furent d'avis de prévenir mon grand-père au lieu de l'arrêter. Mon grand-père, prévenu, gagnerait au pied, et ils diraient qu'ils ne l'avaient pas vu, et que sans doute les chiens s'étaient échappés du chenil et chassaient seuls.

Mais les deux hommes mariés secouèrent la tête.

— Eh bien, quoi ? dirent les autres.

— Que le prince-évêque sache cela, et nous perdons nos places, en supposant même qu'il ne nous arrive pas pis que cela.

— Mieux vaut s'exposer à perdre sa place et même à aller en prison, répondirent les gardes célibataires, que de dénoncer un bon camarade comme Jérôme Palan.

— Nous avons femmes et enfants, objectèrent les hommes mariés.

Il n'y avait rien à répondre à cela. Le salut de la femme et des

enfants passe avant celui des étrangers.

Malgré la bonne volonté des trois célibataires, la raison des hommes mariés l'emporta donc.

Mon grand-père, une fois cette résolution prise, ne fut pas difficile à rejoindre, car il avait l'habitude de toujours suivre ses chiens, trouvant, disait-il, plus d'occasions de tirer en agissant de la sorte que prendre les devants.

Les gardes n'avaient pas fait trois cents pas, qu'ils se trouvèrent nez à nez avec lui, et force leur fut, à leur grand regret, célibataires comme hommes mariés, de l'empoigner, de le désarmer, de le garrotter et de l'entraîner du côté de Liège.

Pendant ce temps, Thomas Pichet courait comme un homme à qui le diable souffle un mauvais conseil.

Lui, tout au contraire de Jérôme Palan, avait résolu de prendre les devants. Guidé par la voix des chiens, il était allé se poster, en conséquence, sur le versant d'un petit monticule surmonté d'un moulin.

C'était une passée bien connue. D'ailleurs, il reconnut sur la terre la trace toute fraîche du cerf ; il n'y avait pas de doute que les chiens ne suivissent le même chemin.

Il s'abaissa derrière une haie.

À la voix rapprochée des chiens, Thomas comprit qu'il était temps. Ils commençaient à malmener le dix-cors, tout dix-cors qu'il était, et il était probable qu'avant une heure ils l'eussent forcé.

Les voix s'approchaient toujours. Jamais, à l'affût d'un gibier quelconque, le cœur n'avait battu à Thomas Pichet comme il lui battait en ce moment.

Les chiens parurent.

Thomas ajusta celui qui tenait la tête, et fit feu.

Du premier coup, il abattit Flambeau.

Du second, Ramette.

Flambeau était le meilleur des chiens de mon grand-père, Ramette était la lice.

Les deux autres étaient deux chiens. Ramoneau et Spiron.

Thomas avait méchamment tué la chienne, de préférence à tous autres, pour que mon grand-père ne pût plus jamais avoir de la même race.

Ce bel exploit consommé, Thomas laissa Flambeau et Ramette gisant sur le sol, et tandis que Ramoneau et Spiron continuaient de chasser le cerf, il regagna sa demeure.

Les autres gardes, comme nous l'avons dit, avaient arrêté mon grand-père et le conduisaient à Liège, où étaient les prisons seigneuriales, et, chemin faisant, ils causaient, non pas comme un prisonnier avec ses gendarmes, mais comme de bons amis qui regagneraient la ville après une promenade dans les bois.

Au reste, mon grand-père semblait complètement oublieux de sa situation personnelle et, chemin faisant, il ne se préoccupait que de ses chiens et du cerf qu'ils chassaient.

— C'était, par ma foi ! un bel animal, disait-il au garde Jonas Deshayes qui marchait à sa gauche, une noble bête et bien faite, je vous le dis, pour tenter un chasseur.

— Oui, mais plût au ciel qu'elle vous eût tenté un autre jour qu'aujourd'hui, monsieur Palan ! répondit Jonas. Comment diable êtes-vous donc venu vous fourrer dans la gueule du loup ? n'avez-vous donc pas entendu nos chiens qui chassaient ?

— Bon ! dit mon grand-père, ils chassaient si mal, vos malheureux briquets, que je les ai pris pour des chiens de bergers ralliant un troupeau. Écoutez, écoutez. À la bonne heure ! voilà ce qui s'appelle chasser !

Et mon grand-père écoutait avec ravissement le bruit de ses chiens, qui menaient le cerf que c'était merveille.

— Voyons, franchement, comment cela s'est-il fait ? demanda le garde de droite, qui se nommait Luc Thévelin.

— Vous voulez le savoir ? demanda mon grand-père.

— Oui, répondirent les gardes, cela nous fera plaisir.

— Eh bien ! voilà les faits. Mes chiens menaient un lièvre ; moi, je l'attendais blotti dans un fossé. Tout à coup, je vois venir



votre dix-cors ; à cent pas de moi, il entre dans le taillis. Dix minutes après, je l'en vois sortir chassant devant lui à grands coups d'andouillers un pauvre dague qu'il forçait de se donner à sa place à vos chiens. C'était un vieux rusé, comme vous voyez, que votre dix-cors. Pendant que le dague allait se faire chasser à sa place, lui allait prendre la sienne à la reposée. Ma foi ! cela m'a semblé amusant de ne pas laisser jouir ce drôle-là du fruit de sa ruse. J'ai été enlever mes chiens et je les ai mis sur sa piste. Ah ! eux n'ont pas fait fausse voie comme les vôtres. Il est vrai que Flambeau tenait la tête. Sais-tu, Thévelin, qu'il y a trois heures qu'ils le chassent ? Tiens, les entends-tu, les entends-tu ? Quelle gorge !

— Pardieu ! dit Jonas, c'est connu que ce sont les meilleurs chiens du pays ; mais c'est égal, voilà une affaire qui va vous les manger, monsieur Palan. Mauvaise affaire ! mauvaise affaire !

Mais mon grand-père n'écoutait pas Jonas Deshayes, il écoutait ses chiens.

— Oh ! ils ne le lâcheront que quand il sera forcé. Les entends-tu, Jonas ? les entends-tu, Luc ? Ils sont sur Royaumeont. Bravo, Flambeau, bravo, Ramette ! bravo, Ramoneau ! bravo, Spiron ! Tayaut ! tayaut !

Et mon grand-père, oubliant qu'il était prisonnier, se frottait les mains en sifflant de toute la vigueur de ses poumons son plus joyeux *bien aller*.

Dans ce moment-là, on entendit deux coups de fusil.

— Tiens, dit mon grand-père, voilà vos chasseurs qui n'ont pas la patience d'attendre l'hallali et qui envoient du plomb au dix-cors.

Puis, comme on continuait d'entendre aboyer les chiens :

— Ah çà ! dit mon grand-père, quelle est donc la mazette qui vient de tirer et qui a manqué un pareil animal ? Je lui conseille de tirer la première fois sur un éléphant.

Les gardes se regardèrent avec inquiétude, car eux se doutaient d'où venaient les deux coups de fusil.

Tout à coup la figure de mon grand-père changea d'expression et devint soucieuse.

— Luc, Jonas ! s'écria-t-il en s'adressant à ses deux voisins, combien entendez-vous de chiens ?

— Je ne sais, répondirent-ils ensemble.

— Attendez donc, attendez donc, fit-il en les arrêtant, je n'en entends plus que deux, moi, Ramoneau et Spiron. Où est donc Flambeau ? où est donc Ramette ? Oh ! oh !

— Vous les confondez les uns avec les autres, maître Jérôme, dirent les deux gardes.

— Moi ? allons donc ! je connais la voix de mes chiens comme un amoureux celle de ses maîtresses. Mordieu ! je le répète, il n'y a plus sur le cerf que Ramoneau et Spiron. Serait-il arrivé quelque chose aux deux autres ?

— Allons donc ! maître Jérôme, reprit Jonas, que voulez-vous qu'il leur soit arrivé, à vos chiens ? Vous êtes un grand enfant de dire des choses pareilles. Flambeau et Ramette ont mis bas, ou bien ont pris change sur quelque lièvre qui les a emportés avec lui après leur avoir sauté à la vue.

— Mes chiens, dit mon grand-père, ne mettent bas que quand je les rappelle, entends-tu, Jonas ? et ils ne prennent pas change sur un lièvre quand ils chassent un cerf, leur lièvre leur sautât-il non-seulement à la vue, mais aux yeux. Bien sûr, il leur est arrivé quelque chose, et c'est à Ramette et à Flambeau encore !

Et mon pauvre grand-père, un instant auparavant si joyeux, se sentit tout prêt à pleurer.

De dix pas en dix pas, il s'arrêtait et écoutait.

Puis, toujours plus désolé :

— Il n'y a plus, vous avez beau dire, que Spiron et Ramoneau ! s'écriait-il. Que sont devenus les autres, que sont-ils devenus ? je vous le demande.

Ses amis les gardes le reconfortaient de leur mieux et essayaient de lui persuader que les deux chiens, ne se sentant plus appuyés, avaient regagné la maison. Mais lui ne se donnait plus

même la peine de répondre.

Il se contentait de secouer la tête en disant avec de gros soupirs :

— Je vous dis qu'il leur est arrivé malheur, je vous le dis.

Ce fut ainsi que se fit le trajet de Franchimont à Liège, où les gardes de monseigneur le prince-évêque remirent leur prisonnier entre les mains de la maréchaussée.

On jeta mon pauvre grand-père dans une cellule de huit pieds carrés, située dans la partie du palais qui servait de prison.

La porte se referma sur lui avec un grand bruit de verrous ; mais l'horreur de ce gîte lui eût été bien indifférente s'il eût été rassuré sur le sort de Flambeau et de Ramette.

#### IV

Le lendemain, tout en pensant encore à ses deux chiens favoris, Jérôme Palan ne tarda pas à sentir tout le poids de son infortune personnelle, et comme il n'avait pas la foi qui donne la résignation, il ne tarda point à y succomber.

Accoutumé à la vie active, habitué au grand air des montagnes, à l'exercice quotidien, à la vie joyeuse et en communauté, il ne put résister à l'isolement de la claustration.

En vain montait-il sur son escabeau, en vain se suspendait-il aux barreaux de sa prison pour humer au passage une bouffée de l'air que le vent lui apportait des Ardennes ; en vain cherchait-il à l'horizon perdu dans la brume, bien loin au delà de la Meuse, qui se déroulait autour de la ville comme un immense ruban d'argent, ses chers bois de Theux ; en vain s'y transportait-il en imagination ; en vain retrouvait-il dans ses souvenirs leurs fraîches senteurs, leurs cascatelles de lumière perçant le feuillage, les bruits confus des branches agitées par la brise et murmurant dans la nuit, bientôt la sombre réalité soufflait sur ses songes dorés et les chassait comme le vent chasse les feuilles d'automne, et mon grand-père, se retrouvant tout à coup dans sa chambre froide et nue, aux murs humides et gris, se désespérait et se lamentait.

Il se désespéra et se lamenta si bien qu'il tomba malade.

Un médecin reçut l'autorisation de le venir visiter.

Par esprit de corps, ce médecin s'intéressa naturellement à un apothicaire.

Il exagéra l'intensité de la maladie et lui fit donner un cachot moins triste que le premier, une nourriture plus abondante que celle qu'il avait eue jusque-là ; et comme mon grand-père s'ennuyait beaucoup, il lui promit de lui apporter des livres clandestinement.

En même temps il entreprit des démarches pour obtenir du prince-évêque que mon grand-père en fût quitte pour une forte amende, et fût, l'amende payée, rendu à la liberté.

Comme, d'après les sollicitations de ma grand'mère, le bourgmestre et les échevins de la ville de Theux avaient présenté la même requête à monseigneur, au bout d'un mois de captivité mon grand-père apprit de son ami le médecin que, moyennant la somme de deux mille florins, il serait libre incessamment.

Une lettre fut promptement écrite à ma grand'mère pour lui apprendre cette heureuse nouvelle et lui enjoindre d'apporter cette somme, qui faisait à peu près le total des économies du ménage.

La lettre disait, dans un *post-scriptum*, que plus tôt ma grand'mère viendrait, plus tôt son mari serait libre.

Ma grand'mère répondit par un exprès que le lendemain, à deux heures, elle serait au palais épiscopal.

Cette bonne nouvelle rendit mon grand-père si joyeux, qu'il ne put fermer l'œil de la nuit.

Il allait donc revoir sa maison, retrouver sans grand fauteuil au coin de l'âtre, son fusil pendu à la cheminée, ce bon fusil avec lequel il était si rare qu'il manquât son coup ; il allait entendre saluer sa bienvenue par les jappements joyeux de ses chiens que, dans ce moment, il comptait bien retrouver tous les quatre, se rangeant à l'avis de Luc et de Jonas, pensant comme eux qu'ils avaient peut-être bien pris le change, en disant, pour se consoler

de leur faute, comme ce président du tribunal de Toulouse au roi Louis XV : *Il n'y a si bon cheval qui ne choppe* ; enfin, il songeait aussi, et ce n'était pas sa moindre joie, qu'il allait pouvoir embrasser sa femme et ses enfants.

Mais, si riantes que fussent ces idées, elles n'empêchaient pas que mon grand-père ne trouvât le temps horriblement long ; aussi, pour l'abrèger, eut-il la fatale idée de sortir de leur cachette un des livres que le médecin lui avait prêtés, et ayant allumé sa petite lampe, il se mit à lire.

Le malheur voulut, si intéressant que fût le livre que mon grand-père lisait, qu'il s'endormît dessus, et cela si profondément, qu'un guichetier, ayant vu de la lumière dans la cellule du prisonnier, put entrer et lui enlever tout doucement, et sans qu'il se réveillât, le volume des mains.

Le guichetier ne savait point lire, et ce fut un malheur de plus.

Il porta le livre au trésorier de monseigneur le prince-évêque, qui avait l'intendance du palais.

Le trésorier trouva le cas grave.

Il remit le volume à monseigneur le prince-évêque, qui, sur la seule inspection du titre, jeta le livre au feu et décida immédiatement que l'apothicaire de Theux payerait double amende, c'est-à-dire l'une pour son délit de chasse, et l'autre pour ses lectures anti-chrétiennes.

Ce n'était plus seulement le sacrifice de sa petite fortune qui était exigé de mon grand-père, c'était celui de sa profession, car, pour réaliser la somme de quatre mille florins, il fallut vendre la pharmacie.

Cela prit du temps.

Pendant ce temps, mon grand-père restait toujours en prison.

Enfin, ma grand' mère, étant parvenue à réaliser cette vente et à en toucher le prix, vint délivrer le pauvre prisonnier, qui, bien qu'il sût à quelle condition la liberté allait lui être rendue, ne l'en trouva pas moins longue à venir, quoique, avec elle et par la main, elle amenât sa ruine complète.

Et mon grand-père était d'autant plus pressé de sortir, que, depuis qu'il avait été pris en flagrant délit de lecture irréligieuse, il avait été intégré dans son ancien cachot.

Un jour les verrous de la triste prison grincèrent, la porte massive roula sur ses gonds, et ma grand'mère se laissa tomber dans les bras de son mari.

— Enfin ! enfin ! te voilà donc libre, mon pauvre Jérôme ! cria-t-elle, en couvrant de baisers le visage amaigri de son mari ; tu es libre ! Il est vrai que nous sommes ruinés sans ressource.

— Bah ! répondit mon grand-père tout joyeux, si nous sommes ruinés, je suis libre ; je travaillerai, sois tranquille, femme ; et cette fortune que j'ai détruite, eh bien ! je la reconstruirai. Mais hâtons-nous de sortir d'ici, femme, car j'y étouffe.

On compta les espèces au trésorier de monseigneur.

Pendant tout le temps que dura l'opération, Jérôme Palan ne put s'empêcher de le regarder de travers.

Puis il écouta, en frémissant intérieurement de rage, la petite mercuriale dont l'abbé jugea à propos d'accompagner le reçu de l'amende, et une fois ce récépissé entre les mains, prenant le bras de ma grand'mère, il se hâta de sortir de la prison et de quitter la ville.

Chemin faisant, ma grand'mère, sans adresser aucun reproche à son mari, parla beaucoup du dénûment dans lequel allaient se trouver leurs enfants.

Il était facile de voir qu'elle désirait que mon grand-père entrât chez lui bien pénétré de la gravité de la situation et songeât à ne plus donner à un exercice aussi coûteux que la chasse une si large part de sa vie.

Mais mon grand-père, à mesure qu'il se rapprochait de Theux, était de moins en moins à ce que disait sa femme, et, tout pré-occupé d'une pensée incessante, semblait l'écouter à peine.

En humant l'air de la rue, auquel avait succédé bientôt celui de la campagne, il avait repris les inquiétudes qu'il avait laissées au seuil de la prison.

C'est-à-dire qu'il tremblait de nouveau qu'il ne fût arrivé quelque chose de fâcheux aux deux chiens qu'il avait cessé d'entendre le jour où les forestiers l'emmenaient captif dans les cachots de Liège.

Et cependant, si inquiet qu'il fût, pas une fois il ne demanda à sa femme des nouvelles de ses chiens.

Seulement, en rentrant au logis, il ne jeta pas un seul coup d'œil sur sa pharmacie vide et sur son laboratoire désert, qui, dans quelques jours, après avoir été, de père en fils, plus de cent ans dans la famille, allaient passer aux mains d'un étranger.

Il embrassa ses deux petits enfants, qu'il trouva sur son chemin l'attendant.

Puis, après les avoir arrachés de son cou, où ils s'étaient jetés, il courut droit à son chenil.

Quelques instants après, il rentrait l'œil hagard, les traits bouleversés, le visage pâle comme celui d'un mort.

— Mes chiens ! cria-t-il, où sont mes chiens ?

— Quels chiens ? demanda ma grand'mère toute tremblante.

— Flambeau et Ramette, pardieu !

— Mais ne sais-tu donc pas ?... hasarda ma grand'mère.

— Réponds ! où sont-ils ? les as-tu vendus pour grossir l'es-carcelle de ce maudit évêque ? Sont-ils morts ? réponds.

Mon père, c'était l'enfant gâté, répondit pour ma grand'mère, que la colère de son mari rendait muette de terreur et de désespoir :

— Ils sont morts, papa.

— Morts ! et comment ?

— Ils ont été tués.

Mon père aimait beaucoup Flambeau, avec lequel il jouait d'habitude, de sorte que ce fut en pleurant à chaudes larmes qu'il apprit à mon grand-père la mort de son bon ami.

— Ah ! ils sont morts ! ah ! ils sont tués ! dit mon grand-père en attirant l'enfant sur ses genoux et en le baisant au front.

— Oui, papa, répéta l'enfant, en éclatant en sanglots.

— Mais comment sont-ils morts, mon petit ami ? qui les a tués ?

L'enfant se taisait.

— Voyons, qui ? s'écria mon grand-père, qui commençait à s'emporter, et qui jusque-là avait à grand'peine conservé une apparence de sang-froid.

— Mon Dieu ! mon pauvre homme, hasarda alors ma grand'mère, je croyais que tu savais que monseigneur avait ordonné qu'on tuât les chiens.

Mon grand-père devint livide.

— Il a ordonné cela ? dit-il.

— Oui.

— Et qui a osé obéir ?

Tout à coup un éclair passa dans son esprit.

— Il n'y a qu'un homme, dit-il, il n'y en a qu'un au monde qui ait pu commettre une si méchante action.

— Oh ! il le regrette bien, va !

— Ainsi, interrompit mon grand-père, c'est Thomas Pichet ?

— Depuis ce temps, tout le monde dans le bourg, continua ma grand'mère, se détourne de lui comme d'un pestiféré.

— Ah ! l'évêque, je ne sais qui me vengera de lui ! s'écria mon grand-père ; mais, quant à Thomas Pichet, c'est moi qui lui réglerai son compte, aussi vrai que je ne crois pas en Dieu !

Ma mère frissonna de la tête aux pieds, encore moins de la menace que du blasphème.

— Oh ! mon pauvre homme, mon pauvre ami, mon cher Jérôme, ne dis pas de pareilles choses, je t'en prie, si tu ne veux pas te faire maudire, toi, ta femme et tes enfants !

Mais mon grand-père ne répondit point.

Il s'assit tout pensif à sa place ordinaire.

Il soupa sans demander un seul détail sur un événement qui cependant avait paru lui être bien sensible.

Jamais il n'en reparla depuis.

Dès le lendemain, comme il l'avait promis à sa femme, il se



mit à chercher de l'ouvrage.

Or, comme je vous l'ai déjà dit, mon grand-père était un homme très-savant ; il n'eut pas de peine à en trouver.

La société Leviez, de Spa, lui confia ses comptes à régler, et comme elle payait largement, l'aisance commença peu à peu de rentrer dans la maison.

## V

Mais le caractère de mon grand-père était bien changé.

Autant il était autrefois gai et insouciant, autant il était devenu triste et morose. Il ne riait jamais, lui, le joyeux rieur ; il ne parlait plus, lui, le conteur interminable ; il rudoyait mon père, lui qui n'avait jamais eu un mot désagréable, même pour un enfant étranger.

Ce n'était point tout. Parfois, et sans aune raison, il s'emportait en paroles violentes et amères contre l'humanité en général et contre ses voisins en particulier.

Aussi, ceux-ci peu à peu se retirèrent-ils de lui, sans que mon père dît un mot, fût un signe pour les retenir.

Quant à son irréligion, elle avait grandi encore.

Autrefois elle ne se manifestait guère que par des plaisanteries, par les couplets qu'il chantait à ses soirées de chasse ; il trinquait alors volontiers avec le curé de Theux, et faisait même enrager ma grand'mère, lui disant que c'étaient les beaux yeux de la nièce du pasteur qui l'attiraient au presbytère.

Mais, après sa sortie de prison, il cessa même de saluer M. le doyen.

La vue d'une soutane le mettait en fureur.

S'il passait devant un crucifix et qu'à cause de la chaleur il tînt son chapeau à la main, il le remettait avec affectation sur sa tête, et non-seulement il se répandait en invectives contre les ministres du Seigneur, mais encore contre toutes les croyances divines, qu'il attaquait en blasphémant.

Ce qui attristait surtout ma pauvre grand'mère, c'est que

comme, depuis son retour à Theux, mon grand-père n'avait pas été une seule fois à la chasse, elle n'avait pas été une seule fois à la messe.

Elle recommandait bien à ses enfants, lorsqu'ils allaient à l'école, ou qu'ils en revenaient, ou qu'ils sortaient simplement pour jouer, d'entrer à l'église et de prier pour eux, pour elle, et surtout pour leur père.

Les enfants disaient bien qu'ils le faisaient, mais ses inquiétudes n'en étaient pas moins grandes ; ses enfants disaient-ils à Dieu tout ce qu'elle lui eût dit elle-même, si elle eût pu entrer dans son saint temple ?

Il est vrai qu'aussitôt qu'elle était seule à la maison ou à sa chambre, elle se hâtait de dire au Seigneur toutes les prières qu'elle savait.

Mais ces prières dites ainsi à la maison et à bâtons rompus avaient-elles la valeur qu'elles eussent eue dans une église ?

Aussi ma pauvre grand'mère pleurait-elle sans cesse ; mais elle était forcée de dévorer même ses larmes.

Leur vue, comme celle des robes noires, avait le don d'exaspérer son mari.

— Que me reproches-tu, voyons ? disait-il, quand il la surprenait ainsi. Je travaille, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas cela, mon cher Jérôme, répondait la pauvre femme.

— Tu ne manques de rien, ni tes enfants non plus ?

— Non, Dieu merci ! mais ce n'est pas cela.

— Je ne chasse plus, continuait mon grand-père ; je n'ai pas touché à mon fusil, ni lâché mes chiens depuis mon retour.

— Je le sais, je le sais, disait ma grand'mère ; mais, je le répète, Jérôme, ce n'est pas cela.

— Qu'est-ce donc, alors, et que veux-tu ? Parle, explique-toi clairement. Tu sais bien que je ne te mangerai pas.

— Eh bien ! répondait la pauvre femme, je voudrais que tu ne te fisses pas des ennemis de tous tes anciens amis ; je voudrais

que tu reprisses un peu de ta gaieté d'autrefois, quitte à chasser, non pas tous les jours comme tu faisais, le Seigneur nous en garde ! mais les fêtes et les dimanches ; je voudrais enfin, et cela c'est mon suprême désir, je voudrais que tu ne blasphémasses plus ni Dieu, ni les saints.

— Pour ce qui est de nos amis, répondit mon père, je les oblige en me détournant d'eux, car nul d'entre eux ne se soucie de l'amitié d'un homme pauvre.

— Jérôme !

— Je sais ce que je dis, femme ; quant à ma gaieté, elle est défunte depuis six mois : elle a été tuée dans les bois de Franchimont, et rien ne peut la ressusciter.

— Mais... murmura ma grand'mère, et elle n'osa achever.

— Oui, je comprends, dit en s'assombrissant Jérôme Palan, tu veux parler de Dieu et des saints.

— Hélas ! mon bon Jérôme, je vois avec douleur...

— La façon dont je parle d'eux, n'est-ce pas ?

La bonne femme fit de la tête un signe affirmatif.

— Eh bien ! reprit mon grand-père, si la façon dont je parle d'eux les contrarie, qu'ils me le fassent savoir eux-mêmes.

Ma grand'mère frémit de la tête aux pieds.

— Pourtant, se hasarda-t-elle à dire, il en est un dans lequel tu avais toute dévotion, au temps jadis, tu te le rappelles ?

— Non, je ne me le rappelle pas, répondit mon grand-père.

— Saint Hubert.

— Bon ! je l'aimais comme mes amis m'aimaient, à cause des bons dîners dont il était le prétexte ; seulement, dans ces dîners-là, c'était moi qui payais l'écot, et quoique l'on ne manquât jamais de boire à la santé du saint, il a toujours oublié, lui, de demander la carte ; aussi, j'ai rompu avec lui comme avec les autres.

Puis, avec un mouvement bien visible d'impatience :

— Tiens, femme, continua-t-il, cessons de plaisanter ; je t'aime, toi et nos enfants, mais je n'ai pas besoin d'aimer autre

chose, et, en effet, je n'aimerai que vous. Je travaillerai rudement, et c'est doublement méritant, car je n'en avais pas l'habitude ; je travaillerai pour vous faire la vie douce ; mais, écoute-moi, c'est à une condition.

— Laquelle ?

— C'est à condition que tu laisseras ma conscience en repos, et que tu ne me rompras plus la cervelle de tes momeries.

Il n'y avait rien à répondre.

Ma grand'mère connaissait son mari.

Elle soupira et se tut.

Mon grand-père alors prit son fils et sa fille sur ses genoux, et se mit à les faire sauter en imitant le mouvement du cheval.

Ma grand'mère releva la tête et le regarda avec étonnement.

Jamais, depuis six mois, son mari n'avait été de si belle humeur.

— Femme, dit-il, voyant l'étonnement de ma grand'mère, c'est demain dimanche, jour de chasse, comme tu le disais tout à l'heure. Eh bien ! sur ce point du moins, tu me verras suivre tes conseils. Quant à la gaieté, que veux-tu ? faut espérer qu'elle reviendra à son tour.

Et il se frottait les mains.

— Tu vois, tu vois, disait-il, je m'égaye.

Ma grand'mère ne savait point ce que voulait dire cette espèce de surexcitation.

— Tiens, femme, lui dit mon grand-père, donne-moi une goutte de genièvre, il y a longtemps que je n'en ai bu.

Ma grand'mère lui apporta un petit verre pareil à ceux où d'habitude on boit les liqueurs.

— Qu'est-ce que cela ? qu'est-ce que cela ? s'écria mon grand-père ; un verre à vin de Bordeaux ! je veux rattraper le temps perdu.

Et comme sa femme hésitait, il déposa les enfants à terre, se leva et alla chercher le verre, qu'il choisit de la taille qui lui convenait.

Puis il le tendit à sa femme.

Ma grand'mère le lui remplit bord à bord, sur son ordre trois fois réitéré.

— Femme, dit-il, c'est demain dimanche, et, de plus, c'est demain le 3 novembre : par conséquent, c'est demain la Saint-Hubert. Je suis décidé à me conformer entièrement à tes instructions ; en conséquence, je vide ce verre à la santé du saint, à sa gloire éternelle en ce monde et dans l'autre, et nous verrons un peu quel gibier sa reconnaissance nous enverra. Celui-là, femme, quel qu'il soit, nous ne le vendrons pas ; nous le mangerons en famille, n'est-ce pas, les enfants ? Voyons, qu'aimez-vous le mieux, mes mioches ?

— Moi, dit le garçon, je voudrais un lièvre, avec une de ces bonnes sauces au sirop comme maman sait si bien les faire.

— Oh ! oui, oui, papa, dit la petite fille, qui était fort gourmande ; c'est cela, un lièvre au sirop, il y a si longtemps que nous n'en avons mangé !

— Eh bien ! de par le diable ! vous aurez votre lièvre, enfants ! s'écria le grand-père en embrassant les deux mioches, comme il les appelait ; et voilà Liégeois, qui est là-haut, – il montrait son fusil suspendu à la cheminée, – voilà Liégeois qui saura bien en dénicher un. Tu entends, grand saint Hubert ? un lièvre ! un lièvre ! Il nous faut un lièvre ; les enfants le demandent, et, sacrebleu ! j'en rapporterai un, dussé-je aller relancer jusque entre tes deux jambes celui qui y est caché !

En effet, au-dessous du fusil de mon grand-père était un portrait de saint Hubert ayant un lièvre au gîte entre ses jambes.

On comprend que la fin de l'oraison de mon grand-père avait gâté le commencement.

Rentrée dans sa chambre, ma grand'mère se mit à genoux pour réciter sa prière, plus dévotement encore que de coutume.

Mais sans doute l'insolence du blasphème de son mari empêcha le doux murmure qui s'échappait de ses lèvres de monter jusqu'à Dieu.

Le lendemain, fidèle à sa parole, mon grand-père était levé avant le soleil, et, suivi des deux chiens qui lui restaient, c'est-à-dire de Ramoneau et Spiron, il battait la campagne.

Bien qu'on ne fût qu'au 3 novembre, comme aujourd'hui, la terre était couverte de neige.

Les chiens enfonçaient jusqu'au poitrail et ne pouvaient courir.

En outre, comme c'était pendant la nuit précédente que cette neige était tombée, les lièvres n'avaient pas bougé et n'avaient point, par conséquent, laissé de traces.

Mon grand-père alors essaya d'en découvrir au gîte.

Mais quoique d'habitude fort habile à cet exercice, il fit cinq ou six lieues et battit la campagne une partie de la journée sans en apercevoir un seul.

Il rentra donc à la maison le carnier vide.

Il était néanmoins d'assez bonne humeur encore, grâce à ses bonnes dispositions de la veille.

Après souper, il alla renfermer ses chiens, décrocha de nouveau son fusil, embrassa sa femme et ses deux enfants.

— Que vas-tu donc faire, Jérôme ? lui demanda ma grand'mère tout étonnée.

— Ce que je vais faire ?

— Oui, je te le demande.

— Aller à l'affût, femme, n'ai-je pas promis un lièvre aux enfants ?

— Tu le tueras dimanche prochain, Jérôme.

— Je le leur ai promis pour aujourd'hui et non pas pour dimanche prochain, femme. Eh bien ! ce serait joli que je leur manquasse de parole, n'est-ce pas, les petiots ?

— Oh ! oui, papa, un lièvre ! un lièvre !

— Un lièvre gros comme Ramoneau, ajouta le garçon en riant.

— Un lièvre gros comme l'ânon de Simonne, amplifia la petite fille en riant plus fort.

— Soyez tranquilles, dit Jérôme en les embrassant tendrement, vous aurez votre lièvre : ils vont remuer ce soir, les drôles ! et, au clair de la lune, je les verrai sur la neige, gros comme des éléphants.

Et mon grand-père sortit, le fusil sur l'épaule.

Il sifflait en sortant ce même *bien aller* qu'il sifflait le jour où Thomas Pichet lui tua ses chiens.

## VI

Mon grand-père prit le chemin de Remouchamps.

Comme il pensait que, la neige persistant, les lièvres descendraient dans les bas-fonds, il alla se poster entre la vallée qui s'étend de Remouchamps à Sprimont.

Arrivé à un carrefour, il s'arrêta.

La place était bien choisie.

Aujourd'hui un chasseur ne s'y posterait pas, attendu qu'il y a une croix.

Mais à cette époque il n'y avait encore que des buissons.

Il était là depuis un quart d'heure à peu près, et neuf heures venaient de sonner, lorsqu'il entendit, venant dans la direction des Ayvailles à Louvegnez, une voix qui chantait un refrain bachique.

— Ah ! diable ! fit mon grand-père, voilà un drôle qui va effaroucher le lièvre, en supposant qu'il y en ait un dans les environs.

La voix se rapprochait de plus en plus.

Le bruit de la neige qui craquait sous les pas du chanteur arriva bientôt distinctement à l'oreille de mon grand-père, qui ne bougea point de sa cachette.

La lune était dans son plein.

La réverbération de la neige qui couvrait la terre en redoublait l'éclat.

Aussi mon grand-père reconnut-il facilement l'homme qui venait à lui.

C'était Thomas Pichet.

Il était allé faire la veillée chez le magister d'Ayvailles et rentra à Franchimont. Le magister d'Ayvailles était le beau-père de Thomas Pichet.

Tant que Jérôme Palan douta encore que ce fût Thomas Pichet qui s'avancait vers lui, il retint son haleine, perçant du regard l'obscurité de la nuit.

Mais lorsqu'il fut bien certain que c'était l'assassin de Flambeau et de Ramette qui allait passer dans ce carrefour près duquel il était embusqué, son cœur battit à lui briser les côtes, son regard commença de se troubler, et il serra convulsivement de ses doigts crispés le canon et le bois de son fusil.

Cependant, au fond, mon grand-père n'était point méchant, et n'avait point le cœur au mal.

Il était donc décidé à laisser passer Thomas Pichet, si Thomas Pichet passait sans rien dire.

Thomas Pichet passa sans rien dire.

Il n'avait pas même aperçu mon grand-père.

Mais le malheur voulut qu'il prît pour s'en aller le même chemin que mon grand-père avait pris pour venir.

Or, il vit les pas de mon grand-père marqués sur la neige.

La trace était fraîche.

Il ne l'avait pas vue de l'autre côté du carrefour.

Il se retourna, aperçut les buissons, et soupçonna un affûteur d'être caché dans ces buissons.

Il en résulta que, désirant savoir quel était cet affûteur, il revint sur ses pas.

En revenant sur ses pas, il revenait sur mon grand-père.

Celui-ci se sentit découvert.

Ne voulant pas donner à son ennemi la satisfaction de le prendre dans sa cachette, il se dressa tout debout.

Thomas Pichet n'avait aucunement pensé à lui.

Mais, du premier coup d'œil, il vit bien à qui il avait affaire.

Alors, agité sans doute par le remords de la méchante action



qu'il avait commise, il sembla tout déconcerté.

— Eh bien ! monsieur Palan, dit-il d'une voix presque caressante, nous voilà donc à l'affût ?

Mon grand-père ne répondit pas.

Seulement, il s'essuya le front avec sa manche.

La sueur lui coulait du front.

— J'aime mieux que vous y soyez que moi, continua Thomas Pichet, car la bise est aigre cette nuit à roussir le cuir d'un loup.

— Passez au large ! cria mon grand-père pour toute réponse.

— Comment ! passez au large ? demanda Thomas Pichet. Et pourquoi dois-je passer au large, et de quel droit me l'ordonnez-vous ?

— Passe au large, te dis-je ! répéta mon grand-père en frappant la terre de la crosse de son fusil ; je te dis de passer au large !

— Oui, reprit Thomas, que je passe au large ! Je comprends, je dois passer au large parce que je vous trouve en contravention en vous mettant à l'affût, en faisant le métier de braconnier, en chassant dans la neige.

— Encore une fois, s'écria mon grand-père, passe au large, Thomas Pichet ! C'est un conseil que je te donne, passe au large !

Celui-ci hésita un instant.

Mais sans doute il eut honte de céder.

— Eh bien ! non, dit-il, je n'y passerai pas ! Quand je vous ai reconnu, j'ai été sur le point de m'éloigner, attendu que depuis votre prison vous êtes toqué, à ce que l'on assure, et qu'aux fous comme aux enfants il faut bien leur passer quelque chose. Mais puisque vous le prenez sur ce ton, je vous arrêterai, monsieur Jérôme Palan, et vous montrerai une seconde fois que je sais faire mon devoir.

Et il marcha droit sur mon grand-père.

— Par le diable ! Thomas, ne fais pas un pas de plus ! Thomas, ne me tente pas ! s'écria mon grand-père d'une voix fiévreuse.

— Bon ! tu crois me faire peur, Jérôme Palan, dit Thomas en secouant la tête, mais je ne suis point si facile à effrayer que cela !

— Pas un pas de plus, je te dis ! s'écria mon grand-père d'une voix qui devenait de plus en plus menaçante ; il y a déjà du sang entre nous, prends garde ! ou la neige boira le tien comme la terre a bu celui de mes pauvres chiens !

— Des menaces ! s'écria le garde ; c'est par des menaces que tu crois m'arrêter !... Oh ! oh ! oh ! il faut autre chose que des menaces et un autre homme que toi pour cela, mon bel ami.

Et, faisant tournoyer son bâton sur sa tête, il avança sur mon grand-père.

— Tu le veux ! tu le veux donc ? dit celui-ci, eh bien ! que le sang qui va couler retombe sur celui de nous deux qui sera véritablement coupable !

Et portant rapidement son fusil à son épaule, il fit feu des deux coups à la fois.

Les deux coups n'en firent qu'un seul.

Et encore l'explosion fut-elle si faible, que mon grand-père qui, en ce moment, ne réfléchissait pas que la neige avait la propriété d'amortir complètement les sons, crut que l'amorce seulement avait brûlé.

Il saisit donc son fusil par le canon pour s'en faire une massue et recevoir son ennemi.

Tout à coup, il le vit lâcher son bâton, battre l'air de ses mains, pivoter sur lui-même, et tomber la face dans la neige.

Son premier mouvement fut de courir à lui.

Thomas Pichet était mort !

Il était mort sans pousser une plainte.

La double charge lui avait traversé la poitrine.

Mon grand-père resta quelques instants debout, muet, immobile à côté de cet homme dont en une seconde il venait de faire un cadavre.

Il pensait alors que Thomas Pichet avait une femme et des

enfants qui attendaient son retour.

Il les voyait anxieux, courant au moindre bruit vers la porte, et devant l'immense douleur qu'il prévoyait pour les innocents, il sentait la haine qu'il avait eue pour Thomas vivant s'effacer et disparaître.

Alors il lui sembla qu'une simple manifestation de sa volonté serait suffisante pour rendre Thomas à la vie, puisque c'était lui qui l'en avait privé.

— Allons ! Thomas, lui dit-il, allons, Thomas, relève-toi !

Il va sans dire que non-seulement le cadavre ne se releva point, mais encore ne répondit point une parole.

— Mais relève-toi donc ! dit mon grand-père.

Et il se baissait pour le prendre par-dessous les épaules et l'aider à se relever.

Seulement, alors le sang qui s'échappait de la poitrine du garde et qui, teignant la neige autour de lui, entourait le corps d'une auréole rougeâtre ; seulement, alors ce sang, dis-je, ramena mon grand-père à l'effroyable réalité.

Il pensa à sa femme à lui, à ses enfants, et pour eux, pour ne pas faire deux femmes veuves et quatre orphelins, il désira de vivre.

Mais pour vivre il fallait dérober à tous les yeux ce cadavre, qui allait attirer sur lui la vengeance des hommes.

Il prit sa course du côté de Theux.

Il longea les haies de la ville, entra dans son jardin en escaladant une muraille, et, sans réveiller personne, après avoir mis son fusil en bandoulière, prit une pioche et une pelle et revint à grands pas vers le carrefour.

En s'approchant du théâtre du meurtre, il tremblait comme si, à côté du cadavre, il devait trouver le juge et le bourreau.

Quand il ne fut plus qu'à une centaine de pas, la lune, qui depuis quelques instants était voilée, se dégagea des nuages bas et sombres dans lesquels elle était ensevelie, et éclaira vivement le tapis blanc qui couvrait la campagne.

Tout était muet, désert, désolé.

Alors mon grand-père, tout frissonnant, ramena son regard sur le carrefour.

À l'endroit qu'il ne connaissait que trop bien, une forme noire se détachait sur le sol.

C'était le cadavre de Thomas Pichet.

## VII

Or, chose inouïe, chose incompréhensible, chose inexplicable, continua l'aubergiste, sur cette masse noire, sur ce cadavre, un objet, un être inanimé, un quadrupède semblait être assis et reposer.

Le pauvre Jérôme Palan était inondé d'une sueur froide.

Ses cheveux se dressaient sur sa tête.

Il se disait à lui-même qu'il était le jouet de son imagination, la dupe d'une hallucination quelconque ; il voulait continuer sa route.

Ses pieds semblaient attachés à la terre.

Cependant les moments étaient précieux.

Pendant cette nuit de la Saint-Hubert, où abondent les réunions de chasseurs, quelqu'un de ces chasseurs pouvait passer et découvrir le cadavre.

Jérôme Palan fit donc un effort surhumain.

Il rassembla tout son courage pour surmonter la terreur qui l'accablait, et fit quelques pas en avant, chancelant comme un homme ivre.

Mais quand il ne fut plus qu'à cinq ou six enjambées du cadavre, les formes confuses de l'objet qu'il apercevait grimpé sur ce corps devinrent plus distinctes.

À ses longues oreilles oscillantes, à ses pattes de devant plus courtes que celles de derrière, il reconnut que c'était un lièvre.

Seulement, ce qui faisait hésiter sa vieille expérience de chasseur, c'et que, non-seulement l'animal, qui appartenait à la race des êtres les plus craintifs de la terre, paraissait n'avoir peur ni du

mort ni du vivant, mais encore paraissait avoir trois ou quatre fois la taille d'un lièvre ordinaire.

Un vague souvenir lui passa par l'esprit.

Le petit garçon lui avait dit de lui rapporter un lièvre de la taille de Ramoneau.

La petite fille lui avait dit de lui rapporter un lièvre de la taille de l'ânon de la mère Simonne.

Est-ce que, comme dans le conte des fées, le souhait des enfants se trouvait exaucé ?

Tout cela paraissait si absurde à Jérôme Palan, que l'idée lui vint qu'il faisait un rêve, et qu'il se mit à rire.

Mais un écho terrible répondit à ce rire.

C'était le lièvre qui riait de son côté, en se renversant sur ses pattes de derrière, et en se tenant les côtes avec les pattes de devant.

Mon grand-père cessa de rire.

Il se secoua, se regarda, se pinça.

Il était bien éveillé.

Ses yeux se reportèrent sur l'étrange vision.

Elle était toujours présente :

Contre terre, le cadavre couché ;

Sur le cadavre, le lièvre ;

Le lièvre, nous l'avons dit, trois fois gros comme un lièvre ordinaire ;

Le lièvre couvert d'un pelage presque blanc ;

Le lièvre avec des yeux qui, dans l'obscurité, brillaient comme des yeux de chat ou de panthère.

Malgré ces apparences surnaturelles, la certitude qu'il n'avait affaire qu'à un animal ordinaire fort inoffensif calma la frayeur de mon grand-père.

Il pensa qu'en le voyant plus près de lui, le lièvre prendrait la fuite.

Il s'approcha donc jusqu'à toucher le cadavre.

Le lièvre tint bon.

Mon grand-père touchait du pied le corps de Thomas Pichet.  
Le lièvre ne bougeait pas.

Seulement, ses yeux miroitaient plus que jamais aux rayons de la lune, et miroitaient de préférence quand ils rencontraient ceux de mon grand-père.

Mon grand-père se mit à tourner autour du cadavre.

Le lièvre pivota sur lui-même et suivit toutes ses évolutions, de façon à ce que mon grand-père ne pût perdre un seul des regards fascinateurs que lançaient ses ardentes prunelles.

Mon grand-père cria, agita les bras, fit des *brrrrrou, brrrrrou* ! au bruit desquels, fût-ce l'Alexandre, l'Annibal ou le César des lièvres, aucun n'eût tenu dans son gîte.

Tout fut inutile.

Alors la terreur du misérable assassin fut plus profonde que jamais.

Il voulut se jeter à genoux et prier.

Son pied glissa et il tomba sur ses mains.

Il se redressa et tenta de faire au moins le signe de la croix.

Mais, en approchant ses doigts de son front, il s'aperçut que sa main était rouge de sang.

On ne fait point le signe de la croix avec une main sanglante.

Alors cette bonne pensée de s'humilier devant Dieu l'abandonna.

Une fièvre furieuse s'empara de mon grand-père.

Il jeta loin de lui pelle et pioche.

Il arracha son fusil, qu'il avait mis en bandoulière, l'arma, ajusta le lièvre et fit feu.

Des milliers d'étincelles jaillirent de l'acier, mais le coup ne partit point.

Mon grand-père alors se rappela qu'il avait déchargé les deux coups sur Thomas Pichet, et, dans sa terreur, avait oublié de les recharger.

Alors il saisit l'arme par le canon, et, la levant sur le lièvre toujours impassible, il lui assena un coup de crosse à toute volée.

L'animal se contenta de faire un bond de côté.

La masse de bois, tombant sur le cadavre, rendit un son mat et sourd.

Puis le grand lièvre se mit de lui-même à décrire des cercles autour du meurtrier et de sa victime.

Ces cercles allaient toujours s'élargissant.

Et, chose bizarre, plus l'animal qui les traçait s'éloignait, plus il semblait grandir aux yeux de mon grand-père, qui, incapable de supporter plus longtemps de si terribles émotions, s'évanouit près du cadavre.

## VIII

Lorsque mon grand-père revint à lui, la neige tombait à flocons épais et serrés.

Il souleva la tête, comme ferait un mort hors de son linceul.

Son premier regard se porta sur le cadavre de Thomas.

La neige qui tombait le couvrait de son blanc suaire. Il avait déjà à peu près disparu, et sous les plis de l'enveloppe on ne faisait plus que deviner à peu près des formes humaines.

Mais, il faut le dire, ce n'était pas dans le cadavre de Thomas Pichet qu'était la plus grande terreur de Jérôme Palan.

C'était dans le grand lièvre blanc.

Par bonheur, il avait disparu.

Mon grand-père, voyant que de ses deux ennemis le plus terrible n'était plus là, se releva comme mû par un ressort.

Il avait déjà renoncé à ensevelir le corps de Thomas.

Il n'en avait plus ni la force ni le courage.

Plus que tout cela, il avait hâte de s'éloigner. S'il restait, le grand lièvre ne pouvait-il pas revenir ?

Il regarda autour de lui, ramassa son fusil, sa pelle et sa pioche, et, chancelant comme un homme ivre, la tête basse, le dos courbé, il reprit le chemin de Theux.

Cette fois, il rentra par la porte, déposa pelle, pioche et fusil dans la cuisine, gagna sa chambre à tâtons, et se fourra dans son

lit, où une fièvre horrible le tint éveillé toute la nuit.

Le lendemain, à travers les carreaux, il vit la neige qui continuait de tomber.

Il se leva et alla à la fenêtre.

La fenêtre donnait sur le jardin.

Au delà du jardin s'étendait la plaine.

La neige couvrait la terre à plus d'un pied d'épaisseur.

Cela dura ainsi pendant quarante-huit heures.

La neige atteignit trente-six pouces de haut.

Pendant tout ce temps mon grand-père gardait le lit. Il n'avait pas besoin d'inventer un prétexte pour ne pas quitter sa chambre ; et quoique sa fièvre se fût un peu calmée, il était facile de voir qu'il était loin d'être, comme on dit vulgairement, dans son assiette ordinaire.

Cependant, en y réfléchissant, en songeant combien ce qui lui était arrivé rentrait dans les choses impossibles, il avait fini par mettre sa vision de la nuit du meurtre sur le compte de son effroi.

Dès lors, il restait seulement en face de son crime, et, à l'endroit de son crime, je dois dire que la conscience troublée de mon grand-père s'efforçait de lui fournir des excuses.

Puis, tout le servait.

Sans la neige qui était tombée, on eût déjà su que Thomas Pichet était mort, et la mort de Thomas Pichet était encore inconnue.

Mon grand-père faisait donc des vœux pour que cette neige providentielle continuât de couvrir la terre.

Mais cependant il comprenait que, si bien servi qu'il fût par cette neige, elle finirait par disparaître un jour ou l'autre.

En attendant, comme il gelait, la neige tenait.

On en avait jusqu'au dégel.

Avant le dégel, on ne retrouverait pas le cadavre de Thomas Pichet.

Mon grand-père eut bien l'idée de fuir, mais il se trouvait complètement dépourvu d'argent, et d'ailleurs la misérable exis-



tence qu'il eût dû mener à l'étranger, loin de sa femme et de ses enfants, lui faisait encore plus peur que l'échafaud.

Puis, la chose s'était passée dans la nuit, au milieu des champs, par la solitude la plus complète ; le meurtre n'avait eu aucun témoin, le meurtrier en était bien sûr.

Pourquoi le soupçonnerait-on, lui plutôt qu'un autre ?

Selon toute probabilité même, on le soupçonnerait moins ; on l'avait vu sortir dans la matinée du dimanche, et on l'avait vu rentrer à la tombée de la nuit.

Mais personne ne l'avait vu sortir pour la seconde fois ; et, à sa seconde rentrée, personne ne l'avait vu revenir.

Il est vrai qu'il avait eu la fièvre toute la nuit, qu'il avait été malade toute la journée du lundi. Mais parce qu'on est malade, parce qu'on a eu la fièvre, on n'est pas absolument obligé d'avoir assassiné son prochain.

Mon grand-père s'en remit donc au hasard du soin de le soustraire aux conséquences de son crime. Il est bien entendu que le mouvement de faiblesse qui s'était emparé de lui quand il avait voulu prier, quand il avait essayé de faire le signe de la croix, ne s'était jamais représenté. En tout cas, il se prépara une fable pour le cas où les soupçons se porteraient sur lui, et il attendit.

Un jour, en s'éveillant, – le premier regard de mon grand-père, depuis cette nuit terrible, était toujours pour interroger le ciel, – un jour, en s'éveillant, il s'aperçut que les nuages étaient bas et sombres.

Il alla à sa fenêtre et l'ouvrit.

Une bouffée d'un air épais et chaud lui vint au visage, puis la pluie se mit à tomber, d'abord fine et serrée, ensuite en gouttes larges et multiples.

C'était le dégel.

Le moment terrible approchait.

Malgré la fable qu'il avait préparée, la perplexité de mon grand-père était si grande, que sa fièvre le reprit et que force lui fut de se recoucher.

Il se mit toute la journée au lit, la couverture rabattue pardessus le nez.

De temps en temps il se demandait s'il ne ferait pas mieux de devancer l'heure où son crime serait découvert, et d'aller lui-même le dénoncer à la justice.

Le lendemain du jour où le dégel avait commencé, la neige avait presque disparu.

De son lit, mon grand-père voyait la campagne, et ses yeux ne pouvaient s'en détacher.

Or, partout dans la campagne, de larges plaques de terre noire surgissaient au milieu de la neige comme des îles sur l'Océan.

En ce moment même il se fit un grand bruit dans la rue.

Le cœur de mon grand-père se serra de belle façon, et la sueur perla à la racine de ses cheveux avec une telle violence, qu'il n'eut point de doute qu'il se passât quelque chose de nouveau, et que ce quelque chose eût trait à la mort de Thomas Pichet.

Mon grand-père eut bien l'idée d'aller regarder avec précaution par une ouverture du rideau. Il se leva même pour accomplir ce dessein.

Mais, au premier pas qu'il fit, les jambes lui manquèrent.

Il mourait d'envie d'interroger quelqu'un sur ce bruit qui allait croissant et qui passait juste en ce moment sous ses fenêtres.

Mais il sentait bien que sa voix tremblerait si fort, que ce tremblement ne paraîtrait aucunement naturel.

Il entendit des pas dans l'escalier, regagna vivement son lit, tourna le dos au mur, et remonta la couverture jusqu'à son nez.

C'était ma grand'mère qui venait au-devant de sa curiosité.

Elle ouvrit la porte brusquement.

Mon grand-père jeta un cri ; il crut qu'on l'enfonçait.

— Ah ! mon ami, s'écria ma grand'mère, excuse-moi !

— Je dormais, femme, dit mon grand-père, et tu m'as réveillé.

— C'est que j'ai pensé que la nouvelle t'intéressait, vois-tu,

Jérôme.

— Quelle nouvelle ?

— Tu sais que Thomas Pichet avait disparu depuis quelques jours ?

— Oui... non... c'est-à-dire...

Et mon grand-père essuya avec le drap son front inondé de sueur.

— Eh bien, continua ma grand'mère, sans voir le mouvement de son mari, on rapporte son corps.

— Ah ! murmura le malade d'une voix étouffée.

— Oh ! mon Dieu, oui !

Mon grand-père avait bien envie de demander ce que l'on disait à l'endroit de la mort de Thomas Pichet, mais il n'osa.

Cette fois encore, sa femme alla au-devant de son désir.

— Voilà, dit-elle. Il paraît qu'il a été pris par le froid et qu'il a misérablement péri dans la neige.

— Et... et... son cadavre ? demanda mon grand-père avec un effort.

— À moitié dévoré par les loups, répondit la femme.

— Hein ? s'écria Jérôme.

— Oui.

— À moitié dévoré !... Pauvre Thomas ! la tête, les jambes, sans doute ?

— Presque tout le corps ; on n'a réellement retrouvé qu'un squelette.

Mon grand-père respira. Il pensa que si l'on n'avait retrouvé qu'un squelette, la trace de ses deux coups de fusil avait sans doute disparu avec les chairs.

Ma grand'mère continua d'un ton sentencieux :

— Tu vois, Jérôme, la justice de Dieu est lente, et ses voies sont inconnues des hommes. Mais tôt ou tard sa main s'appesantit sur le coupable et va le chercher au milieu du calme et de l'impunité pour le punir.

Mon grand-père poussa un gémissement.

— Qu'as-tu, Jérôme ? demanda ma grand'mère tout effrayée.

— Donne-moi un verre d'eau, femme ; je ne me sens pas bien.

— En effet, tu es livide.

— C'est cette nouvelle, à laquelle je ne m'attendais pas.

— Tiens, mon homme, tiens, bois.

Mon grand-père porta le verre à ses lèvres, ses dents claquèrent le long du bord, et sa main tremblait de manière que la moitié de l'eau tomba sur ses draps.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! cria ma grand'mère, mais tu es peut-être plus malade que tu ne crois, Jérôme. Si j'allais chercher M. Desprez, le médecin ?

— Non, non ! s'écria mon grand-père, n'en fais rien.

Et il arrêta sa femme par le poignet.

Sa main était humide de sueur.

Elle le regarda avec plus d'inquiétude que jamais.

Mais lui :

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit-il, je suis dans l'accès de la fièvre ; mais c'est le dernier ; et je sens que je vais me guérir.

Et en effet, à partir de ce moment, grâce à la satisfaction que lui causait cet heureux dénouement, comme un malade qui vient d'avoir une crise terrible, mais salutaire, Jérôme Palan alla de mieux en mieux ; et le soir, ayant appris que le corps de Thomas Pichet avait été pieusement déposé dans le cimetière de la ville et qu'on avait jeté sur lui six bons pieds de terre, il se trouva tellement soulagé qu'il ordonna à sa femme de faire monter ses enfants, et qu'il les embrassa ainsi que leur mère, ce qui ne lui était pas arrivé depuis la terrible nuit du 3 novembre.

Mais la joie de la pauvre famille fut bien plus grande encore quand mon grand-père déclara qu'il se sentait si bien qu'il allait descendre.

On voulut le soutenir. Ma mère lui offrit le bras ; mais il se redressa de toute la hauteur de sa grande taille.

— Pourquoi faire ? dit-il. Ah çà ! mais on me croyait donc

mort ?

Et, en effet, il descendit l'escalier sans broncher.

La table était mise pour la mère et les enfants.

— Eh bien ! demanda-t-il gaiement en voyant qu'il n'y avait que trois couverts, et moi, je ne soupe donc pas ?

Ma grand'mère se hâta de mettre un quatrième couvert et d'approcher une chaise de la table.

Mon grand-père s'assit et se mit à tambouriner une marche sur son assiette avec sa fourchette et son couteau.

— Ma foi ! puisqu'il en est ainsi, dit ma grand'mère, il reste à la cave une vieille bouteille de vin de Bourgogne que je réservais pour une grande occasion. Voilà l'occasion venue.

Et la bonne femme descendit à la cave pour y prendre sa bouteille de vin de Bourgogne.

On se mit à souper.

Ma grand'mère était si joyeuse qu'elle versait rasades sur rasades à mon grand-père.

Tout à coup elle le vit pâlir et frissonner à la fois.

Puis courir à son fusil dans le coin de la cheminée.

Puis ajuster quelque chose dans l'angle le plus sombre de la maison.

Mais, sans faire feu, mon grand-père releva son arme d'un air découragé et la jeta dans un coin de la salle à manger.

Il se rappelait que son fusil n'avait pas été rechargé depuis la nuit du 3 novembre.

Ma grand'mère interrogea son mari sur les motifs de cette singulière action.

Mais mon grand-père refusa de répondre.

Il se promena pendant plus d'une demi-heure de long en large dans l'appartement.

Puis il remonta dans sa chambre et se coucha sans prononcer une seule parole.

Pendant la nuit, son sommeil fut sans doute agité par quelque affreux cauchemar, car il se réveilla plusieurs fois en sursaut, en

poussant des cris d'angoisse et en agitant ses bras comme pour chasser quelqu'un ou quelque chose qui l'importunait.

Jérôme Palan avait revu le grand lièvre !

## IX

Ainsi, continua l'aubergiste, le meurtre de Thomas Pichet n'était point resté, comme mon grand-père l'espérait, un secret entre lui et Dieu.

Ainsi, vainement le corps de la victime avait été déposé dans la fosse et la terre de l'oubli avait roulé sur le cadavre.

Le terrible animal venait, à chaque instant du jour et de la nuit, reprocher à Jérôme Palan qu'il était en tiers, et que la tombe qui se refermait sur la victime n'enfermait pas avec elle le remords de l'assassin.

Cette vie de mon grand-père, à laquelle, le soir de l'enterrement de Thomas Pichet, il s'était repris avec une si grande joie, était, grâce à l'étrange apparition qui à chaque instant surgissait sur ses pas, devenue un supplice.

Tantôt mon grand-père voyait cet abominable lièvre au coin du feu, se chauffant avec lui à l'âtre, et lui envoyant de ces regards de flamme dont, si esprit fort qu'il fût, mon grand-père ne pouvait ni supporter la vue ni perdre le souvenir.

Tantôt, pendant qu'il mangeait, le grand lièvre se glissait sous la table et lui grattait les jambes de ses griffes acérées.

S'il voulait se mettre à son bureau pour écrire, il le sentait derrière lui, appuyant ses pattes sur les bâtons de sa chaise.

Pendant la nuit, la tête monstrueuse de l'animal apparaissait dans la ruelle, éternuant et secouant ses oreilles.

Mon grand-père avait eu beau se tourner et se retourner du côté gauche sur le côté droit, et du côté droit sur le côté gauche, le grand lièvre était toujours là, en face de lui.

Enfin, quand le pauvre homme parvenait à surmonter les angoisses de la terrible vision et finissait par s'endormir, il se réveillait au bout de quelques instants, suffoqué par un poids

énorme qui lui pesait sur la poitrine.

Et c'était encore le grand lièvre qui était accroupi sur l'estomac de Jérôme Palan, et qui, assis sur son derrière, se débarbouillait tranquillement le museau avec ses pattes de devant.

Ma grand'mère et les enfants ne voyaient rien.

Et comme le pauvre homme paraissait se débattre contre des persécutions imaginaires, on crut qu'il était en train de devenir fou.

De sorte qu'il se répandit une grande affliction dans le logis.

Un matin enfin, après avoir été cauchemardé toute la nuit, mon grand-père se leva avec le calme de l'homme qui a pris un parti définitif.

Il chaussa ses souliers ferrés, boucla ses grandes guêtres de cuir, prit son fusil, le nettoya, souffla dans les canons, le flamba, le chargea avec une attention particulière, s'assurant d'abord que la poudre était bien sèche, l'introduisant dans le canon de son arme de façon à n'en pas laisser tomber un grain dehors, mettant par-dessus une bourre de feutre dont il graissa les bords, l'assujettissant fortement à l'aide de la baguette, versant dessus une copieuse charge de plomb dont les grains, du numéro trois, étaient d'une rondeur et d'une égalité parfaites, enfin, bourrant le tout avec la même attention de détail qu'il avait mise à cette besogne depuis le commencement.

Puis il amorça les bassinets de son fusil et établit la communication de la poudre du bassinet avec celle du canon au moyen de l'épinglette.

Enfin, jetant son fusil sur son épaule, il alla détacher les chiens, qui bondirent tout joyeux hors de la niche, et s'achemina avec eux vers Ramouchamps.

Le lecteur se rappelle que c'était le chemin qu'il avait suivi pour aller se mettre à l'affût dans la nuit du 3 novembre.

Ma grand'mère, qui avait suivi tous les mouvements de son mari, fut bien joyeuse, car elle pensait que les distractions qu'allait lui procurer son exercice favori pourraient tirer mon grand-

père de l'hypocondrie bizarre à laquelle il était en proie.

Elle l'accompagna jusque sur le seuil de la porte.

Du seuil de la porte, elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu.

On était à la fin de janvier.

Un brouillard épais couvrait la campagne, plus épais encore dans la vallée ; mais les champs et les chemins étaient si familiers au brave homme, que, sans avoir hésité une fois, malgré le voile de vapeur qui couvrait la terre, il alla droit au carrefour où avait eu lieu la scène du 3 novembre.

Déjà, à dix pas de lui, comme une forme confuse, il entrevoyait les buissons derrière lesquels il s'était caché pendant cette nuit fatale, quand, de l'autre côté du buisson, à l'endroit même où était tombé Thomas Pichet, bondit un lièvre qu'il reconnut à l'instant même à sa haute taille pour l'animal qui avait à tout jamais détruit son repos.

Avant que mon grand-père, qui cependant devait s'attendre à cette apparition, eût épaulé son fusil, le lièvre s'était perdu dans la brume, et Ramoneau et Spiron étaient partis tout couplés après lui.

Mon grand-père les suivit, haletant.

Arrivé sur le plateau de Sprimont, comme une forte brise soufflait sur les hauteurs, le brouillard se dissipa ; là, le chasseur put apercevoir ses chiens.

Ils avaient rompu la corde qui les attachait l'un à l'autre.

Ils chassaient à pleine gorge.

À deux cents pas devant eux courait le lièvre, dont le pelage blanchâtre se détachait parfaitement sur le tapis rougeâtre des bruyères.

— Mais, s'écria mon grand-père, il me semble qu'il perd sur eux ? Morbleu ! ils vont le prendre ! Tayaut, Ramoneau ! tayaut, Spiron !

Et mon grand-père se mit à courir avec une nouvelle ardeur.

Ce fut une chasse fiévreuse que celle-là, je vous en réponds !



Chasseur, lièvre et chiens semblaient avoir des muscles d'acier.

Les champs, les bois, les prés, les vallons, les collines, les ruisseaux, les rochers, ils franchissaient tout comme s'ils eussent des ailes.

Et cela sans reprendre haleine un instant, sans qu'un défaut de cinq secondes vînt leur donner le temps de souffler.

Ce qu'il y avait de singulier, c'est que le grand lièvre fuyait devant lui comme un vieux loup.

Il ne doublait point, il ne croisait point les voies, il ne suivait pas les ruisseaux, les fossés, les sillons de charrue, il ne cherchait point à trouver un change, et ne semblait nullement inquiet des suites de cette terrible poursuite.

Il marchait au petit galop.

Toujours à une centaine de pas des chiens, qui, humant ses voies chaudes et fumantes, redoublaient de cris et de vitesse, sans cependant rien gagner sur la distance qui les séparait de la bête.

Mon grand-père, de son côté, allait toujours derrière les chiens, comme les chiens allaient derrière le lièvre, les excitant par ses *tayaut ! tayaut !* sans cesse répétés.

Son carnier l'embarassant dans cette course insensée, il le jeta loin de lui.

Une branche lui enleva son chapeau.

Il ne perdit pas de temps à le ramasser.

Par bonheur, le lièvre avait décrit un grand cercle, comme s'il eût voulu revenir à son lancer.

Il avait passé successivement sur les terroirs de Sprimont, de Tilff, de Freneux et de Seny.

Vers midi, il revint sur Ayvailles.

Mon grand-père, qui avait perdu un peu de terrain dans cette course de cinq heures, était encore sur la montagne, quand les chiens, débouchant dans la vallée, arrivèrent au bord de l'Ourthe.

Il pensa que l'animal n'oserait jamais se hasarder à traverser la rivière, alors fort grossie par les pluies, qu'il reviendrait sur ses

pas, et qu'enfin il se trouverait à la portée de son fusil.

Quant à ce qu'il fût forcé par les chiens, mon grand-père, à la façon dont le lièvre semblait se moquer d'eux, après cinq heures de chasse, en avait complètement perdu l'espoir.

Mon grand-père, comptant sur un retour, se plaça donc à mi-côte, au coin d'un bois, ne quittant pas son lièvre des yeux, et prêt à changer de position selon la tactique qu'il verrait adopter à l'animal, qui, de son côté, en attendant les chiens, s'était assis au bord de la rivière, sur une touffe de roseaux dont il broutait les extrémités.

Les chiens allaient toujours s'approchant.

Le lièvre ne paraissait point s'occuper d'eux.

Bientôt ils ne furent qu'à dix pas de lui.

Le cœur de mon grand-père battait si fort, qu'il ne pouvait plus respirer.

La distance qui séparait les chiens de la bête diminuait encore.

Ramoneau, qui tenait la tête, se précipita pour l'engueuler.

Mais le lièvre s'élança dans le torrent, qui roulait en vagues écumeuses et menaçantes.

La gueule de Ramoneau ne happa donc que l'air.

— Ah ! pour le coup, il va se noyer ! s'écria mon grand-père ; bravo ! bravo !

Et il s'élança sur la déclivité de la montagne avec une telle rapidité, qu'il eut toute la peine du monde à ne pas aller, emporté par l'élan de sa course furieuse, se précipiter dans l'Ourthe.

Et, tout en courant, il répétait :

— Il va se noyer ! il va se noyer ! il va se noyer !

Mais le lièvre, coupant adroitement le courant dans la direction diagonale, parvint sans encombre à prendre terre sur la rive opposée.

En le voyant reparaître sain et sauf sur le gazon, les chiens, qui s'étaient comme leur maître arrêtés sur le bord, et qui comme lui semblaient attendre une catastrophe, voyant que, contre toute probabilité, cette catastrophe n'avait pas lieu, les chiens se

jetèrent à la rivière à leur tour.

Mais ils furent moins heureux que leur ennemi.

Emporté par son ardeur, Ramoneau ne sut pas maîtriser la rapidité du courant.

Le pauvre animal s'épuisa à lutter contre sa violence ; au tiers de la rivière, les forces l'abandonnèrent.

Il disparut, puis revint à la surface de la rivière, mais ses pattes ne battant plus que faiblement l'eau qu'il allait franchir.

Malgré ses efforts et ses peines, il s'enfonça une seconde fois.

Mon grand-père alors descendit, ou plutôt roula le long de la berge de la rivière, et se jeta lui-même au milieu du courant pour porter secours à son chien.

En ce moment, Ramoneau revenait une troisième fois sur l'eau.

Il l'appela.

Le pauvre animal tourna vers lui sa tête intelligente et fit entendre un gémissement.

Il avait alors franchi les deux tiers de la rivière à peu près.

Mais à la voix de son maître il voulut revenir à lui.

Ce mouvement lui fut fatal.

Il donna le travers à une lame.

Alors, vaincu par le courant, il roula plusieurs fois sur lui-même, poussa encore un cri lamentable, se tourna douloureusement, par un effort suprême, vers son maître, puis s'en alla à la dérive.

Mon grand-père était entré jusqu'aux genoux dans ce torrent.

Il y entra tout à fait.

Il nagea vers son chien, le saisit et le traîna sur l'herbe.

Là, il essaya vainement de le réchauffer, de rendre quelque élasticité à ses membres roides et froids.

Le pauvre Ramoneau poussa un dernier gémissement.

Il avait vécu.

Au moment où le chasseur désespéré essayait de rendre son chien à la vie, des aboiements partant du bord opposé frappèrent

ses oreilles.

Mon grand-père leva les yeux.

Alors il aperçut de l'autre côté de l'eau le grand lièvre qui, ayant fait un crochet, était revenu sur ses pas, comme s'il avait trouvé un malin plaisir à assister à la mort d'un de ceux qui le poursuivaient.

Plus heureux que Ramoneau, Spiron était parvenu à traverser l'Ourthe, et il continuait à chasser la bête maudite.

Mon grand-père jeta un dernier regard sur son pauvre et fidèle compagnon.

Puis il se mit avec un nouvel acharnement à la poursuite du grand lièvre.

Cette poursuite dura jusqu'au soir.

Il va sans dire que ce fut inutilement.

Lorsque la nuit commença à tomber, Spiron, dont depuis une heure les jappements devenaient plus rares et plus faibles, se coucha, refusant de marcher, ou plutôt dans l'impossibilité de faire un pas de plus.

Mon grand-père le chargea sur ses épaules, et chercha à s'orienter pour regagner le logis.

## X

Mon grand-père était en ce moment du côté de Freneux, à huit ou neuf lieues de Theux.

À la fin de la chasse, il avait paru prendre un grand parti, et s'était écarté plus qu'il n'avait fait jusque-là.

Mais il était tellement bouleversé que, quoiqu'il eût couru toute la journée, quoiqu'il eût peut-être fait vingt ou vingt-cinq lieues dans cette course, il ne sentait point sa fatigue.

Ou s'il la sentait, il la surmonta et se mit bravement en route pour revenir à Theux.

Devant lui s'étendait, sombre et seulement coupée par des sentiers, la forêt du val Saint-Lambert.

Il s'y engagea sans hésiter.

Il y était à peine depuis cinq minutes, et y avait peut-être fait cinq cents pas, quand il entendit derrière lui un craquement de feuilles sèches.

Il se retourna pour voir qui venait derrière lui.

Le grand lièvre le suivait.

Il allongea le pas.

Le lièvre régla son pas sur celui de mon grand-père.

Mon grand-père s'arrêta.

Le lièvre s'arrêta.

Mon grand-père déposa Spiron à terre, lui montra le lièvre, l'excita à sa poursuite.

Mais le malheureux Spiron se contenta de humer les émanations qui venaient à lui, et, poussant un gémissement, il se coucha et se mit en rond pour s'endormir.

Alors mon grand-père résolut d'avoir recours à son fusil.

Cette fois, il était chargé, et bien chargé.

Il arma les deux coups, appuyant le doigt sur la gâchette, afin que les chiens ne fissent pas de bruit en s'armant, et épaula.

Mais quand le fusil fut à son épaule, il chercha vainement le grand lièvre au bout de son point de mire.

Le grand lièvre avait disparu.

À moitié fou de terreur et de désespoir, mon grand-père ramassa Spiron, qui s'était déjà endormi, et qui, tout en dormant, aboyait, rêvant sans doute qu'il chassait le grand lièvre, replaça son chien sur ses épaules, et continua sa route d'un pas insensé, sans oser se retourner ni regarder derrière lui.

Il était trois heures du matin quand il rentra.

La grand'mère, inquiète, attendait son retour avec l'intention de le gronder doucement.

Mais quand elle vit l'état où il était, elle ne le gronda ni doucement ni fort : elle le plaignit.

Puis, comme il avait laissé glisser Spiron de dessus son épaule, elle lui prit son fusil des mains.

On se rappelle qu'il n'avait plus ni carnier ni chapeau.

Il avait jeté son carnier, son chapeau avait été emporté par une branche.

Elle le fit coucher à l'instant même.

Puis lui fit prendre un grand bol de bon vin chauffé avec des épices, et s'assit sur le bord de son lit.

Là, elle lui prit les deux mains, et, sans lui rien dire, se mit à pleurer doucement.

Mon grand-père fut touché des soins et des larmes de la bonne femme.

Puis, à force d'y songer, il lui sembla qu'en la mettant de moitié dans son secret, il soulagerait ses peines de moitié.

Il était sûr de sa tendresse et de sa discrétion.

Il lui avoua tout.

Oh ! c'était une digne femme que ma grand'mère Palan, allez !

Elle ne s'emporta point en reproches, elle n'éclata point en invectives et en malédictions sur cette fatale passion de la chasse, cause de tous leurs malheurs.

Non, elle ne dit pas un seul mot qui eût trait au passé.

Elle excusa au contraire la violence qui avait amené le meurtre.

Sans condamner le mort, elle fit valoir les justes griefs que le meurtrier avait contre lui.

Enfin, elle embrassa et consola mon grand-père, comme une mère embrasserait et consolerait son enfant bien-aimé, et tâcha par ses paroles de lui rendre un peu de tranquillité et de repos.

Enfin, quand la reconnaissance que lui témoignait mon grand-père l'eut enhardie :

— Tiens, Jérôme, lui dit-elle, tu aurais dû reconnaître dans tout cela la main de Dieu, vois-tu ; c'est lui qui a amené le malheureux Thomas au bout de ton fusil pour le punir de sa méchanceté avec toi ; mais c'est lui aussi qui, pour te frapper dans ton incrédulité, permet au malin esprit de te tourmenter.

Jérôme Palan poussa un soupir, mais ne la railla point comme

il eût certes fait autrefois.

Aussi continua-t-elle :

— Va trouver notre curé, mon homme ; jette-toi à ses genoux ; raconte-lui ton malheur, et il t'aidera à chasser le démon qui, bien sûr, est dans ce méchant lièvre.

Mais, à cette proposition, mon grand-père se révolta.

— Ah ! oui, dit-il, aller trouver le curé, pour qu'il me dénonce aux justiciers de son évêque ! En voilà une idée ! Non, ma foi, j'ai eu affaire à eux et ne me soucie aucunement de retomber dans leurs griffes ; d'ailleurs, tu es folle, femme, il n'y a dans tout ceci ni Dieu ni diable.

— Qu'y a-t-il donc, alors ? s'écria la bonne femme désespérée.

— Il y a le hasard et mon imagination frappée ; il faut que je tue ce démon de lièvre, il le faut ! Et quand je l'aurai vu à mes pieds sans mouvement, mort, bien mort, mon esprit se calmera tout seul, et je ne songerai plus à tout cela.

Ma pauvre grand'mère se résigna, sachant que sur ce point il était inutile d'essayer de vaincre l'obstination de son mari.

## XI

Mon grand-père, ayant pris deux jours d'un repos dont lui et son chien avaient grand besoin, son chien plus encore que lui, partit une seconde fois.

Comme la première, il lança le lièvre au même endroit.

Chose d'autant plus étrange que le gîte, bien marqué, parbleu ! était dans un carrefour où passaient plus de trente personnes par journée.

Comme la première fois, le lièvre déjoua sa poursuite.

Comme la première fois, mon grand-père rentra triste et harassé, avec sa gibecière neuve et vide.

Pendant un mois entier, tous les deux ou trois jours, il recommença cette lutte acharnée.

Toujours aussi inutilement.

Au bout d'un mois, le pauvre Spiron mourut d'épuisement. Et mon grand-père, à bout de forces, dut renoncer à ses chasses fantastiques.

Mais pendant qu'elles avaient duré, son travail avait complètement cessé, et la misère était entrée dans le pauvre ménage.

Ma grand'mère avait soutenu la maison, d'abord par son ordre et par son économie.

Ensuite en vendant tantôt un bijou, tantôt un meuble, débris de leur ancienne opulence.

Mais bientôt cette économie et cet ordre devinrent impuissants.

Les tiroirs étaient vides et les murs dégarnis.

Il ne restait plus dans la maison un seul objet ayant une valeur quelconque, et le soir où expira Spiron, force fut bien à la bonne femme d'avouer à son mari qu'il n'y avait pas de pain à la maison.

Mon grand-père tira de son gousset une montre de famille, en or, à laquelle il tenait tant, que ma grand'mère, qui savait sa vénération pour ce bijou, s'était défait d'objets bien nécessaires, sans oser jamais lui en demander le sacrifice.

Eh bien ! mon grand-père la lui remit sans dire un mot.

Ma grand'mère s'en alla à Liège, où la montre fut vendue pour neuf louis d'or.

À son retour, elle posa les neuf louis étalés sur la table.

Le père Palan se mit à les considérer avec convoitise, et en même temps cependant avec hésitation.

Puis, prenant quatre de ces louis et appelant ma grand'mère :

— Femme, dit-il.

Elle accourut vivement.

— Tu m'appelles, notre homme ?

— Oui. Combien de temps penses-tu nous faire vivre avec les cinq louis qui restent là ?

— Dam ! dit ma grand'mère, en calculant, avec économie, je puis vous faire vivre deux mois.



— Deux mois, repartit mon grand-père, deux mois, c'est plus qu'il ne me faut. Avant deux mois, j'aurai fait un civet du grand lièvre, ou le chagrin m'aura mis en terre.

Ma grand'mère se prit à pleurer.

— Sois tranquille, ajouta son mari, c'est le lièvre qui aura son affaire. Avec ces quatre louis, je vais aller dans le Luxembourg. Je sais un braconnier qui a encore de la race de mon pauvre Flambeau et de ma pauvre Ramette, et s'il lui reste deux chiens de leur espèce à me vendre, du diable si, avant quinze jours, je ne te fais pas un manchon avec la peau de mon persécuteur.

Ma grand'mère, qui suivait tous les jours avec anxiété, sur le visage de son mari, les progrès que le mal faisait chez lui depuis qu'il avait perdu le repos, ma grand'mère n'osa s'opposer à son dessein.

Jérôme Palan partit donc un beau matin pour le Luxembourg, vint droit à Saint-Hubert, et descendit dans cette même auberge où nous sommes, et qui alors était tenue par son frère, Chrysostome Palan, c'est-à-dire par mon grand-oncle.

Il retrouva son braconnier, qui avait conservé de la race de Flambeau et de Ramette, lui acheta un chien et une chienne, Rocardor et Tambelle, et, cinq jours après son départ, rentra triomphalement à la maison.

Le lendemain, dès l'aube, il était aux champs.

Mais le lièvre était plus fin et plus vigoureux qu'aucun chien, de quelque race qu'il fût.

Il distança les descendants de Flambeau et de Ramette, comme il avait distancé Ramoneau et Spiron.

Seulement, mon grand-père, rendu plus prudent par l'expérience, les ménageait, comprenant bien que si le grand lièvre les lui forçait comme il avait forcé les autres, il lui serait impossible de les remplacer.

Il ne les laissait pas chasser l'animal maudit plus de trois ou quatre heures, et, convaincu que la force était inutile contre lui,

il avait recours à la ruse.

Il bouchait avec soin toutes les coulées de haies que le lièvre traversait d'habitude, n'en laissait qu'une ou deux ouvertes, et à celles-là il plaçait des lacets préparés avec le plus grand soin.

Puis il s'embusquait aux environs, autant pour secourir les chiens, s'ils venaient à se prendre eux-mêmes dans les nœuds coulants, que pour avoir l'occasion de faire feu sur le lièvre.

Mais l'animal damné se moquait de tous les engins.

Il les flairait, les éventait, les devinait, faisait une nouvelle trouée dans la haie à côté du passage resté béant, et traversait les ronces et les épines sans y laisser un poil.

Puis, de quelque côté que vînt la brise, il éventait mon grand-père, et ne se montrait à lui que hors de la portée de son fusil.

C'était à en devenir fou.

Les deux mois auxquels devaient suffire les cinq louis de la montre étaient écoulés, et le lièvre n'était pas mort.

Les enfants n'avaient pas le civet.

La mère n'avait pas le manchon.

Le bonhomme, de son côté, vivait toujours, si toutefois l'existence qu'il menait pouvait s'appeler la vie.

Il n'avait de repos ni nuit ni jour, il était devenu jaune comme un vieux citron ; sa peau, pareille à un parchemin, semblait adhérer à ses os ; mais une force surhumaine le soutenait, et les terribles chasses qu'il accomplissait presque tous les jours attestaient de sa vigueur.

Deux autres mois s'écoulèrent.

Pendant ces deux mois, on vécut de dettes et d'emprunt.

Enfin, un beau matin, toute la malheureuse famille dut déguerpir devant les garnisaires.

— Ah ! disait mon grand-père, tout cela ne serait rien si je pouvais mettre la main sur ce damné lièvre !

## XII

Mon grand-père loua une misérable cabane à l'entrée du

village.

Il mit son fusil sur son épaule, comme lorsqu'il partait pour la chasse, il prit un enfant de chaque main, siffla ses chiens, fit signe à sa femme de le suivre, et quitta son ancienne maison sans regarder derrière lui.

Ma grand'mère le suivait en sanglotant.

Elle ne pouvait se décider, elle, à abandonner cette chère demeure où elle avait donné le jour à ses deux pauvres enfants, et où elle avait été si longtemps heureuse.

Il lui semblait que la vie se retirait d'elle.

Arrivée dans le misérable gîte où ils allaient s'établir, elle crut le moment favorable pour hasarder une prière.

Joignant les mains et s'agenouillant devant son mari, elle le supplia d'ouvrir les yeux à l'évidence, de reconnaître la main de Dieu qui le frappait, de donner du repos à sa conscience troublée, en s'approchant du tribunal de la pénitence, enfin de conjurer, par tous les moyens que l'Église mettait à disposition, le démon dont il semblait être victime.

Mon grand-père, dont le malheur n'avait fait qu'aigrir le caractère, la reçut assez brutalement, et lui montrant son fusil :

— Que ce gremlin de lièvre me passe seulement à quarante pas, dit-il, et voilà qui me donnera l'absolution.

Hélas ! plus de dix fois depuis, mon grand-père put tirer sur le lièvre à quarante pas, à trente et même à vingt, et plus de dix fois mon grand-père le manqua.

On arriva ainsi à l'automne.

Bientôt allait venir l'anniversaire du terrible drame qui avait bouleversé toute l'existence de mon grand-père.

C'était, on se le rappelle, le 3 novembre.

Le 2, mon grand-père était en train de méditer quelque nouvelle machination contre son cauchemar.

Il était sept heures du soir.

Il était assis près d'un maigre feu de tourbe auquel ma grand'mère, assise en face de lui, et ayant les deux enfants sur ses

genoux, essayait de se réchauffer.

Tout à coup la porte s'ouvrit.

Le maître de l'auberge des *Armes de Liège* entra dans la chambre.

— Monsieur Palan, demanda-t-il à mon grand-père, voulez-vous gagner une bonne journée demain ?

Les bonnes journées étaient si rares que mon grand-père ne crut point à une semblable aubaine.

Il répondit par un hochement de tête.

— Vous refusez ?

— Je ne refuse pas, mais je demande comment je puis gagner une bonne journée.

— C'est bien facile : vous allez voir.

— Voyons.

— J'ai chez moi deux étrangers, continua le maître de l'auberge ; ils sont venus à Theux pour chasser ; voulez-vous leur servir de guide et mener leur chasse ?

Mon grand-père, qui comptait sans doute consacrer la journée du lendemain à la poursuite du grand lièvre, allait répondre par un non bien sec.

Mais sa femme, qui devinait ce qui se passait en lui, poussa entre ses genoux ses deux enfants, hâves et tristes, car ils n'avaient fait dans toute la journée qu'un maigre repas, et le *non* expira sur les lèvres de mon grand-père.

— Allons ! dit-il avec un soupir, je le veux bien.

— En ce cas, demain, à huit heures et demie, venez les prendre, maître Palan ; je n'ai pas besoin de vous dire d'être exact. Il me souvient que vous ne l'étiez que trop quand vous étiez apothicaire et qu'il s'agissait de me pratiquer certaines opérations que je redoutais fièrement dans ma jeunesse. Donc, à huit heures et demie.

— À huit heures et demie ; c'est convenu.

— On peut y compter ?

— On peut y compter.

— Bonsoir !

— Bonne nuit !

L'aubergiste sortit, reconduit par ma grand'mère, qui lui faisait toutes sortes de remerciements.

Mon grand-père se mit à faire ses préparatifs pour le lendemain.

Il emplit sa corne de poudre, et son sac de plomb, nettoya son fusil et le coucha sur la table.

Ma grand'mère le regardait faire toute pensive.

On eût dit que, de son côté, elle méditait un projet.

Enfin ils se couchèrent.

Mon grand-père dormit mieux, et s'éveilla plus tard que d'habitude.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il était seul dans son lit.

Il appela sa femme et ses enfants.

Personne ne répondit.

Pensant alors qu'ils étaient dans le petit jardin attendant à la maison, il se leva et s'habilla à la hâte.

Le coucou marquait huit heures, et il avait peur de manquer le rendez-vous.

Quand il eut revêtu sa culotte, ses guêtres et sa veste, il chercha ses ustensiles de chasse.

Il ne trouva ni fusil, ni poire à poudre, ni sac à plomb, ni carnier.

Il se rappelait cependant bien avoir mis tout cela sur la table.

Il fureta dans tous les coins, bouleversa tout ce qui se trouvait sous sa main ; mais il eut beau chercher, il ne découvrit rien.

Il courut au jardin, appelant ma grand'mère à son aide.

Ni la bonne femme ni les enfants n'y étaient.

En outre, en traversant la cour, il vit toute grande ouverte la niche de Rocardor et de Tambelle.

Rocardor et Tambelle étaient absents.

En ce moment l'horloge sonna huit heures et demie.

Il n'y avait pas une minute à perdre.

Ne voulant pas laisser échapper la bonne aubaine que l'aubergiste lui avait promise, il courut vers l'hôtel des *Armes de Liège*, décidé à emprunter de l'hôtelier ce qui lui manquait.

En effet, trouvant les deux chasseurs debout, prêts à partir, et n'attendant plus que lui pour se mettre en route, il leur raconta sa mésaventure.

Ils lui firent donner un fusil et un havresac.

Ils allaient quitter l'auberge.

Du seuil de la porte, mon grand-père vit accourir sa femme.

Elle tenait à la main le fusil, le sac à plomb et la poire à poudre.

Rocador et Tambelle bondissaient à ses côtés.

— Comment ! lui dit-elle tout essoufflée et du plus loin qu'elle put lui parler, tu t'en vas sans ton fusil et sans tes chiens ?

— Où étaient-ils donc ? je n'ai jamais pu mettre la main dessus.

— Je le crois bien ; j'avais serré le fusil et les ustensiles de chasse pour que les enfants n'y touchassent point, et j'avais emmené les chiens chez le boucher qui, hier, m'avait offert des rogatons pour eux.

— Mais les enfants ?

— Ils étaient venus avec moi, les pauvres petits ; mais voici ces messieurs qui s'impatientent. Va, mon pauvre homme, va ; je ne te souhaite pas bonne chasse, puisque l'on dit que cela porte malheur ; mais quelque chose m'assure que tu reviendras plus joyeux que tu ne pars.

Mon grand-père la remercia, mais avec un geste de doute.

Il était payé pour ne pas espérer trop facilement.

Il avait, au reste, tellement l'habitude de se rendre au carrefour, qu'il dirigea de ce côté-là la chasse des deux étrangers.

Les chiens furent découplés et se mirent en quête.

Mais pour la première fois, en arrivant au carrefour, ils semblèrent avoir quelque peine à trouver une piste.

Enfin ils partirent assez chaudement en rapprochant une voie,

et mon grand-père, accoutumé aux façons de son grand lièvre, qui se donnait tout d'abord et si bravement aux chiens, supposa qu'il n'avait pas fait sa nuit dans le canton, et que Rocardor et Tambelle étaient sur la trace de quelque autre.

Mais un des chasseurs s'étant baissé pour regarder la piste, au moment où l'on traversait un chemin tout détrempe :

— Hé ! voyez donc, dit-il, l'animal est debout, il se dérobe. Voici son pied tout frais dans la boue. Eh ! eh ! avez-vous jamais vu pareil lièvre, monsieur Palan ?

Oui certes, M. Palan avait vu pareil lièvre, puisque c'était son lièvre à lui.

Un coup d'œil lui suffit pour reconnaître à qui appartenait ce pas gigantesque.

Sa figure se rembrunit.

Il pensa que si la mauvaise chance voulait que les deux étrangers fissent aussi mauvaise chasse qu'il avait l'habitude de la faire, lui, il ne devait point s'attendre à recevoir la gratification sur laquelle il comptait.

Pendant qu'il faisait ces réflexions, les chiens s'étaient rapprochés du lièvre.

Leurs aboiements devenaient plus vifs et mieux nourris.

Les deux chasseurs se séparèrent pour aller attendre l'animal au passage.

Mon grand-père conduisit le plus âgé des deux étrangers à un carrefour que maintes fois son lièvre avait traversé, car il était curieux de voir un autre que lui tirer sur l'animal.

Il commençait à croire sérieusement qu'il avait affaire à quelque bête enchantée.

Il espérait qu'une demi-once de plomb sortie de la main d'un indifférent pouvait parfaitement rompre le charme.

Et cependant, s'il avait reconnu le pied du lièvre pour être celui de la bête qu'il chassait depuis un an, il n'avait pas reconnu ses façons.

Le grand lièvre filait droit comme un loup ;

Celui-ci, après une randonnée, revenait sur ses voies comme un lapin.

L'un s'inquiétait peu du terrain sur lequel il marchait ;

L'autre choisissait de préférence les terres détrempées qui, adhérant au poil de ses pattes, empêchaient celles-ci de communiquer au sol leur chaleur et leur fumet.

En outre, dans les derniers jours, les chiens ne chassaient qu'en rechignant leur lièvre fantastique, comme s'ils eussent compris d'avance que leurs peines étaient perdues ; cette fois, au contraire, ils paraissaient animés d'une force et d'une ardeur incompréhensibles.

Les aboiements étaient furieux.

L'animal avait beau accumuler les ruses sur ses voies, la sagacité des chiens les déjouait aisément.

Mon grand-père n'en pouvait croire ni ses yeux ni ses oreilles.

De temps en temps, il quittait l'étranger pour aller consulter les traces, tant il lui paraissait impossible que ce fût son ennemi qui rusât ainsi devant ses chiens.

Enfin, il l'aperçut par corps, à l'extrémité d'une des routes qui aboutissaient au carrefour.

Décidément, c'était bien lui.

C'était sa taille colossale, c'était son pelage d'un fauve blanchâtre.

Il venait droit sur les chasseurs.

Mon grand-père toucha du coude l'étranger et lui montra l'animal.

— Je le vois, dit celui-ci.

Le grand lièvre avançait toujours.

— À trente pas, et aux pattes de devant, murmura tout bas mon grand-père à l'oreille de son compagnon.

— Soyez tranquille, dit le chasseur.

Et il porta lentement son fusil à son épaule.

Le lièvre n'était plus qu'à la distance voulue.

Il s'arrêta.



Il s'assit et se mit à écouter.

C'était la donner belle à l'étranger.

Le cœur de mon grand-père battait drôlement, je vous le jure.

Le chasseur fit feu.

Comme le vent venait du côté où était le lièvre, il se passa quelques instants avant que l'on pût juger de l'effet du coup.

— Mille tonnerres ! cria mon grand-père.

— Quoi ? demanda le chasseur. Est-ce que je l'aurais manqué ?

— Je crois bien. Tenez, le voyez-vous ?

Et il lui montra le grand lièvre qui grimpaît lestement un talus.

L'étranger lui envoya un second coup de fusil.

Il fut inutile comme le premier.

Mon grand-père restait immobile.

On eût dit qu'il avait oublié qu'il avait lui aussi aux mains une arme dont il pouvait se servir.

— Mais tirez donc ! tirez donc ! lui cria le chasseur.

Mon grand-père parut se réveiller, mit en joue et ajusta.

— Bah ! maintenant, dit l'étranger, il est trop loin.

Comme l'étranger prononçait ce dernier mot, mon grand-père fit feu.

Bien que la distance de lui au lièvre fût effectivement de plus de cent pas, l'animal foudroyé roula plusieurs fois sur lui-même et resta étendu sur le sol.

Les chasseurs coururent à lui.

Le grand lièvre se débattait et criait comme un diable.

Un d'eux le prit par les pattes de derrière, et mon grand-père, tout haletant, insensé de joie, ne pouvant en croire ses yeux, l'acheva d'un coup de poing sur la nuque.

Il est vrai que c'était un coup de poing à tuer un bœuf.

### XIII

Les deux voyageurs s'extasiaient sur la grosseur démesurée de l'animal, et paraissaient enchantés du début de leur journée.

Mon grand-père ne disait mot, mais je vous engage ma parole qu'il était bien autrement joyeux qu'eux encore.

Il lui semblait qu'on lui avait enlevé une montagne de dessus la poitrine. Il respirait librement et à pleins poumons ; la terre, les arbres, le ciel, tout avait pris une teinte rose qui lui était d'un agrément sans pareil.

Il reprit le grand lièvre des mains du chasseur qui le tenait, le fourra dans son carnier, et bien qu'il pesât rudement à ses épaules, il commença de le porter allégrement.

De temps en temps seulement il retournait la gibecière pour s'assurer que le gredin n'avait pas disparu.

Hélas ! le grand lièvre, tout cousin du diable qu'il eût été de son vivant, ne faisait pas meilleure figure qu'un autre dans son dernier gîte.

Il était là, l'œil vitreux, tout pelotonné sur lui-même, ses pattes de derrière sortant seules de la poche de cuir atteignant, tant elles étaient longues, jusqu'au haut de l'échine de mon grand-père.

Les deux chiens aussi, Rocador et Tambelle, paraissaient fort contents.

Ils manifestaient leur joie par leurs bonds et leurs aboiements.

Ils suivaient mon grand-père sur leurs pattes de derrière pour atteindre à la hauteur de la carnassière et pour lécher le sang qui en sortait.

Le reste de la journée répondit au commencement.

Jérôme Palan se montra digne de son ancienne réputation. Il conduisait les chasseurs sur le gibier mieux que le meilleur chien braque ou épagneul n'eût pu le faire, et, quoique l'on se trouvât déjà fort avancé dans la saison, il leur fit tuer cinq coqs de bruyère et une grande quantité d'autre gibier.

Les deux étrangers furent si enchantés de cette chasse miraculeuse, qu'ils mirent un louis d'or dans la main de mon grand-père, et l'invitèrent à souper avec eux à l'auberge des *Armes de Liège*.

La veille, mon grand-père eût certainement refusé, vu la pré-

occupation de son esprit, qui ne lui permettait de se livrer à aucune distraction.

Mais la mort du grand lièvre avait complètement changé sa manière de voir, et il lui semblait qu'il ne pouvait finir trop joyeusement sa joyeuse journée.

Seulement il s'arrangea de manière à rentrer à Theux par le côté du village où était sa petite maison.

Les étrangers en furent quittes pour un détour dont ils ne s'aperçurent même pas.

En effet, mon grand-père tenait à deux choses :

D'abord, à donner à sa femme la pièce d'or, afin qu'il y eût fête dans la chaumière comme à l'auberge.

Ensuite, il voulait montrer à toute sa chère nichée l'abominable grand lièvre, désormais inoffensif.

La bonne femme se tenait sur le seuil de la chaumière, comme si elle eût attendu quelque grande nouvelle.

D'aussi loin qu'elle aperçut son mari, elle courut à sa rencontre.

— Eh bien ? lui cria-t-elle.

Mon grand-père fit passer l'ouverture de la carnassière sous son bras droit, en tira le grand lièvre, qu'il montra à sa femme en le secouant par les pattes.

— Eh bien ! répondit-il, tu vois.

— Le grand lièvre ! s'écria-t-elle toute joyeuse.

— Mon Dieu ! oui, il ne viendra plus m'égratigner les jambes sous la table.

— Oh ! vraiment ! vraiment ! Et qui l'a tué ? Un de ces messieurs ?

— Non, moi.

— Toi !

— Oui, et à une fière portée, je te jure ; il faut que mon plomb ait été poussé par le souffle du diable pour arriver jusqu'à lui.

— Non, Jérôme, mais par le souffle du bon Dieu.

— Comment dis-tu cela ?

— Écoute, Jérôme, et repens-toi. Ce matin, sans t'en rien dire, j'avais été à la messe de Saint-Hubert pour y faire bénir ton fusil et tes chiens, et c'est l'eau sainte qui a conjuré le maléfice et qui a communiqué à ton plomb cette force miraculeuse.

— Ah ! ah ! fit mon grand-père.

— Eh bien ! douteras-tu encore ? demanda la bonne femme. Mon grand-père hocha la tête ironiquement.

Cependant il n'eut pas le courage de répondre de vive voix.

— Jérôme ! Jérôme ! reprit ma grand'mère, j'espère qu'après le miracle qu'il vient de faire en ta faveur, tu ne douteras plus de la miséricorde du Seigneur.

— Je n'en doute pas non plus, répondit Jérôme.

Ma grand'mère fit semblant de ne pas comprendre le sens dans lequel la réponse était faite.

— Eh bien ! dit-elle, si tu n'en doutes point, accorde-moi une grâce qui me rendra bien heureuse !

— Laquelle ?

— L'église est sur ton chemin, Jérôme ; entres-y en passant, et mets tes deux genoux en terre, voilà tout ce que je te demande.

— Je ne sais plus de prières, répondit Jérôme. Qu'irais-je faire dans l'église ne sachant prier ?

— Tu diras seulement : « Mon Dieu, je vous remercie ! » et tu feras le signe de la croix.

— Demain, dit mon grand-père, demain, je ne dis pas.

— Mais, malheureux ! s'écria la bonne femme, désespérée, sais-tu ce qu'il y a entre aujourd'hui et demain ? Un abîme, peut-être. Sait-on jamais dans la vie si l'on entendra sonner l'heure qui va suivre ? Jérôme ! Jérôme ! fais ce que je te demande ; entre dans l'église, mon ami, entre dans l'église, au nom de ta femme et de tes enfants ! dis la prière que je t'ai dite, fais le signe de la croix, je ne te demande pas autre chose, ni Dieu non plus ; mais entres-y.

— Demain, tu me donneras ton livre, et je lirai tout ce que tu

voudras.

— Les prières ne sont pas dans les livres, Jérôme, elles sont dans le cœur. Trempe tes doigts dans l'eau sainte et dis seulement : « Merci. » N'as-tu pas dit merci quand ces messieurs t'ont donné la pièce d'or ? Diras-tu moins à Dieu, qui te donne la santé, la vie, le repos de la conscience, que tu n'as dit à ces étrangers qui t'ont donné vingt-quatre livres ?

Et ma grand'mère prit son mari par le bras et le tira du côté de l'église.

— Non, pas ce soir, dit mon grand-père, impatienté de cette persistance ; plus tard, plus tard ; ces messieurs m'attendent à l'auberge, et je ne veux pas leur faire manger leur souper froid. Tiens, voilà les vingt-quatre livres de gratification qu'ils m'ont données ; achète du pain, du vin, de la viande ; fais un bon souper aux enfants, mais tranquillise-toi : je te promets d'aller demain à la messe basse, dimanche à la grand'messe, et à confesse à Pâques prochain. Là, es-tu contente ?

La pauvre femme poussa un soupir et lâcha le bras de son mari.

Puis elle se tint debout, immobile, à l'endroit où il lui avait échappé, le suivant des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu.

Alors elle rentra chez elle, le cœur gros.

Et, au lieu de souper, elle se mit en prières.

#### XIV

On était très-gai, le soir, aux *Armes de Liège*.

Les chasseurs sont, en général, des gaillards de très-bon appétit.

Les deux étrangers auxquels mon grand-père avait servi de guide méritaient parfaitement, sous ce rapport, de faire partie de la grande confrérie de Saint-Hubert.

Les flacons se succédaient sans relâche, et le braunberger et le johannisberg coulaient à flots.

Mon grand-père se laissait aller au plaisir de renouveler

connaissance avec cette bonne liqueur qu'il avait dignement appréciée aux jours de son opulence, et il tenait tête aux deux étrangers.

Le temps passe vite quand il plane au-dessus de pareilles occupations.

Et, en effet, il passa si vite pour les trois convives, que l'horloge tinta douze coups, lorsque ceux-ci eussent juré qu'il était à peine dix heures.

Le timbre de la cloche vibra encore, quand tout à coup un souffle puissant comme l'haleine de la tempête agita la flamme de la lampe.

Les trois compagnons, les étrangers comme mon grand-père, sentirent une impression de froid leur traverser le corps, et sous cette impression glaciale, leurs cheveux se dressèrent sur leurs têtes.

Par un mouvement simultané, ils se levèrent.

En ce moment, il leur sembla entendre comme un grand soupir dans l'angle de la salle où ils avaient déposé leurs armes et leur gibier.

— Qu'est-ce là ? demanda un des étrangers.

— Je ne sais, dit l'autre.

— As-tu entendu ?

— Oui.

— Qu'as-tu entendu ?

— Quelque chose comme la plainte d'une âme en peine.

— Allons-y voir.

Et ils firent un mouvement pour s'avancer vers l'angle, tout en regardant si mon grand-père les accompagnait.

Mais mon grand-père était debout, pâle, muet et tremblant comme la feuille.

Son regard était fixe et s'arrêtait sur son carnier, qui s'agitait dans l'ombre d'un singulier mouvement.

Tout à coup, de pâle il devint livide.

Sa main crispée saisit le bras d'un des chasseurs.

De l'autre il cachait ses yeux.

Le grand lièvre passait son nez par l'ouverture de la carna-sière, entre les deux boutons qui la tenaient fermée.

Puis, après le nez, il passa la tête.

Puis, après la tête, le corps.

Puis, comme s'il était sur la bruyère, dans quelque lande déserte, il se mit à brouter la chevelure verte d'une botte de carottes.

Et, tout en broutant, à lancer à mon grand-père ces terribles et fulgurants regards qui avaient failli le rendre fou.

Mon grand-père écartait les doigts pour voir si la terrible apparition était toujours là, et rencontra un de ces regards.

Il poussa un cri comme si la flamme qui sortait de ce regard lui eût traversé le cœur.

Puis, sans rien dire, il bondit jusqu'à la porte, l'ouvrit et s'enfuit à travers champs.

Le lièvre laissa ses fanes de carottes et se mit à courir après lui.

Sa femme, qui attendait sur le seuil, espérant son retour, le vit passer sans qu'il parût faire attention à elle, sans qu'il répondît à ses cris.

Derrière lui bondissait le grand lièvre, plus grand qu'il n'avait jamais été.

On eût dit deux spectres, tant ils passèrent rapidement.

\*  
\* \*

Le lendemain matin, on retrouva le corps de mon pauvre grand-père à l'endroit même où, un an auparavant, on avait retrouvé celui de Thomas Pichet.

Il paraissait mort depuis plusieurs heures.

Il était couché sur le dos.

Ses mains tenaient le grand lièvre blanc par le cou, et ses doigts crispés l'étreignaient de telle façon qu'il fallut renoncer à

lui ôter l'abominable animal.

Il va sans dire qu'il était mort.

Le louis d'or que mon grand-père avait reçu des deux étrangers servit à payer son cercueil, la messe des morts et son enterrement.

L'aubergiste se tut.

Là se terminait son récit.

— Parbleu ! dit Hetzel, j'espérais que cela se terminerait autrement : il me semblait que le grand lièvre blanc allait tourner au civet, et j'eusse été curieux d'apprendre s'il faut faire mourir le diable avant de le mettre dans la casserole.

Voilà, cher lecteur, le récit de mon ami Cherville, tel qu'il nous le fit, boulevard Waterloo, numéro 73, le 6 novembre 1853, à son retour de Saint-Hubert.

Il me tint trois nuits éveillé, et ce n'est que près de deux ans et demi après, comme vous pouvez le voir par la date ci-dessous, que j'eus le courage de les écrire.

Samedi 22 février 1856,  
à une heure trois quarts du matin.



## La petite sirène

### I

Si jamais vous avez vu la mer, mes chers petits enfants, vous avez dû remarquer que plus l'eau est profonde, plus elle est bleue.

Mais encore faut-il pour cela que le ciel soit bleu, car la mer n'est qu'un grand miroir étendu par le bon Dieu sur la terre, pour réfléchir le ciel.

Or, plus on avance vers les hautes latitudes, c'est-à-dire vers l'équateur, plus le ciel est bleu, et par conséquent plus la mer est bleue.

Là aussi, elle est plus profonde, si profonde qu'il y a certains endroits dont on n'a pas encore pu trouver le fond, quoiqu'on y ait jeté des lignes de plus de mille mètres de longueur, ce qui suppose douze ou quinze clochers comme celui de la ville ou du village que vous habitez mis au-dessus les uns des autres.

Au fond de ces abîmes insondables vit ce que l'on appelle le peuple de la mer.

Ce peuple de la mer se compose, outre les poissons que vous connaissez et que tous les jours on sert sur la table de vos parents, tels que le merlan, la raie, le hareng, la sardine, le thon, d'une foule d'animaux que vous ne connaissez pas, depuis l'immense encornes, dont nul n'a jamais pu déterminer la forme ni la longueur, jusqu'à l'impalpable méduse, que la baleine broie par milliards avec ses fanons, qui ne sont rien autre chose que ses dents, et qui servent à faire des buscs aux corsets de vos mamans.

Il ne faudrait pas croire, chers enfants, qu'au fond de ces gouffres, la mer présente un lit de sable mouillé pareil à celui qu'elle découvre quand elle se retire de la plage de Dieppe ou de Trouville. Non, vous seriez dans l'erreur. Les plantes qui montent quelquefois jusqu'à la surface de l'eau prouvent que ces pro-

fondeurs disparaissent sous une gigantesque végétation près de laquelle les fougères antédiluviennes de quatre-vingts et de cent pieds de long, qu'on retrouve dans les carrières de Montmartre, ne sont que de faibles brins d'herbe.

Seulement, de même que le palmier, cet arbre des plages africaines dont les poètes ont fait le symbole de la grâce, plie et ondule selon tous les caprices du vent, de même ces forêts aux troncs mobiles suivent tous les mouvements de la mer.

Et, de même que les oiseaux de nos forêts voltigent à travers le feuillage des arbres terrestres, faisant reluire aux rayons du soleil leur plumage aux mille couleurs, de même les poissons glissent à travers les tiges et les feuilles des arbres marins, lançant à travers le voile transparent et azuré qui les couvre des éclairs d'or et d'argent.

Au milieu du plus grand de tous les océans, c'est-à-dire de l'océan Pacifique, entre les îles Chatham et la péninsule de Banck, juste à nos antipodes, se trouve le palais du roi de la mer. Les murs en sont de corail rouge, noir et rose ; les fenêtres en sont d'ambre fin, transparent et pur ; et les toits, au lieu de tuiles, sont faits de ces belles écailles noires, bleues et vertes comme vous en voyez aux montres des marchands de curiosités du Havre et de Marseille.

Le roi qui habitait ce palais au moment où se passèrent les événements que nous allons raconter était veuf depuis longtemps, et comme il avait eu de grands chagrins avec sa femme, il n'avait pas voulu se remarier.

Sa maison royale était tenue par sa mère, excellente femme du reste, mais ayant un grand défaut, celui d'être très-orgueilleuse. C'est pourquoi elle portait douze huîtres perlières sur la queue de sa robe, tandis que, jusqu'à elle, les plus grands dames de l'empire et la défunte reine elle-même n'en avaient jamais porté que six.

Mais son grand mérite aux yeux du roi régnant, celui que ne lui contestaient pas même ses ennemis, c'était la grande affection

qu'elle portait aux princesses de la mer, ses petites-filles.

Il est vrai que c'étaient six charmantes princesses ; mais on était obligé de convenir que la plus jeune était la plus belle. Elle avait la peau fine et transparente comme une feuille de rose. Ses yeux étaient bleus comme l'azur céleste ; mais, ainsi que ses sœurs, c'était une sirène, c'est-à-dire qu'elle n'avait pas de pieds et que son corps, à partir des hanches, se terminait par une queue de poisson.

Les princesses pouvaient jouer pendant tout le temps que durait le jour dans les grandes salles du palais, où croissaient des fleurs aussi riches de couleurs qu'aucune de celles qui s'épanouissent sur la terre. Elles faisaient ouvrir les fenêtres d'ambre, et les poissons entraient pour se mêler à leurs jeux, à peu près comme font chez nous les hirondelles quand elles s'amuse à effleurer nos fenêtres ouvertes ; seulement, nos hirondelles, d'habitude, restent farouches, tandis que les poissons venaient manger jusque dans les mains des princesses.

Il y avait devant le palais un grand jardin d'arbres dont les tiges étaient de corail et les feuilles d'émeraude. Ils portaient des grenades de rubis et des oranges d'or.

Les allées en étaient couvertes de sable fin d'un si beau bleu, que l'on eût cru que c'était de la poussière de saphir.

En général, tout, dans ce monde de la mer, était recouvert d'un reflet azuré ; c'était à croire que le ciel s'étendait sous les pieds comme au-dessus de la tête.

Dans les temps de calme, on voyait parfaitement le soleil. Il ressemblait alors à une énorme fleur violette du calice de laquelle sortiraient des flots de lumière.

Chacune des jeunes princesses avait un coin dans ce jardin où elle pouvait planter ce qu'elle voulait.

L'une donnait à son jardin la forme d'une baleine, l'autre celle d'un homard ; mais quant à la plus jeune princesse, elle faisait le sien rond comme le soleil, et le plantait de fleurs violettes comme lui.

C'était au reste une enfant étrange, calme et réfléchie ; tandis que ses sœurs se paraient des bijoux provenant des vaisseaux qui faisaient naufrage, elle n'avait recueilli de toutes les richesses que renferme le fond de la mer qu'une belle statue de marbre représentant un jeune homme.

C'était un chef-d'œuvre de sculpture grecque que le gouverneur de Melbourne avait fait venir de Londres pour en parer son palais, et qui, par suite du naufrage du vaisseau qui la portait, était tombée en la possession de la jeune princesse.

Elle avait interrogé sa grand'mère sur l'origine de cet animal à deux pieds qui lui était inconnu, et sa grand'mère lui avait répondu que cet animal était un homme, et que la terre était peuplée d'animaux de la même espèce.

Alors elle avait placé sa statue debout sur un rocher qui s'élevait au milieu de son jardin. Elle avait planté près d'elle un saule pleureur rose, qui, laissant tomber autour de lui ses branches gracieuses, lui faisait une ombre violette ; mais l'explication donnée par la vieille reine à la jeune princesse n'avait point suffi à celle-ci. Elle revenait éternellement sur le monde des hommes, faisant raconter à sa grand'mère tout ce qu'elle savait des navires, des villes, des hommes et des animaux de cette terre inconnue qu'elle avait si grande envie de voir. Ce qui lui semblait particulièrement beau et extraordinaire surtout, c'est que les fleurs terrestres avaient des parfums, tandis que celles de la mer ne sentaient rien. Un autre sujet d'étonnement pour elle, c'est que les forêts et les jardins terrestres étaient peuplés d'oiseaux aux mille ramages différents, tandis que ses poissons à elle étaient muets.

— Quand vous aurez atteint votre quinzième année, ma fille, lui disait pour la consoler la vieille reine, on vous donnera la permission de monter à la surface de la mer, la nuit, au clair de la lune, de vous asseoir sur un écueil et de regarder les navires passer.

— Mais les bois, mais les villes dont vous me parlez, grand'mère ? disait la jeune princesse.

— Vous les verrez au fond des ports, dans les échancrures des îles ; mais ne vous en approchez jamais, car une fois sur la terre des hommes, vous perdriez tout votre pouvoir, et il vous arriverait malheur.

L'année suivante, une des jeunes princesses devait atteindre sa quinzième année, et par conséquent monter à la surface de la mer ; mais comme il y avait une année de différence entre chaque sœur, la plus jeune avait encore cinq ans à attendre avant que son tour arrivât.

Au reste, les jeunes princesses s'étaient promis de tout se raconter, car la vieille reine n'en disait jamais assez, et ses petites-filles comprenaient que leur grand'mère leur cachait beaucoup de choses.

Mais pas une ne désirait plus en être à sa quinzième année que la plus jeune, probablement parce qu'elle avait davantage à attendre et qu'elle était d'un caractère calme et réfléchi.

Mainte nuit, debout à sa fenêtre ouverte, elle regardait passer les poissons silencieux et brillants, elle perçait du regard l'azur foncé des vagues, et regardait les étoiles et la lune, qui lui paraissaient bien pâles il est vrai, mais aussi bien plus grandes qu'elles ne nous apparaissent à nous. Si parfois un nuage noir ou plutôt un corps opaque les dérobaient à sa vue, elle savait que c'était quelque baleine qui passait entre elle et la surface de la mer, ou quelque vaisseau entre la surface de la mer et le ciel.

Et ceux qui glissaient sur le vaisseau ne s'imaginaient certes pas qu'il y avait au fond de la mer une jeune princesse qui tendait ses petites mains blanches vers la cale de leur navire.

Cependant, comme nous l'avons dit, l'aînée des princesses avait atteint quinze ans et pouvait monter à la surface de la mer.

Lorsqu'elle revint, elle avait cent choses plus merveilleuses les unes que les autres à raconter. Mais ce qu'elle avait vu de plus beau, disait-elle, c'était, tandis qu'elle était assise sur un banc de sable, de voir, au clair de la lune, étinceler au fond d'un golfe les mille lumières d'une grande ville, d'entendre le bruit des voi-

tures, le son des cloches, et tous les cris et toutes les rumeurs de la terre.

Il ne faut pas demander si la plus jeune des princesses ouvrait les yeux et les oreilles pendant ce récit ; et lorsque, la nuit suivante, elle contempla la lune à travers les eaux bleues, il lui sembla y voir cette grande ville dont lui avait parlé sa sœur, et elle aussi crut entendre le bruit des voitures, le son des cloches, et les cris et les rumeurs descendre jusqu'à elle.

L'année suivante, la seconde sœur obtint à son tour la permission de monter à la surface de la mer et de nager où elle voudrait ; elle arriva au sommet d'une vague au moment du coucher du soleil, et ce fut ce qu'elle trouva de plus beau dans la création.

— Le ciel était d'or et de pourpre, disait-elle, et quant aux nuages, aucune parole ne pouvait peindre la vivacité de leurs couleurs.

L'année suivante, ce fut le tour de la troisième sœur ; elle ne s'en tint point à la mer, elle remonta un large fleuve, elle vit des collines superbes, des vignes magnifiques ; des châteaux et des forteresses lui apparurent à travers de splendides forêts ; elle s'approcha si près du bord qu'elle entendit le chant des oiseaux.

Dans une petite crique, elle rencontra tout un essaim de petits enfants et des hommes ; ils étaient complètement nus et s'ébattaient en nageant dans l'eau. Elle voulut jouer avec eux ; mais à peine eurent-ils aperçu ses cheveux tressés avec des coraux, des perles et des algues, et le bas de son corps couvert d'écailles, qu'ils s'enfuirent épouvantés ; elle voulait les suivre jusqu'au rivage ; mais alors une bête noire, couverte de poils, vint à elle et se mit à aboyer contre elle avec un tel acharnement, qu'effrayée à son tour, elle regarda la pleine mer.

Mais, revenue près de ses jeunes sœurs, elle ne pouvait oublier ni les bois magnifiques, ni les riantes collines, ni les forteresses, ni les châteaux, ni surtout les petits enfants qui nageaient dans la rivière sans avoir une queue de poisson.

La quatrième sœur n'alla point si loin : soit que son caractère fût moins aventureux, soit que ses désirs fussent moins difficiles à contenter, elle s'assit sur un rocher au milieu de la mer, vit de loin des vaisseaux qui lui semblèrent des mouettes, et le ciel qui lui parut une immense cloche de verre. Au lieu d'une volée gazouillante de petits enfants nageant dans une crique, elle vit une bande de baleines qui lançaient l'eau par leurs évents et dont chacune faisait deux trombes qui tombaient en se recourbant.

Selon elle, on ne pouvait rien voir de plus beau.

Vint le tour de la cinquième sœur. Son anniversaire à elle tombait en plein hiver ; elle vit donc, elle, ce que les autres n'avaient pas vu. La mer était verte comme une gigantesque émeraude. Et de tous côtés voguaient d'immenses glaçons et flottaient des pics de glace qui semblaient des clochers en diamant. Elle s'assit sur une de ces îles mouvantes, et de là elle vit une tempête qui brisa comme verre le plus gros de ces glaçons ; des vaisseaux du plus haut bord dansaient comme des liéges, et les plus fiers avaient cargué toutes leurs voiles et semblaient bien petits sur l'océan furieux.

Lorsque l'aînée des sœurs avait eu quinze ans et pour la première fois était montée à la surface de la mer, toutes, à son retour, nous l'avons dit, étaient accourues vers elle, l'avaient interrogée et, transportées de curiosité et d'étonnement, avaient écouté ses récits ; mais maintenant que cinq d'entre elles, parvenues à l'âge de quinze ans, avaient la permission de faire ce qu'elles voulaient, elles ne paraissaient plus s'en soucier, et toutes les cinq finirent par s'accorder pour dire que c'était encore chez elles, au fond de la mer, qu'était le plus beau spectacle qu'elles eussent jamais vu.

Que voulez-vous, mes chers enfants, on est si bien chez soi !

Souvent, à la tombée de la nuit, les cinq sœurs aînées se prenaient par le bras et montaient par une seule file à la surface de l'eau. Là, s'il y avait tempête dans les airs, et si un navire emporté par la tempête passait devant elles, elles se mettaient à chanter

de leurs plus douces voix, invitant les matelots à venir avec elles au fond des flots, leur racontant les merveilles qu'ils y verraient.

Les matelots entendaient leurs chants mélodieux à travers le brouillard et la pluie ; ils voyaient, à travers la lueur de l'éclair, leurs bras blancs, leurs cous de cygne et leurs queues de poisson reluisantes comme de l'or, et ils se bouchaient les oreilles en criant :

— Les sirènes les sirènes ! au large ! au large !

Et ils s'éloignaient des filles de la mer aussi rapidement que le permettaient les vents et les flots.

Et quand les cinq sœurs partaient ainsi ensemble, la pauvre petite princesse restait seule dans son palais de corail, aux fenêtres d'ambre, les suivant du regard et prête à pleurer. Mais les enfants de la mer n'ont point de larmes, ce qui fait qu'ils souffrent bien plus que nous.

— Oh ! si j'avais quinze ans, disait-elle, je sens que je préférerais de beaucoup à notre royaume humide le monde d'en haut, la terre et les hommes qui l'habitent.

Enfin elle atteignit sa quinzième année.

— Ah ! lui dit la grand'mère, te voilà jeune fille à ton tour ; viens, que je te fasse ta toilette comme je l'ai faite à tes sœurs le jour où elles ont monté à la surface de la mer.

Et elle lui mit sur la tête une couronne de lis dont chaque fleur était une perle découpée, puis elle lui fit attacher huit grosses huîtres sur la queue pour indiquer son haut rang.

La petite princesse criait que les épingles lui faisaient grand mal, mais la vieille reine lui répondait :

— Il faut souffrir pour être belle, mon enfant.

Hélas ! elle eût volontiers déposé tout ce luxe, et remplacé sa lourde couronne par quelques-unes de ces fleurs de pourpre qui lui allaient si bien. Mais c'était la volonté de la grand'mère qu'elle fût parée ainsi, et, nous l'avons dit, quand la grand'mère avait dit : Je veux, il fallait obéir.

— Adieu ! dit-elle enfin.



Et elle monta à la surface des vagues, légère et transparente comme une bulle d'air.

## II

Lorsque la petite passa sa tête blonde au-dessus des flots unis comme un miroir, le soleil venait de se coucher, le ciel était de pourpre à l'occident, et sur toute l'étendue du firmament, les nuages reflétaient des teintes roses et dorées. Un seul navire était en vue : c'était un beau yacht, marchant ou plutôt se balançant sous deux voiles, son grand hunier et son foc. À l'horizon du ciel azuré montait Vénus, pareille à un bluet de flammes ; l'air était calme ; la mer, comme nous l'avons dit, n'avait pas une ride.

Aucun bruit n'eût troublé le silence de l'immensité s'il n'y eût pas eu fête sur le yacht : on y chantait, on y faisait de la musique. Et, quand la nuit fut tout à fait tombée, on hissa à tous les agrès des centaines de lanternes de couleur, tandis qu'au-dessus d'elles, suivant toutes les lignes des cordages, se déployaient les pavillons de toutes les nations.

La petite sirène nagea jusqu'à la hauteur des fenêtres du tillac, et put voir ce qui se passait dans l'intérieur du bâtiment.

Il y avait toute une noble société en grande toilette ; mais ce qu'il y avait de plus beau, c'était un jeune prince, avec de grands yeux noirs et des cheveux flottants ; à peine avait-il seize ans, et c'était sa fête que l'on célébrait à bord. Les matelots, à qui l'on avait donné double ration, dansaient sur le pont, et lorsque le jeune prince y monta, des hurras cent fois répétés et des milliers de chandelles romaines et de bombes saluèrent sa présence, silonnant et éclairant la nuit.

La fille des eaux en fut si effrayée, qu'elle plongea sous l'eau ; mais elle ne tarda point à remonter. Un instant, au milieu d'un feu d'artifice qui s'éteignait dans les vagues, elle crut que toutes les étoiles du ciel pleuvaient autour d'elle. Jamais elle n'avait vu pareil spectacle ; tous ces soleils de toutes les couleurs se reflétaient dans la mer calme et limpide ; le navire lui-même,

centre de toute cette lumière, était éclairé comme en plein jour.

Le jeune prince était charmant ; il donnait la main à tout le monde, et souriait, tandis que les instruments remplissaient la nuit d'harmonie.

La nuit s'avavançait ; mais la petite sirène ne pouvait détacher ses yeux du prince ni du bâtiment ; enfin, vers deux heures du matin, les lanternes furent éteintes et les fusées cessèrent.

La fille des eaux se laissa mollement balancer par la vague, et continua de regarder ce qui se passait dans le bâtiment.

Peu à peu, la brise s'éleva, le bâtiment hissa ses voiles et commença de marcher ; mais bientôt le vent souffla avec assez de violence pour que l'on fût obligé de carguer les hautes voiles et de prendre des ris dans les basses. À peine cette dernière manœuvre était-elle exécutée, que le tonnerre se fit entendre dans le lointain, et que les vagues devinrent menaçantes ; mais comme il était, lui aussi, le roi de la mer, le beau yacht s'élevait sur la montagne liquide, et plongeait dans l'abîme, mais pour se redresser aussitôt et gravir une autre montagne, au milieu de laquelle il semblait perdu dans les brumes.

La petite sirène trouvait la chose très-amusante, mais les marins pensaient autrement. Le navire craquait de tous les côtés, la carène gémissait comme un être animé qui comprend le péril ; enfin, tordu par une trombe, le grand mât fut brisé comme un roseau et tomba avec un bruit épouvantable. Enfin une voie d'eau se déclara, et aux cris de joie à peine éteints succédèrent des clameurs d'angoisse.

Alors la petite sirène s'aperçut seulement que le navire était en danger et qu'elle-même devait faire attention aux poutres et aux planches que l'on jetait à l'eau.

Il faisait si noir qu'elle ne pouvait rien distinguer, sinon à la lueur des éclairs qui, au reste, se succédaient presque sans interruption. Pendant qu'ils brillaient, il faisait aussi clair qu'en pleine jour, et elle put voir le jeune prince debout sur la dunette du navire au moment où il se fendait en deux, et où, la proue la

première, il s'engloutissait dans l'abîme.

La première pensée de la petite sirène fut que, le prince étant dans l'eau, il allait descendre au palais de son père ; mais presque aussitôt, réfléchissant que les hommes ne peuvent vivre dans la mer, et que nécessairement le jeune prince allait se noyer, elle se sentit frissonner de tout son corps à l'idée de revoir cadavre celui qu'elle venait de voir si vivant et si beau ; si bien que, quoi qu'elle se parlât à elle-même, elle s'écria tout haut :

— Non, non, il ne faut pas qu'il meure !

Et, sans s'inquiéter des débris du vaisseau qui se heurtaient avec violence et qui pouvaient l'écraser, elle nagea vers l'endroit où elle avait vu disparaître le jeune prince, plongea à diverses reprises, et enfin, à la lueur d'un éclair, l'aperçut qui, à bout de forces, fermait les yeux et allait s'abandonner à l'abîme.

Elle s'élança vers lui, le soutint doucement, lui tint la tête hors de l'eau, et le dirigea vers l'île la plus prochaine.

Mais le prince avait toujours les yeux fermés.

Cependant l'orage avait cessé ; l'horizon, qui s'empourprait, annonçait le retour du soleil, et sous les premiers rayons du jour la mer se calmait peu à peu.

La petite sirène tenait toujours dans ses bras le prince, qui ne rouvrait pas les yeux ; elle écarta doucement les cheveux collés sur son beau front et y appuya ses lèvres ; mais, malgré ce baiser virginal, le jeune prince demeura évanoui.

Elle aperçut enfin l'île vers laquelle elle se dirigeait : des maisons blanchissaient sous les grands arbres, et au milieu d'elles un édifice qui semblait un palais. La petite sirène nagea vers le rivage et, tirant le jeune prince à terre, le coucha sur un frais gazon émaillé de mille fleurs et à l'ombre d'un beau palmier.

Puis, voyant venir de son côté une troupe de jeunes filles la tête couronnée de fleurs, et le corps enveloppé de manteaux en soie d'aloès, elle rentra dans la mer, mais, s'arrêtant à quelque distance, se cacha derrière un rocher, se couvrant la tête et le corps d'écume pour qu'on ne la vît point ; puis, ces précautions

prises, elle attendit ce qui allait se passer.

Une des jeunes filles, qui paraissait être la maîtresse de ses compagnes, se détacha du groupe tout en cueillant des fleurs, et marcha droit au prince, qu'elle ne voyait pas.

Tout à coup elle l'aperçut.

Son premier mouvement fut de fuir effrayée, mais bientôt ce sentiment fit place à une douce pitié. Elle s'approcha doucement et craintive encore ; puis, s'apercevant que le jeune prince était sans connaissance, elle se mit à genoux près de lui, et lui prodigua les premiers secours.

Le prince entr'ouvrit les yeux, entrevit la jeune fille, puis les referma, comme si cet effort l'avait épuisé. Une seconde fois il les rouvrit, mais cette fois encore ils se refermèrent.

Alors, voyant ses efforts impuissants, comprenant qu'il lui fallait appeler à son aide le secours de la science, la jeune fille le quitta, et bientôt des hommes envoyés par elle vinrent prendre le jeune prince et le transportèrent dans le vaste édifice dont nous avons parlé, et qui n'était autre que le palais même d'où était parti le beau jeune homme.

À cette vue, la sirène se sentit si affligée, qu'elle plongea sous l'eau et qu'elle s'en retourna tristement au château de son père.

Elle avait toujours été calme et pensive ; mais, à partir de ce moment, elle le devint bien davantage ; ses sœurs, étonnées de sa tristesse et de sa rêverie, lui demandèrent ce qu'elle avait vu là-haut ; mais elle ne répondit rien.

Mais presque tous les soirs, elle remonta jusqu'à l'endroit où elle avait quitté le prince. Elle vit comment les fleurs devenaient des fruits, comment les fruits, après avoir mûri, étaient récoltés ; comment la neige tombée pendant l'hiver sur les hautes montagnes fondait aux mois de mai et de juin ; mais elle n'aperçut pas le prince, et, chaque matin, elle redescendait au palais de son père plus triste qu'elle ne l'avait quitté. Sa seule consolation était de s'asseoir dans son petit jardin et d'entourer de ses bras la belle statue de marbre blanc qui ressemblait au prince ; mais elle ne

s'occupait plus de ses fleurs, qui, poussant à l'abandon, croissaient à travers les allées, grimpaient autour du tronc et des branches des arbres, si bien que le petit jardin si bien tenu autrefois était devenu un bois impénétrable, dans lequel pas une seule allée n'était praticable, si ce n'est celle qui conduisait à la statue de marbre blanc.

Enfin, ne pouvant plus se contenir, la petite sirène confia son secret à l'une de ses sœurs. Aussitôt, les quatre autres sœurs l'apprirent, mais personne, excepté cinq ou six sirènes de la suite des princesses, qui n'en parlèrent qu'à leurs amies les plus intimes, n'en eut connaissance.

Une d'entre elles était même plus avancée que la jeune princesse. Elle savait que le beau jeune homme était le fils du roi de l'île où la petite sirène l'avait conduit ; elle avait vu la fête sous le navire, et elle indiqua à ses compagnes le point de la mer où l'île était située.

Alors les autres princesses lui dirent :

— Allons-y toutes ensemble, petite sœur.

Et, se tenant enlacées, guidées par la sirène qui était si bien instruite, elles montèrent toutes à la surface de la mer.

Bientôt elles furent en vue de l'île ; alors elles nagèrent vers une charmante petite baie tout entourée de pandanus, de mimosas et de palétuviers ; puis, à travers une trouée ménagée évidemment pour le plaisir des yeux, elles virent le palais du prince.

Il était construit d'une pierre jaune et brillante, avec de grands escaliers de marbre par lesquels on descendait dans un jardin qui s'étendait jusqu'à la mer. De magnifiques coupoles dorées s'élevaient au-dessus des toits, et entre les colonnes qui entouraient tout l'édifice, on voyait des statues de marbre pareilles à celles qui ornaient le jardin de la petite princesse, mais si belles, mais si bien faites, qu'elles paraissaient vivantes. Enfin, à travers les vitres transparentes des hautes fenêtres, on voyait, dans de magnifiques salons, de riches rideaux de soie et des tapisseries ornées de grandes figures qui faisaient plaisir à admirer.

Au milieu de la plus grande des salles, il y avait un jet d'eau qui s'élançait jusqu'au plafond dans une coupole de verre, à travers laquelle le soleil se reflétait dans l'eau et formait un arc-en-ciel dont la base se perdait dans les tiges des belles plantes qui croissaient au milieu du bassin.

Maintenant, la petite sirène savait où demeurait son bien-aimé prince, et mainte et mainte nuits elle montait à la surface de l'eau et s'approchait, en nageant, plus près du rivage qu'aucune autre sirène n'avait encore osé le faire.

Un jour, en s'aventurant plus encore, elle découvrit un canal étroit qui s'avancait jusque sous un grand balcon de marbre, lequel projetait son ombre sur l'eau, et à sa suprême joie, sur le balcon elle aperçut le jeune prince, qui, croyant être seul, regardait la mer étincelante sous un magnifique clair de lune.

Puis, un autre soir, elle le vit voguer dans une magnifique gondole, avec de la musique et des lanternes de toutes couleurs ; elle se mit alors dans son sillage, se cachant derrière son voile argenté, et le prince, qui la vit de loin, crut que c'était un des cygnes de ses bassins qui se hasardait à la mer.

Une autre nuit, elle vit des pêcheurs qui pêchaient aux flambeaux ; elle s'approcha d'eux jusqu'à entendre ce qu'ils disaient. Ils parlaient du prince et en disaient beaucoup de bien ; alors elle se réjouissait de lui avoir sauvé la vie, la nuit où il roulait au milieu des vagues : elle se souvenait combien sa tête avait reposé doucement sur son sein et combien elle l'avait embrassé avec amour. Mais, hélas ! une pensée sombre attristait la jeune princesse, c'est que lui ignorait tout cela et qu'il ne pouvait rêver d'elle comme elle rêvait de lui.

Elle continua à aimer de plus en plus la terre et ses habitants : le monde des hommes lui semblait bien plus beau et bien plus grand que le sien. Ils pouvaient, à l'aide de leurs navires, glisser sur les eaux presque aussi rapidement qu'elle avec ses nageoires et sa queue de poisson. Puis ce qu'elle ne pouvait pas, ils le pouvaient, eux, soit à pied, soit à cheval, soit en voiture, franchir les

montagnes, s'élever au-dessus des nuages, traverser les forêts et les champs, aller enfin bien au delà de l'horizon, qui, au lieu d'être morne comme celui de la mer, s'étendait multiple et varié.

Ah ! c'était ce que l'on voyait au delà de ces horizons de la terre que la petite sirène eût bien voulu connaître. Elle interrogeait ses sœurs, mais ses sœurs, aussi ignorantes qu'elle à ce sujet, ne savaient que lui répondre.

Alors elle questionna la vieille reine douairière, qui connaissait le monde d'en haut et qui lui nomma tous les pays qui s'étendaient au-dessus de la mer.

— Mais, demanda la jeune fille, lorsque les hommes ne se noient pas, ils doivent vivre éternellement ?

— Non, répondit la vieille reine, ils meurent comme nous, et la durée de leur vie, au contraire, est encore plus courte que la nôtre. Nous vivons, existence moyenne, trois cents ans, et lorsque nous mourons notre corps se dissout en écume et monte à la surface de la mer. Si bien que nous n'avons pas même une tombe où nous reposions au milieu de ceux qui nous sont chers. Une fois morts, nous n'avons pas même d'âme immortelle et ne reprenons jamais une nouvelle vie. Si bien que nous ressemblons au vert roseau qui, une fois brisé, ne peut plus reverdir. Les hommes, au contraire, ont une âme qui, émanée de Dieu, vit éternellement, même après que, leur courte vie achevée, le corps qu'elle habitait retourne à la terre. Alors elle monte, à travers l'air limpide, vers les brillantes étoiles, de même que du fond de la mer nous nous élevons à la surface de l'eau ; là, elle trouve des jardins magnifiques, inconnus aux vivants, et où elle jouit éternellement de la présence de Dieu.

— Et pourquoi n'avons-nous donc pas une âme immortelle ? demanda la petite sirène attristée. Quant à moi, je sais que je donnerais volontiers les trois siècles qui me restent à vivre pour devenir un être humain, ne fût-ce qu'un seul jour, et espérer ainsi ma part dans le monde céleste.

— Tu ne dois point penser à cela, dit la vieille reine ; car

nous sommes ici-bas bien meilleurs, et surtout bien plus heureux que les hommes ne le sont là-haut.

— Ainsi donc, reprit mélancoliquement la jeune fille, se parlant plus encore à elle-même qu'à la vieille reine, ainsi donc je mourrai et flotterai, blanche écume, sur la surface des mers ; ainsi donc, une fois morte, je n'entendrai plus l'harmonie des vagues, et ne verrai plus les belles fleurs, ni le soleil d'or quand il se lève, de pourpre quand il se couche. Que pourrais-je donc faire, ô mon Dieu ! pour obtenir de vous une âme immortelle, pareille à celle des hommes !

— Il n'y a qu'un moyen, répliqua la vieille reine.

— Oh ! lequel, dites, dites ! s'écria la jeune princesse.

— Si un homme t'aimait tant que tu lui devinsses plus qu'une sœur, plus qu'une mère, plus qu'un père, si toutes ses pensées, si tout son amour étaient en toi, si le prêtre mettait sa main droite dans la tienne, si vous échangeiez le serment de fidélité dans ce monde et dans l'autre, alors son âme passerait dans ton corps, et tu aurais ainsi une part dans la béatitude des hommes.

— Mais alors lui n'en aurait plus, d'âme !

La vieille reine sourit.

— Mon enfant, dit-elle, l'âme est infinie, comme elle est immortelle. Qui a une âme peut donner une part de son âme et cependant la garder tout entière. Mais ne te leurre pas d'un vain espoir ; cela ne peut jamais arriver. Ce qui, au fond de la mer, est magnifique, c'est-à-dire la queue de poisson, serait sur la terre une affreuse difformité. Que veux-tu ? les pauvres hommes n'en savent pas davantage et n'y voient pas plus loin, et ils préfèrent ces deux stupides supports qu'ils nomment jambes à cette gracieuse queue de poisson resplendissante d'écaillés de toutes nuances.

Mais la petite sirène se mit à soupirer et, malgré l'éloge qu'en faisait sa grand'mère, regarda tristement sa queue de poisson.

— Allons, allons, dit la vieille reine, qui ne comprenait rien



à la tristesse de sa petite-fille. Rions, nageons et sautons pendant les trois cents ans que nous avons à vivre. Vraiment, c'est bien assez long, et il arrive même un âge où l'on trouve que cela l'est trop. Quant à l'âme, puisque le Dieu des hommes nous l'a refusée, passons-nous-en ; une fois morts, nous n'en dormirons que mieux ; en attendant, il y a ce soir bal à la cour.

Il y avait bal, en effet.

Ce bal était quelque chose dont l'imagination des hommes ne saurait se faire une idée. La muraille et le plafond de la salle étaient faits d'un verre épais mais transparent ; des milliers de coquillages gigantesques, les uns d'un rose tendre, les autres d'un vert nacré, ceux-ci ayant toutes les nuances de l'iris, ceux-là toutes celles de l'opale, étaient rangés autour de la salle, dont ils formaient les parois. Un feu bleuâtre les éclairait, et comme les murailles étaient transparentes, comme nous avons dit, la mer en était éclairée à un quart de lieue à la ronde, et l'on pouvait voir les innombrables poissons, grands et petits, qui venaient, attirés par la clarté, coller leurs museaux contre les murs de verre, et qui paraissaient, les uns d'un rouge de pourpre, les autres couverts d'une cuirasse d'argent ou d'or. Enfin, au milieu de la salle, qui formait un carré qui pouvait bien avoir une lieue sur chacune de ses faces, coulait un fleuve immense où les habitants de la mer, mâles et femelles, dansaient en s'accompagnant les uns de lyres faites avec des écailles de tortue, les autres de leur propre chant, et tout cela avec de si douces voix, avec une si harmonieuse musique, que quiconque les eût entendus eût avoué qu'Ulysse avait été le plus sage des hommes de boucher avec de la cire les oreilles de ses matelots, afin qu'ils n'entendissent point le chant des sirènes.

Si triste qu'elle fût, – et peut-être même parce qu'elle était triste, – la petite sirène chanta mieux qu'elle n'avait jamais chanté, et toute la cour applaudit des mains et de la queue. Un moment elle se sentit une grande joie au cœur, car si modeste qu'elle fût, force lui fut bien de croire qu'elle avait la plus belle

voix que puissent jamais entendre les habitants de la terre, puisqu'elle avait la plus belle voix qu'eussent jamais entendue les habitants des eaux ; mais ce triomphe même la fit se ressouvenir du monde d'en haut ; elle pensa à son jeune prince, dont la figure était si belle, dont la tournure était si noble, et tout cela se mêlant au chagrin de n'avoir point une âme immortelle, elle fut prise d'un si grand besoin de solitude, qu'elle se glissa hors du château, et tandis qu'à l'intérieur de la salle de bal tout était joie et chant, elle s'assit tristement dans son petit jardin. De là, elle entendit le son des trompes, dont la joyeuse fanfare traversait les profondeurs de l'eau, et elle se dit :

— Maintenant, il navigue à coup sûr à la surface de la mer, celui qui a toutes mes pensées, et entre les mains de qui je voudrais pouvoir remettre le bonheur de ma vie mortelle et immortelle. Eh bien ! je veux tout risquer pour obtenir son amour, puisque son amour peut être mon âme. Donc, pendant que mes sœurs dansent dans le palais, je vais aller trouver la sorcière des eaux, dont j'ai toujours eu si peur, car on la dit fort savante, et peut-être pourra-t-elle m'aider et me conseiller.

Alors la petite sirène sortit de son jardin, et nagea vers le tourbillon derrière lequel la sorcière demeurait. Non-seulement jamais elle n'avait fait ce trajet, mais elle avait toujours évité de venir de ce côté.

En effet, là, pas de fleurs ; là, pas d'herbes marines ; rien que l'eau troublée et le sol nu, un sol de sable gris sous l'eau qui tourbillonnait avec un effroyable fracas, pareil à celui que feraient cent roues de moulin, et qui entraînait tout dans son mouvement de rotation.

Or, il fallait que la petite sirène traversât tout cet effroyable désordre de la nature pour arriver chez la sorcière des eaux ; il n'y avait pas d'autre chemin.

Mais, le tourbillon traversé, on était encore loin d'être arrivé chez la vieille magicienne : il fallait alors suivre une longue bande de limon chaud et bouillonnant que la sorcière appelait sa

tourbière, et derrière laquelle, au milieu d'un bois étrange, était située sa demeure. Tous les arbres et tous les arbustes de ce bois étaient des polypes, moitié plantes, moitié animaux ; chaque tronc avait l'air d'une hydre à cent têtes, qui sortait hors de terre ; chaque branche un long bras décharné, avec des doigts qui ressemblaient à des sangsues enroulées, et dont chaque membre se mouvait depuis la racine jusqu'au faîte. Tout ce qu'ils pouvaient saisir, ils l'attiraient à eux, l'entouraient de leurs replis et ne le rendaient jamais.

La petite sirène, en touchant la lisière de la hideuse forêt, s'arrêta épouvantée : son cœur battait d'angoisse, et elle fut sur le point de retourner sur ses pas, mais elle pensa au jeune prince, à l'âme des hommes, et le courage lui revint. Elle attacha ses longs cheveux flottants sur sa tête, afin que les polypes ne pussent pas les saisir ; elle croisa les deux mains sur son cœur, afin d'offrir le moins de prise possible, et glissa ainsi comme les poissons glissent dans l'eau, à travers les affreux polypes qui étendaient vers elle leurs longs bras et leurs doigts armés à la fois d'un ongle pour retenir leur proie, et d'une bouche pour la sucer ; entre ces bras étaient de nombreux squelettes aux ossements blancs comme de l'ivoire ; ces ossements étaient ceux des marins qui avaient péri dans les tempêtes, et qui avaient coulé à fond ; des gouvernails, des caisses, des squelettes d'animaux de terre, et même celui d'une petite sirène se distinguaient entre les tiges de ces arbres monstrueux qui formaient au fond de la mer une vallée plus terrible que celle des Bohom-Upas, à Java.

Enfin, elle arriva au centre de la forêt. Là, au milieu d'une clairière marécageuse, se tordaient de gros et gras serpents de mer, montrant leur ventre marbré de taches d'un jaune pâle, d'un blanc livide et d'un noir terreux.

Au milieu des serpents s'élevait, construite avec des ossements humains, la maison de celle que la petite sirène venait chercher.

## III

C'est dans ce hideux sanctuaire que la sorcière était assise ; elle donnait à manger dans sa bouche à un énorme crapaud, absolument comme chez nous une jeune fille tend avec ses lèvres un morceau de sucre à un petit serin ; elle appelait les plus gros et les plus visqueux de tous les serpents ses favoris, et elle les laissait s'enrouler autour de son col et se jouer sur sa poitrine.

Au bruit que fit la petite sirène en entrant, elle leva la tête ; la princesse allait parler, mais la vieille sorcière ne lui en donna point le temps.

— Je sais ce que tu veux, lui dit-elle, et il est inutile que tu me l'apprennes ; c'est, au reste, bien stupide de ta part ; car si je fais selon ta volonté, cela te portera malheur, ma belle princesse. Tu voudrais, je le sais, échanger ta queue de poisson contre deux supports comme les hommes en ont pour marcher, afin que le prince puisse devenir amoureux de toi, et que tu obtiennes par lui une âme immortelle.

Et la sorcière se mit à rire aux éclats, de telle façon que le crapaud tomba de son épaule et que les serpents effrayés s'enfuirent.

— Ma foi, tu arrives bien à propos, au reste, ajouta la sorcière, à partir de demain au lever du soleil, je perds ma puissance et n'aurais pu t'aider que dans un an. Je vais donc te préparer une boisson avec laquelle, avant que le soleil ne se lève, tu nageras vers la terre, tu t'assoiras sur le rivage et tu la boiras. Alors ta queue disparaîtra, et il te poussera en place ce que les hommes appellent des jambes. Au reste, les tiennes seront les plus mignonnes et les mieux faites qui se puissent voir, étant faites par moi ; de plus, tu conserveras ta marche ondulante, et aucune danseuse ne pourra se mouvoir aussi légèrement que toi, mais aussi, à chaque pas que tu feras, il te semblera que tu marches sur des lames tranchantes ou sur des pointes aiguës, et quoique ton sang ne coule pas, tu éprouveras les mêmes douleurs que si ton sang

coulait. Si tu veux souffrir tout cela, je t'aiderai.

— Oui, dit résolûment la jeune fille des eaux, car elle pensait au jeune prince et à l'âme immortelle ; oui, je le veux.

— Réfléchis, dit la sorcière, ce que je te dis est sérieux, quand une fois tu auras obtenu la forme humaine, jamais plus tu ne pourras redevenir sirène. Jamais plus tu ne pourras retourner près de tes sœurs à travers les profondeurs des eaux, ni retourner au château de ton père, et si tu n'obtiens pas l'amour du jeune prince, c'est-à-dire s'il n'oublie pas pour toi son père et sa mère, que corps et âme il ne se donne pas à toi, si le prêtre n'unit pas vos deux mains afin que vous deveniez mari et femme, tu n'obtiens pas non plus une âme immortelle, et le premier jour où il sera marié avec une autre, ton cœur se brisera, et tu seras changée en écume sur la surface de la mer.

— Que tout cela s'accomplisse ainsi que tu le dis, répliqua la petite sirène avec fermeté, mais en devenant pâle comme une morte.

— Ce n'est pas le tout, dit la sorcière, tu comprends bien que je ne rends pas de pareils services gratuits ; et sois prévenue à l'avance, je ne demande pas peu. Tu as la plus jolie voix de toutes les filles des eaux, et c'est surtout avec cette voix mielleuse que tu comptes faire la conquête du prince. Eh bien, cette voix, il me la faut ; je veux ce que tu possèdes de mieux en échange de ma précieuse boisson, et je dis précieuse, attendu que je dois y verser de mon propre sang, afin que la boisson destinée à te couper la queue devienne tranchante comme un rasoir.

— Mais si vous me prenez ma voix, que me restera-t-il ? demanda tristement la pauvre petite sirène.

— Ta belle forme, ta marche gracieuse, tes yeux splendides ; c'est bien assez, Dieu merci, pour tourner la tête aux hommes. Eh bien ! tu te tais ! aurais-tu perdu courage ?

— Non, répondit la jeune princesse, je suis, au contraire, plus résolue que jamais.

— Eh bien, alors, tire-moi ta petite langue, je la couperai en

guise de payement, et alors tu auras ma précieuse boisson.

— Soit ! répondit la sirène.

Et la sorcière mit sa marmite sur le feu, afin d'y préparer sa boisson enchantée.

— La propreté est une belle chose ! dit-elle.

Et elle prit une poignée de serpents avec laquelle elle nettoya la marmite, puis elle se perça la poitrine, et y laissa tomber quelques gouttes de son sang noir.

Comme la marmite était presque rouge, ces gouttes de sang furent immédiatement réduites en vapeur, et cette vapeur simulait d'étranges formes ; alors la sorcière y versa de l'eau de mer, mêla à cette eau des plantes qui ne poussent que dans les profondeurs de l'Océan, y jeta d'autres ingrédients complètement inconnus à la science humaine, et lorsque le tout commença de bouillir, le bruit de cette ébullition ressemblait aux grognements d'un crocodile qui pleure.

Enfin la boisson fut prête, et à l'œil il était impossible de faire aucune différence entre elle et l'eau la plus limpide qui eût coulé d'un rocher.

— Tiens, prends ! dit la sorcière ; mais donne-moi ta langue en échange.

Sans dire un mot, sans pousser une plainte, sans manifester un regret, la petite sirène se laissa couper la langue par la sorcière, et en échange elle reçut la boisson enchantée.

— Si les polypes te saisissent en t'en allant, lui cria la sorcière lorsqu'elle fut à une dizaine de pas de son repaire, tu leur jetteras, sur un endroit quelconque du corps, une seule goutte de ma boisson, et à l'instant même leurs bras et leurs doigts se détacheront de toi.

Mais la petite sirène n'eut pas même besoin de recourir à ce moyen, car à son approche les polypes s'écartèrent, effrayés de l'éclat du flacon qui brillait dans sa main comme une étoile.

Elle traversa ainsi, sans accident aucun, le bois, le marais, le tourbillon.

Alors elle put voir le château de son père. On avait éteint toutes les lumières dans la grande salle de danse, et probablement tout le monde dormait. Mais la petite sirène ne se hasarda pas d'en réveiller aucun habitant, car, sa langue coupée, elle était muette, et au moment de les quitter pour toujours, elle n'eût pu leur dire adieu. Seulement, on eût dit que le jour de sa mort était déjà venu et que son cœur allait éclater.

Seulement, elle se glissa dans le jardin, cueillit une fleur de chacun des jardins de ses sœurs, envoya sur ses jolis doigts mille baisers vers le palais où dormaient son père et la vieille reine, et monta à travers les eaux azurées jusqu'à la surface de la mer.

Le soleil n'était pas encore levé lorsqu'elle aperçut le palais du prince, et qu'en se traînant elle gravit les premières marches de l'escalier de marbre. La lune brillait au ciel, et toute la terre semblait endormie.

La petite sirène se tourna vers le balcon où elle avait plusieurs fois vu paraître le prince, elle murmura tout bas les deux mots : Je t'aime ! qu'elle ne pouvait plus dire tout haut, et elle avala la liqueur enchantée.

Au même instant, il lui sembla qu'un glaive lui traversait le corps, et elle tomba sans connaissance.

Lorsqu'elle revint à elle, le soleil venait de se lever à l'orient et resplendissait au ciel comme un œil de flamme. Elle éprouvait une douleur aiguë et qu'elle eût trouvée insupportable si, en levant les yeux, elle n'eût vu devant elle le jeune prince. Il fixait sur elle ses yeux noirs comme du jais, et cela si amoureusement qu'elle dut baisser les siens et que ce regard pénétra jusqu'au fond de son âme. Ce fut alors seulement qu'elle s'aperçut qu'elle n'avait plus sa queue de poisson, mais les plus charmantes jambes et les plus jolis petits pieds qu'une fille des hommes ait jamais possédés. Seulement, en même temps elle vit qu'elle était nue, et elle s'enveloppa de son épaisse chevelure comme d'un voile.

Le prince lui demanda qui elle était et comment elle était

venue là ; mais elle, ne pouvant lui répondre, le regarda avec ses grands yeux bleu foncé, et cela si tendrement, qu'il n'y eût pas eu à se méprendre à leur expression, quand même, en le regardant, elle n'eût pas mis la main sur son cœur.

Alors il la prit par la main et la conduisit dans son palais : à chaque pas qu'elle faisait, il lui semblait, ainsi que la sorcière l'avait prédit, qu'elle marchait sur des fers de lances et sur des couteaux tranchants ; mais elle souffrait volontiers cette douleur, si grande qu'elle fût, et à la main du prince elle marchait si légère, qu'on eût dit non pas une jeune fille, mais une vapeur flottante, si bien que tous ceux qui la voyaient passer s'émerveillaient de sa marche gracieuse et ondulante.

On lui donna des habits magnifiques de soie et de satin ; elle était la plus belle parmi toutes les jeunes filles. Mais elle était muette et ne pouvait plus ni chanter ni parler. De belles esclaves, achetées dans toutes les parties du monde, entrèrent et chantèrent devant le jeune prince, et le roi et la reine. L'une chanta mieux que les autres, et le jeune prince battit des mains et lui sourit. Ces applaudissements et ce sourire affligèrent fort la petite sirène, car elle eût chanté bien mieux que celle qui avait le mieux chanté, si elle n'avait pas fait le sacrifice de sa voix à la sorcière des eaux.

Alors elle pensa tristement :

— Oh ! s'il savait que, rien que pour être près de lui, j'ai donné à tout jamais ma belle voix !

Puis, après avoir chanté, les esclaves dansèrent des danses charmantes, accompagnées d'un excellent orchestre ; alors la petite sirène se leva, car, on se le rappelle, elle dansait aussi bien qu'elle chantait. Elle se dressa sur la pointe de ses petits pieds, et elle commença de glisser sur le parquet avec une grâce et une légèreté inconnues chez les hommes ; à chacun de ses mouvements on lui découvrait une beauté de plus, et ses yeux parlaient au cœur presque aussi éloquemment que l'eût fait sa voix et bien mieux que ne l'avaient fait le chant des esclaves.

Tout le monde était enchanté, surtout le prince, qui l'appelait



son petit enfant trouvé, et, encouragée par les éloges de celui qu'elle aimait, elle dansa de mieux en mieux, bien que, chaque fois que ses pieds touchaient la terre, il lui semblât que des pointes aiguës lui déchirassent les chairs. Lorsque le ballet fut fini, le prince lui dit qu'elle resterait toujours près de lui, et elle obtint la permission de se coucher devant sa porte, sur un coussin de velours.

Et comme de jour en jour il s'attachait davantage à elle, il lui fit faire un costume d'homme, pour qu'elle pût l'accompagner à cheval. Ils parcouraient ainsi les bois pleins des émanations matinales ou des fraîches senteurs du soir. Les branches les plus basses caressaient leurs épaules au-dessus de leurs têtes en jouant dans la verte feuillée. Elle gravissait avec le prince les plus hautes montagnes, et quoique le sang coulât de ses pieds délicats, au point que ce sang laissât une trace derrière elle, elle le suivait en souriant, jusqu'à ce qu'ils vissent au-dessous d'eux les nuages fuir comme des essaims d'oiseaux qui s'envolent vers les contrées étrangères.

Puis quand, la nuit, tout le monde dormait auprès du prince, elle sortait du palais, gagnait l'escalier de marbre, le descendait légère et silencieuse comme un fantôme, et rafraîchissait ses pieds brûlants dans l'eau froide de la mer.

Alors elle pensait à ceux qui habitaient les profondeurs de l'Océan.

Une nuit, ses sœurs montèrent à la surface de la mer, se tenant enlacées comme c'était leur habitude ; elles vinrent à elle, glissant à la surface des eaux et chantant tristement. Elle leur fit signe, et elles la reconnurent. Alors elles vinrent jusqu'à l'escalier de marbre, s'assirent autour d'elle et lui racontèrent combien toutes elles avaient été affligées. Alors elles revinrent chaque nuit, et chaque nuit, tandis que le prince dormait, la petite sirène venait au bord de la mer.

Une fois, elle vit au loin la vieille grand'mère, qui depuis bien des années n'était pas venue à la surface des eaux. Le roi des

mers était près d'elle, avec sa couronne sur la tête. Ils tendaient leurs bras vers elle ; mais, quelque signe qu'elle leur fît, ils ne voulurent pas s'approcher du rivage.

Au reste, de jour en jour, elle devenait plus chère au jeune prince ; seulement, il ne l'aimait point comme on aime sa maîtresse ou sa femme, mais comme on aime une bonne et aimable enfant ; si bien que jamais l'idée ne lui venait de l'épouser, et cependant il fallait qu'elle devînt sa femme, ou alors il lui fallait dire adieu à cette âme immortelle, et le jour des noces du jeune prince avec une autre, elle serait changée en écume et flotterait à la surface de la mer.

— Est-ce que tu ne me préfères pas à toutes les autres ? semblaient dire au jeune prince les beaux yeux de la petite sirène, quand il la serrait entre ses bras et baisait son front pur et uni comme le marbre.

Et son regard était si expressif que le jeune prince la comprenait.

— Oui, lui répondait-il, tu m'es la plus chère des jeunes esclaves qui m'entourent, car tu as le meilleur cœur de toutes, tu m'es la plus dévouée, et tu me rappelles une belle jeune fille que je vis une fois et que probablement je ne reverrai plus. J'avais été faire une promenade sur un navire. L'ouragan nous surprit au milieu d'une fête, le navire sombra, et les vagues me jetèrent sur le rivage, non loin d'un temple sacré dont plusieurs jeunes filles faisaient le service intérieur. La plus jeune, la plus belle de toutes me trouva évanoui sur le rivage et, à force de soins, me fit revenir à moi. Je la vis comme dans un rêve, car mes yeux ne s'ouvrirent que pour se refermer presque aussitôt. Qu'est-elle devenue ? je n'en sais rien. C'était la seule que je pusse aimer et que j'aimerai jamais d'amour en ce monde. Mais tu lui ressembles, chère petite, et tu es dans mon cœur comme l'ombre de son image, aussi ne me séparerai-je jamais de toi.

Mais il y avait loin de cette promesse plus amicale qu'amoureuse de ne jamais se séparer d'elle à ce qu'ambitionnait la petite

sirène, c'est-à-dire que le prince mettrait sa main dans sa main, l'épouserait en face d'un prêtre et la préférerait à son père et à sa mère.

Aussi pensait-elle en elle-même :

— Hélas ! Il ne sait pas que c'est moi qui lui ai sauvé la vie. Il ignore que c'est moi qui l'ai porté à travers les vagues, soulevant sa tête hors de l'eau, que c'est moi qui l'ai déposé sur l'endroit du rivage où l'herbe était la plus douce et la mousse la plus épaisse, que j'ai vu le temple, la jeune fille qui en sortait, et que j'étais cachée, jalouse, derrière une vague, tandis que celle qu'il me préfère essayait vainement de le rappeler à la vie que je lui avais conservée.

Et la petite sirène, qui ne pouvait point parler, soupira, les larmes aux yeux.

— Celle qu'il aime appartient sans doute au temple sacré ; sans doute elle a fait des vœux éternels qui la séparent du monde, et jamais plus il ne la reverra ; je suis auprès de lui, moi, je le vois chaque jour, je l'aime, et après celui d'être aimé de lui, l'aimer est encore le plus grand des bonheurs.

Et les jours s'écoulaient, et la petite sirène avait atteint sa dix-huitième année.

De son côté, le jeune prince avait vingt-cinq ans.

#### IV

Mais voilà qu'un matin le bruit se répandit que le prince allait épouser la fille du roi de l'île voisine, et ce bruit se confirma bientôt, car on commença d'équiper dans le port un magnifique navire. Il est vrai que les gens mal instruits – ou peut-être trop bien instruits – disaient que le prince n'allait faire qu'un simple voyage d'agrément. Mais au fond, un bruit sourd persistait que le véritable but de cette course était son union avec la fille du roi son voisin.

Mais, malgré ce bruit si généralement répandu et l'amour qu'elle avait pour le prince, la petite sirène secouait la tête en

souriant, car mieux que personne elle connaissait les pensées secrètes de l'héritier de la couronne.

— Je dois faire ce voyage et voir la princesse, lui avait-il dit ; mes parents désirent ce voyage, mais ne m'y contraignent pas. Je ne saurais l'aimer, car je n'aimerai jamais qu'une femme qui ressemblera à cette jolie fille du temple qui m'a sauvé la vie. Et, comme jusqu'à présent je n'ai trouvé que toi qui lui ressemble, ce serait plutôt toi qu'elle que j'épouserai, mon pauvre enfant muet aux yeux d'azur.

Et il baisa les lèvres vermeilles de la fille des eaux, déroula sa longue chevelure, et joua avec elle comme il en avait l'habitude ; puis, tombant dans une douce mélancolie, il appuya sur son cœur la tête de la belle enfant, de sorte que celle-ci rêva de félicité terrestre et d'âme immortelle.

Ce qui n'empêcha point que la petite sirène n'éprouvât une certaine terreur en s'embarquant, car elle faisait partie de la suite du prince.

— Tu n'as cependant pas peur de l'eau, ma pauvre enfant muette, lui dit le prince.

Et comme elle lui faisait, en souriant, signe que non avec sa jolie tête, il lui parla des tempêtes qui bouleversent l'Océan, et de l'une desquelles il avait failli être victime, des poissons étranges que les plongeurs avaient vus dans les profondeurs de la mer, des richesses que contenaient ses abîmes, et la petite sirène souriait aux récits du prince, car elle savait mieux que personne ce qui se passait au fond de l'Océan.

Par les nuits sereines, aux beaux clairs de lune, quand tout le monde dormait, jusqu'au timonier qui était au gouvernail, la petite sirène était assise sur le pont, et regardait à travers les eaux ; elle croyait alors distinguer le palais de son père, sur le seuil du palais sa vieille grand'mère qui, avec sa couronne d'argent sur la tête, regardait la quille du navire, et dans le sillage azuré ses quatre sœurs, qui se jouaient les mains entrelacées. Elle leur faisait signe, elle leur souriait, elle eût voulu leur faire com-

prendre qu'elle était heureuse. Mais le capitaine monta sur le pont et donna un ordre : les matelots accomplirent la manœuvre commandée, ses sœurs eurent peur et plongèrent, de sorte qu'elle crut que ce qu'elle avait vu était un flocon d'écume.

Le jour suivant, le navire entra dans le port de la magnifique capitale du roi voisin ; toutes les cloches étaient en branle, et au haut des tours les trompettes sonnaient des fanfares, tandis que les soldats, tambours battants, drapeaux déployés, baïonnettes étincelantes, passaient une revue. Chaque jour amenait une fête : les bals et les soirées se succédaient ; mais la princesse n'était pas encore arrivée. On l'élevait, disait-on, au loin et dans un temple sacré, pour l'accomplissement d'un vœu que sa mère avait fait dans sa grossesse.

Là, disait-on, elle avait appris toutes les grâces mondaines et toutes les vertus royales.

La petite sirène était plus que personne curieuse de voir la princesse et de la juger. Elle courut sur le port dès que l'on signala le navire qui la ramenait.

Mais à peine l'eut-elle aperçue que les jambes lui manquèrent, qu'elle poussa un soupir et s'affaissa en pleurant sur le gazon.

Elle avait reconnu la jeune fille que, le lendemain de la tempête, elle avait vue porter secours au prince évanoui.

Quant au prince, il n'hésita pas un instant.

— C'est toi, s'écria-t-il en courant à elle les bras étendus, c'est toi qui m'as sauvé, lorsque, étendu comme un cadavre, je me mourais sur le rivage !

Et il serra sur son cœur la jeune princesse, qui rougit.

Et, à cette vue, la petite sirène ne conserva plus aucun espoir, car le prince venait de retrouver non pas la ressemblance de celle qu'il aimait, mais celle qu'il aimait elle-même.

Et lorsqu'il retrouva la fille des eaux, ignorant que chacune de ses paroles était un poignard avec lequel il lui déchirait le cœur :

— Oh ! que je suis heureux, lui dit-il ; ce que je désirais le plus au monde vient de m'être accordé. Réjouis-toi donc de mon

bonheur, ma chère petite muette, car de tous ceux qui m'entourent tu es celle qui m'aime le mieux.

Et la petite sirène lui baisa la main en souriant ; mais derrière ce sourire, il lui semblait que déjà son cœur se brisait.

En effet, on se le rappelle, le jour où le prince se marierait, elle devait mourir, et son corps devenir une blanche écume flottant à la surface de la mer.

Le jeune prince avait annoncé tout haut sa résolution de prendre pour femme la princesse sa voisine. De sorte que toutes les cloches bourdonnaient, que toutes les fanfares sonnaient, que tous les tambours battaient bien autrement encore que le jour de son arrivée.

Les hérauts parcouraient les rues à cheval et proclamaient le mariage ; sur tous les autels on brûlait des huiles odorantes dans des lampes d'or et d'argent ; les prêtres balançaient leurs encensoirs. Enfin, le fiancé et la fiancée se rendirent à l'église, se tendirent la main, et reçurent la bénédiction nuptiale de la bouche de l'évêque.

La petite sirène assistait à la cérémonie, quoiqu'elle souffrît mille martyres ; mais, au milieu de cela, son amour pour le prince était si pur et si dévoué, qu'un sentiment de bonheur se mêlait à toutes ses souffrances. Mais, quoique toute vêtue d'or et de soie, elle portait, comme première fille d'honneur, la queue de la robe de la fiancée, quoiqu'elle eût la première place dans le chœur, après le prince et la princesse, elle ne vit rien de la cérémonie sainte, elle n'entendit pas la musique solennelle. Elle songeait à sa suite de mort et à ce que lui faisait perdre l'amour du prince pour une autre que pour elle.

Le même soir où ils avaient reçu la bénédiction nuptiale, le prince et sa femme descendirent sur le navire, les canons de la côte tonnaient, tous les pavillons des navires en rade flottaient au vent, et, sur le pont du bâtiment, on avait dressé une tente magnifique d'or et de pourpre, où les deux jeunes époux devaient passer la nuit.

Le capitaine donna l'ordre d'appareiller ; la brise gonfla les voiles, et le navire glissa sur une mer si calme, qu'à peine on pouvait s'apercevoir que l'on n'était plus sur la terre ferme.

Lorsque la nuit fut venue, on alluma des lampes de toutes couleurs, et les marins se mirent à danser joyeusement sur le pont. La petite sirène pensa alors à sa première sortie du palais de son père, le jour où elle avait eu quinze ans. Cette nuit-là, elle avait assisté à un pareil spectacle, mais cette fois ce n'était plus du fond de l'eau et le cœur tranquille qu'elle le contemplait, c'était du pont et le cœur brisé.

Et cependant, sur un signe du prince, elle se mêla au tourbillon de la danse ; et comme elle dansait mieux que personne, tous témoignèrent leur admiration par de grands cris.

Elle, de son côté, soutenue par l'ivresse de sa douleur, n'avait jamais si bien dansé ; quoiqu'il lui semblât marcher sur des lames tranchantes et sur des pointes aiguës, elle ne s'en occupait point, car son pauvre cœur était bien autrement déchiré ; elle savait que c'était le dernier soir qu'elle voyait le prince, qu'elle le contemplait et qu'elle respirait le même air que lui, qu'elle voyait enfin la mer profonde et le ciel étoilé. Une nuit éternelle, sans pensée et sans rêve, l'attendait, elle qui n'avait pas d'âme et qui n'avait pas pu en conquérir une.

Jusqu'à près de minuit l'on fut sur le navire dans la joie et dans l'allégresse. Elle, au milieu de cette joie, souriait et dansait avec des pensées de mort dans le cœur. Le prince embrassait sa belle fiancée, et celle-ci jouait avec les beaux cheveux du prince, et, appuyés l'un à l'autre, ils se rendirent au lit de repos qui les attendait sous la tente magnifique.

Le silence se fit sur le navire ; le timonier seul était au gouvernail. La petite sirène appuya ses beaux bras blancs sur le bastingage en regardant venir l'aurore du côté de l'Orient, car c'était au premier rayon du jour qu'elle devait mourir. Là, elle vit ses sœurs monter du fond de la mer à la surface. Elles étaient pâles comme elle, car elles savaient le sort qui attendait leur

sœur ; leurs beaux cheveux ne flottaient plus au vent ; ils étaient coupés.

Elles s'approchèrent si près du navire qu'elles purent parler à leur sœur.

— Qu'avez-vous fait de vos cheveux ? leur demanda celle-ci par geste.

— Nous les avons donnés à la sorcière afin que tu ne meures pas cette nuit, dirent-elles. Et en échange elle nous a donné un couteau que voici. Regarde comme il est affilé, comme il est pointu et comme il coupe. Eh bien ! avant le lever du soleil, il faut que tu l'enfonces dans le cœur du prince. De son sang, tu te froteras les pieds, et tes pieds disparaîtront pour faire place à ta queue de poisson. Alors tu redeviendras une sirène ; tu te laisseras glisser dans la mer, et tu vivras trois cents ans, comme nous, au lieu de mourir dans une heure et de devenir de l'écume salée. Dépêche-toi, – toi ou lui devez mourir avant le lever du soleil. Notre vieille grand'mère a eu tant de chagrin, que ses cheveux blancs eux-mêmes sont, comme les autres, tombés sous le couteau de la sorcière. Tue le prince, et reviens parmi nous. Hâte-toi ; vois cette raie rouge au ciel. Dans quelques minutes, le soleil va se lever, et il ne sera plus temps.

Et, jetant le couteau sur le pont, elles s'enfoncèrent sous les vagues en jetant un soupir étrange.

La petite sirène ne toucha pas même au couteau, et comme, en effet, la raie rouge dont avaient parlé ses sœurs commençait de paraître à l'horizon, elle se leva, marcha droit à la tente, en écarta le rideau, et vit la belle épousée dont la tête reposait sur la poitrine du prince.

Elle se pencha vers le groupe, qui semblait de marbre, posa ses lèvres sur le front du prince, regarda le ciel, où l'aurore grandissait de plus en plus, contempla encore une fois le beau jeune homme qui, en rêvant, murmurait le nom de sa femme, sortit de la tente, ramassa le couteau et le jeta dans la mer.

L'endroit où il tomba bouillonna aussitôt comme s'il avait



creusé un gouffre, et le sommet des vagues s'empourpra de sang.

Alors la petite sirène jeta un dernier regard au prince, regard plein de dévouement et d'angoisse à la fois, puis elle s'élança du haut du pont dans la mer.

À peine eut-elle touché l'eau, qu'elle sentit son corps se fondre en écume. Mais, chose singulière, elle ne perdit point le sentiment, et n'éprouva rien de ce que l'on doit éprouver quand on meurt.

C'est-à-dire que pour elle le soleil resta brillant, l'air doux, l'eau transparente.

Seulement, au-dessus d'elle, entre le ciel et la mer, elle distingua ce qu'elle n'avait pas pu voir avec ses yeux terrestres, c'est-à-dire des centaines de créatures transparentes, avec des voiles bleus et des ailes blanches, et, à travers le corps, les voiles, les ailes, elle distinguait le navire avec tous ses agrès, la vapeur qui s'élevait de la terre, les nuages empourprés par l'aurore qui roulaient au ciel. Ces créatures célestes parlaient entre elles un langage qui n'était point perceptible à l'oreille humaine, mais si doux qu'il était une mélodie; elles se soutenaient dans l'air presque sans avoir besoin de mouvoir leurs ailes et par leur propre légèreté.

Puis, à son grand étonnement, la petite sirène vit que de l'écume qu'elle avait produite se formait un corps pareil à celui de ces créatures divines, que des ailes lui poussaient et qu'elle aspirait à s'élever dans les airs.

— Où vais-je ? d'où viens-je ? demanda-t-elle ; car elle avait cessé d'être muette, et sa voix, maintenant, résonnait comme celle des belles créatures qui flottaient dans l'air.

— Tu viens de la terre, lui dirent-elles ; et, née fille des eaux, tu es transformée en fille des airs ; ton passage dans le monde des mortels a été ton temps d'épreuves ; maintenant, tu es une de nous ; écoute donc ce que le Seigneur tout-puissant a décidé de nous :

Comme les filles des eaux, nous n'avons pas d'âme immor-

telle, mais nous pouvons en gagner une par nos bonnes actions. Comme les filles des eaux, nous avons trois cents ans à vivre ; mais nous avons cet avantage sur elles que notre sort dépend de nous. Tu n'as pas obtenu l'amour et le bonheur des filles de la terre, mais tu as obtenu le martyre. On s'élève plus près de Dieu par le dévouement que par le bonheur. Tu as souffert, tu t'es résignée, et Dieu a permis que tu t'élevasses jusqu'à nous.

Maintenant, tu peux, par de bonnes œuvres, te procurer une âme.

— Oh ! s'il ne faut que cela, dit la petite sirène, je suis bien sûre de l'avoir.

Alors elle leva vers le soleil du Seigneur ses yeux reconnaissants, et lorsqu'elle les abaissa vers la terre, elle revit le navire et, sans être vue par eux, le prince et sa femme qui regardaient avec émotion l'écume blanche en laquelle le matelot qui veillait pendant la nuit au bord du navire leur avait dit qu'elle avait été changée.

Invisible alors, elle effleura de ses cheveux le front de la jeune épouse, du bout de son aile fit, comme une brise légère, voltiger ceux du prince, puis, après ce dernier adieu, elle s'éleva jusqu'aux nuages roses qui flottaient dans les champs du ciel, et disparut dans l'éther.

Voilà, chers enfants, l'histoire de la petite sirène.

## Le roi des quilles

GOTTLIEB LE TOURNEUR

Berlin, mes chers enfants, est, comme vous le savez, la capitale de la Prusse. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que, sous le règne de ce roi bossu et à longue queue nommé Frédéric le Grand, il existait à Berlin un excellent ouvrier tourneur nommé Gottlieb.

Lui n'avait pas de queue, était droit et beau de visage : il pouvait avoir de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

Sa figure rayonnait de franchise et de gaieté.

Mais, à ces avantages physiques, il joignait quelque chose de plus précieux encore : il avait été, sinon au collège ou à l'université, du moins à l'école. Il savait lire, écrire, compter ; il dessinait suffisamment pour se faire à lui-même certains modèles nouveaux qui n'avaient pas peu contribué à le mettre en vogue, ou plutôt à mettre en vogue le patron chez lequel il travaillait, de sorte que chaque maître était ambitieux d'avoir dans son atelier un si brave compagnon.

Aussi les camarades de Gottlieb, qui avaient commencé par être jaloux de lui, avaient-ils fini par reconnaître franchement sa supériorité et le traiter avec toutes sortes d'égards, tandis que les simples apprentis le regardaient avec admiration, en disant :

— Ah ! si je pouvais un jour devenir aussi fort que lui !

Par malheur, cette supériorité porta un mauvais fruit : elle enfanta l'orgueil.

Non pas l'orgueil à l'endroit de son état – ce n'eût rien été, car l'orgueil lui eût fait faire de nouveaux progrès, mais l'orgueil à propos de toutes choses.

Or, l'orgueil a presque toujours une compagne encore pire que lui : c'est l'envie.

Ce fut par ce point faible que le mauvais esprit l'attaqua.

Gottlieb avait d'abord voulu être le premier en science et le premier en bonne conduite parmi ses compagnons ; mais bientôt cette louable émulation ne lui suffit plus : il voulut être le mieux mis, le plus fort et le plus adroit aux exercices du corps. Si à cet égard il se voyait surpassé par quelque autre, il concevait pour lui une antipathie qui dégénérait en haine, et ne trouvait de repos que lorsqu'il avait, non pas égalé, mais surpassé son rival.

C'est une triste passion que celle de l'envie, mes chers enfants, et qui devait être pour Gottlieb, comme vous allez le voir, la source des plus affreux tourments.

Tous les dimanches, Gottlieb allait se promener, de deux heures à cinq heures, c'est-à-dire entre son dîner et son goûter, sur la place des divertissements. Toute la classe d'ouvriers à laquelle appartenait Gottlieb, et même la classe supérieure de la bourgeoisie, se réunissait aux mêmes heures sur cette place. Là, on jouait à toutes sortes de jeux, au tonneau, aux quilles, au ballon, au cochonnet ; les enfants, de leur côté, jouaient à la toupie, au sabot, au bouchon, aux billes, à la balle, au cerf-volant et au cerceau. Les femmes et les vieillards s'asseyaient sur des bancs plantés à leur intention ; les hommes se tenaient debout ou se promenaient en causant des affaires du temps.

Gottlieb avait l'habitude, lorsqu'il arrivait sur la place, d'y produire une certaine sensation. On se retournait à son approche, on le suivait des yeux lorsqu'il passait, et l'on murmurait tout bas : C'est le beau Gottlieb, l'ouvrier tourneur.

Un dimanche, Gottlieb alla, selon son habitude, sur la place des divertissements, mais, à son grand étonnement, il n'entendit point le murmure habituel qui s'élevait à son approche. L'attention hebdomadaire dont il était l'objet ne se manifesta point. Tout le monde, hommes, femmes et enfants, couraient aux quilles et formaient là un immense cercle autour d'un homme grand et maigre qui avait défié les meilleurs joueurs.

Cet homme portait le costume d'un ouvrier endimanché, et il excitait l'étonnement général par l'adresse avec laquelle il lançait

la boule et par le succès qu'il obtenait.

Gottlieb fendit la presse et arriva au premier rang.

Deux choses le blessèrent vivement : d'abord l'attention que la foule, à son détriment, accordait à cet homme, et ensuite l'habileté réelle qu'il déployait à un jeu où Gottlieb avait la prétention de surpasser tous ses compagnons.

Aussi, emporté par son orgueil, Gottlieb offrit à l'inconnu de jouer contre lui un thaler.

Il espérait que l'inconnu n'oserait pas risquer une pareille somme ; mais il se mit à rire, tira une poignée de thalers de sa poche et en laissa tomber un près de celui que Gottlieb avait jeté à terre.

Mais au lieu de surpasser l'étranger comme il l'espérait, Gottlieb fit *blanc* sur *blanc*, ce qui ne lui était jamais arrivé.

Vous savez, mes chers enfants, que l'on appelle *faire blanc* passer au milieu ou à côté des quilles sans en renverser une seule.

Et à chaque *blanc* que faisait Gottlieb, l'étranger poussait un rire désagréable à tout le monde, mais particulièrement à Gottlieb.

Cependant, comme par complaisance, l'étranger laissait prendre à Gottlieb un certain nombre de points, mais aussitôt que Gottlieb approchait du chiffre qu'il fallait atteindre, en un ou deux coups l'inconnu l'atteignait, le dépassait et gagnait la partie, abattant, s'il était besoin, les neuf quilles d'un coup, ce que Gottlieb, non-seulement n'avait jamais fait, mais n'avait jamais vu faire à personne.

Gottlieb joua deux heures avec l'inconnu, sans plus de succès une partie que l'autre, et perdit six thalers, ce qui était son gain de toute la semaine.

Mais ce n'étaient point ces six thalers qui lui faisaient le cœur gros, c'était la honte d'être battu devant toute cette foule si souvent témoin de son triomphe.

Aussi, à la dernière partie, furieux, hors de lui, aveuglé par la colère, Gottlieb était-il prêt à jeter sa boule à la tête de l'incon-

nu ; mais il eut le vague sentiment que, plus adroit que lui, l'étranger serait peut-être aussi plus fort, et qu'il réjouirait les spectateurs, dont quelques-uns ne cachaient point leur satisfaction, par le spectacle d'une double défaite.

Il se contenta donc de murmurer entre ses dents :

— Il n'y a qu'un sorcier qui puisse jouer aux quilles comme cet homme y joue.

Mais, si bas qu'il eût mâchonné ces paroles, l'étranger les avait entendues.

— Si un long exercice et une grande adresse, dit-il d'une voix calme, sont de la sorcellerie, oui, je suis sorcier ; mais j'ai joué aux quilles par toute l'Allemagne, et quoique partout j'aie gagné, je ne me suis jamais entendu faire un pareil reproche.

Et, ramassant son thaler à lui, le seul qu'il eût eu besoin de mettre au jeu, et les six thalers que Gottlieb avait successivement tirés de sa poche, il les mit tranquillement dans son gousset, en faisant au pauvre compagnon quelques éloges ironiques sur la façon dont il jouait aux quilles, et en lui souhaitant meilleure chance pour le dimanche suivant.

— Restez-vous donc ici jusqu'à dimanche ? lui demanda Gottlieb.

— Non, répondit l'étranger avec son ricanement sinistre, mais je reviendrai bien volontiers, si vous voulez prendre votre revanche.

Ainsi provoqué, Gottlieb n'osa refuser.

— Eh bien soit, dit-il, je vous attends.

— À dimanche donc, reprit l'étranger.

Et, saluant la foule, il s'éloigna en sifflant un air si singulier, que personne, non-seulement n'avait entendu siffler cet air, mais même siffler de la façon dont sifflait l'inconnu.

Aussi, tant qu'on entendit l'étrange mélodie, personne n'eut-il l'idée de l'interrompre par ses paroles, de même que, tant qu'il fut visible, personne n'eut l'idée de regarder d'un autre côté que celui par lequel il s'éloignait.

Gottlieb semblait, comme les autres, être sous le charme.

Mais lorsque les yeux se détournèrent de l'étranger, ils se tournèrent vers Gottlieb.

Alors courut par la foule comme un écho du rire de l'étranger ; toute bienveillance semblait éteinte dans les cœurs à l'endroit du pauvre Gottlieb, et ce fut à qui lui jetterait la raillerie.

Gottlieb eût bien voulu tomber sur celui des railleurs qui était le plus près de lui ; mais il comprit que, s'il tombait sur celui-là, tous les autres tomberaient sur lui.

On lui faisait payer en un jour tous ses triomphes de l'année.

Gottlieb, tout enragé qu'il était au fond du cœur, se contenta donc de dire :

— C'est bien, on verra dimanche.

Et il se retira.

Mais il se retira avec une intention.

C'était de s'enfermer dans sa chambre, où il avait des instruments et du bois, d'y tourner un jeu de quilles et une boule, et de s'exercer tous les jours, afin de disputer le dimanche suivant la victoire, s'il ne pouvait la remporter.

Ce qui l'avait humilié, c'était la plénitude de sa défaite.

Comme c'était un très-habile ouvrier que Gottlieb, son jeu de quilles et sa boule furent achevés pour le lendemain à l'heure du dîner.

Dans l'ardeur qu'il avait mise à son travail, il n'avait ni soupé, ni déjeuné. Il se contenta de manger une grande assiettée de soupe, mit un morceau de pain dans sa poche, prit sous son bras ses quilles, dans sa main une boule, s'achemina vers le jardin, et, refermant avec soin la porte derrière lui, il chercha un endroit propice à son étude.

L'endroit fut bientôt trouvé ; c'était sous une allée de tilleuls qui, par la régularité de sa double ligne, devait servir de conducteur à l'œil.

Il dressa les quilles, mesura la même distance que la veille, c'est-à-dire dix-huit pas, et se mit à jouer seul.

Là, il retrouva son adresse première.

Il abattit bien deux, trois, quatre, cinq, et même six quilles, mais jamais, comme l'étranger, il ne put abattre les neuf d'un seul coup.

Gottlieb mettait une telle action à cette espèce de répétition, qu'il comptait les points comme s'il jouait réellement.

Il en avait quatre-vingt-onze, qu'il avait amassés en vingt coups, et par conséquent il ne lui restait plus que neuf à faire, lorsqu'en revenant à sa place et en se retournant pour lancer sa boule, il vit, à son grand étonnement, l'étranger debout et les bras croisés près du jeu de quilles.

Une sueur froide courut par tout le corps de Gottlieb. Par où avait-il pu pénétrer dans le jardin, quand il croyait avoir fermé la porte avec tant de soin ?

L'étranger ne parut pas remarquer l'étonnement du compagnon tourneur.

— Ah ! ah ! dit-il, comme s'il eût compté les quilles abattues depuis le commencement de la partie, quatre-vingt-onze ! C'est maintenant qu'il faudrait abattre les neuf quilles d'un coup.

— Impossible, murmura Gottlieb avec un soupir.

— Bah ! impossible, reprit l'étranger, parce que vous vous y prenez mal. — Tenez, prêtez-moi votre boule, et vous allez voir comment on en fait neuf d'un coup.

Et il s'approcha de Gottlieb qui, espérant surprendre le secret de l'inconnu, lui mit sa boule dans la main.

L'inconnu, sans même viser, lança la boule, et abattit les neuf quilles.

— Vous le voyez, dit-il, ce n'est pas plus difficile que cela.

Gottlieb plongea sa main avec colère dans ses cheveux ; il s'en fût volontiers arraché une poignée.

L'inconnu éclata de rire.

Il y avait dans ce rire quelque chose de métallique et de strident qui exaspérait Gottlieb.

Il en revenait à l'idée qui lui était déjà passée par l'esprit sur



la place de divertissement, c'est-à-dire de tomber sur l'étranger et de l'assommer.

Mais en l'examinant, en le voyant si sec et si nerveux, Gottlieb comprenait que ce n'était pas une victoire facile, mais que c'était à coup sûr une lutte dangereuse.

En ce moment, l'étranger lui posa la main sur l'épaule.

Gottlieb tressaillit ; il lui sembla que cinq ongles aigus lui entraient dans la chair.

Cependant on eût dit qu'une puissance surnaturelle le fixait à sa place.

— En vérité, lui dit l'inconnu, je t'avais cru jusqu'ici un homme intelligent, Gottlieb, mais, à ma grande honte, je vois que je m'étais trompé.

— Pourquoi cela ? demanda le tourneur.

— Mais parce que, désirant apprendre mon secret, au lieu de chercher à entrer en amitié avec moi pour que je te le communique, tu songes de quelle façon tu pourras te venger d'un homme qui n'a d'autre tort à ton égard que d'être plus fort que toi aux quilles.

Gottlieb regarda l'étranger avec étonnement ; il venait de lire au plus profond de sa pensée.

Mais, éludant une réponse directe, trop embarrassante à faire pour lui :

— Il y a donc un secret ? demanda-t-il.

— Sans doute, qu'il y a un secret, répondit l'inconnu.

— Et ce secret, tu peux me l'apprendre ?

— Non-seulement je puis te l'apprendre, mais même je ne demande pas mieux.

Gottlieb fit un mouvement de joie qui n'échappa point à l'inconnu.

— Cependant, lui dit celui-ci, tu connais trop le monde, compagnon, pour ne pas savoir que l'on ne donne rien pour rien.

— Ah ! ah ! fit Gottlieb.

— Au reste, que t'importe, si je te demande une chose qu'il

te soit facile de m'accorder ?

— Eh bien ! voyons, que demandes-tu ? fit Gottlieb.

L'inconnu se gratta l'oreille.

— Parle donc ! insista Gottlieb.

— Attends donc, lui dit l'inconnu, il me faut le temps de réfléchir. Je voudrais te traiter en ami, et, comme je te l'ai dit, te demander quelque chose qu'il te soit facile de m'accorder. Par exemple, t'engagerais-tu à me promettre de ne plus jamais boire de la bière blanche ?

— Oh ! non, quant à cela, non ! Je ne ferai jamais une telle promesse ! s'écria Gottlieb avec fermeté. Je suis un véritable enfant de Berlin, et je ne saurais vivre sans bière blanche ; aussi, demande-moi autre chose, ou garde ton secret.

— Eh bien, voyons, je veux être bon prince. Engage-toi, pendant tout le reste de ta vie, à jouer aux quilles au moins trois fois par semaine.

— Oh ! quant à cela, s'écria Gottlieb enchanté, de grand cœur, et je te fais volontiers une promesse qui me procurera tous les deux jours un délassement agréable.

Et là-dessus il frappa amicalement dans la main de l'inconnu ; mais au moment où les deux mains se touchaient, il sembla à Gottlieb que tout son sang s'allumait dans ses veines ; une gaieté extraordinaire l'anima ; il se mit à sauter de joie.

— Eh bien, à la bonne heure, voilà comme tu me plais, lui dit le grand maigre ; finissons donc notre marché : je te donne la faculté de renverser les neuf quilles à chaque coup, ce qui t'assure la victoire sur tous les joueurs de quilles de l'Allemagne, et même de France, et toi, tu t'engages à jouer aux quilles trois fois la semaine ; est-ce bien cela ?

— C'est cela ! s'écria vivement Gottlieb.

— Seulement, prends garde à toi, si tu ne tiens pas ta parole ! reprit l'inconnu d'un ton menaçant.

— Sur quoi faut-il faire serment ? demanda Gottlieb.

— Sur ton salut éternel ! dit l'étranger.

— Je le jure ! fit Gottlieb en étendant la main.

— Oh ! dit l'étranger, cela ne se pratique pas ainsi ; tu connais le proverbe que dit : *Verba volant ; scripta manent*. Écrivons.

Et, fouillant dans sa poche, il en tira du papier, de l'encre et une plume, dressa un contrat en règle, et invita Gottlieb à le signer.

Gottlieb prit lecture du contrat, et, comme il ne contenait que ce qui avait été convenu, il signa sans difficulté.

L'étranger relut à son tour le papier, le plia en quatre, et le fourra dans sa poche, en riant de ce rire qui avait tant inquiété Gottlieb, et qui, cette fois, lui fit courir un frisson dans les veines.

— Là, dit-il, tout est maintenant en règle. Du moment où tu as buriné ton paraphe sur notre convention, tu as reçu la faculté que tu désirais ; tu es maintenant le plus fort joueur de quilles qu'il y ait au monde ; seulement, n'oublie pas de jouer trois fois par semaine. Si une seule fois tu oublies, tu es perdu. Tu as juré sur ta félicité éternelle, et tu m'appartiens, car je n'ai pas besoin de te dire, je présume, que je suis Satan.

» Toutefois, ajouta le mauvais esprit, comme poussé par une force supérieure, je dois te déclarer une chose, c'est que notre contrat devient nul du moment où tu trouves un joueur plus fort que toi.

» Mais, ajouta-t-il en riant de son rire diabolique, je suis tranquille, je sais bien que tu ne le trouveras point.

À ces mots, l'étranger disparut tout à coup, sortant de scène comme il y était entré, et laissant Gottlieb seul et stupéfait.

Car Gottlieb savait maintenant à quel joueur de quilles il avait eu affaire.

COMMENT GOTTLIEB FUT PROCLAMÉ LE ROI DES QUILLES,  
MAIS NE TROUVA PLUS PERSONNE QUI VOULÛT JOUER AVEC LUI

L'émotion qui s'était emparée de Gottlieb à la disparition de l'étrange compagnon avec lequel il venait de conclure son pacte

ne fut pas de longue durée, car bientôt la pensée de la précieuse acquisition qu'il venait de faire chassa tout autre sentiment de son cœur.

— Ah ! s'écria-t-il dans sa joie, comme ils vont ouvrir les yeux et la bouche, les autres, en me voyant renverser les neuf quilles à chaque coup ! Ils vont devenir enragés de jalousie, et personne n'osera plus élever la voix contre moi. Toutes les neuf à chaque coup ! On m'appellera le roi des quilles, et l'on viendra de toute l'Allemagne pour m'admirer. On m'invitera dans tous les quilliers, et l'on donnera des fêtes en mon honneur.

Et quand je pense au peu que me coûte un pareil talent, car, au bout du compte, qu'ai-je promis ? De jouer aux quilles trois fois par semaine, voilà tout, et ma supériorité doit durer jusqu'à ce que je trouve quelqu'un de plus fort que moi, c'est-à-dire toujours. Le plus grand joueur du monde, puisqu'il n'y a que neuf quilles au jeu, n'en pourra pas renverser plus de neuf. Hourra ! je suis l'homme le plus heureux de la terre !

Tout à coup son front se rembrunit ; cette pensée lui était venue que peut-être l'étranger n'avait fait que s'amuser à ses dépens : cette réflexion, en effet, lui causait une terrible anxiété ; en conséquence il redressa les quilles abattues, ramassa la boule, courut à la distance ordinaire, et, tout tremblant d'émotion, lança la boule.

L'inconnu ne l'avait pas trompé, les neuf quilles tombèrent.

— Toutes les neuf ! s'écria Gottlieb en sautant de joie.

Et il les redressa de nouveau, et de nouveau les abattit.

Il continua de jouer ainsi jusqu'à ce que la nuit fût venue, car il éprouvait une indicible sensation de joie à la chute de ses neuf quilles, si bien que, s'il n'y eût eu de la lune au ciel, il eût passé la nuit à jouer tout seul.

Mais quand l'obscurité fut si épaisse qu'il ne put voir à quatre pas de lui, force lui fut de rentrer ; il se consola en disant qu'il rentrait pour prendre du repos.

Seulement Gottlieb avait trouvé le mot, mais il chercha inu-

tilement la chose ; il se roula sur son lit plus de trois heures avant de pouvoir s'endormir ; puis, une fois endormi, il fit les rêves les plus bizarres, se réveillant en sursaut de dix minutes en dix minutes, heureux de n'avoir fait que rêver ; il va sans dire que l'homme grand, sec et maigre jouait toujours le principal rôle dans ses visions.

Le lendemain, Gottlieb, en se levant, se sentit tout brisé ; aussi résolut-il de se reposer en jouant. Il se leva, mit ses vêtements du dimanche, alla chez son patron et lui dit qu'une indisposition lui étant survenue, il ne pouvait travailler ; il demandait donc un congé de vingt-quatre heures, promettant de rattraper incessamment le temps perdu.

Le patron fit la moue, mais il lui accorda sa demande, ne voulant pas contrarier un si habile ouvrier : d'ailleurs, son visage portait les traces de la fatigue de la veille et de l'insomnie de la nuit.

Gottlieb, ayant congé, se mit à flâner par la ville ; mais, s'il faut le dire, il ne faisait guère attention à ce qui se passait autour de lui, ne pensant qu'à sa science, et voyant toujours les neuf quilles sauter en l'air au contact de la boule ; aussi ne tarda-t-il point, sans même avoir eu la volonté d'y venir, à se trouver sur la place de divertissement.

Il n'y avait encore personne.

Gottlieb regarda sa montre ; il n'était en effet que dix heures du matin, et la place de divertissement n'était réellement fréquentée que dans l'après-midi. Le jeune ouvrier s'assit à la porte d'un cabaret, se fit donner un pot de cette bière blanche à laquelle il avait refusé de renoncer, et s'abandonna à ses réflexions.

Mais les réflexions se résumaient toutes dans ces six mots :

Toutes les neufs à chaque coup !

Il but une première choppe de bière, puis une seconde, puis une troisième ; alors la lassitude de la veille et l'insomnie de la nuit commencèrent à agir sur lui. Il s'endormit, murmurant encore dans son sommeil : Toutes les neuf à chaque coup.

Il dormit ainsi jusque vers deux heures de l'après-midi, heure à laquelle le jardin commença de se remplir de monde, et où les premières quilles furent dressées sur le quillier. Mais à ce bruit, qui pénétra au plus profond de son sommeil, il se réveilla tout à coup joyeux et dispos.

D'un saut il était sur le quillier et s'écria gaiement :

— Bonjour à tout le monde. Voilà ma mise. J'en suis.

Les joueurs étaient en partie ceux de la veille, et, comme ils avaient encore en fraîche mémoire sa mauvaise chance de la veille avec l'étranger, ils commencèrent à goguenarder, se réjouissant à l'avance de lui gagner son argent.

Mais pour cette fois leur erreur fut grande.

Gottlieb, à leur grand étonnement, renouvela le miracle opéré la veille par l'étranger, renversant les neuf quilles à chaque coup, de sorte qu'en peu d'instant il eut gagné une somme assez ronde.

Cette adresse surpassait celle de l'inconnu qui, quoique jouant de première force, avait de temps en temps laissé deux ou trois quilles debout.

Aussi les joueurs commencèrent-ils de chuchoter entre eux, et comme Gottlieb continuait d'abattre les neuf quilles à chaque coup, un de ses compagnons, plus mauvaise tête que les autres, donna un coup de pied dans les quilles, en disant que Gottlieb était un mauvais drôle et leur gagnait leur argent à l'aide de quelque tour infernal.

Mais Gottlieb se mit à rire, disant que chacun était libre de penser ce que bon lui semblerait. La veille, il avait fait à l'étranger le même compliment qu'on venait de lui faire, et tout le monde s'était moqué de lui. Il ajouta qu'il avait attentivement étudié la manière de procéder de l'inconnu, qu'il s'était, le même soir, exercé tout seul à faire le grand coup, et qu'après une foule d'épreuves inutiles, il avait enfin trouvé le secret.

Ces paroles, qui pouvaient être la vérité, parurent logiques aux autres joueurs, qui réprimandèrent celui qui s'était emporté ; mais Gottlieb continuait d'abattre les neuf quilles à chaque coup, et

par conséquent empochait les enjeux à chaque partie. Celui qui avait déjà insulté Gottlieb revint à la charge, et cette fois trouva ses compagnons disposés à le soutenir. En effet, au lieu de l'admiration qu'il avait cru exciter, le trop habile joueur n'avait fait naître que le mécontentement ; les uns, et c'étaient les moins acharnés, prétendaient que Gottlieb était un escroc qui employait un coup connu de lui seul ; les autres allaient plus loin, prétendant que Gottlieb s'était donné au diable, et que, voulût-il ne pas abattre les neuf quilles, il ne pourrait pas ; tous ensemble étaient d'accord qu'il ne fallait plus, sous aucun prétexte, jouer avec un homme qui était d'avance sûr de gagner.

Le jeu cessa donc ; mais comme Gottlieb continuait de railler ses camarades, les traitant de mauvais joueurs et de poltrons, bientôt, des railleries on en vint aux injures, et des injures aux violences, si bien qu'à la fin d'une mêlée où la garde fut forcée d'intervenir, on reporta notre roi des quilles tout meurtri à la maison.

Cependant il ne put s'abstenir, tout meurtri qu'il fût encore, de retourner le surlendemain au quillier. Il avait sa promesse à remplir envers l'étranger.

Mais il en fut de la deuxième fois comme de la première, et de la troisième comme de la seconde, si ce n'est cependant que, les disputes devenant de plus en plus acharnées, les suites de cette troisième visite au quillier furent si graves, que Gottlieb n'osa plus y retourner.

Force lui fut donc de chercher, à une autre extrémité de Berlin, un quillier auquel il ne fût pas connu ; mais il eut le même sort, et le deuxième jour le roi des quilles fut mis à la porte du second comme du premier.

Gottlieb se mit donc à chercher un troisième endroit.

Mais, quoique la ville de Berlin ne manque pas d'endroits où l'on joue aux quilles, la mauvaise réputation de notre jeune tourneur se répandit si vite en tout lieu, qu'il en arriva à ne plus pouvoir se montrer sans être l'objet de mille injures et de mille

violences.

Or, n'oubliez pas, mes chers enfants, qu'en vertu de son pacte avec Satan, il était obligé de jouer trois fois par semaine. Il en résulta que, ne pouvant plus jouer à Berlin, force lui fut de quitter la ville pour aller chercher ailleurs des gens qui voulussent bien jouer avec lui.

Au reste, rien ne le retenait dans la capitale de la Prusse. Son premier patron l'avait renvoyé à cause de sa paresse. Le second ne l'avait gardé que quinze jours ; le troisième, deux ; et lorsque sa chance aux quilles avait été connue des autres patrons, aucun n'avait voulu prendre chez lui un homme que l'on accusait d'être en relations avec le diable.

Gottlieb fit donc son paquet, et, la valise sur le dos, le bâton à la main, il partit plein d'espoir pour l'étranger.

#### OU GOTTLEB FRISE DE BIEN PRÈS LA DAMNATION ÉTERNELLE

Dans un autre temps, un pareil voyage eût eu pour Gottlieb un grand charme, car, en sa qualité d'Allemand, c'est-à-dire de rêveur, il eût savouré toutes les beautés de la nature, mais dans la disposition d'esprit où il était, il ne fit attention à rien. Pensant toujours aux maudites quilles, il jeta à peine un regard sur les montagnes et les vallées, et ne s'arrêta pas même à l'ombre de la forêt que le soleil faisait étinceler des nuances les plus charmantes et les plus variées.

Un autre se fût arrêté à écouter le murmure des feuilles, le bruissement de la source et le chant des oiseaux ; mais pour lui tous ces bruits étaient sans charmes, et il n'entendait que le roulement des boules et le fracas des quilles qui tombaient.

Lorsque, dans le lointain vaporeux, il voyait poindre une ville ou un village, il ne remarquait pas la beauté du site ; il ne songeait pas s'il y trouverait du travail ; il se demandait :

— Pourrai-je y faire ma partie de quilles ?

Son voyage ne lui apporta donc ni plaisir ni instruction. Il était toujours préoccupé et triste, se trouvant désappointé dans ses



espérances de bonheur. Au lieu des égards et des honneurs qu'il croyait voir venir au-devant de lui ou marcher à sa suite, il ne rencontrait que jalousie et persécution. En effet, il ne put séjourner nulle part plus de huit jours, bien heureux encore quand il pouvait quitter sain et sauf le pays où il avait passé ces huit jours.

Peu à peu, à la suite de toutes ces injures reçues, de toutes ces querelles soulevées, ses allures devinrent tellement suspectes qu'on le prit pour un vagabond, et que la police exerça sur lui une sévère surveillance.

Mais Gottlieb ne regrettait ni sa réputation tachée, ni son honneur perdu ; non, sa seule inquiétude était d'en arriver à une semaine où il lui serait impossible de jouer trois fois aux quilles.

Chaque fois que cette pensée se présentait à son esprit, tout son corps tremblait d'effroi, et qu'il y eût en vue ou non une ville ou un village, il se mettait à courir comme un fou pour trouver un endroit où il y eût un quillier.

Celui qui l'eût rencontré courant ainsi, l'œil hagard, le visage effaré, l'eût pris bien plutôt pour un criminel poursuivi par sa mauvaise conscience que pour un ouvrier habile, maître dans son état, ou pour un beau joueur, sachant faire tomber les neuf quilles d'un seul coup.

Aussi finit-il par maudire son habileté extraordinaire, surtout lorsqu'il lui arrivait pendant une moitié de semaine de ne point trouver l'occasion de jouer.

Dans cette situation, il suppliait alors le premier venu de faire une partie avec lui, et parfois, quand un refus répondait à sa demande, il jouait avec le garçon qui dressait les quilles, pour ne pas tomber dans les griffes de Satan !

Six mois se passèrent ainsi.

Gottlieb, pendant ces dix mois, devint de plus en plus misérable : s'adonnant à la boisson d'abord pour s'étourdir, et ensuite par habitude.

Un jour, il arriva dans un village près des frontières de la Silésie. C'était un samedi, et il n'avait encore joué que deux fois

dans la semaine ; aussi entendit-il avec joie, en approchant d'un cabaret, le bruit des boules et des quilles, et les cris du garçon qui les dressait.

Il jeta vite sa valise sur un banc et courut au jeu, heureux d'avoir, cette fois encore, échappé à son ennemi infernal.

Mais cette bienheureuse rencontre, qu'il regardait comme un bonheur, faillit au contraire amener sa perte.

Gottlieb se mit donc à jouer, mais il ne trouvait plus de plaisir au jeu, ne jouant plus que par nécessité, et toujours avec angoisse.

Les trois premiers coups, il renversa les neuf quilles sans que les joueurs fissent aucune observation ; mais voyant qu'il ne manquait jamais son coup, ils commencèrent bientôt à manifester leur mécontentement, du mécontentement ils passèrent bientôt aux injures, et des injures aux coups de poing. Bientôt les coups de poings parurent insuffisants, et l'on se lança des chaises à la tête. Au milieu de l'escarmouche, Gottlieb attrapa une bouteille par le goulot, et en assena un coup terrible sur la tête d'un jeune tisserand. La bouteille se brisa, et le jeune homme tomba à terre, évanoui et baigné dans son sang.

Alors il se fit un silence de mort : tous regardèrent avec terreur la victime, et Gottlieb, frémissant à la pensée de ce qui pouvait lui arriver, profita du trouble, saisit sa valise, et s'élança vers la porte du cabaret. Mais, au seuil, il trouva les gendarmes qui venaient, appelés par le bruit, et qui lui mirent la main sur le collet.

Gottlieb voulut se disculper ; mais, d'un accord unanime, tout le monde tomba sur lui, l'accusant d'avoir suscité la querelle et d'être un suppôt de Satan, ou tout au moins un vagabond ou un malfaiteur ; on l'accompagna ainsi jusque chez le bourgmestre, où il arriva déchiré, saignant et mourant de fatigue.

Le magistrat, qui n'avait pas en ce moment le temps d'entendre contradictoirement les parties, commença par donner l'ordre d'incarcérer Gottlieb jusqu'à nouvel ordre.

Voilà donc notre pauvre tourneur, le beau jeune homme dont l'ambition était d'être toujours le premier de tous, enfermé dans une sombre prison, avec la triste perspective de n'en sortir que pour aller au bagne, peut-être même pour monter à l'échafaud.

Mais ce n'étaient ni l'échafaud ni le bagne qui occupaient la première place dans sa pensée, c'était de ne pouvoir faire ses trois parties de quilles dans la semaine, et par conséquent d'appartenir à Satan, en vertu du pacte qu'il avait signé.

Ce fut avec cette terrible pensée qu'il était perdu, non-seulement dans ce monde mais encore dans l'autre, que Gottlieb se jeta sur la paille de son cachot.

OU GOTTLIEB RENCONTRE UN CHARBONNIER,  
ET CE QU'IL ADVINT DE CETTE RENCONTRE

Gottlieb fut à peine en prison qu'il comprit toute la gravité de sa situation ; aussi son premier mouvement fut-il tout au désespoir. Il eut d'abord l'idée de se briser le front contre les barreaux de fer de sa fenêtre ; mais il réfléchit que la mort, loin de mettre un terme à ses souffrances, le rapprochait du moment terrible où son âme, engagée à Satan, tomberait entre ses griffes. Les souffrances qu'il éprouvait en ce monde, si cruelles qu'elles fussent, n'étaient donc rien en comparaison de celles qu'il éprouverait dans l'autre.

Dans cette extrémité, un heureux mouvement le ramena vers Dieu, c'est-à-dire vers la source de tout bien et de toute miséricorde.

Écrasé de douleur, courbé sous le poids du désespoir et de la terreur, il s'agenouilla humblement et fit une ardente prière. Il confessa son péché, reconnut que l'orgueil en était la source, demanda sincèrement pardon à Dieu et le supplia, en versant des larmes amères, de vouloir bien venir à son secours.

Il fit, en même temps et du fond du cœur, le serment de devenir un tout autre homme et d'employer désormais toutes les facultés de son âme à mériter la faveur du Tout-Puissant.

Une bonne prière, sortant d'un cœur sincère et repentant, ranime toujours celui qui la fait. Gottlieb sentit cette vérité ; il se sentit plus tranquille et conçut l'espoir de voir revenir les jours heureux.

Ce même jour, en effet, comme si la prière était parvenue aux pieds du trône de Dieu, et que Dieu eût voulu faire briller un rayon d'espoir aux yeux de Gottlieb, il vit s'ouvrir sa prison, et deux gendarmes le conduisirent vers le bourgmestre.

— Jeune homme, lui dit le magistrat, remerciez Dieu de ce que l'événement qui vous a fait mettre en prison ait, contre toute attente, une issue heureuse ; quelques lignes de plus, et le coup que vous avez porté à votre adversaire était mortel. Mais, par bonheur, il est en voie de convalescence, et lui-même est venu jusque chez moi pour demander votre grâce. Or, comme c'est précisément aujourd'hui le jour de ma fête, j'agirai avec plus d'indulgence que je ne le devrais. Voici votre passe-port et quatre thalers, partez avec Dieu, et si j'ai un conseil à vous donner, ne jouez plus, et surtout aux quilles.

Gottlieb remercia sincèrement le bourgmestre de ses bons conseils et de ses quatre thalers, et, le cœur en proie aux sentiments les plus opposés, il quitta la ville, mais se répétant à lui-même le serment qu'il avait fait au bourgmestre : de ne plus jouer.

Le lendemain était un samedi.

La semaine allait donc se terminer sans qu'il eût fait une seule partie de quilles. Or, on se le rappelle, il s'était engagé avec Satan à jouer au moins trois fois par semaine.

Chaque fois que la pensée de cet engagement se présentait à son esprit, il éprouvait un indicible serrement de cœur, et, s'arrêtant malgré lui, il soupirait profondément.

— Ô mon Dieu ! murmurait-il de temps en temps, il n'y a que toi qui puisses me sauver, mais que ta volonté soit faite, même au cas où tu ne me trouverais pas digne de ta miséricorde.

Et chaque fois qu'il prononçait ces paroles, il se sentait sou-

lagé, et l'on eût dit qu'un poids était enlevé de dessus sa poitrine.

Il marcha pendant toute la journée du samedi, se recommandant ainsi au Seigneur, et, vers le soir, il arriva dans un petit village situé de la façon la plus pittoresque au bord d'une rivière et adossé à une forêt de chênes majestueux.

Là, il s'arrêta pour manger un morceau de pain et boire un verre d'eau ; puis, ce modeste repas terminé, il répéta de nouveau sa prière.

À peine venait-il d'en prononcer le dernier mot, qu'il entendit du bruit derrière lui ; il se retourna et vit, sortant d'une charmille, un vieux charbonnier, noir du haut en bas.

Le charbonnier le regarda avec attention.

— Hé ! jeune homme, lui dit-il, tu me parais bien triste ; on dirait, par ma foi, que tu as le couteau sur la gorge.

— Hélas ! répondit tristement Gottlieb, j'ai bien pis que cela !

— Pis que cela ! c'est difficile ! répliqua le charbonnier.

— Pis que cela, je le répète, reprit Gottlieb, car il ne s'agit pas pour moi de ma mort seulement, mais de ma damnation éternelle.

— Quant à cela, jeune homme, lui dit le charbonnier en secouant la tête, cela, permets-moi de te le dire, dépend de toi ; tant que l'homme vit il est maître de son salut.

Gottlieb secoua mélancoliquement la tête en poussant un profond soupir.

— Voyons, lui dit le charbonnier, raconte-moi ce qui t'est arrivé, et peut-être saurai-je te donner un bon conseil.

Gottlieb hésita d'abord à consentir à cette demande ; mais, voyant le regard bienveillant du vieux charbonnier, il finit enfin par lui ouvrir son cœur.

Puis, le récit terminé :

— Tu vois bien, lui dit-il, que j'appartiens irrémisiblement au démon, puisque je ne puis être sauvé que si je trouve un homme qui joue mieux aux quilles que moi. Or, comment trouverai-je

un homme qui joue mieux aux quilles que moi, puisqu'à tout coup j'abats les neuf quilles ? Le bon Dieu lui-même descendrait du ciel qu'il ne pourrait faire que ce que je fais.

» Au reste, ajouta Gottlieb en levant les yeux au ciel, je n'ai du moins pas longtemps à attendre pour être fixé ; je me suis engagé avec Satan à jouer trois fois la semaine, et nous voilà arrivés au samedi soir sans que j'aie touché une boule ni renversé une quille, et demain à minuit, comme le terme sera expiré, je saurai à quoi m'en tenir. Au reste, j'ai fait serment de ne plus jouer et je tiendrai mon serment.

— Et rien ne pourrait te faire manquer à cette promesse ?

— Rien. Quelque chose qui arrive, c'est fini, je ne jouerai plus aux quilles ni à aucun autre jeu.

— Mon jeune ami, lui dit le charbonnier, le cas est grave, j'en conviens ; cependant il ne faut pas désespérer. Souvent, plus le danger menace, plus le secours est près. Confie-toi à la toute-puissance de Dieu, devant laquelle la toute-puissance du diable n'est que de la défaillance.

— Je le sais bien, je le sais bien, murmura Gottlieb, mais Satan est si rusé !

— Pas tant que tu ne le crois, dit le charbonnier en riant et en montrant ses dents, qui paraissaient d'autant plus blanches que sa figure était plus noire. Tu connais sa dernière histoire avec un chef arabe ?

— Non, répondit tristement Gottlieb.

— Eh bien, voilà ce qui vient de lui arriver. Il avait rendu je ne sais quel service à un scheik arabe, et comme celui-ci lui demandait comment il pouvait payer le service rendu par lui :

» — Je veux tes deux prochaines récoltes, lui dit Satan.

» — Le dessus, ou le dessous ? lui demanda le scheik.

» — Parbleu, dit Satan, le dessus.

» Le scheik sema des pommes de terre, des carottes et des raves, de sorte que Satan eut les feuilles et le scheik les légumes.

» — C'est bien, c'est bien, dit Satan, j'y suis pris cette fois-ci,

mais je ne le serai pas la prochaine : je veux le dessous.

» Le scheik sema du riz, du froment et du maïs, de sorte que Satan eut les racines et lui les fruits.

— Eh bien, dit Gottlieb en frissonnant, il se vengera sur moi, car, avec moi, son traité et bien fait, et il ne s'agit pas du dessus ni du dessous.

— Qui sait ? dit le charbonnier ; voyons, ne vous laissez pas abattre, entrez dans ce village, cherchez une auberge pour y passer tranquillement votre nuit ; puis, le matin, mettez-vous en route toujours confiant en Dieu, ne vous arrêtez qu'au quatrième village que vous rencontrerez sur votre chemin, entrez dans l'auberge qui a pour enseigne : *À l'Épée de l'Archange* ; nous nous y reverrons.

Et après l'avoir encore une fois invité à persévérer dans ses bonnes intentions, il disparut derrière la charmille de laquelle il était sorti.

Gottlieb suivit de point en point son conseil, et, après une nuit plus calme qu'il ne l'eût espéré, il se remit en route vers le village désigné.

Mais au deuxième village, — on se rappelle qu'il devait s'arrêter au quatrième seulement, — mais au deuxième village, il entendit le bruit d'un quillier ; et, en effet, il aperçut à quelques pas de lui un cabaret, avec un jardin ouvert au public.

Le bruit des quilles venait de ce jardin.

Un homme y jouait tout seul, probablement pour s'exercer ou pour passer le temps ; en apercevant Gottlieb, il vint jusqu'au seuil de la porte du jardin, et l'invita à faire une partie avec lui.

Gottlieb fit un pas vers le joueur ; mais, se rappelant aussitôt la promesse qu'il avait faite à Dieu et au vieux charbonnier, il opposa un NON énergique aux instances de l'inconnu, et lorsque celui-ci, par mille paroles séduisantes, commençait à l'ébranler, il s'écria :

— Mon Dieu, prête-moi des forces pour résister à la tentation !

À peine ces paroles étaient-elles prononcées, que la maison, le jardin, le quillier et le joueur de quilles disparaissaient.

Mais si vite qu'il eût disparu, l'homme avait eu le temps de menacer Gottlieb du poing, de sorte que Gottlieb ne douta point que cet homme ne fût Satan en personne.

Gottlieb fit le signe de la croix et se sauva plein d'épouvante.

Il courut ainsi jusqu'à ce qu'il fût arrivé au troisième village, et là, il s'arrêta, tout frissonnant encore de terreur, pour boire un verre de bière et reprendre sa route.

Au bout d'une heure de marche, il arriva au quatrième village, et, s'étant informé de la meilleure auberge, on lui répondit que c'était celle de l'*Épée-de-l'Archange*, ce qui lui prouva que le vieux charbonnier ne s'était pas moqué de lui.

Et, en effet, de loin il vit le vieux charbonnier qui l'attendait sur le seuil.

— Tu as bravement tenu ta parole, mon garçon, lui cria ce dernier, tu as résisté à la tentation, et j'espère que jamais plus tu n'y succomberas. Un peu plus cependant tu cédaï, et alors tu étais perdu sans rémission ; mais heureusement tu t'es servi du bouclier qui résiste aux traits les plus forts et les mieux aiguisés.

» Et maintenant, ajouta-t-il, suis-moi.

Et, au grand étonnement de Gottlieb, le vieux charbonnier l'emmena au jardin et dit au garçon de dresser les quilles.

Gottlieb le regardait avec stupeur.

— À nous deux de jouer maintenant, dit-il au jeune homme, voyons, montre-moi ton savoir-faire. Sois sans inquiétude, pour cette fois je te dégage de ton serment. Prends la boule et joue le premier.

Seulement alors, Gottlieb tout étourdi tourna les yeux vers le quillier, et jeta un cri d'étonnement.

Il venait de compter quinze quilles au lieu de neuf !

— Bon Dieu ! s'écria-t-il tout tremblant, quinze quilles !

— Certainement, mon garçon, répondit le vieux charbonnier, quinze quilles. Nous ne sommes plus en Prusse, où l'on joue avec



neuf quilles seulement, mais en Silésie, où l'on joue avec quinze. Comprends-tu, maintenant ? Le diable a été aussi bête avec toi qu'avec le scheik arabe dont hier je t'ai raconté l'histoire. Maintenant, prends la boule et joue.

Gottlieb prit la boule, tout tremblant, et, selon son pacte avec Satan, abattit neuf quilles.

Mais six restèrent debout.

Alors, à son tour, le vieux charbonnier prit la boule et la lança. Les quinze quilles sautèrent en l'air.

— Toutes les quinze ! s'écria le garçon stupéfait ; par ma foi, quand je vous en ai vu abattre neuf, mon jeune monsieur, j'ai cru que vous aviez gagné, mais je me trompais : vous avez trouvé votre maître.

Des larmes de reconnaissance mouillèrent les yeux de Gottlieb, qui sentit les jambes lui manquer et qui, d'émotion sans doute, tomba évanoui sur la terre.

\*  
\*\*

Lorsque Gottlieb revint à lui, il se trouva, sa valise sous la tête, étendu sur l'herbe molle d'une charmante colline.

Il ouvrit les yeux et regarda avec étonnement autour de lui.

— Mon Dieu, Seigneur ! s'écria-t-il, n'aurais-je donc fait qu'un rêve, et serais-je encore au pouvoir du démon !

Mais, comme il doutait encore, le vent commença de souffler, et la brise roula un papier jusqu'aux pieds de Gottlieb.

Il le ramassa, jeta dessus un regard, et poussa un cri de joie.

C'était son pacte avec l'inconnu.

Deux barres en croix couvraient l'écriture, et sa signature était biffée.

Sanglotant de joie, il s'agenouilla pour remercier Dieu de son salut.

— Et à toi aussi, bon vieux charbonnier, ajouta-t-il, mille fois merci de ton secours ; comment pourrai-je jamais te prouver ma

reconnaissance ?

Une voix puissante comme celle de la foudre s'éleva de la forêt, disant :

— Tiens ta parole, ne joue plus.

Et non-seulement Gottlieb ne joua plus, mais même ne chercha plus à briller par ses habits ou par des tours d'adresse faits pour l'orgueil de celui qui les exécute, mais au contraire, il se distingua de plus en plus par sa modestie et sa piété, de sorte que, comme il avait conservé toute son habileté, chaque patron était fier de l'avoir dans son atelier.

Toutes les personnes auxquelles Gottlieb a raconté l'histoire de son miraculeux salut ont été d'accord que le vieux charbonnier ne pouvait être autre que son patron saint Pierre, qui essaye de faire oublier, en rendant de bons services aux pécheurs, que lui-même, du temps qu'il était homme et apôtre, a eu la faiblesse de renier trois fois Notre-Seigneur.

## La jeunesse de Pierrot

Mes chers enfants,

Si vos parents veulent absolument lire ce conte, dites-leur bien qu'il a été écrit pour vous et non pour eux ; que leurs contes à eux, ce sont : *la Reine Margot, Amaury, les Trois Mousquetaires, la Dame de Montsoreau, Monte-Cristo, la Comtesse de Charny, Conscience et le Pasteur d'Ashbourn.*

Si vous voulez savoir absolument, on est curieux à votre âge, par qui ce conte a été écrit, nous vous dirons que l'auteur en est un nommé Aramis, charmant et coquet abbé qui avait été mousquetaire.

Si vous voulez connaître l'histoire d'Armais, nous vous dirons que vous êtes trop jeunes pour la lire.

Si, enfin, vous nous demandez pour qui Aramis a écrit ce conte, nous vous répondrons que c'est pour les enfants de madame de Longueville, qui étaient de jolis petits princes descendant du beau Dunois, dont vous avez peut-être entendu parler, pendant une de ces époques de troubles dont Dieu nous préserve, et qu'on appelait *la Fronde*.

Maintenant, chers enfants, puisse Aramis vous amuser autant quand il écrit qu'il a amusé vos pères et vos mères quand il conspirait, aimait et combattait, en société de ses trois amis, Athos, Porthos et d'Artagnan.

### CHAPITRE 1<sup>ER</sup>

#### LE SOUPER DES BUCHERONS

Il y avait une fois, mes chers enfants, dans un petit coin de la Bohême, un vieux bûcheron et sa femme qui vivaient dans une chétive cabane, au fond d'une forêt.

Ils ne possédaient, pour toute fortune, que ce que le bon Dieu donne aux pauvres gens, l'amour du travail et deux bons bras pour travailler.

Chaque jour, depuis l'aube jusqu'au soir, on entendait de grands coups de cognée qui résonnaient au loin dans la forêt, et de joyeuses chansons qui accompagnaient les coups de cognée ; c'était le bonhomme qui travaillait.

Quand la nuit était venue, il ramassait sa moisson du jour, et s'en retournait, le dos courbé, vers sa cabane, où il trouvait, auprès d'un feu clair et pétillant, sa bonne ménagère qui lui souriait à travers les vapeurs du repas du soir ; ce qui lui réjouissait fort le cœur.

Il y avait déjà de longs jours qu'ils vivaient ainsi, lorsqu'il advint qu'un soir le bûcheron ne rentra pas à l'heure accoutumée.

On était alors au mois de décembre ; la terre et la forêt étaient couvertes de neige, et la bise, qui soufflait avec violence, emportait avec elle de longues traînées blanches qu'elle détachait des arbres, et qui étincelaient en fuyant dans la nuit. On eût dit, mes enfants, que c'étaient, comme dans vos contes favoris, de grands fantômes blancs qui couraient, à travers les airs, à leur rendez-vous de minuit.

La vieille Marguerite – c'était le nom de la femme du bûcheron – était, comme vous pensez bien, fort inquiète.

Elle allait sans cesse au seuil de la cabane, écoutant de toutes ses oreilles et regardant de tous ses yeux ; mais elle n'entendait rien que la bise qui faisait rage dans les arbres, et ne voyait rien que la neige qui blanchissait au loin le sentier.

Elle revenait alors près de la cheminée, se laissait choir sur un escabeau, et son cœur était tellement gros que les larmes lui tombaient des yeux.

À la voir si triste, tout devenait triste comme elle dans l'intérieur de la chaumine ; le feu, qui d'habitude pétillait si gaie-ment dans l'âtre, s'éteignait peu à peu sous la cendre, et la vieille marmite de fonte, qui grondait si fort tout à l'heure, sanglotait maintenant à petits bouillons.

Deux grandes heures s'étaient écoulées, lorsque tout à coup le refrain d'une chanson se fit entendre à quelques pas de la

cabane. Marguerite tressaillit à ce signal bien connu du retour de son mari, et, s'élançant vers la porte, elle arriva tout juste pour tomber dans ses bras.

— Bonsoir, ma bonne Marguerite, bonsoir, dit le bûcheron ; je me suis un peu attardé, mais tu seras bien contente lorsque tu verras ce que j'ai trouvé.

Et, ce disant, il déposa sur la table, aux yeux de la vieille femme qui en resta tout ébahie, un joli berceau d'osier, dans lequel reposait un petit enfant d'allure si gentille et de forme si mignonne, que l'âme en était toute chatouillée, rien que de le voir.

Il était vêtu d'une longue tunique blanche dont les manches pendantes ressemblaient aux ailes repliées d'une colombe. Un haut-de-chausse d'étoffe blanche comme la tunique laissait à découvert deux petits pieds de gazelle, chaussés de bottines à rosettes et à talons rouges. Autour de son cou s'épanouissait une fraise de batiste finement plissée, et sur la tête il portait un joli chapeau de feutre blanc coquettement incliné sur l'oreille.

De mémoire de bûcheron on n'avait vu de plus gracieuse miniature ; mais ce qui émerveillait fort dame Marguerite, c'était le teint du petit enfant, qui était si blanc, qu'on eût dit que sa tête mignonne avait été sculptée dans l'albâtre.

— Par saint Janvier ! s'écria la bonne femme en joignant les mains, comme il est pâle !

— Ce n'est pas étonnant, dit le bûcheron, il était depuis plus de huit jours sous la neige quand je l'ai trouvé.

— Sainte Vierge ! huit jours sous la neige, et tu ne me dis pas cela tout de suite. Le pauvre petit est gelé !

Et sans plus dire, la vieille femme prit le berceau, le déposa près de la cheminée et jeta un fagot tout entier dans le feu.

La marmite qui n'attendait que cela se mit tout à coup à frémir et à écumer d'une façon si bruyante, que le petit enfant, alléché par l'odeur, se réveilla tout en sursaut : il se leva à demi, huma l'air à plusieurs reprises, fit glisser vivement sa langue effilée sur le bord de ses lèvres, puis, au grand étonnement du vieux et de la

vieille, qui n'en pouvaient croire leurs yeux, il s'élança hors de son berceau en poussant un petit cri joyeux.

Il venait, mes chers enfants, d'apercevoir le souper de nos pauvres gens.

Voler vers la marmite, y plonger jusqu'au fond une grande cuiller de bois, l'en retirer et la porter à sa bouche toute pleine et toute bouillante fut pour lui l'affaire d'un instant ; mais, halte-là ! ses lèvres y avaient à peine touché qu'il jeta la cuiller à terre et se mit à sauter à travers la chambre, en faisant des grimaces tout à la fois si drôles et si piteuses, que le bûcheron et sa femme étaient fort embarrassés, ne sachant s'ils devaient rire ou bien s'ils devaient pleurer.

Notre gourmand s'était brûlé vif.

Cependant, quelque chose rassurait les bonnes gens, c'est que décidément le petit garçon n'était pas gelé, quoiqu'il fût resté blanc comme neige.

Pendant qu'il se démenait ainsi dans la cabane, la vieille Marguerite fit tous les préparatifs du souper ; la marmite fut posée sur la table, et déjà le bûcheron, les manches retroussées, s'apprêtait à lui faire fête, lorsque notre lutin, qui suivait du coin de l'œil tous ses mouvements, vint s'asseoir résolûment sur la nappe, enlaça la marmite de ses petites jambes, et se mit à l'œuvre avec de si belles dents et des mines si joyeuses, que, cette fois, pleinement rassurés sur son compte, le bûcheron et sa femme n'y purent résister.

Ils se mirent à rire, mais d'un rire si fou, que n'ayant pas pris la précaution de se tenir les côtes, comme il faut faire en pareil cas, mes enfants, ils tombèrent à la renverse et roulèrent de ci, de là, sur le plancher.

Quand ils se relevèrent, un quart d'heure après, la marmite était vide, et le petit enfant dormait du sommeil des anges dans son berceau.

— Qu'il est gentil ! dit la bonne Marguerite qui riait toujours.

— Mais il a mangé notre soupe ! repartit le bûcheron, qui était devenu tout sérieux.

Et les bonnes gens, qui étaient à jeun depuis le matin, allèrent se coucher.

## CHAPITRE II

## CE QUE PEUT AMENER LA DÉCOUVERTE D'UN PETIT ENFANT

Le lendemain, la vieille Marguerite se leva bien avant le jour pour aller raconter aux commères du hameau voisin l'histoire du petit enfant.

Au récit merveilleux qu'elle fit, tous les bras tombèrent de surprise, et ce fut parmi les bonnes femmes à qui s'écrierait le plus fort.

Un instant après, toutes les langues étaient en campagne, et le petit jour n'avait pas encore paru à l'horizon, que déjà la nouvelle s'était propagée à plus de dix lieues à la ronde.

Seulement, comme il arrive d'ordinaire, la nouvelle avait pris dans sa course des proportions effroyables : ce n'était plus, comme au point de départ, un petit enfant qui avait mangé le souper des pauvres gens qui l'avaient recueilli ; c'était un ours blanc d'une taille gigantesque qui s'était jeté dans la cabane des bûcherons, et les avait inhumainement dévorés.

Un peu plus loin, et dans la ville qui était la capitale du royaume, la nouvelle avait encore grandi : l'ours blanc qui avait mangé deux vieillards s'était transformé en un monstre gros comme une montagne, qui avait englouti d'une bouchée vingt familles entières de bûcherons avec leurs cognées.

Aussi les bons bourgeois de la ville s'étaient-ils bien gardés de mettre le nez à la fenêtre pour aspirer, comme à l'accoutumée, l'air du matin ; barricadés dans leurs maisons, ils se tenaient blottis au fond de leurs lits et la tête sous la couverture, n'osant souffler ni broncher, tant ils avaient peur.

C'était cependant un tout petit enfant qui causait une si grande terreur ; ce qui vous prouve, mes chers amis, qu'il faut toujours

voir de près les choses avant de s'en effrayer.

Or, ce jour-là, le roi de Bohême devait traverser la ville en grande pompe, pour inaugurer, suivant l'antique usage, la nouvelle session de son parlement : ce qui veut dire tout simplement, mes chers enfants, que Sa Majesté devait réciter un beau compliment à son peuple, afin de recevoir de grosses étrennes.

La circonstance était grave ; il s'agissait de faire décréter le paiement de nouveaux impôts, tous plus absurdes les uns que les autres, mais qui, absurdité à part, devaient produire un assez grand nombre de millions.

Il était encore question de demander quelques petites dotations, l'une pour la fille unique du roi, alors âgée de quinze ans, les autres pour les princes et les princesses qui n'étaient pas nés, mais que le roi et la reine ne désespéraient pas de créer et mettre au monde un jour ou l'autre.

Depuis un mois, matin et soir, le roi s'était enfermé dans son cabinet et, les yeux fixés au plancher, avait fait des efforts inouïs pour apprendre par cœur le fameux discours que lui avait préparé à cette occasion le seigneur Alberti Renardino, son grand ministre, mais il n'avait pu en retenir une seule phrase.

— Que faire ? s'était-il écrié un soir, en tombant affaissé sur son trône, tout haletant des efforts infructueux qu'il avait faits.

— Sire, rien n'est plus simple, avait répondu le seigneur Renardino qui était entré sur ces entrefaites... Voilà !

Et d'un trait de plume il avait réduit le discours de moitié, et augmenté du double, par compensation, le chiffre des impôts et des dotations.

Donc le roi, accompagné d'un nombreux cortège, était sorti de son palais et s'acheminait au petit pas de sa mule vers le lieu de la séance royale.

À sa droite était la reine, étendue tout de son long dans un palanquin porté par trente-deux esclaves noirs, les plus robustes qu'on avait pu trouver.

À sa gauche, montée sur un cheval isabelle, était Fleur-



d'Amandier, l'héritière du royaume et la plus belle princesse qui se pût voir au monde.

Sur la seconde file venait un haut personnage, richement costumé à l'orientale, mais laid à faire peur ; il était bossu, cagneux, et avait la barbe, les sourcils et les cheveux d'un roux si ardent, qu'il était impossible de le regarder en face sans cligner les yeux. C'était le prince Azor, un grand batailleur, toujours en guerre avec ses voisins, et que, par politique, le roi de Bohême avait fiancé la veille à Fleur-d'Amandier. Ce vilain homme avait voulu assister à la cérémonie, afin d'arracher, par la terreur qu'il inspirait, un vote d'urgence sur la dotation de sa fiancée.

À côté de lui marchait le seigneur Renardino, qui riait sournoisement dans sa barbe en songeant aux impôts énormes dont, grâce à lui, le bon peuple de Bohême allait être écrasé.

Le cortège n'avait pas fait cent pas, que la surprise se peignit sur tous les visages. Les boutiques étaient fermées et les rues complètement désertes.

L'étonnement redoubla lorsqu'un héraut vint annoncer au roi que la salle du parlement était vide.

— Par ma bosse ! qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria le prince Azor, qui avait vu le beau visage de Fleur-d'Amandier rayonner de joie à cette nouvelle. Aurait-on voulu, par hasard, me mystifier ?

— Au fait, qu'est-ce que cela signifie, seigneur Renardino, demanda le roi, et pourquoi mon peuple n'est-il pas ici, sur mon passage, à crier comme d'habitude : Vive le roi ?

Le grand ministre, qui ignorait la nouvelle du jour, ne savait que répondre, lorsque le prince Azor, pourpre de colère, lui appliqua sur la joue un soufflet.

Le méchant homme avait vu pour la seconde fois Fleur-d'Amandier sourire sous son voile, et il se croyait décidément mystifié.

— Roi de Bohême, s'écria-t-il en grinçant des dents, cette plaisanterie vous coûtera cher.

Et piquant des deux, il s'enfuit au grand galop de son coursier.

À ces paroles, qui renfermaient une menace de guerre, tous les visages devinrent fort pâles, à l'exception de la joue du seigneur Renardino, qui était devenue fort rouge.

Ce fut bientôt un désarroi général. Le roi et tous les gens de sa suite s'enfuirent vers le palais en criant aux armes, et les trente-deux esclaves noirs, pour courir plus vite, laissèrent sur la place le palanquin de la reine.

Mais, fort heureusement, Sa Majesté, qui croyait assister déjà à la séance royale, s'était profondément endormie.

Récapitulons maintenant les événements qui s'étaient passés.

Un vaste royaume en émoi, un mariage rompu, une déclaration de guerre et une grande reine laissée sur le pavé ; – tout cela parce qu'un pauvre bûcheron avait trouvé la veille un petit enfant au fond d'une forêt.

À quoi tiennent, mes chers enfants, le sort des rois et les destinées des empires !

### CHAPITRE III

#### BAPTÊME DE PIERROT

La scène que nous venons de narrer avait fait une telle impression sur l'esprit du roi, qu'à peine de retour dans son palais, il revêtit sa cotte de mailles, qui était fort rouillée depuis la dernière guerre, et se mit à s'escrimer d'estoc et de taille contre un mannequin costumé à l'orientale, et qui était censé représenter le prince Azor.

Il lui avait passé plus de cent fois son épée au travers du corps, lorsqu'une idée soudaine lui vint à l'esprit ; c'était de faire comparaître par-devant lui le seigneur Bambolino, le maire de la ville, afin de savoir ce que pouvait être devenu son peuple.

Après une visite domiciliaire des plus minutieuses, maître Bambolino fut enfin trouvé sous un amas de bottes de paille, au fond d'un grenier, n'ayant en tout et pour tout sur sa personne qu'une chemise, et si courte que ça faisait peine à voir. Dans la

crainte d'être dévoré, le pauvre homme s'était mis au cou un large collier de cuir hérissé de pointes aiguës, comme les chiens de berger sont accoutumés d'en porter dans l'exercice de leurs fonctions pour tenir messires les loups en respect.

Amené au pied du trône du roi, ce fut à grande peine, tant il grelottait, qu'il raconta l'histoire du monstre et de ses odieux méfaits.

À cette nouvelle, toute la cour fut en l'air ; mais le roi, qui se sentait en humeur de guerroyer, résolut à l'instant même de se mettre en chasse, malgré les représentations du seigneur Renardino, qui prétendait qu'il valait mieux employer la voie diplomatique, et livrer au monstre, jour par jour, tel nombre de sujets qui serait jugé nécessaire à sa consommation.

— À la bonne heure ! avait reparti le roi ; mais réfléchissez bien, seigneur Renardino, qu'en votre qualité de grand ministre, vous serez chargé de la négociation.

Son Excellence avait réfléchi et n'avait pas insisté.

Le roi se mit donc sur l'heure en campagne à la tête de toute sa cour, et sous l'escorte d'autant de gardes qu'il en put réunir.

Fleur-d'Amandier, qui aimait la chasse de passion, s'était jointe au cortège et faisait piaffer avec une grâce toute charmante son blanc destrier, lequel s'en donnait à cœur joie, et faisait feu des quatre pieds, tant il était heureux et fier de porter une si belle princesse.

Quant à la reine, dont l'absence n'avait pas été remarquée depuis le matin, à raison de la gravité des circonstances, elle dormait en pleine rue dans son palanquin.

Le cortège avait chevauché depuis plusieurs heures sans rencontrer âme qui vive, quand tout à coup une pauvre vieille toute déguenillée sortit comme par enchantement du milieu des broussailles qui bordaient la route.

Elle s'avança, appuyée sur un grand bâton blanc, auprès du roi, et, lui tendant la main, elle lui dit d'une voix cassée :

— La charité, mon bon seigneur, s'il vous plaît, car j'ai bien

faim et j'ai bien froid !

— Arrière, vieille sorcière, coureuse de grands chemins ! s'écria le seigneur Renardino ; arrière, ou je te fais arrêter et mettre en prison !

Mais la vieille avait un air si misérable que le roi en fut tout apitoyé et lui jeta sa bourse, qui était pleine d'or.

De son côté, Fleur-d'Amandier glissa sans être vue dans la main de la pauvre jeune femme un magnifique collier de perles qu'elle avait détaché de son cou.

— Prenez ceci, ma bonne femme, lui dit-elle tout bas, et venez me voir demain au palais.

Mais elle avait à peine prononcé ces mots que la vieille mendicante avait disparu, et, chose étrange, le roi retrouvait dans sa poche sa bourse pleine d'or, et le collier de perles étincelait de plus belle au cou de Fleur-d'Amandier.

Il n'y avait que le seigneur Renardino qui avait beau se fouiller de la tête aux pieds, et qui ne retrouvait plus sa bourse, qu'il était cependant bien sûr d'avoir emportée.

À cent pas plus loin, notre troupe fit la rencontre d'un jeune pâtre qui jouait tranquillement de la flûte en veillant à la garde de ses moutons, pauvres bêtes qui avaient grand'peine à trouver sous la neige quelques petits brins d'herbe à se mettre sous la dent.

— Ohé ! l'ami, ohé ! cria le roi, pourrais-tu nous dire de quel côté se tient la bête féroce que nous allons courre ?

— Sire, dit le petit pâtre en s'inclinant respectueusement devant le roi avec une grâce et une aisance qu'on était loin d'attendre d'un jeune garçon d'aussi médiocre condition, Votre Majesté a été trompée, comme bien d'autres ; la bête féroce dont on vous a parlé n'est pas du tout une bête féroce, c'est un petit enfant bien innocent, ma foi, dont un bûcheron a fait hier la trouvaille dans la forêt que vous voyez là-bas, là-bas, derrière ce buisson.

Puis, il se mit à faire au roi la description du petit bonhomme, de la blancheur de son teint, qui était plus blanc que tout ce qu'il

y a de plus blanc au monde, tant et si bien que le roi, qui était un grand naturaliste, conçut tout de suite le projet de conserver le petit phénomène dans un bocal d'esprit-de-vin.

— Nous serions curieux, Fleur-d'Amandier et moi, reprit-il adroitement, de voir un être aussi merveilleux. Voudrais-tu bien, mon petit ami, nous servir de guide ?

— Je suis aux ordres de Votre Majesté, répondit le jeune pâtre, qui, au seul nom de Fleur-d'Amandier, était devenu rouge comme une cerise.

La caravane se remit en marche sous la conduite du jeune guide, et bien lui en prit, car il connaissait si bien les chemins de traverse qui raccourcissaient la route de plus de moitié, qu'au bout d'une heure on arriva devant la cabane du bûcheron.

Le roi descendit de sa mule et frappa à la porte.

— Qui est là ? demanda une petite voix argentine qui partait de l'intérieur de la chaumine.

— C'est moi, le roi !

À ces mots magiques, l'huis s'ouvrit de lui-même, comme la fameuse caverne de feu Ali-Baba, et le petit enfant apparut sur le seuil, son feutre blanc à la main.

Vous auriez été bien empêchés, mes chers enfants, de vous trouver ainsi face à face avec l'un des plus grands rois de la terre. Plus d'un d'entre vous, j'imagine, se serait bien vite blotti dans un coin et couvert le visage de ses deux mains, sauf à écarter un tantinet les doigts pour voir si les rois sont faits comme les autres hommes ; mais il n'en fut pas de même du petit enfant ; il s'avança avec une grâce exquise au-devant de Sa Majesté, posa le genou en terre et baisa respectueusement le pan de son manteau. Je ne sais, en vérité, où il avait appris tout cela. Se retournant ensuite vers Fleur-d'Amandier, qu'il salua le plus galamment du monde, il lui offrit sa petite main blanche pour l'aider à descendre de son destrier.

Cela fait, et sans s'inquiéter du seigneur Renardino, qui attendait de lui même office, notre petit garçon fit un geste des plus

gracieux au roi et à la princesse pour les inviter à s'asseoir.

Le bûcheron et sa femme, qui s'étaient mis à table pour dîner deux heures plus tôt qu'à l'ordinaire, étaient restés cois à la vue d'aussi grands personnages, et le cœur leur battait bien fort.

— Bonnes gens, leur dit le roi, riches et bien riches je vous ferai, si vous voulez m'accorder deux choses : me confier d'abord ce petit garçon, que je veux attacher à ma personne, et me donner ensuite de ce brouet fumant qui a si bonne mine, car j'ai tant chevauché toute la journée que je me meurs de male faim.

Le bûcheron et sa femme étaient si interdits qu'ils ne trouvèrent pas un mot à répondre.

— Sire, dit alors le petit bonhomme, vous pouvez disposer de moi comme il vous plaira, je suis tout à votre service et prêt à vous suivre. Que Votre Majesté daigne seulement m'accorder la faveur d'emmener avec moi ces bonnes gens qui m'ont recueilli, et que j'aime tout autant que si j'étais leur propre fils. Quant à ce brouet, ne vous en faites faute ; j'ose espérer même que vous me ferez l'honneur, tout petit que je sois, de m'accepter pour votre échanson.

— Accordé, dit le roi en frappant amicalement sur la joue du petit bonhomme ; tu es un garçon de grand sens, et je verrai plus tard ce que je puis faire de toi.

Et sur ce, il prit, ainsi que Fleur-d'Amandier, la place du bûcheron et de sa femme, qui ne comprenaient pas qu'un roi fût venu de si loin pour manger leur maigre souper.

Le repas fut des plus gais ; le roi daigna même, dans sa joyuseté, risquer quelques bons mots auxquels le petit enfant eut la courtoisie d'applaudir.

Après le souper, on fit les préparatifs du départ, afin de rentrer au palais avant la nuit. Le bûcheron et sa femme, à qui le roi voulait faire honneur, furent hissés à grand'peine sur la mule du seigneur Renardino, et s'assirent en croupe derrière lui. Le petit enfant sauta lestement sur le dos d'un vieil âne qu'il était allé

chercher dans l'écurie, et qui, en voyant tant de monde, se mit à braire de toutes ses forces, tant il éprouvait de contentement de se trouver en si brillante compagnie. Il n'est pas jusqu'au jeune pâtre qui ne trouvât à s'accommoder tant bien que mal derrière le grand officier des gardes du roi.

On se mit en route en silence, car on avait remarqué que le roi venait de se plonger dans de profondes méditations. Il cherchait, en effet, un nom à donner au petit bonhomme, et, comme d'habitude, il ne trouvait rien.

Mais nous allons laisser la cavalcade continuer son chemin, pour raconter un tout petit événement qui s'était passé au palais pendant l'absence du roi.

Les esclaves noirs, qui s'étaient enfuis lors de l'algarade du prince Azor, réfléchirent bientôt que le seigneur Renardino se ferait un malin plaisir de les faire pendre, s'il apprenait leur désertion. Ils revinrent donc vers le palanquin, le soulevèrent avec précaution et le transportèrent au palais. Là, ils déposèrent tout doucement la reine sur un lit de brocart d'or, et se retirèrent dans l'antichambre, soulagés d'un grand poids.

Or, il faut que vous sachiez, mes chers enfants, que la reine avait la passion des petits oiseaux ; elle en avait de toutes sortes, de toute nuance et de tous pays. Lorsque les jolis prisonniers s'ébattaient dans leur belle cage à treillis d'or et croisaient, dans leurs jeux, les mille couleurs de leur plumage, on eût cru voir voltiger un essaim de fleurs et de pierres précieuses ; et c'était un concert de gazouillements joyeux, de roulades, de trilles éblouissants à rendre fou un musicien.

Mais ce qui vous étonnera, comme j'en fus étonné moi-même, c'est que le favori de la reine n'était ni un bengali, ni un oiseau de paradis, ni quelque autre d'aussi gentil corsage, mais un de ces vilains moineaux francs, grands pillards de grains, qui vivent dans la campagne aux dépens des pauvres gens. Bien que la reine fût très bonne pour lui et lui pardonnât les licences parfois incroyables qu'il se permettait, le petit ingrat n'en regrettait pas

moins sa liberté et becquetait souvent avec colère les vitres qui le retenaient prisonnier. Dans la précipitation que la reine avait mise à se joindre au cortège du roi, elle avait oublié, le matin, de fermer la fenêtre, et crac... notre moineau, profitant d'une si belle occasion, avait pris son vol dans le ciel.

Qui fut bien triste ? Ce fut la reine à son réveil, quand elle ne trouva plus son petit favori ; elle chercha partout dans sa chambre, et, voyant la fenêtre ouverte, elle devina tout.

Elle courut alors à son balcon, et se mit à appeler par son nom et avec les épithètes les plus tendres notre fuyard, qui se donna bien garde de lui répondre, je vous assure.

Il y avait au moins une heure qu'elle appelait son cher pierrot, quand les portes de sa chambre s'ouvrirent avec fracas et donnèrent passage au roi.

— Pierrot ! Pierrot ! s'écria-t-il en bondissant de joie, voilà précisément ce que je cherchais.

— Hélas ! je l'ai perdu, répondit tristement la reine, qui pensait toujours à son oiseau.

— Au contraire, c'est vous qui l'avez trouvé, répliqua le roi.

La reine haussa les épaules, et crut que le roi était devenu fou.

Et voilà, mes chers enfants, comment le nom de Pierrot fut donné à notre héros.

#### CHAPITRE IV

##### AU CLAIR DE LA LUNE, MON AMI PIERROT

Un mois s'était écoulé depuis les derniers événements que nous venons de raconter.

Pierrot, par un prodige qu'il m'est impossible de vous expliquer, grandissait à vue d'œil et si vite, que le roi, tout émerveillé d'un phénomène aussi extraordinaire, avait passé régulièrement plusieurs heures par jour, immobile sur son trône, à le regarder pousser. Notre héros avait su, d'ailleurs, s'insinuer si adroitement dans les bonnes grâces du roi et de la reine, qu'il avait été nommé grand échanson de la couronne, fonction très-délicate à remplir,



mais dont il s'acquittait avec un tact parfait et une habileté sans égale. Jamais la cour n'avait été plus florissante, ni le visage de Leurs Majestés enluminé de plus riches couleurs, au point que c'était entre elles à ce sujet un échange perpétuel de félicitations tant que le jour durait.

Seule entre toutes, la figure blême du seigneur Renardino avait considérablement jauni : c'était l'effet de la jalousie que lui inspirait l'élévation de notre ami Pierrot, qu'il commençait à haïr du fond du cœur.

Le jeune pâtre que nous avons vu servir de guide au cortège avait été fait grand écuyer, et il n'était bruit partout que de sa belle tenue et de sa bonne mine. Chaque fois que Fleur-d'Amandier traversait la grande salle des gardes pour se rendre aux appartements de sa mère, il avait si bon air et paraissait si heureux en lui présentant sa hallebarde, que la jeune princesse, qui ne voulait pas être en reste avec un écuyer si courtois, lui tirait en passant une révérence.

Or, comme le jeune écuyer est appelé à jouer un rôle dans cette histoire, il est bon de vous dire tout de suite, mes chers enfants, qu'il s'appelait Cœur-d'Or.

Le bûcheron et sa femme avaient été nommés surintendants des jardins du palais, et, grâce à Pierrot, recevaient chaque jour, dans la jolie maisonnette qu'ils habitaient, les rogatons de la desserte royale.

Le méchant prince Azor troublait seul tant de bien-être. Le roi lui avait envoyé une magnifique ambassade, chargée de riches présents, pour lui offrir de nouveau la main de la princesse sa fille ; mais le prince, qui était toujours en colère, à en juger par l'état de sa barbe, de ses cheveux et de ses sourcils, qui étaient fort hérissés, avait fait déposer les présents dans son trésor et mettre à mort les ambassadeurs. Après cet exécrationnel attentat, il avait écrit de sa propre main un message au roi, dans lequel il lui faisait à savoir qu'il commencerait contre son royaume une guerre d'extermination au printemps prochain, et qu'il ne se tiendrait

pour content que lorsqu'il aurait haché lui, toute sa famille et tout son peuple menu comme chair à pâté.

Lorsque les premières alarmes que cette nouvelle avait fait naître furent dissipées, le roi avisa aux moyens de pourvoir à la défense de ses États. Il assembla à l'instant même tous les artistes de son royaume, et fit peindre sur les remparts de la ville les figures de monstres et de bêtes féroces qu'il jugea les plus propres à jeter l'épouvante parmi ses ennemis. C'étaient des lions, des ours, des tigres, des panthères qui allongeaient des griffes longues d'une lieue, et qui ouvraient des gueules si larges, qu'on voyait très-distinctement et d'outre en outre leurs entrailles ; des crocodiles qui, ne sachant quel prétexte imaginer pour montrer leurs dents, avaient pris le parti de se promener tout bonnement les mâchoires béantes ; des serpents dont les immenses replis faisaient tout le tour des murailles, et qui semblaient encore fort embarrassés de leurs queues ; des éléphants qui, pour faire parade de leurs forces, se prélassaient gravement avec des montagnes sur le dos ; enfin, c'était une ménagerie comme on n'en avait jamais vu, mais d'un aspect si affreux, que les citoyens n'osaient plus entrer dans la ville, ni en sortir, dans la crainte d'être dévorés.

Cette œuvre de haute stratégie terminée, le roi passa la revue de ses troupes, et ce ne fut pas sans orgueil qu'il se vit à la tête d'une armée composée de deux cents hommes d'infanterie et de cinquante cavaliers. Avec une force aussi imposante, il se crut en état de faire la conquête du monde, et attendit de pied ferme le prince Azor.

Cependant, Pierrot, qui servait en sa qualité de grand échançon à la table du roi, s'était souvent laissé aller à contempler dans une muette admiration les traits si fins et si purs de Fleur-d'Amandier, et il y avait pris tant de plaisir, qu'un beau soir, il sentit quelque chose remuer tout doucement dans sa poitrine, comme un petit oiseau qui s'éveillerait dans son nid ; tout à coup son cœur avait battu si vite, puis si fort, qu'il avait été obligé de porter la main à son pourpoint pour mettre le holà.

— Tiens, tiens, tiens ! s'était-il écrié sur toutes sortes d'intonations, comme fait un homme étonné qui s'étonne encore davantage ; puis, après cette exclamation, il s'était retiré tout pensif, et avait erré toute la nuit, au clair de la lune, dans les jardins du palais.

Je ne sais, mes enfants, quelle folle idée il se mit en tête ; mais, dès le lendemain, il entoura Fleur-d'Amandier des attentions les plus délicates, plaça chaque jour à table devant elle un magnifique bouquet de fleurs fraîchement cueillies dans les serres du palais, et ne cessa de regarder du coin de l'œil la jeune princesse qui n'y prenait garde ; il était si préoccupé qu'il ne savait plus du tout ce qu'il faisait, et commettait dans son service bévue sur bévue : tantôt il laissait choir la poivrière dans le potage du seigneur Renardino ; tantôt il lui enlevait son assiette avant qu'il eût mangé ; une autre fois il versa dans le dos de Son Excellence le contenu d'une aiguière, croyant donner à boire au roi, et enfin, au dessert, il lui jeta en plein sur sa perruque un immense plum-pudding au rhum tout enflammé ; ce qui avait si fort diverti Sa Majesté, que, pour lui donner carrière, on avait bien vite desserré la serviette qu'elle avait, suivant l'habitude, attachée autour de son cou.

— Riez, riez, avait grommelé tout bas le seigneur Renardino ; rira bien qui rira le dernier.

Et, après cette menace, il avait éteint sa perruque et fait semblant de rire comme les autres, mais du bout des dents, comme vous pensez bien.

Quelques jours après, il y eut grand bal à la cour ; le roi, pour intéresser ses sujets à sa querelle contre le prince Azor, avait invité toutes les autorités civiles et militaires du pays.

Jamais on n'avait vu de plus brillante assemblée. Le roi et la reine avaient revêtu pour la circonstance leurs grands manteaux d'hermine semés d'abeilles d'or, et portaient enchâssés dans leurs couronnes royales deux gros diamants qui scintillaient comme des étoiles, mais qui étaient si lourds que Leurs Majestés, la

tête dans les épaules, ne pouvaient broncher.

Ce fut un spectacle vraiment féerique lorsque, sous le feu croisé des lustres et des candélabres, les danses commencèrent ; danses de cour tout éblouissantes d'or, de fleurs et de diamants ; danses de Bohême tout étincelantes de verve, de grâce et de légèreté.

Pierrot fit des prodiges, et plusieurs fois le roi et la reine, n'y pouvant tenir, déposèrent leurs couronnes sur un fauteuil pour l'applaudir tout à l'aise.

Ce fut bien autre chose encore, lorsqu'il vint à danser avec Fleur-d'Amandier. Il fallait voir alors, mes chers enfants, comme il y allait de ses deux bras, de ses deux pieds, de tout son cœur ; comme il franchissait d'une enjambée la grande salle du bal, et revenait ensuite à petits bonds, en sautillant comme un oiseau. Il fallait voir les pirouettes qu'il faisait, et comme il tourbillonnait sur lui-même ; son mouvement était si rapide, que toute sa personne se voilait peu à peu d'une gaze légère, et bientôt se changeait en une vapeur blanche, indistincte, et en apparence immobile. Ce n'était plus un homme, c'était un nuage ; mais il n'avait qu'à s'arrêter court, le nuage se dissipait, et tout à coup l'homme reparaissait.

Toute l'assemblée prit à ce divertissement le plus grand plaisir, et chaque fois que Pierrot disparaissait ou reparaissait, le roi ne manquait pas de s'écrier d'une voix tour à tour inquiète et joyeuse :

— Ah ! il n'y est plus ! — Ah ! le voilà !

Exalté par le succès, notre héros résolut de couronner toutes ses prouesses par un coup d'éclat, c'est-à-dire par le grand écart ; mais, au plus fort de ses exercices, la fatalité voulut qu'il accrochât de l'une de ses jambes la jambe du seigneur Renardino, et patatras, voilà notre grand ministre étendu tout de son long sur le plancher, tandis que sa perruque, lancée à vingt pas de là, vomissait, en tournant sur son axe, des torrents de poudre à rendre aveugle toute l'assemblée.

Le pauvre homme se releva furieux, courut tout droit à sa perruque, qu'il rajusta du mieux qu'il put sur sa tête ; puis, saisissant Pierrot par un bouton de son pourpoint :

— Beau masque, lui dit-il d'une voix que la colère faisait siffler entre ses dents, tu me feras raison de cette insulte.

— Comment ! c'était donc vous ? repartit ironiquement Pierrot.

— Ah ! tu joues la surprise, répliqua Renardino ; voudrais-tu par hasard me faire croire que tu ne l'as pas fait exprès ?

— Oh ! pour cela non, repartit vivement Pierrot, car je mentirais.

— Insolent !

— Plus bas, Excellence ; le roi vous regarde et pourrait s'apercevoir que votre perruque est de travers.

Pour s'assurer du fait, Renardino porta brusquement la main à son front.

— Voyons, reprit Pierrot en reculant d'un pas, ne faites pas tant de poussière ; c'est un duel que vous voulez, n'est-ce pas ?

— Un duel à mort !

— Très-bien ; il ne faut pas rouler vos yeux comme vous faites pour me dire une chose aussi simple. Le rendez-vous ?

— Le rond-point de la Forêt Verte.

— Charmant ! Et l'heure ?

— Demain matin, huit heures.

— J'y serai, seigneur Renardino.

Et, faisant une pirouette, Pierrot vint se placer auprès de la porte d'entrée, où se tenait Cœur-d'Or. Il y était à peine que le jeune écuyer, qui l'avait vu, non sans dépit, danser avec Fleur-d'Amandier, lui laissa tomber sur le pied le bout ferré de sa hallebarde.

— Allons, saute, Pierrot ! lui dit-il en même temps tout bas.

Et Pierrot de bondir, en poussant un cri de douleur, jusqu'au plafond.

À ce nouveau tour de force, les applaudissements éclatèrent

de plus belle. Le roi et la reine se renversèrent en riant sur leur trône, et leurs couronnes, perdant l'équilibre, s'en allèrent rouler comme deux cerceaux dans la grande salle du bal.

Par bonheur, les courtisans étaient là ; ils coururent après. Laissons-les faire, mes chers enfants, c'est leur métier.

Après la danse, la musique eut son tour ; on entendit d'abord de grands airs d'opéra exécutés par les virtuoses les plus célèbres de la Bohême, ce qui n'empêcha pas que la reine ne fût obligée plusieurs fois de pincer le roi qui s'oubliait sur son trône.

Lorsqu'on eut payé le juste tribut d'hommage qui est dû aux grands maîtres, Fleur-d'Amandier se leva de son siège et chanta sans se faire prier. À la bonne heure ! ce fut merveille d'entendre cette voix fraîche et pure, tour à tour voix de fauvette et de rossignol, qui tantôt modulait des sons tristes à faire pleurer, et tantôt éclatait en mille notes joyeuses qui pétillaient dans l'air comme des fusées.

Tout le monde était attendri. La reine sanglotait, Cœur-d'Or, sa hallebarde à la main, pleurait comme un enfant, et le roi, pour dissimuler son émotion, se moucha si fort, qu'il fallut faire le lendemain des réparations aux voûtes du palais.

Lorsque le silence fut rétabli, le roi dit tout bas à la reine :

— Je voudrais bien entendre maintenant une petite chansonnette !

— Y pensez-vous, sire ? une chansonnette !

— Il n'y a que cela qui m'amuse, vous le savez bien.

— Mais, sire...

— Je veux une chansonnette, entendez-vous ; il me faut une chansonnette, ou je vais me mettre en colère.

— Calmez-vous, sire, reprit la reine, qui traitait le roi en enfant gâté.

Et se tournant vers le cercle des dilettantes :

— Messieurs, dit-elle, le roi désire que vous lui chantiez une chansonnette.

Tous les dilettantes se regardèrent stupéfaits, mais aucun

d'eux ne bougea.

Le roi commençait à s'impatienter, lorsque Pierrot, écartant la foule, s'avança jusqu'au pied du trône.

— Sire, dit-il en faisant un profond salut, j'ai composé hier, en votre honneur, une petite chanson : *Au clair de la lune* ; vous plairait-il de l'ouïr ?

— Je veux l'ouïr, en effet, répondit le roi, et incontinent.

À ces mots, Pierrot prit une guitare, et, la tête penchée sur l'épaule, chanta.

Je ne saurais vous décrire, mes chers enfants, l'enthousiasme que cette chanson excita dans la grande salle du bal. Le roi en tré-pigna d'aise sur son trône, et toute la cour battit des mains en faisant chorus.

Pendant toute la soirée, on ne parla pas d'autre chose que de l'air de Pierrot, et les grands virtuoses de la Bohême s'esquivèrent l'un après l'autre, pour aller composer bien vite sur cet air des variations magnifiques que vous ne manquerez pas d'apprendre un jour ou l'autre, mes pauvres enfants.

À minuit, le roi et la reine se retirèrent dans leurs appartements et se mirent au lit ; mais, ne pouvant dormir, ils se dressèrent tous deux sur leur séant et chantèrent à gorge déployée le fameux nocturne, jusque bien avant dans la nuit.

#### CHAPITRE V

#### LE PETIT POISSON ROUGE

Le lendemain matin, sept heures venaient à peine de sonner à toutes les horloges de la ville, que le seigneur Renardino se promenait déjà de long en large au lieu du rendez-vous, le rond-point de la Forêt Verte. Il était accompagné d'un vieux général tant mutilé par la bataille qu'il ne lui restait plus qu'un œil, un bras et une jambe, et encore pas au complet ; ce qui ne l'empêchait pas d'être fort jovial, de friser sa moustache et de redresser fièrement sa taille quand une jolie dame passait près de lui.

La promenade des deux amis durait depuis deux heures, lors-

que le vieux général s'arrêta pour consulter sa montre.

— Mille millions de hallebardes ! s'écria-t-il, il est neuf heures ! Est-ce que ton Albinos ne viendrait pas, d'aventure ? J'aurais été curieux, cependant, de savoir s'il avait du sang ou de la farine dans les veines.

— Tu le sauras bientôt, répondit le grand ministre en grinçant des dents, car je le vois là-bas qui arrive...

Et il serra convulsivement la coquille de son épée.

En effet, c'était Pierrot qui arrivait, accompagné d'un marmiton, lequel portait sous son tablier deux broches à rôtir qu'il avait prises le matin dans les cuisines du roi, et qui étaient si longues que les pointes traînaient par terre à dix pas derrière ses talons.

Lorsque les parties en présence eurent échangé le salut d'usage, les témoins tirèrent les armes au sort.

— Pile ! dit le général, qui jeta en l'air une pièce de monnaie.

— Face ! dit le marmiton.

J'ai gagné, reprit aussitôt le marmiton, qui empocha par distraction la pièce de monnaie du vieux général ; à nous le choix des armes.

Et, prenant les deux broches, il tendit l'une au seigneur Renardino et l'autre à Pierrot.

Les champions s'alignèrent et le combat commença.

Le grand ministre, fort habile en matière d'escrime, s'avança droit sur son adversaire et lui porta en pleine poitrine deux coups de pointe ; mais, chose étrange ! la broche rebondit comme un marteau sur l'enclume et fit jaillir des étincelles du pourpoint de Pierrot.

Renardino s'arrêta, étonné.

Pierrot profita de ce temps d'arrêt pour lui lancer un violent coup de pied dans les jambes.

Ce fut un bien autre étonnement pour Renardino, qui sauta en l'air en hurlant.

— Damnation ! s'écria-t-il, tout écumant de rage.

Et il s'élança de nouveau sur Pierrot, qui se mit à rompre, sans



cesser cependant de harceler son antagoniste.

Le pauvre Renardino était tout écopé ; mais, de son côté, Pierrot courait le plus grand danger ; dans sa marche rétrograde, il avait rencontré un arbre où il se trouvait acculé.

— Je te tiens enfin ! dit le grand ministre, qui, voyant toute retraite fermée à son adversaire, se flattait du malin espoir de le clouer sur l'arbre, comme on fait d'un papillon dans un herbier.

— Attrape ça ! cria-t-il.

Et, se fendant à fond, il lui porta la botte la plus furieuse qu'il pût faire.

Mais Pierrot, qui l'avait vu venir, esquiva le coup en sautant par-dessus sa tête.

La broche de Renardino alla s'enfoncer dans le cœur de l'arbre.

Vite, vite, il se mit en posture de le dégager ; mais Pierrot ne lui en laissa pas le temps, et lui assena, drus comme grêle, de grands coups de pied par derrière.

— Grâce, grâce ! s'écria enfin le malheureux Renardino, je suis mort !

Et, lâchant prise, il se laissa tomber à terre.

En ennemi généreux, Pierrot cessa de frapper, et tendit la main à son adversaire, qui se releva tout honteux, aux éclats de rire des témoins.

— Mille millions de hallebardes ! criait le vieux général, comme il t'a tambouriné, mon pauvre ami ! tu en as au moins pour quinze jours sans pouvoir t'asseoir, et pour un homme de cabinet c'est bien gênant !

— Je vais prendre les devants, disait de son côté le marmiton, pour faire préparer les compresses.

Après maint autre quolibet, nos personnages reprirent chacun de son côté le chemin du palais.

Pendant que ceci se passait, toute la cour était en rumeur. Le roi, qui s'était mis à table pour déjeuner, avait remarqué que le service de vaisselle plate dont la reine lui avait fait cadeau le jour

de sa fête n'était pas à sa place accoutumée et le réclamait à grands cris.

Depuis une heure, écuyers tranchants, cuisiniers, marmitons cherchaient, fouillaient, mettaient tout sens dessus dessous, mais ne trouvaient rien.

— Où est ma vaisselle plate ? criait le roi ; il me faut ma vaisselle plate, et tout de suite, ou je vous fais pendre tous, les uns au bout des autres, dans la cour de mon palais... Çà, voyons, qu'on appelle mon grand échanson !

— Sire, hasarda un marmiton, monsieur le grand échanson est sorti.

— Qu'on me l'amène, mort ou vif, qu'on me l'amène !

— Sire, me voici, dit Pierrot qui entra sur ces entrefaites, et voici en outre les objets que vous réclamez.

Mettant alors la main sous son pourpoint, il en tira six grands plats d'argent qui étaient dans un état affreux à voir, tant ils avaient reçu de horions.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda le roi, rouge de colère.

— Sire, répondit Pierrot, vous vous rappelez l'ordre que vous m'avez donné de faire graver votre chiffre royal sur ces belles pièces d'argenterie...

— Je me le rappelle, en effet, dit le roi.

— Eh bien, ce matin, je les avais emportés pour les remettre à l'orfèvre de Votre Majeté, et, par crainte des voleurs, je les avais placées là sous mon pourpoint, lorsque, chemin faisant, il me revint à l'esprit que le seigneur Renardino, votre grand ministre, m'attendait dans la Forêt Verte pour une affaire d'honneur.

— Une affaire d'honneur ! s'écria le roi. Ah ! c'est très-bien, seigneur Pierrot... mais non, je me trompe, c'est mal, c'est fort mal, monsieur l'échanson... – Vous savez qu'un édit royal défend expressément à nos sujets de se battre en duel.

— En vérité, sire, je l'ignorais.

— C'est bien, c'est bien, je te pardonne pour cette fois, mais

n'y reviens plus, et continue ton histoire.

— Je n'avais pas une minute à perdre, reprit Pierrot, car l'heure fixée pour la rencontre était passée depuis longtemps ; je courus de suite au palais, pris avec moi un marmiton pour me servir de témoin, et, dans ma précipitation, j'oubliai de déposer sur le dressoir votre vaisselle plate.

— De façon que tu t'es battu avec ma vaisselle ?...

— Hélas ! oui, dit Pierrot, et Votre Majesté peut voir que le seigneur Renardino n'y a pas été de main morte.

— Ah ! le brutal ! s'écria le roi ! il me le payera.

— C'est déjà fait, reprit Pierrot.

Et il raconta en grand détail la scène du duel.

Le roi s'ébaudit fort de ce récit, et n'eut rien de plus pressé que de le rapporter à la reine, qui le redit en secret à la première dame d'honneur, laquelle en fit part à voix basse à l'officier des gardes, qui le répéta en confidence à plusieurs de ses amis ; tant il y a, qu'une heure après, le seigneur Renardino était la fable de toute la cour et de toute la ville.

Ce fut bien pis encore lorsque le roi rendit le décret par lequel il nommait Pierrot grand ministre, et ordonnait qu'un nouveau service de vaisselle plate serait acheté aux frais de Renardino.

— C'est bien fait ! c'est bien fait ! criait-on partout, et c'était à qui courrait le plus vite pour mettre des lampions aux fenêtres.

Pendant que toute la ville se réjouissait de sa disgrâce, l'ex-grand ministre était plus mort que vif.

À l'aide du vieux général, il s'était mis au lit en rentrant au palais. Puis il avait été pris de la fièvre, puis, à la nouvelle de sa disgrâce, il était tombé de fièvre en chaud mal, puis il avait eu le délire.

Tantôt il lui semblait voir se dresser devant lui les spectres de tous les malheureux qu'il avait dépouillés pour s'enrichir, et qui, se penchant sur son chevet, lui disaient tout bas, bien bas à l'oreille :

— Rends-nous ce que tu nous a pris ! Rends-nous ce que tu

nous a pris !

Tantôt c'était la vieille mendiante qui lui demandait la charité d'un air moqueur, en lui montrant la bourse pleine d'or qu'il avait perdue six semaines auparavant.

En vain il se dressait sur son lit, les traits contractés, l'œil hagard, pour écarter tous ces fantômes ; ses mains ne rencontraient que le vide, et une voix stridente et railleuse lui criait :

— C'est ainsi que sont punis les hommes méchants et les mauvais cœurs.

Et les mêmes visions lui apparurent toute la nuit, et toute la nuit il entendit les mêmes paroles. Tant il est vrai, mes chers enfants, qu'une conscience irritée ne pardonne jamais.

À quelques jours de là, le roi donna dans son palais, en l'honneur de Pierrot, son nouveau ministre, un gala splendide auquel furent conviés les rois des pays voisins, à l'exception du prince Azor, qui continuait toujours, à petit bruit, ses préparatifs de guerre.

Pierrot était au comble de ses vœux ; assis à la table auprès de Fleur-d'Amandier, il lui débitait les choses les plus bouffonnes du monde, et ne se sentait pas de joie quand il la voyait sourire à ses saillies. Cependant, un observateur eût pu remarquer que la belle princesse devenait tout à coup sérieuse quand, jetant un regard à la dérobée sur Cœur-d'Or, qui était debout derrière son fauteuil, elle le voyait changer de couleur et ronger de dépit le bois de sa hallebarde, qui en était fort endommagé.

Après le repas, le roi congédia ses hôtes, et proposa à la reine une promenade sur le lac. On ne pouvait choisir une plus belle occasion ; le ciel était pur, l'air tiède, l'eau tranquille ; déjà, de toutes parts, la prairie commençait à verdoyer, et l'arbre à babiller ; c'était une véritable journée de printemps.

La famille royale arriva sur le bord du lac, et s'embarqua sur une yole qui s'y trouvait amarrée.

— Tu peux prendre place auprès de nous, dit le roi à Pierrot, qui par respect se tenait à l'écart.

Pierrot ne se le fit pas répéter ; il s'assit près du gouvernail, détacha l'amarre, et la barque, gracieuse comme un cygne qui secoue ses ailes, déploya ses voiles, et s'élança sans bruit et sans sillage sur la surface du lac.

Nos illustres personnages voguaient déjà depuis une demi-heure, lorsque le roi s'écria tout à coup :

— Plie, plie la voile, mon ami Pierrot ; j'aperçois un petit poisson là-bas, dans les eaux de notre barque royale... Il court après nous, en vérité, comme s'il avait quelque chose à nous dire.

C'était en effet un joli poisson rouge, vif et alerte, et qui battait, battait l'eau de ses fines nageoires pour rejoindre au plus vite l'esquif du roi ; et ce ne fut pas long, je vous assure, du train dont il allait.

Fleur-d'Amandier, qui le vit venir, pensa qu'il avait faim, et lui jeta quelques miettes d'un gâteau qu'elle tenait à la main, en lui disant de sa voix la plus douce pour ne pas l'effaroucher :

— Mangez, mangez, petit poisson.

Et le petit poisson de sauter hors de l'eau et d'agiter gentiment sa queue mordorée en signe de remerciement.

À ce moment, le roi dit à voix basse à Pierrot :

— Ami Pierrot, prends le filet, et tiens-toi prêt à le jeter au premier signal que je te donnerai. J'ai envie de manger ce soir ce petit poisson à souper.

Mais le poisson rouge, qui l'avait entendu, se tint prudemment à distance, et, mettant la tête hors de l'eau, il dit, au grand étonnement de ses auditeurs, qui n'avaient jamais entendu de poisson parler :

— Roi de Bohême, de grands malheurs vous menacent, vous avez des ennemis qui conspirent en secret votre perte ; j'étais venu pour vous sauver, mais l'acte de méchanceté que vous méditez à l'encontre d'un petit poisson qui ne vous a jamais fait de mal me démontre que vous n'êtes pas meilleur que les autres hommes, et je vous abandonne à votre sort.

» Quant à vous, Fleur-d'Amandier, si belle et si bonne, quoi

qu'il advienne, comptez sur moi, je veille sur vous.

Contrefaisant alors la voix du roi, le petit poisson cria :

— Pierrot, jette le filet !

Et Pierrot, qui n'attendait que ce signal, lança le filet à l'eau. Je ne sais comment il s'y prit, mais tout à coup la barque chavira, et crac ! nos promeneurs firent naufrage.

Pierrot, qui était excellent nageur, fut le premier qui revint à la surface du lac. Son premier mouvement fut de chercher des yeux Fleur-d'Amandier ; il l'aperçut qui se débattait sous l'eau près de lui, la saisit par les cheveux et l'amena au bord ; tout cela en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le dire.

— Sauvée ! sauvée ! s'écria-t-il en sautant de joie.

Et déjà il faisait en esprit les plus beaux rêves du monde, se voyait pour le moins gendre du roi, lorsqu'en y regardant de plus près, il reconnut que c'était la reine mère qu'il avait sauvée.

Tout désappointé de cette découverte, il allait se précipiter de nouveau dans le lac, quand il vit Cœur-d'Or qui nageait vers le bord, tenant au-dessus de l'eau, avec des ménagements infinis, la belle tête de Fleur-d'Amandier.

— Cœur-d'Or, Cœur-d'Or ici ! Est-ce possible ? s'écria-t-il.

Et, dans sa surprise, il faillit tomber à la renverse sur la reine, qu'il venait de heurter du pied.

Mais comment notre écuyer se trouvait-il là ? allez-vous me demander bien vite, mes chers enfants.

Il y était parce que... parce que Fleur-d'Amandier y était aussi. Quand il vous arrive de vous faire bien mal, ou que vous avez au cœur un gros chagrin, dites, n'est-ce pas votre mère qui est toujours là, la première, pour vous secourir ou vous consoler ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! voilà pourquoi Cœur-d'Or se trouvait sur le bord du lac quand la barque avait chaviré, et pourquoi il avait sauvé la vie à Fleur-d'Amandier.

Quant au roi, il avait été bien puni de sa méchanceté ; il s'était pris dans le filet jeté par Pierrot, et après avoir bu, à son corps défendant, une énorme quantité d'eau, il était parvenu à se mettre

à cheval sur la quille du bateau, et là, il soufflait et criait de toutes ses forces, ni plus ni moins qu'un homme qui se noie. Il y serait encore si Cœur-d'Or ne fût venu en hâte le débarrasser.

De retour au palais, les naufragés changèrent de vêtements, et le roi assembla sa cour.

Pierrot, déjà premier ministre, fut nommé grand amiral du royaume, et Cœur-d'Or armé chevalier.

Après la cérémonie, qui dura longtemps, le roi congédia sa cour, prit une chandelle et monta à sa tour. Il était soucieux.

Arrivé au sommet, il braqua sur son œil droit une lorgnette de nuit, et interrogea successivement les quatre points cardinaux de l'horizon.

L'examen fut long.

— J'ai exploré, dit-il enfin, la plaine en tous sens, et je ne vois rien d'inquiétant, absolument rien. Décidément ce petit poisson est un intrigant qui a voulu se moquer de moi.

Et il descendit le cœur plus léger, rentra dans son appartement, se coucha auprès de la reine, et, soufflant la chandelle, s'endormit sur ses deux oreilles.

#### CHAPITRE VI

#### OUVREZ-MOI LA PORTE, POUR L'AMOUR DE DIEU

Dès son avènement au ministère, Pierrot s'occupa des réformes à introduire dans l'administration du royaume pour améliorer le sort des sujets du roi, qui jusqu'alors s'étaient ennuyés à périr : il fit construire sur la grande place de la foire un théâtre en plein vent dont les acteurs étaient de petites marionnettes, qui agissaient, marchaient et parlaient avec une telle perfection, que les bons bourgeois, qui ne voyaient pas les ficelles, juraient leurs grands dieux que c'étaient des personnages vivants. Il institua ensuite les fêtes du Carnaval, la promenade du Bœuf gras, les bals masqués, et pour faire durer le plaisir plus longtemps, relégua le Carême aussi loin qu'il lui fut possible.

Jamais le royaume n'avait été si heureux ; ce n'était dans

toute la Bohême qu'une grande mascarade et qu'un immense éclat de rire ; le nom de Pierrot était dans tous les cœurs, et l'air *Au clair de la lune* dans toutes les bouches.

Tant de popularité commençait à faire ombrage au roi, qui était jaloux, comme tout bon roi doit l'être, de l'amour de ses sujets ; mais la personne qui enrageait le plus dans son cœur était le seigneur Renardino. Rétabli de ses blessures, il se promenait de long en large dans sa chambre, en méditant d'un air sinistre quelque horrible machination.

Tout à coup sa face grimaça un affreux sourire :

— Oh ! pour le coup, dit-il, je le tiens, il ne m'échappera pas !

Et il courut droit à la chambre du roi.

— Toc, toc, fit-il à la porte.

— Entrez, dit le roi... Eh quoi ! c'est vous, seigneur Alberti ? donnez-vous la peine de vous asseoir... Ah ! ah ! je vois que vous allez mieux maintenant.

— Sire, il ne s'agit pas de moi, mais de vous, dit Renardino d'un ton mystérieux ; de grands malheurs vous menacent.

Le roi devint pâle ; il se rappelait la prédiction du petit poison rouge, qui commençait précisément par ces mots.

— Qu'y a-t-il donc ? fit-il.

— Il y a, reprit Renardino, que Pierrot, votre grand ministre, conspire contre vous ; il y a qu'il doit venir ce soir à huit heures dans ce cabinet, sous le prétexte de vous entretenir, comme à l'accoutumée, des affaires du royaume, mais en réalité pour vous étrangler.

— M'étrangler ! s'écria le roi, qui porta machinalement la main à son cou.

— Vous étrangler net, répéta Renardino en saccadant ses mots ; mais rassurez-vous, je viens vous sauver. Confiez-moi pour aujourd'hui seulement la garde du palais, et quoi qu'il arrive, quelque bruit que vous entendiez ce soir dans l'antichambre de votre cabinet, n'ouvrez la porte pour tout au monde.



— Je m'en garderai bien, répondit le roi.

Une heure après, le seigneur Renardino et le grand officier des gardes du roi se promenaient dans les jardins du palais, et causaient entre eux à voix basse.

— C'est étrange ! disait l'officier des gardes ; et vous m'assurez que c'est pour le service de Sa Majesté...

— Voici l'ordre écrit de sa main.

— C'est bien, seigneur Renardino, j'obéirai.

Caché derrière un massif d'arbustes, un homme, appuyé sur sa bêche, écoutait de toutes ses oreilles. — C'était l'intendant des jardins, notre vieille connaissance, le bûcheron.

Quand les deux interlocuteurs eurent disparu au détour d'une allée :

— Oh ! les scélérats ! s'écria-t-il, les scélérats, qui veulent assassiner ce soir mon pauvre Pierrot ! Courons l'avertir.

Et il fit force de jambes vers le palais.

La nuit était venue, et huit heures sonnaient à l'horloge de la ville quand Pierrot, un grand portefeuille sous le bras, sortit de son appartement en fredonnant une chanson.

Le seigneur Renardino, qui l'entendit, entr'ouvrait doucement sa porte et le vit descendre l'escalier qui conduisait au cabinet du roi.

— Chante, mon bonhomme, chante ! dit-il en se frottant les mains, tout à l'heure, tu danseras !

Et il referma la porte sans bruit.

Mais, à peine arrivé au pied de l'escalier, Pierrot souffla sa chandelle, s'enveloppa d'un manteau couleur muraille qu'il tira de son portefeuille, et vint se blottir avec précaution auprès de la porte qui s'ouvrait sur l'antichambre attenante au cabinet du roi.

— Maintenant, attendons, dit-il.

Et il resta immobile dans l'ombre comme une statue.

L'horloge sonna huit heures et demie, puis neuf heures.

Des voix chuchotèrent dans l'antichambre.

— Déjà neuf heures ! disait l'une ; il ne viendra pas.

— Chut ! reprit une autre, j'entends du bruit.

Les voix se turent.

C'était en effet le seigneur Renardino qui sortait mystérieusement de sa chambre.

— Il est neuf heures, dit-il ; allons voir si le tour est joué.

Il descendit l'escalier à pas de loup, marcha sur la pointe des pieds jusqu'à la porte qui communiquait à l'antichambre, et retenant son haleine, il écouta.

Profond silence.

— Ils l'ont tué, sans doute, dit-il ; tant mieux !

Il lève alors tout doucement le loquet, entre-bâille la porte, risque d'abord la tête, puis un bras, puis une jambe ; il allait entrer tout à fait, quand Pierrot, s'élançant hors de sa cachette, vous le pousse de toutes ses forces jusqu'au milieu de l'antichambre, et referme la porte sur lui.

Ce fut alors un tumulte effroyable de coups, de cris et de juréments.

Les soldats, qui avaient été largement payés, faisaient la chose en conscience.

— Au secours ! on m'assassine ! criait Renardino. Sire, ouvrez-moi la porte ; ouvrez-moi la porte, pour l'amour de Dieu !

Mais le roi, qui avait sa consigne, tirait tous les verrous, et suait sang et eau pour se fortifier dans son cabinet.

C'en était fait de Renardino, si la reine, attirée par le bruit, ne fût accourue en camisole de nuit et son bougeoir à la main. À sa vue, les soldats effrayés s'enfuirent, et le seigneur Alberti, tout éclopé et tout honteux, se sauva dans sa chambre, d'où il put entendre Pierrot, qui chantait en fausset sur l'air que vous savez :

Ouvrez-moi la porte,  
Pour l'amour de Dieu !

CHAPITRE VII  
LE POISSON D'AVRIL

On était au premier avril. Le roi, qui avait passé toute la nuit

à regarder à travers le trou de la serrure de son cabinet, avait eu si froid, si froid, que le matin il tremblait comme la feuille et éternuait à tout rompre. Il battait la mesure contre l'un des pieds de son trône pour se réchauffer, quand il aperçut dans la glace un personnage à figure sinistre qui imitait tous ses mouvements en le regardant de travers.

À cette apparition, il poussa un cri de terreur et porta rapidement la main à la garde de son épée.

Le personnage de la glace exécuta la même pantomime.

Hélas ! mes chers enfants, l'infortuné monarque ne reconnaissait plus sa propre image, et vous vous y seriez trompés vous-mêmes, tant ses cheveux avaient blanchi depuis la veille, tant ses yeux étaient rouges et son nez affreusement enflé !

À ce moment, on frappa à la porte.

— Ouvrez, sire, c'est moi, dit une voix qui était celle du seigneur Renardino.

À cet appel, le roi, marchant à reculons, tira la bobinette et ouvrit.

— En garde, seigneur Alberti, lui dit-il tout bas en désignant de la pointe de son épée l'image menaçante de la glace, qui répétait tous ses mouvements. Encore un conspirateur ! en garde !

Un sourire imperceptible de méchanceté se dessina sur les lèvres minces de Renardino : il crut que le roi était devenu fou.

— Sire, rassurez-vous, dit-il, nous sommes seuls.

— Comment ? reprit le roi, seuls ! et cet homme de mauvaise mine qui est là devant moi, l'épée à la main ?

— Révérence gardée, c'est Votre Majesté.

— Cet homme qui a les cheveux tout blancs, les yeux rouges, le nez violet, qui éternue à faire frémir !

— C'est Votre Majesté, vous dis-je, et la preuve, tenez, c'est que vous éternuez encore.

En effet, l'ouragan faisait rage dans le cerveau du roi ; il n'y avait plus moyen de s'y méprendre.

— Ô mon Dieu ! s'écria le pauvre monarque quand la

bourrasque fut passée, c'était donc moi ! Quelle figure, quels yeux, quel nez !

Et, lâchant son épée, il se couvrit le visage de ses deux mains.

— Seigneur Alberti, reprit-il bientôt d'un ton grave, quoi qu'il arrive désormais, je vous défends expressément de me parler de conspiration.

Il y eut un moment de silence. Renardino semblait embarrassé. Il méditait un assaut, et ne savait comment ouvrir la brèche.

— Sire, dit-il enfin de sa voix la plus nonchalante, en époussetant négligemment du bout des doigts le velours de son pourpoint, aimez-vous le turbot ?

— Si j'aime le turbot ! s'écria le roi, dont les yeux brillèrent soudain de plaisir. Ah ! seigneur Alberti, pouvez-vous me demander si j'aime le turbot ?

— Je me doutais bien que vous l'aimiez, sire, reprit Renardino, car on doit vous en servir un ce soir à souper. Vous vous en réjouissez sans doute ?

Le roi s'en réjouissait si fort qu'il ne put répondre que par un signe de tête à cette question.

— Ah ! tant pis, tant pis ! fit Renardino.

— Et pourquoi tant pis ? demanda le roi.

— Après la défense qu'elle vient de me faire, je n'ose en vérité dire à Votre Majesté...

— Dites, dites toujours, je vous l'ordonne.

— Eh bien...

— Eh bien ?

— Ce turbot est empoisonné !

À ces mots, le roi poussa une exclamation d'horreur et trébucha sur ses jambes ; mais il se remit un instant après, et, se penchant à l'oreille de Renardino, il lui dit à voix basse :

— Je n'ai pas été maître de ma première émotion, mais je m'en doutais.

— Ah bah ! s'écria Renardino stupéfait, vous savez qui a fait empoisonner ce turbot ?

— Oui, je le sais, répondit le roi ; mais parlez plus bas, il a l'ouïe si fine qu'il pourrait vous entendre.

— Oh ! pour cela, il n'y a rien à craindre, car je viens de l'apercevoir qui traversait la cour pour se rendre aux appartements de la reine.

— Vous l'a... vez vu traverser la cour ? demanda le roi, qui devint tout à coup bègue de terreur, et vous êtes sûr que c'était lui ?

— Lui-même.

— Le petit poisson rouge ?

— Le petit poisson rouge ! Mais non, sire, votre grand ministre Pierrot.

— Pierrot !

— Comment ! ce n'était donc pas Pierrot que vous soupçonniez ?

— Si fait, si fait, repartit le roi, qui ne voulait pas que Renardino pût mettre en doute sa pénétration, et cependant, après ce qui s'est passé hier dans l'antichambre de mon cabinet, j'aurais pensé...

— Qu'il était mort, n'est-ce pas ? Détrompez-vous, la reine en a ordonné autrement, et il vit encore.

— La reine ? Et de quel droit la reine se mêle-t-elle maintenant des affaires d'État ?

— Ah ! ah ! repartit en ricanant Renardino, vous en êtes là ! Quoi ! Votre Majesté ignore-t-elle ce qui n'est un secret pour personne d'un bout à l'autre de la Bohême, que la reine aime Pierrot et veut l'épouser ?

— L'épouser ! s'écria le roi, et moi, et moi donc !

— Vous, sire, on doit vous faire manger du turbot ce soir à souper.

— Par ma barbe ! s'écria le roi, dont le bon sens naturel se révoltait aux calomnies de Renardino, ce que vous dites là est horrible, et je n'y saurais croire. Avez-vous des preuves ?

— Des preuves ! ah ! vous me demandez des preuves !

— Mais, sans doute.

— Eh bien ! écoutez-moi et répondez. — Qui a fait chavirer, il y a huit jours, votre barque royale ?

— Ah ! ça, c'est Pierrot, je ne puis pas dire une chose pour une autre, c'est Pierrot.

— Très-bien ! mais vous a-t-il au moins porté secours quand vous êtes tombé dans le lac ?

— Vous me demandez s'il m'a porté secours ? dit le roi qui cherchait à rassembler ses souvenirs, non, je ne pense pas ; mais, attendez donc, je me rappelle que, loin de là, il m'a jeté le filet sur la tête, et, sans notre écuyer Cœur-d'Or, qui s'est trouvé par hasard sur le bord du lac, je me noyais certainement...

— Ainsi, vous reconnaissez que Pierrot voulait vous noyer ?

— Je ne dis pas cela, répondit le roi, et cependant...

— Cependant, il vous a planté un filet sur la tête, tandis qu'il se jetait à l'eau pour sauver la reine.

À ce rapprochement perfide, un nuage passa sur les yeux du roi.

— Ah ! vous y voyez clair enfin ! s'écria Renardino ; eh bien ! courez maintenant à l'appartement de la reine, où Pierrot va se rendre. Écoutez un moment aux portes, et vous en saurez bientôt aussi long que le dernier de vos sujets.

Le roi prit la balle au bond, et s'élança hors du cabinet.

La reine vaquait en ce moment avec tant d'attention aux soins de sa volière bien-aimée, qu'elle n'aperçut pas le roi qui entrait dans sa chambre par une porte dérobée, et se cachait tant bien que mal, vu son embonpoint, derrière une épaisse portière de velours.

Après avoir rempli d'une eau liquide les jolis godets de cristal, suspendu çà et là aux fils d'or de la cage mille friandises des plus agaçantes, elle s'amusait à contempler en silence tous ces charmants oiseaux qui voletaient, sautillaient, butinant par-ci, butinant par-là, bruyants, animés comme une ruche en travail, lorsque tout à coup un cri aigu la fit tressaillir.

— C'est lui ! s'écria-t-elle joyeuse ; et elle courut à son bal-

con pour appeler le petit oiseau qu'elle avait perdu, et qui, depuis quelque temps, revenait chaque jour, à la même heure, gazouiller sous les fenêtres de sa belle maîtresse.

— Viens ici, lui dit-elle en froissant dans sa main un gros biscuit qui s'éparpillait en miettes d'or sur le balcon. — Viens ici, mon petit Pierrot !

À ces tendres paroles, le roi poussa dans sa cachette un sourd gémissement.

La reine eut peur, se détourna brusquement et aperçut le grand ministre Pierrot qui venait d'entrer, et qui s'inclina profondément devant elle.

— J'ai l'honneur d'annoncer à Votre Majesté, dit-il, qu'un pêcheur du lac vient d'apporter au palais un magnifique turbot pesant plus de deux cents livres.

— C'est bien, seigneur Pierrot, repartit la reine ; vous le ferez mettre au bleu, et vous le placerez ce soir sur la table devant le roi. Vous savez qu'il en est friand.

Pierrot salua et sortit. La reine se précipita de nouveau sur son balcon, mais le petit oiseau avait disparu.

De son côté, le roi rentrait dans son cabinet dans un état impossible à décrire.

— Seigneur Alberti, dit-il, je sais tout ; mais, de par ma couronne, ils mourront tous deux ! Empoisonner une si belle pièce, un turbot qui pèse deux cents livres, quelle horreur ! Faites venir sur l'heure tous les chimistes de la capitale, de ceux-là qu'on appelle les princes de la science, et qu'on m'apporte le poisson.

Lorsque les chimistes, au nombre de vingt, furent réunis dans le cabinet :

— Messieurs, leur dit le roi, veuillez procéder à l'analyse de ce turbot qui est devant vous, et déterminer la nature du poison qu'il renferme.

— Ce turbot est empoisonné ? demandèrent-ils tout d'une voix.

— Oui, messieurs, ce turbot est empoisonné.

— Ah ! très-bien ! firent-ils.

Et incontinent ils se mirent à l'œuvre.

Pendant le cours de l'opération, Renardino était fort agité, il tremblait que la ruse qu'il avait imaginée pour perdre Pierrot ne fût découverte. Aussi quels ne furent pas son étonnement et sa joie quand, l'analyse terminée, les savants proclamèrent, à l'unanimité, que les organes du turbot soumis à leur examen recélaient vingt sortes de poisons.

Les vingt chimistes avaient trouvé chacun un poison différent.

Cela fait, les princes de la science saluèrent et se retirèrent gravement à la queue-leu-leu.

Deux heures après, Renardino remettait en grand cérémonial à Pierrot les lettres patentes du roi qui lui intimaient l'ordre de préparer immédiatement ses bagages, et de se rendre à la cour du prince Azor pour négocier un traité de paix. C'était tout bonnement un arrêt de mort.

Le même jour, la reine fut arrêtée, malgré les larmes de Fleur-d'Amandier, et conduite, sous bonne escorte, dans une vieille tour située à l'extrémité de la ville.

Or, tous ces événements étaient l'effet de la méchanceté de Renardino : il avait entendu plusieurs fois, le matin, la reine appeler, sur le balcon, son petit oiseau, et il avait mis à profit cette circonstance pour exciter la jalousie du roi, déjà éveillée par le récit perfide de la catastrophe du lac.

Le turbot empoisonné était une fable de son invention ; mais cette fable est restée célèbre dans le pays, et s'y reproduit encore chaque année à pareil jour, sous le nom bien connu de poisson d'Avril.

Vous voilà avertis, mes chers petits rois de Bohême ; méfiez-vous, ce jour-là, des Renardino.

#### CHAPITRE VIII

#### MA CHANDELLE EST MORTE, JE N'AI PLUS DE FEU

Après la lecture du message royal, Pierrot se mit à réfléchir ;



il était clair qu'en l'envoyant à la cour du prince Azor, on avait de fort méchants desseins sur sa personne.

— Mais, bast ! dit-il en faisant claquer ses doigts, nous verrons bien !

Et il monta en chantonnant dans sa chambre, où il passa plus de deux heures à sa toilette, ce qui ne lui était jamais arrivé.

Avant de partir, il voulut prendre congé du roi, qui lui ferma la porte au nez, comme on fait aux courtisans en disgrâce ; il monta aux appartements de Fleur-d'Amandier pour emporter au moins dans son cœur l'écho d'une voix adorée.

— Au large ! lui cria Cœur-d'Or, qui mit sa lance en arrêt : on ne passe pas !

Force fut à Pierrot de se retirer ; il descendit alors dans les jardins du palais, et embrassa tendrement le bûcheron et sa femme, qui lui remirent, les larmes aux yeux, un panier rempli jusqu'à l'anse de provisions de bouche de toutes sortes.

— Bonne chance, monsieur l'ambassadeur, lui cria le seigneur Renardino, qui épiait son départ accoudé sur une fenêtre du palais ; mille compliments de ma part au prince Azor.

— Je n'y manquerai pas, monsieur le grand ministre, répondit Pierrot, qui ne voulut pas avoir le dernier avec un seigneur si poli.

Et, tournant les talons, il se mit bravement en route le panier au bras.

Pas n'est besoin de vous dire, mes chers enfants, les haltes nombreuses qu'il fit tout le long du chemin ; chaque fois qu'il rencontrait un vert tapis de gazon, il s'asseyait à la manière orientale, étendait devant lui une petite nappe blanche comme neige, déposait sur cette nappe un énorme pâté de mine fort appétissante, qu'il flanquait de deux bouteilles de vin de Hongrie, puis il mangeait et buvait à même du meilleur de son cœur, si bien qu'à moitié route, ses provisions étaient épuisées et son panier vide.

— Maintenant, dit-il, pressons le pas.

Et il se mit à faire de si grandes enjambées que le soir même il arriva à la cour du prince Azor.

Le moment était mal choisi ; tout le palais était sens dessus dessous ; le prince Azor avait avalé à souper une arête de poisson, et, dans sa fureur, il venait d'étrangler de ses propres mains un célèbre médecin qui n'avait pu la lui retirer du gosier.

Toutefois, comme la mort violente du médecin ne l'avait pas débarrassé du mal qui le tourmentait, l'idée lui était venue d'employer un moyen plus doux : c'était de faire avaler à son premier ministre une arête en tout point semblable à celle qu'il avait avalée lui-même, et de tenter sur le gosier de Son Excellence toutes les expériences que la science pourrait imaginer. Il allait donc faire appeler son premier ministre lorsque notre voyageur fit son entrée, introduit par l'officier de service.

— Qui es-tu ? lui demanda le prince, que la circonstance de l'arête obligeait de parler du nez. Qui es-tu, pour oser te présenter devant moi ?

— Je suis Pierrot, répondit notre héros, ambassadeur de Sa Majesté le roi de Bohême, et je viens à cette fin de négocier auprès de Votre Altesse un traité de paix.

— Par ma bosse ! reprit le prince, tu ne pouvais arriver plus à propos. Mieux vaut, après tout, que ce soit toi que mon premier ministre. Assieds-toi à cette table... très-bien... maintenant, mange ce poisson qui est devant toi, et surtout aie soin d'en avaler toutes les arêtes, toutes, entends-tu bien ? ou je te fais tuer comme un chien.

Pierrot, qui était fort affamé, ne se le fit pas dire deux fois ; il se mit à l'œuvre, et de tel appétit, que l'énorme brochet qui tout à l'heure envahissait la table tout entière, disparut en un clin d'œil, comme par enchantement. Il ne restait plus que la grosse arête. Pierrot, relevant sa manche, la prit entre le pouce et l'index, l'insinua délicatement dans sa bouche, fit un grand effort, puis une grimace, et l'avalait net.

— Prince, dit-il alors du ton d'un escamoteur qui vient d'en-

voyer sa dernière muscade aux grandes Indes, c'est fait !

— Impossible ! dit le prince Azor, qui l'avait regardé faire avec attention. Allons, avance ici et ouvre la bouche... C'est prodigieux ! ajouta-t-il quand il eut exploré avec une lumière tous les coins et recoins de la mâchoire de Pierrot... Elle n'y est plus ! Ma foi ! je me risque.

Et, sur ce, il aspira une grosse bouffée d'air, fit un effort accompagné d'une affreuse grimace, et l'arête qu'il avait dans le gosier passa.

— Je suis sauvé ! s'écria-t-il, je suis sauvé ! Ah ! ah ! l'ami, tu viens de me rendre un très-grand service. Eh bien, pour te récompenser, je te laisse libre de choisir le genre de mort qui te sera le plus agréable ; tu vois que je suis bon prince.

— Sire, reprit Pierrot, je n'attendais pas moins de votre bonté ; mais Votre Altesse fera mieux de choisir elle-même ; je m'en rapporte entièrement à elle.

— Ah ! tu veux railler, mon mignon, repartit le prince. Eh bien, m'est avis qu'après t'avoir vu manger de si bon appétit tout à l'heure, il serait curieux maintenant de te voir mourir de faim.

Quelque empire que notre héros conservât sur lui-même, il ne put s'empêcher de tressaillir à ces paroles. Mourir de faim, se dit-il à lui-même, je n'y avais pas songé.

Il allait peut-être se dédire, quand le prince Azor donna l'ordre à ses gardes de l'enfermer dans un des caveaux du château.

Ce caveau était, mes chers enfants, une affreuse prison dans laquelle l'air et la lumière ne pénétraient qu'à travers une ouverture fort étroite garnie d'une treillis de fer, et qui, par sa disposition, ne permettait pas au malheureux prisonnier d'apercevoir le plus petit coin du ciel.

Tout l'ameublement consistait dans un méchant grabat, une escabelle, une cruche de terre et un mauvais chandelier en fer dont le geôlier renouvelait soir et matin la lumière.

Lorsque la porte du cachot fut refermée sur lui, Pierrot, qui était fatigué de la longue course qu'il avait faite, se coucha sur le

lit et s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

Le lendemain matin, au petit jour, il fut réveillé en sursaut par un grincement aigu accompagné d'un cliquetis de clefs.

C'était la porte qui roulait sur ses gonds rouillés et le geôlier qui entraît.

— Tenez, camarade, dit celui-ci, voilà de l'eau fraîche que je viens de puiser à la fontaine. Je ne vous donne pas de chandelle, car je vois que vous n'avez pas même allumé celle que j'avais mise hier dans le chandelier.

Pierrot se frappa le front, comme fait un homme qui trouve une idée, mais ne répondit pas.

Le geôlier sortit, ferma la porte à triple verrou, et, lorsque le bruit de son pas se fut éteint dans le corridor, notre prisonnier sauta à bas de son grabat, saisit avidement la chandelle, et suif et mèche, il dévora tout.

Cela fait, il prit l'escabelle, la plaça dans le pâle rayon lumineux qui descendait du soupirail, et se mit à sculpter dans une pièce de bois, à l'aide d'un canif qu'il avait emporté, un délicieux jouet d'enfant ; le soir, le morceau de bois était devenu un petit pantin qui, par le moyen d'une ficelle, frétillait des pieds et des mains d'une façon charmante.

— Dieux ! que c'est gentil ! s'écria le guichetier qui venait d'entrer, et dont la figure rubiconde s'était épanouie comme une pivoine à l'aspect de la jolie marionnette ; il faut me donner ça, camarade, pour amuser mon petit garçon.

— Volontiers, dit Pierrot, et je lui en ferais d'autres encore, et de plus beaux, si je voyais plus clair en travaillant, mais cette prison est si sombre...

— Qu'à cela ne tienne, mon prisonnier, répondit le geôlier, qui n'y voyait que du feu ; je vais vous apporter tant de luminaire que vous y verrez clair comme en plein midi.

Cinq minutes après, Pierrot avait cinq ou six paquets de chandelles, et vous savez maintenant aussi bien que moi, mes enfants, ce qu'il en fit. J'ajouterai seulement que, quand son garde-

manger s'épuisait, il allait chanter à travers les fentes de la porte :

Ma chandelle est morte,  
Je n'ai plus de feu...

Et le bon guichetier accourait de toute la longueur de ses jambes pour renouveler sa provision.

Quinze jours s'écoulèrent ainsi, et la quantité de jouets fabriqués par Pierrot était si grande, que le geôlier en fit commerce et loua dans la ville une boutique devant laquelle les petits enfants restaient ébahis du matin au soir, ne pouvant jamais ouvrir des yeux assez grands pour admirer d'aussi belles choses.

Cependant le prince Azor voulut un jour savoir ce qu'était devenu son prisonnier il prit une torche, descendit au cachot, et faillit tomber à la renverse en le retrouvant plein de vie.

— Comment ! drôle, tu n'es pas mort ?

— Dieu merci, je me porte bien, répondit Pierrot.

— Ah ! tu te portes bien, repartit le prince d'une voix menaçante. Eh bien ! tant mieux, nous allons rire.

Et il sortit de la prison.

Or, je dois vous dire, mes enfants, que le prince Azor, qui avait lu, la veille, les aventures de l'*Adroite Princesse*, un conte de fée des plus jolis, s'était mis à rire de tout son cœur à la description d'un horrible supplice dont cette histoire fait mention ; il avait même tant ri, qu'un instant il avait senti son arête qui lui remontait au gosier. Depuis cette lecture, il n'avait pu ni manger ni dormir, tant il était impatient de faire l'épreuve de ce genre de mort sur l'un de ses sujets.

Pierrot n'étant pas mort, l'occasion était des plus belles.

À l'instant même, et par ses ordres, un tonneau est amené au château, hérissé à l'intérieur de pointes d'acier fines comme des aiguilles, et transporté au sommet d'une haute montagne située aux portes de la ville.

Dans le même temps, Pierrot était extrait de sa prison, conduit au haut de la montagne, et là, le bourreau, le prenant par la main,

le priait le plus poliment du monde d'entrer dans l'intérieur du tonneau.

— Il entrera, il n'entrera pas ! criait le populaire, qui était accouru en foule pour assister à cette représentation extraordinaire.

Pierrot entra.

Quand tout fut prêt, le prince Azor, du haut de l'estrade où il était assis, donna la signal, et le bourreau poussa du pied le tonneau sur la pente de la montagne.

À la vue de cette avalanche humaine qui roulait sur elle-même avec une rapidité effrayante, bondissait de rocher en rocher, emportant avec elle tout ce qu'elle rencontrait sur son passage, il se fit dans la foule un morne silence, interrompu bientôt par les pleurs et les gémissements des petits enfants, qui ne pouvaient se consoler de voir aussi méchamment mettre à mort l'homme blanc qui faisait des jouets si jolis. Mais quelle ne fut pas la surprise générale, quand, arrivé à la base de la montagne, le tonneau se fendit tout à coup en deux et que Pierrot en jaillit, armé de pied en cap, comme autrefois Minerve du cerveau de Jupiter. Oui, mes enfants, armé de pied en cap, avec une cotte de mailles du plus fin acier, et dans l'attirail d'un preux chevalier qui entre en lice. C'était un vêtement de dessous qu'il avait pris par précaution avant son départ pour la cour du prince Azor. Quant à son pourpoint, dont il ne restait ombre sur sa personne, il pendait en lambeaux aux mille pointes de fer du tonneau.

— Hourras ! hourra ! cria le peuple, lorsqu'il fut revenu de sa stupeur.

— À bas le prince Azor ! criaient les petits enfants, qui tré-pignaient des pieds et battaient des mains, tant ils étaient heureux de voir leur cher Pierrot encore en vie.

Pendant ce temps, le prince Azor se démenait furieux sur l'estrade et envoyait ses gens d'armes pour se saisir de la personne de Pierrot. Il aurait bien voulu renouveler l'épreuve, mais le tonneau était en pièces et le peuple murmurait si fort que, pour éviter

une émeute, il crut prudent de rentrer de suite au château.

Pierrot fut réintégré dans sa prison ; il n'y était pas depuis une heure, que le geôlier lui remit de la part des petits enfants de la ville, qui s'étaient cotisés pour l'acheter, un habillement complet en tout point semblable à celui qu'il avait perdu. Pierrot fut si touché de cette marque d'intérêt, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Il bénit les petits enfants dans son cœur et jura de les aimer toute sa vie.

Il avait à peine attaché sur sa poitrine le dernier bouton de son pourpoint, qu'un homme entra dans son cachot et lui fit signe de le suivre. C'était encore le bourreau.

Pierrot répondit par un autre signe qu'il était prêt à obéir. Tous deux se mirent en marche à travers les sombres souterrains du château, montèrent, descendirent de nombreux escaliers et débouchèrent enfin sur une cour au milieu de laquelle était une fosse, et au fond de cette fosse un ours blanc dont la férocité était proverbiale à plus de vingt lieues à la ronde.

Arrivés à la balustrade en fer qui entourait la fosse et l'ours, le bourreau s'arrêta, tira de sa poche une échelle de corde, l'attacha fortement à l'un des barreaux de la balustrade, et fit signe à Pierrot de descendre.

Pierrot descendit.

L'ours, qui dormait profondément, ne l'entendit pas ; seulement, à cette senteur de chair fraîche qui lui arrivait dans son sommeil, il releva paresseusement la tête et tint ses narines en arrêt.

Tout à coup ses yeux se dilatèrent et lancèrent deux sombres éclairs.

Pierrot venait de toucher le sol, et l'échelle de corde était retirée.

Au lieu de s'élancer d'un bond sur sa proie, comme une bête mal apprise, l'ours fit semblant de n'avoir rien vu ; il se leva lentement de terre, détira l'un après l'autre ses membres engourdis, puis, se dressant sur ses pattes de derrière, il s'avança à petit

bruit, balançant sa tête et affectant les dehors les plus honnêtes du monde. Il avait un extérieur si candide, un air si bonhomme, qu'en le voyant, mes chers enfants, vous n'auriez pas manqué, j'en suis sûr, de lui faire une belle révérence.

Mais Pierrot, qui savait les ours par cœur, ne se laissa pas prendre à ces mines hypocrites ; il se coucha par terre tout de son long, retint son haleine et fit le mort.

L'ours s'approcha, examina quelque temps d'un œil soupçonneux ce corps qui gisait inanimé sur le sol, le flaira, le tourna et le retourna en tous sens, puis, jugeant que c'était un cadavre, il fit un geste de dégoût, et revint se coucher dans sa tanière du même pas qu'il était venu.

Lorsqu'il fut endormi, Pierrot se leva tout doucement, s'avança sur la pointe des pieds vers notre animal, et, tirant son petit couteau de sa poche, lui coupa proprement la tête avant que la pauvre bête eût eu le temps de se réveiller. Il alluma ensuite un grand feu de paille, découpa et fit rôtir de délicieux beefsteaks d'ours dont il mangea toute la nuit et les jours suivants sans interruption.

Une semaine après, le prince Azor courut à la fosse.

— C'est bien, mon bel animal ! dit-il à l'ours, qui se dandinait devant lui, j'étais bien sûr que tu n'en ferais qu'une bouchée.

— Salut au prince Azor ! répondit l'ours qui ôta sa tête et montra aux regards de son interlocuteur la figure enfarinée de Pierrot.

— Malédiction ! s'écria le prince, ce n'est pas l'ours qui l'a mangé, c'est lui qui a mangé l'ours !

#### CHAPITRE IX

#### TRAHISON DE RENARDINO

La situation du prince Azor vis-à-vis de Pierrot devenait de plus en plus fausse et ridicule.

— Il faut, dit-il en s'éveillant le lendemain, que je l'extermine aujourd'hui de ma propre main, ou j'y perdrai mon nom



d'Azor.

Soudain il arme son bras d'un magnifique cimenterre turc, dont lui avait fait présent le grand sultan Mustapha, force Pierrot à se mettre à genoux devant lui, et, brandissant son glaive, lui décharge sur la nuque un coup terrible.

La tête disparut.

À la vue d'un si haut fait d'armes, le prince Azor ne put réprimer un mouvement d'orgueil, et, se campant fièrement sur la hanche, le cimenterre au poing, il posa quelque temps immobile devant ses gens d'armes.

— A-t-il bientôt fini ? murmurait tout bas le bourreau, que cet exercice académique commençait à impatienter. — Sire, dit-il un instant après, excusez-moi si je vous dérange, mais je dois vous dire que la tête de votre prisonnier a disparu.

— Eh ! ventrebleu ! je le sais bien, repartit le prince, qui se cambra de plus belle.

— Mais ce que vous ne savez pas peut-être, reprit le bourreau, c'est qu'il est impossible de la retrouver.

— Allons donc, vous plaisantez...

Et, quittant sa pose héroïque, le prince Azor se mit lui-même en quête, mais ne trouva rien.

Tout à coup ses cheveux roux se dressèrent sur sa tête, et ses yeux devinrent fixes de terreur ; il venait d'apercevoir quelque chose comme des yeux, un nez et un bouche qui sortaient petit à petit du milieu des épaules de sa victime, et reprenaient tranquillement leur place accoutumée. C'était la tête qu'il cherchait, cette même tête qu'il croyait avoir coupée, mais que Pierrot, par un procédé connu de lui seul, avait subtilement rentrée saine et sauve dans les profondeurs de son pourpoint.

À cette vue, le prince Azor comprit qu'il avait été stupide, et son humiliation fut telle, qu'il laissa tomber son cimenterre, dont la lame se brisa comme verre sur le pavé, tant elle était de pur acier.

— Sire, dit alors le bourreau, voulez-vous que cet homme

périsse ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! laissez-moi faire, je veux être pendu s'il en échappe cette fois.

— Topez là, mon brave, dit Pierrot en lui frappant dans la main ; c'est convenu.

À l'instant même, la potence fut dressée dans la cour du château, et Pierrot hissé sur la plate-forme, dont le plancher devait, à un signal donné, manquer sous ses pieds.

Quand il eut terminé ces préparatifs, l'exécuteur monta à l'échelle une corde à la main. Arrivé au-dessus de la plate-forme, il fit au chanvre un nœud coulant, et se pencha pour l'attacher au cou du patient ; mais, au moment où il y pensait le moins, notre héros le prit brusquement par la taille et lui chatouilla si fort les côtes de ses deux mains, que le pauvre diable, saisi d'un accès de fou rire, lâcha la corde qu'il tenait pour ne pas tomber.

Prompt comme l'éclair, Pierrot s'en saisit, la lui passe pres-tement au cou, puis d'un pied renverse l'échelle, de l'autre fait chavirer le plancher de la plate-forme, et le bourreau, qui riait toujours, se trouva pendu.

— Allons, mon brave homme, lui dit-il, vous avez perdu.

À cet étrange dénoûment, le prince Azor, écumant de rage, allait se précipiter sur Pierrot pour lui percer le flanc de son poignard, quand un homme, couvert de poussière et ruisselant de sueur, entra dans la cour du château, arrêta le prince au passage et lui remit un message.

— De la part du seigneur Renardino, dit-il, prenez et lisez.

Le prince Azor rompit le cachet et lut.

— Vivat ! s'écria-t-il en jetant son turban en l'air ; vivat ! la Bohême est à nous !

Le messager s'avança alors pour lui faire remarquer qu'il y avait à la lettre un *post-scriptum*.

— Diable ! dit le prince en se grattant l'oreille, le juif me demande trois cent mille sequins... Mais, après tout, ce n'est pas trop cher pour un royaume. Allons, soldats, aux armes, aux armes !

À ce signal, tout le château fut en grand tumulte ; on ne songea plus à Pierrot, qui s'esquiva, ni au bourreau, qui resta pendu ; ce qui fut d'ailleurs un grand contentement pour les sujets du prince Azor, qui l'avaient en exécration.

Pendant que ceci se passait, le roi de Bohême se mettait à table dans son palais, en compagnie de Fleur-d'Amandier, du grand ministre Renardino et de Cœur-d'Or, qui avait été nommé généralissime des troupes du royaume.

Le repas fut morne et silencieux ; le vieux monarque, qu'on n'avait pas vu rire une seule fois depuis l'emprisonnement de la reine et le départ de Pierrot, était ce soir-là plus triste encore qu'à l'ordinaire.

Il avait rêvé toute la nuit qu'il était mort de mort violente et qu'on l'enterrait.

Ses convives n'avaient pas envie de rire plus que lui. Fleur-d'Amandier, toute rêveuse, songeait à sa mère, et Cœur-d'Or à Fleur-d'Amandier.

Le seigneur Renardino lui-même paraissait fort inquiet, et, l'oreille penchée vers la porte, tressaillait au moindre bruit qui venait du dehors.

Soudain l'huis s'ouvrit à deux battants, et la vieille mendicante du chemin apparut sur le seuil.

— Fleur-d'Amandier, Cœur-d'Or, dit-elle, venez avec moi ; Sa Majesté la reine vous mande auprès d'elle.

Au nom de sa mère, Fleur-d'Amandier se leva de table, courut embrasser son père et sortit. Cœur-d'Or marcha derrière elle ; la porte se referma.

Le seigneur Renardino resta seul avec le roi.

— Ma foi, se dit en lui-même le grand ministre, cette vieille sorcière ne pouvait arriver plus à propos pour me débarrasser de ces importuns, et tout va le mieux du monde. — Allons, sire, ajouta-t-il tout haut, chassez de votre esprit les sombres pensées qui l'assiègent, et versez-vous de ce généreux vin de Hongrie, qui n'a pas son pareil entre tous les vins de la terre. À la bonne

heure ! Maintenant, trinquons à l'extermination prochaine du prince Azor et à la prospérité de votre maison.

Le roi porta automatiquement le verre à ses lèvres et le vida d'un seul trait.

— Ah ! mon Dieu ! fit-il.

Et il tomba à la renverse dans son fauteuil, comme s'il eût été frappé de la foudre.

— Très-bien ! dit le seigneur Renardino en se frottant les mains, la poudre a produit son effet. À présent, accomplissons notre promesse.

Et, tirant des cordes de sa poche, il garrotta le roi de la tête aux pieds.

Si le crime abominable qu'il commettait ne l'avait absorbé tout entier, le méchant homme eût pu voir, encadrés dans l'œil-de-bœuf qui était en face de lui, une figure toute blanche et des yeux démesurément ouverts qui suivaient tous ses mouvements avec une expression d'étonnement mêlé d'horreur.

C'était Pierrot qui était revenu à toutes jambes de la cour du prince Azor, et dont le premier soin, en entrant au palais, avait été de voir ce qui se passait dans la salle des festins.

Tout à coup des cris se firent entendre : un bruit de pas, accompagné d'un cliquetis d'épées, retentit dans les galeries du palais, et le prince Azor, ouvrant brusquement la porte, se précipita vers le seigneur Renardino.

— Où est le roi ? demanda-t-il à voix basse.

— Il est là, dans ce fauteuil, pieds et poings liés, répondit Renardino.

— Par ma bosse ! vous êtes un homme de parole.

— Et les trois cent mille sequins ?

— Les voici.

À cette partie du dialogue, une ombre blanche glissa rapidement devant les deux interlocuteurs, saisit la bourse que le prince Azor tendait à Renardino, et, soufflant les bougies, plongea la salle dans l'obscurité. Au même moment, le seigneur Alberti, qui

avançait la main pour prendre les sequins, reçut sur la joie droite un violent soufflet, auquel il riposta par un grand coup de poing qui tomba d'aplomb sur le visage du prince Azor.

Ce fut alors dans les ténèbres une lutte affreuse, mêlée de cris, de morsures et d'imprécations ; le prince Azor et Renardino se tordaient et se roulaient l'un sur l'autre, enlacés comme deux serpents.

Effrayés de l'horrible vacarme qu'ils entendaient, les soldats accoururent avec des flambeaux, et relevèrent les combattants.

— Comment, c'était vous ! s'écrièrent-ils tous les deux en se reconnaissant.

Et ils demeurèrent anéantis.

Mais bien plus grande encore fut leur surprise quand, jetant les yeux autour d'eux, ils aperçurent que le roi et les trois cent mille sequins avaient disparu.

#### CHAPITRE X MORT DU PRINCE AZOR

Le soir même, le prince Azor et Renardino se livrèrent, dans le palais, aux perquisitions les plus minutieuses ; l'un, pour retrouver la personne du roi ; l'autre, les trois cent mille sequins qui lui avaient été enlevés ; mais leurs recherches furent inutiles.

Le roi n'était plus au palais. Emporté par Pierrot, il dormait en ce moment d'un sommeil de plomb dans la maisonnette du bûcheron ; ses liens avaient été coupés, et, de temps en temps, la bonne Marguerite lui faisait respirer des sels d'une odeur si pénétrante et si aiguë, que le pauvre monarque faisait d'affreuses grimaces et s'appliquait en dormant de grands coups de poing sur le nez.

De son côté, le bûcheron, accoudé sur la table, couvrait avidement des yeux une éblouissante traînée de sequins qui reflétait en rayons d'or les pâles clartés de la lampe.

Pendant, le prince Azor, qui commençait à devenir fort inquiet, fit placer des sentinelles aux grilles du palais, et passa

toute la nuit en conférence avec le seigneur Renardino. Une chose le préoccupait surtout : c'était l'absence des troupes du roi, que Cœur-d'Or, sur l'avis de la vieille mendicante, avait emmenées avec lui le soir pour escorter Fleur-d'Amandier.

Renardino, qui ignorait cette circonstance, se perdait en mille conjectures sur cette singulière disparition, et, bien qu'il n'en dît rien, entrevoyait vaguement quelque malheur.

Le jour venait de poindre quand le capitaine des troupes du prince Azor entra dans la chambre.

— Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda le prince.

— Sire, la nuit a été tranquille, répondit le capitaine ; seulement, les soldats de garde ont aperçu un fantôme qui a erré toute la nuit autour des grilles du palais. L'un d'eux a cru reconnaître dans ce fantôme l'homme blanc qui se disait l'ambassadeur du roi de Bohême et que vous avez voulu mettre à mort ; mais, que ce soit lui ou tout autre, je ne dissimulerai pas à Votre Altesse que cette apparition affecte au plus haut degré le moral de votre armée.

— Comment ! les lâches ont peur d'un fantôme ! fit le prince d'une voix stridente. Eh bien, capitaine, il faut brusquer les choses. Sortez du palais avec toutes mes troupes, et mettez la ville à feu, à sac et à sang !

Le capitaine s'inclina et sortit.

Une minute après, il rentra tout effaré.

— Prince, dit-il, nous sommes bloqués ; le roi de Bohême, à la tête de son armée, cerne toutes les issues du palais et somme Votre Altesse de se rendre !...

— Sang et mort ! qui parle ici de se rendre ? reprit le prince Azor d'une voix terrible. Capitaine, apportez-moi ma cuirasse et ma lance, faites ouvrir les grilles du palais, que je disperse en un tour de main toute cette canaille.

— Prince, vous ne m'avez pas compris, dit le capitaine ; je vous répète que nous sommes bloqués. Les clefs de toutes les grilles du palais ont été soustraites cette nuit, et nous ne pouvons

sortir.

— Les clefs soustraites ? et qui a eu l'audace ?...

— Cet homme blanc qui a rôdé toute la nuit et dont je vous parlais tout à l'heure ; il vient de les remettre à l'instant même au roi, votre ennemi.

— Bas les armes ! s'écria tout à coup une voix menaçante, bas les armes, ou vous êtes morts !

C'était Cœur-d'Or qui se précipitait dans la chambre, suivi du roi de Bohême et de son armée.

Furieux de se trouver pris au trébuchet, le prince Azor s'adosa à la muraille et se disposait à vendre chèrement sa vie, lorsque le seigneur Renardino le saisit par le bras et lui dit à voix basse :

— Tout beau, prince, tout beau ! Remettez votre épée dans sa gaine et laissez-moi faire ; la partie n'est pas encore perdue.

S'avançant alors vers le roi :

— Sire, lui dit-il, je ne puis revenir de l'étonnement où je suis. Que se passe-t-il donc et que signifie tout cet appareil de guerre ? Est-ce ainsi que vous exercez l'hospitalité envers les princes qui briguent l'honneur de s'allier à votre royale maison ?

— Hein ? Que voulez-vous dire, seigneur Renardino ? s'écria le roi.

— Je dis, reprit Renardino d'une voix grave et solennelle, que le prince Azor, ici présent, pour cimenter la paix entre vos deux royaumes, a l'honneur de solliciter de Votre Majesté la main de Son Altesse Royale, haute et puissante princesse Fleur-d'Amandier.

À cette péripétie inattendue, les assistants poussèrent une exclamation de surprise. Pierrot paraissait confondu et sifflait un air entre ses dents pour se donner une contenance, tandis que le roi lui disait tout bas :

— Qu'est-ce que vous me chantiez donc cette nuit, avec votre histoire de poudre, seigneur Pierrot ?

— Le prince Azor attend votre réponse, sire, reprit Renardino.

À ces mots, la vieille mendiante, qui se trouvait à côté du roi, lui dit à l'oreille :

— Répondez vite que vous agréez sa demande, mais offrez-lui, pour l'éprouver, le combat d'usage.

— C'est juste, je n'y avais pas songé, dit le roi ; merci, ma bonne vieille.

Et, se tournant vers Renardino :

— J'accepte de grand cœur l'offre d'alliance que veut bien nous faire notre beau cousin le prince Azor, mais à une condition, c'est que, suivant l'antique usage de notre Bohême, il soutiendra aujourd'hui même, dans un tournoi, la lutte à toutes armes, à pied et à cheval, contre tout venant.

— Accepté, dit le prince Azor.

— Eh bien ! prince Azor, je te défie ! s'écrièrent à la fois Cœur-d'Or et Pierrot, qui jetèrent, l'un son gantelet, et l'autre son chapeau de feutre à ses pieds.

— Insensés ! cria le prince Azor d'une voix tonnante ; malheur à vous !

Et il releva les gages du combat.

Une heure après, tout avait été préparé pour le tournoi. Les deux armées étaient rangées autour du camp, en ordre de bataille, et le roi, ayant à sa droite Fleur-d'Amandier, à sa gauche le seigneur Renardino, était assis sur une estrade qui s'élevait au milieu de la lice.

Le prince Azor, fièrement campé sur son coursier noir, attendait, immobile et la lance en arrêt, le signal du combat.

Tout à coup le clairon sonna, et l'on vit apparaître à l'extrémité de l'arène, monté sur un âne, et n'ayant d'autre arme offensive qu'une longue fourche qu'il avait prise dans les écuries du palais, sir Pierrot, casque en tête et cuirasse au dos. Après avoir salué gracieusement le roi, il piqua des deux et courut sus au prince Azor, qui, de son côté, arrivait sur lui comme la foudre.

Dès cette première passe, notre héros aurait été infailliblement écrasé si l'âne qu'il montait, et qui n'avait jamais assisté à pareil



exercice, ne se fût mis à braire d'une façon si bruyante et si désespérée, que le coursier du prince Azor se cabra d'épouvante et sauta par-dessus le baudet et son cavalier.

Rudement secoué sur sa selle, le prince fut obligé de se tenir à la crinière de son cheval pour ne pas perdre les arçons, tandis que Pierrot poursuivait triomphalement sa carrière, trottant menu sur son âne, sa fourche à la main.

Arrivés aux deux extrémités de la lice, les deux champions firent volte-face et jouèrent de nouveau des éperons. Mais, cette fois, le choc fut terrible, et Pierrot, atteint en pleine cuirasse par la lance de son adversaire, alla rouler avec son âne à plus de cent pas de là. Monture et cavalier ne donnaient aucun signe de vie.

Les soldats du prince Azor poussèrent un hurra.

— Silence dans les rangs ! cria le roi, et qu'on appelle un nouveau champion.

Cœur-d'Or, revêtu d'une magnifique armure et monté sur un cheval blanc, fit son entrée dans l'arène. Il salua courtoisement le roi et Fleur-d'Amandier en baissant le fer de sa lance, et prit place à l'extrémité de la lice, en face du prince Azor.

La trompette donna le signal, et les deux champions s'élançèrent l'un sur l'autre ; leur rencontre au milieu de l'arène retentit comme un coup de tonnerre ; les chevaux plièrent sur leurs jarrets de derrière et les lances volèrent en éclats, mais aucun des deux chevaliers n'avait bronché.

— Allons, mes braves, c'est à refaire, dit le roi .

Et deux lances neuves furent données à nos champions pour recommencer la lutte.

Dans ce nouvel assaut, Cœur-d'Or fut blessé à l'épaule, et le prince Azor, désarçonné, roula dans la poussière ; mais il se releva aussitôt, saisit sa hache d'armes, et se mit en état de défense.

Cœur-d'Or, jetant sa lance, prit également sa hache d'armes, et sauta en bas de son coursier.

La lutte fut terrible ; c'étaient de part et d'autre des coups à fendre des montagnes ; mais les vaillants champions n'en parais-

saient pas même ébranlés.

Le combat durait depuis une heure sans avantage marqué d'aucune part, quand Cœur-d'Or, affaibli par sa blessure, fit un mouvement de retraite. Tout à coup son pied rencontre un obstacle, il chancelle et tombe... D'un bond, le prince Azor est sur lui, l'étreint à la gorge et tire son poignard.

À ce moment suprême, un cri se fait entendre, cri terrible, déchirant, comme celui d'une mère qui voit périr son enfant : c'est Fleur-d'Amandier qui l'a poussé.

À ce cri, Cœur-d'Or se ranime, rassemble ses forces et parvient à se débarrasser de l'étreinte de son adversaire ; alors il se relève, prend sa hache à deux mains, la fait tourner dans l'air, et en assène un coup si violent sur la tête du prince Azor, qu'il brise son casque en mille pièces et pourfend le prince Azor de la tête aux pieds.

— Ouf ! il était temps ! s'écria le roi, qui souffla avec force comme un plongeur qui revient sur l'eau ; Cœur-d'Or l'a échappé belle !

— Victoire ! victoire ! vive Cœur-d'Or ! crièrent les troupes du roi, tandis que les soldats du prince Azor, muets et immobiles, mordaient leurs lances de colère.

Le vainqueur fut porté en triomphe, au son des fanfares, jusqu'au pied de l'estrade royale ; mais il perdait tant de sang par sa blessure, qu'en recevant l'accolade du roi il tomba évanoui dans ses bras.

Le bon monarque, tout en émoi, le déposa aussitôt sur son trône, et s'apprêtait à lui frapper dans les mains, quand Fleur-d'Amandier, qui était pâle comme un lis, détacha son écharpe, et, se mettant à genoux, banda de sa belle main la blessure du pauvre chevalier. Soit que ce remède fût efficace, soit qu'il y ait je ne sais quoi d'électrique dans le contact de la personne aimée, soit ceci, soit cela, toujours est-il, mes enfants, que Cœur-d'Or fit un mouvement et ouvrit les yeux. Un éclair de bonheur illumina ses traits en voyant, agenouillée devant lui, la jeune princesse dont

toute la figure se couvrit d'une charmante rougeur.

— Oh ! de grâce, lui dit-il, restez ainsi ; si c'est un rêve, ne m'éveillez pas !

Je ne sais combien de temps cela aurait duré, si la vieille mendiante, qui se glissait partout, n'eût touché de la main l'épau-le de Cœur-d'Or, qui se leva soudain, guéri de sa blessure.

À ce prodige, Fleur-d'Amandier ne put retenir un cri de joie. C'était la seconde fois de la journée que son secret lui échappait. Il n'y avait plus moyen de s'en dédire : elle aimait Cœur-d'Or.

Arrivons maintenant à Pierrot.

Nous l'avons laissé, mes enfants, couché tout de son long sur l'arène, à côté de son âne, qui avait les quatre fers en l'air. Ni l'un ni l'autre n'avaient remué pied ou patte pendant le tournoi ; mais, aux cris de victoire poussés par les soldats du roi de Bohême, Pierrot s'était relevé brusquement, avait couru sur le lieu du combat et pris sous la cuirasse du prince Azor un petit billet plié en quatre.

— C'est bien cela, avait-il dit.

Et il s'était dirigé vers le roi pour le lui remettre.

Or, Sa Majesté, complètement rassurée sur le sort de Cœur-d'Or, dissertait en ce moment avec son grand ministre sur les événements du jour. Tout à coup, le seigneur Renardino pâlit ; il venait d'apercevoir le billet aux mains de Pierrot.

— Donnez-moi cette lettre, dit-il vivement, donnez-moi cette lettre.

Et il se jeta sur lui pour s'en saisir.

— Après Sa Majesté, s'il vous plaît, seigneur grand ministre, avait répondu notre héros.

— Pierrot a raison, répartit le roi. Il s'est passé aujourd'hui des choses si étranges, que je veux tout voir maintenant par mes propres yeux.

Il prit incontinent le billet.

Prompt comme l'éclair, le seigneur Renardino tira de sa poitrine un poignard, et il allait en frapper traîtreusement le roi,

quand Pierrot, qui avait toujours à la main son instrument de combat, enfourcha par le cou le grand ministre, et le cloua net sur l'estrade.

— Maintenant, sire, dit-il, vous pouvez lire tout à l'aise.  
Et le roi lut à voix basse ce qui suit :

*Au prince Azor, Albertini Renardino.*

*Prince, toutes mes mesures sont prises. Je vous livrerai cette nuit le roi de Bohême pieds et poings liés. — Le pauvre sire n'y voit pas plus loin que son nez. — Je vous raconterai à votre arrivée toutes les sottises que je lui ai mises dans l'esprit au sujet de la reine et de Pierrot. — Vous en rirez de bon cœur.*

*Vite, vite à cheval, bel Azor, et la Bohême est à vous !*

Votre amé féal,

RENARDINO.

*P.-S. — N'oubliez pas, surtout, d'apporter avec vous les trois cent mille sequins convenus.*

— Ah ! traître ! ah ! pendard ! s'écria le roi, qui se tourna vers Renardino, pourpre de colère, et lui mit le poing sous le nez. — Ah ! je suis un pauvre sire ! Ah ! je n'y vois pas plus loin que mon nez ! Par ma barbe, tu me le payeras cher !

Et il le fit charger de chaînes et emmener par ses gardes.

Cœur-d'Or et Fleur-d'Amandier, qui causaient ensemble, n'avaient rien vu, rien entendu de ce qui se passait auprès d'eux ; la foudre serait tombée à leurs pieds qu'ils ne s'en seraient pas aperçus.

— Maintenant, en route ! en route ! cria le roi. Il faut qu'aujourd'hui même justice soit faite à tous. Courons à la tour délivrer la reine.

Au nom de la reine, Fleur-d'Amandier tressaillit.

— Ô ma bonne mère, dit-elle en joignant les mains, pardonnez-moi, je vous avais oubliée !

Et, s'appuyant au bras de Cœur-d'Or, elle se réunit au cortège, qui déjà était en marche vers la tour.

Le roi tenait la tête et, tout en cheminant, réfléchissait ; il faisait sans doute un calcul, car on le voyait de temps en temps compter sur ses doigts.

Tout à coup il s'arrêta, mais si brusquement et si court, qu'il renversa l'officier des gardes qui marchait derrière lui, son grand sabre à la main. L'officier des gardes, en tombant, fit choir un soldat ; naturellement le soldat en fit choir un autre, celui-ci un troisième, et ainsi de suite, et, de proche en proche, ce ne fut plus sur toute la ligne qu'une jonchée.

— C'est bien, c'est bien, mes enfants, dit le roi, qui crut que ses soldats se prosternaient à terre pour lui rendre hommage. Relevez-vous.

Puis, se tournant vers Fleur-d'Amandier :

— Mon historiographe est-il ici ?

— Oui, mon père. Vous savez bien qu'il vous accompagne partout où vous allez.

— Or çà, qu'il vienne et qu'il apporte ses tablettes. J'ai résolu de faire aujourd'hui une bonne œuvre, et je veux qu'il l'enregistre en lettres d'or, pour que la postérité en garde mémoire.

— C'est là une bonne pensée, mon père, et digne de votre bon cœur.

— Flatteuse ! répliqua le roi en lui donnant du bout des doigts une petite tape sur la joue. Mais, j'y songe, c'est toi que je vais charger de faire cette bonne action.

— Et vous, mon père ?

— Moi ! je n'y entends rien, tu le sais bien. Je fais les choses carrément, voilà tout ; mais toi, tu as une voix si douce, une parole si émue lorsque tu donnes aux pauvres gens, qu'ils se sentent heureux rien que de t'entendre. Et puis, tu as dans ta manière, ma chère enfant, je ne sais quelle délicatesse qui double le prix du bienfait...

— Mon père !... dit Fleur-d'Amandier en baissant les yeux.

— Voyons, mon enfant, il ne faut pas rougir pour cela. —

Écoute-moi bien : dès l'instant que nous serons de retour au palais, tu porteras de ma part mille sequins d'or à cette bonne vieille qui m'a donné aujourd'hui un si bon conseil, et tu lui diras que c'est le premier quartier de la pension que j'entends lui faire chaque année jusqu'à ma mort...

— Roi de Bohême, je vous remercie, dit une voix qui paraissait sortir d'un buisson voisin.

À cette voix bien connue, le roi tressaillit et se serra auprès de Cœur-d'Or.

— Qui a parlé ? dit-il ; n'est-ce pas le petit poisson rouge ?

— Non, sire, c'est la vieille mendiante, répondit Cœur-d'Or.

— Non, Cœur-d'Or, dit à son tour Fleur-d'Amandier en souriant, c'est la fée du lac.

— Fleur-d'Amandier dit vrai, reprit la voix du buisson : je suis la fée du lac ; mais rassurez-vous, roi de Bohême, la fée du lac a oublié vos torts envers le petit poisson rouge, et ne se souvient plus que de vos bontés pour la vieille mendiante. Vous en serez récompensé. Je sais que vous désirez ardemment un fils...

— Oh ! oui, s'écria le roi, qui ne put s'empêcher d'exprimer lui-même son désir.

— Votre vœu sera comblé. Avant un an, la reine mettra au monde un prince qui sera beau comme le jour, et qui, parvenu à l'âge d'homme, accomplira, par la vertu de ce talisman, des choses merveilleuses.

À ces mots, une magnifique bague d'or, ornée de saphirs, tomba sur le chemin.

Le roi ne fit qu'un bond pour ramasser le talisman, et, le passant à son doigt, il s'écria :

— Oh ! bonne petite fée, merci ! J'aurai un fils ! j'aurai un fils !

Et sur ce, il prit ses jambes à son cou pour annoncer au plus vite cette incroyable nouvelle à la reine.

Pendant ce temps, les soldats du prince Azor étaient restés sur le champ de bataille ; jamais on n'avait vu mines plus penaudes :

les pauvres diables étaient là, bouches béantes, se tenant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, ne sachant que faire de leurs corps.

— Êtes-vous des soldats de carton ? s'écria tout à coup leur capitaine d'une voix vibrante, et faut-il vous mettre dans une boîte pour servir de joujoux aux petits enfants ? Comment ! on tue votre prince à votre nez et à votre barbe, et vous vous amusez à ronger vos ongles ! Sabre de bois ! N'êtes-vous plus la grande armée du grand Azor ! Ne l'entendez-vous pas qui vous appelle et vous crie vengeance ?... À la bonne heure ! voilà vos cœurs qui s'enflamment. Eh ! allons donc ! en avant, marche !

À cette harangue, les soldats électrisés partirent du pied gauche et se mirent, tambour battant, à la poursuite du roi de Bohême.

— Soldats du prince Azor, arrêtez ou vous êtes morts ! s'écria la vieille mendicante, qui apparut soudain sur les murailles de la ville, son bâton blanc à la main.

Mais les soldats, une fois lancés, marchaient toujours.

La vieille agita alors son bâton, prononça quelques paroles, et tout à coup les bêtes féroces peintes sur les remparts lancèrent par les yeux, par le nez, par la gueule, par tout, des cascades de flammes.

Des cris : *Au feu ! au feu !* se firent entendre.

Les bons bourgeois de la ville accoururent sur les murailles, des sceaux pleins d'eau à la main ; ils regardèrent en bas, mais ils ne virent rien que des cuirasses, des casques et des fers de lance.

Voilà tout ce qui restait de l'armée du prince Azor.

#### CHAPITRE XI LE VŒU DE PIERROT

Pendant que le roi courait annoncer à la reine la prophétie de la fée du lac, Pierrot, qui était resté sur le champ de bataille, cherchait de tous côtés son âne pour le remettre sur pied, s'il soufflait encore, et le ramener à la maisonnette de son père adoptif le bûcheron.

Mais il eut beau regarder devant, derrière, à droite, à gauche, en tous sens, il n'aperçut pas le moindre petit bout d'oreille de son cher grison.

— Ô mon pauvre Martin ! s'écria-t-il tout inquiet, où es-tu ?  
Et dans son désespoir, il se prit à crier à tue-tête :

— Martin ! Martin !

Il retint ensuite son haleine pour mieux écouter, mais il n'entendit que la voix moqueuse de l'écho, qui répétait en ricanant : *Martin ! Martin !* comme ferait un enfant espiègle caché derrière le rocher.

Il s'apprêtait à tenter une seconde épreuve, quand ses yeux tombèrent par hasard sur les groupes d'animaux que le roi avait fait peindre sur les murailles de la ville pour épouvanter ses ennemis. — Ces bêtes intelligentes avaient pensé, sans doute, que, le prince Azor étant mort, leur férocité n'était plus de mise, et toutes s'étaient composé des maintiens si décents, des physionomies tellement débonnaires, qu'on eût dit une caravane de petits agneaux allant rendre visite à M. de Florian.

Mais Pierrot, dont l'esprit était troublé, ne remarqua pas la métamorphose.

— Oh ! les monstres ! s'écria-t-il, ce sont eux qui ont dévoré mon pauvre Martin !

Et, s'approchant du pied des murailles pour faire honte à un grand tigre royal qui avait une mine encore plus béate que les autres :

— Fi ! que c'est laid, dit-il, fi ! que c'est vilain, monsieur, ce que vous avez fait là !

Et, dans son imagination, il allait faire une impertinence à ce magnifique animal, lorsqu'il aperçut, au haut d'une colline, son âne qui broutait, avec le flegme impassible particulier à sa race, un bouquet d'ajoncs épineux.

Pierrot tressaillit d'aise à cette vue, et, laissant là le tigre royal, il fut d'un bond sur la colline ; mais l'âne, qui n'était pas aussi bête qu'il en avait l'air, ne l'y avait pas attendu ; soit qu'il



craignît que son maître ne le ramenât au combat, soit que, rendu depuis quelques heures à la liberté, il commençât à apprécier les douceurs de la vie sauvage, soit enfin qu'il obéît à une force mystérieuse et surnaturelle, il avait pris sa course à travers la plaine en faisant retentir les airs de ses hi ! han ! les plus sonores, et en lançant au vent ses ruades les plus triomphantes.

Notre ami Pierrot se précipita à sa poursuite ; mais quelle que fût la longueur de ses enjambées, il ne put l'atteindre.

— C'est bon, c'est bon, dit-il au grison qui galopait à cent pas devant lui ; je ne te savais pas si agile ; une autre fois je m'en souviendrai.

Après deux heures d'une course inutile, il s'arrêta au pied d'une montagne. Tout autre âne que notre vieux Martin aurait profité de ce temps d'arrêt pour s'esquiver au plus vite ; mais c'était un animal très-bien élevé et qui connaissait à fond les usages : au lieu de s'enfuir, il s'arrêta, et attendit que son maître se fût reposé ; seulement, pour utiliser ses loisirs, il cueillit délicatement du bout des lèvres un chardon imprudent qui passait sottement sa tête à travers les fentes d'un rocher, et se mit à le croquer à belles dents.

Après une halte d'une demi-heure, Pierrot se leva : la trêve était expirée, et la poursuite recommença de plus fort.

Elle dura jusqu'à la nuit, et Pierrot, exténué de fatigue, allait abandonner la partie, quand il vit notre quadrupède entrer dans une caverne taillée au cœur de la montagne.

— Oh ! pour cette fois, tu es à moi ! s'écria-t-il.

Et le voilà qui s'enfonce tête baissée dans les profondeurs du rocher.

Il n'avait pas fait cent pas, qu'il sentit une main qui s'appuyait sur son bras, et qu'il entendit une voix qui lui disait à l'oreille :

— Entre, Pierrot, tu es le bienvenu, j'ai à te parler.

— Qui m'appelle ? demanda Pierrot qui tremblait de tous ses membres.

— N'aie pas peur, mon ami, reprit la voix, tu es chez la

vieille mendiante.

— La vieille mendiante ! dit Pierrot un peu rassuré.

— Oui, mon ami, et je désire bien vivement causer un instant avec toi.

— C'est bien de l'honneur que vous me faites, ma bonne femme, répliqua Pierrot qui ne manquait jamais de parler poliment aux pauvres gens ; mais auparavant, dites-moi si vous avez vu passer mon âne il n'y a qu'un instant.

— Oui, mon garçon, dit en souriant la vieille mendiante, et je viens même de le faire entrer dans une écurie assez bien approvisionnée pour qu'il puisse attendre, sans trop s'ennuyer, la fin de notre entretien.

— Oh ! quel bonheur ! s'écria Pierrot, qui sauta de joie en apprenant que son âne n'était pas perdu.

Puis, se tournant vers la vieille :

— Parlez, maintenant, ma bonne femme ; je suis tout oreilles, quoique, à vrai dire, nous ferions peut-être mieux de remettre l'entretien à un autre jour. Le lieu et l'heure...

— Te semblent mal choisis, n'est-ce pas ? mais sois tranquille, mon ami, je t'attendais ce soir, et j'ai tout préparé pour te recevoir.

À ces mots, la vieille mendiante frappa de son bâton le rocher sur lequel elle était appuyée, et, soudain, la caverne se fendit en deux, et Pierrot vit apparaître, à la place de cette grotte sombre dans laquelle il marchait tout à l'heure à tâtons, un palais fantastique, un palais tout blanc, comme on n'en voit qu'en songe ou dans le pays merveilleux des fées.

C'était un immense édifice creusé tout entier dans un bloc de marbre blanc. Sa vaste coupole, étoilée de diamants, reposait sur un double rang de colonnes d'albâtre que reliaient entre elles des guirlandes de perles et d'opales, de lis, de magnolias et de fleurs d'oranger entrelacées. Mille arabesques capricieuses, fantaisies sculptées par la main des génies, se tordaient en spirales autour des piliers, s'enroulaient autour des chapiteaux, grimpaient aux

saillies des corniches et se suspendaient au plafond comme des stalactites de neige.

De distance en distance et jusqu'aux dernières limites de la perspective, on voyait des fontaines, des eaux jaillissantes qui s'élançaient à perte de vue dans l'air et retombaient en gerbes, en pluie de diamants, dans des bassins en cristal de roche où se jouaient, autour de beaux cygnes endormis, de petits poissons aux écailles d'argent. Le plancher, formé d'un seul morceau de nacre, était recouvert d'un tapis d'hermine jonché de clématites, de jasmins, de myrtes, de narcisses, de pâquerettes et de camélias blancs, et sur chaque fleur tremblait une goutte de rosée.

Mais une chose incroyable, et que vous croirez cependant, mes chers enfants, puisque je vous le dis, c'est que tous ces objets avaient une transparence lumineuse : le palais tout entier rayonnait, mais de rayonnements si doux, mais de lueurs si pâles, si calmes, si sereines, qu'on eût cru voir les blanches clartés de la lune endormies, la nuit, sur les gazons verts.

Au centre de l'édifice et sur un trône d'argent massif, richement ciselé, siégeait la reine de céans, une belle fée toute blanche et qui avait un sourire si doux, qu'à la première vue on ne pouvait s'empêcher de l'aimer.

C'était la fée du lac : cette bonne fée que vous n'avez encore vue, mes chers enfants, que sous la forme d'un petit poisson rouge et sous le déguisement d'une mendicante.

Elle était enveloppée de la tête aux pieds d'un nuage de gaze légère, et son front pensif et rêveur était appuyé sur sa main.

Tout à coup elle se redressa.

— Approche, mon ami, dit-elle d'une voix douce à Pierrot, qui se tenait debout à quelques pas de son trône.

Mais Pierrot, ébloui par l'éclat de cette magique apparition, demeura immobile, les yeux tout grands ouverts, comme la statue de l'Extase aux portes du ciel.

— Allons, mon ami, reprit la fée, viens auprès de moi.

Et elle lui désigna du doigt la première marche de son trône.

Et, comme Pierrot ne faisait pas un mouvement :

— As-tu peur de moi, lui dit-elle, et me trouves-tu moins bien sous mon riche costume de fée que sous les haillons de la pauvre mendicante ?

— Oh ! non, ne changez pas ! s'écria Pierrot en joignant les mains ; vous êtes si belle ainsi !

Et, faisant quelques pas en avant, il se prosterna à ses pieds.

— Relève-toi, mon ami, dit la fée en souriant, et causons. — J'ai à te demander un grand sacrifice ; te sens-tu le courage de l'accomplir ?

— Je suis votre esclave, répondit Pierrot, et tout ce que vous me direz de faire, je le ferai pour l'amour de vous.

— Très-bien, mon cher Pierrot, je n'attendais pas moins de ton bon cœur ; mais écoute, avant de t'engager davantage.

Et, souriant de ce doux sourire qui allait si bien à son pâle visage :

— Tu vois en moi, dit-elle, l'amie des petits enfants. — Veux-tu les aimer aussi ?

— Bien volontiers et de toute mon âme, repartit Pierrot, qui se rappela en ce moment l'épisode du pourpoint qui lui avait été donné dans sa prison par les enfants de la ville du prince Azor.

— Veux-tu dévouer ta vie à leur amusement et à leur bonheur ?

— Oui, je le veux, répondit résolûment Pierrot.

— Mais prends-y garde ! ils ne sont pas toujours sages, ces chers petits ; ils ont comme nous, qui sommes grands, leurs bons et leurs mauvais jours ; parfois, ils sont capricieux, fantasques et mutins ; ils te feront souffrir.

— Je souffrirai, dit héroïquement Pierrot.

— Mais songe bien, mon ami, qu'il te faudra dès demain commencer ton œuvre de résignation et de sacrifice, te séparer de tout ce que tu as aimé jusqu'à ce jour, quitter la Bohême, les vieilles gens qui t'ont élevé, le roi et la reine, Fleur-d'Amandier...

— Fleur-d'Amandier ! murmura Pierrot à voix basse, elle

aussi !

— Tu hésites maintenant, mon pauvre garçon, dit la fée d'une voix émue, en pressant tendrement dans ses mains la main blanche de Pierrot.

Pierrot ne répondit pas.

— Mais rassure-toi, mon ami, reprit la fée, je serai là pour te protéger, pour te consoler, et tu seras bien récompensé aussi de toutes tes souffrances par l'amour des petits enfants.

Pierrot resta silencieux.

— Tu souffres déjà, je le vois ; eh bien ! mon ami, lui dit-elle en lui touchant l'épaule, regarde devant toi.

Pierrot leva les yeux, et son visage rêveur se transfigura tout à coup.

Il voyait devant lui, pratiqué dans un enfoncement de la muraille, un joli théâtre, ruisselant d'or et de lumière, et tout rempli, depuis le plancher jusqu'au comble, de petits enfants. Et c'était en vérité un spectacle ravissant à voir que toutes ces têtes blondes, ces figures blanches et roses, aux yeux bleus et noirs, qui riaient et s'épanouissaient au milieu de cette atmosphère dorée, comme une corbeille de fleurs éclatantes sous les chauds rayons du soleil.

Entraîné par une force irrésistible, Pierrot s'avança sur la scène.

À sa vue, tous les petits enfants poussèrent des cris de joie et battirent des mains ; puis ce furent des éclats de rire qui retentirent dans toute la salle, frais et argentins comme des gazouillements d'oiseaux au lever du jour. — Puis des bouquets, des couronnes tombèrent en pluie de fleurs autour de Pierrot.

Pierrot voulut parler, mais l'émotion étouffa sa voix ; il ne put que poser sa main sur ses lèvres et envoyer mille baisers aux petits enfants.

Aussitôt le théâtre disparut.

— Eh bien ! mon ami, dit la fée, hésites-tu encore ?

— Oh non ! répondit vivement Pierrot en essuyant une larme

qui tremblait au bord de sa paupière. – Je partirai demain.

Il avait à peine dit ces mots que le palais de marbre s'écroula, et qu'il se trouva assis sur le dos de son âne, à l'entrée de la caverne.

Le sacrifice était consommé, Pierrot avait fait vœu d'amuser les petits enfants.

CHAPITRE XII  
(CONCLUSION)

PRÊTE-MOI TA PLUME POUR ÉCRIRE UN MOT

Le soir du même jour, la reine fut ramenée en triomphe au palais, portée par les trente-deux esclaves noirs, qui s'étaient fait tirer l'oreille pour reprendre, après plusieurs mois de repos, l'exercice pénible du palanquin.

Sa Majesté tenait à la main une jolie cage en fils d'argent où chantait tristement, en regardant du coin de l'œil l'azur du ciel, le petit oiseau qu'elle avait enfin retrouvé.

Monté sur un grand cheval blanc que ses écuyers lui avaient amené à la tour, le roi marchait à l'amble, serrant au plus près le palanquin ; il se sentait si heureux de revoir la reine après une si longue séparation, qu'il ne la quitta pas des yeux un seul instant pendant toute la route.

Le lendemain, Cœur-d'Or épousa Fleur-d'Amandier, et reçut en apanage les États du prince Azor.

Les noces furent célébrées avec la magnificence qui est d'usage dans les contes de fée lorsqu'un roi épouse une bergère, ou qu'une princesse épouse un berger. La fée du lac, qui s'était rendue dès le matin au palais sur un char de diamant traîné par deux beaux cygnes blancs comme l'albâtre, présida à la cérémonie nuptiale et bénit les deux amants de sa bague d'or, en leur promettant solennellement devant toute la cour d'être marraine de leur premier-né.

Le seigneur Renardino fut puni comme il le méritait de sa méchanceté et de sa trahison : tous ses biens furent confisqués,

rendus aux malheureux qu'il avait injustement dépouillés ; lui-même, destitué de tous ses titres, fut revêtu d'habits grossiers, et voué aux plus viles fonctions de la domesticité.

Le roi de Bohême, en reconnaissance des bienfaits de la fée, donna l'ordre à son trésorier de distribuer de riches aumônes à tous les mendiants du pays, et fit construire dans les jardins du palais un magnifique bassin de porphyre, où de charmants petits poissons rouges furent logés et entretenus aux frais du gouvernement.

Quant à Pierrot, mes chers enfants, il n'avait eu garde de se montrer pendant la cérémonie du mariage de Cœur-d'Or et de Fleur-d'Amandier, tant il avait peur que la résolution qu'il avait prise la veille n'en fût ébranlée ; mais à l'heure du festin il reparut, prit sa place au banquet, et sa blanche figure, voilée jusqu'alors d'un léger nuage de tristesse, rayonna comme aux plus beaux jours. Quand le repas fut terminé, il se leva de table avec un grand effort, descendit à la maisonnette du bûcheron, et le pria de lui prêter sa plume pour écrire un mot.

Par ce mot, il donnait aux bonnes gens, pour améliorer leur vieillesse, trois cent mille sequins d'or, ceux-là même qu'il avait si subtilement escamotés au prince Azor, et que le roi l'avait prié de conserver pour prix de ses services.

L'acte dressé, il se jeta au cou du vieux et de la vieille qui pleuraient, les embrassa tendrement ; puis, s'essuyant les yeux avec la manche de son pourpoint, il mit à son bras son panier de voyage et sortit de la maisonnette.

Alors on entendit une voix qui chantait dans l'avenue du palais l'air dont je vous ai déjà tant parlé.

Le roi, la reine et tous les gens de la cour écoutèrent, mais la voix allait s'affaiblissant, et s'éteignit bientôt dans l'éloignement.

C'était Pierrot qui venait de partir à la recherche d'une autre patrie et de nouvelles aventures que je vous conterai une autre fois, mes chers enfants.

## Pierre et son oie

Il y avait une fois un jeune paysan qui s'appelait Pierre. Son père et sa mère, en mourant, l'avaient laissé orphelin.

Il résulta de cet événement que, n'ayant plus de parents, il demeura complètement son maître ; et quoiqu'il fût très-affligé de la perte de l'auteur de ses jours, il se sentait néanmoins très-fier de son indépendance, et surtout il était charmé que personne n'eût le droit de lui assigner des tâches, et de passer son temps à flâner dans les champs, en s'abandonnant à la paresse, péché auquel il était particulièrement enclin. Au reste, s'il était permis de se livrer à ce défaut, un des plus grands, mes chers enfants, que l'on puisse reprocher à l'homme, Pierre eût eu le droit d'user de la permission ; son père et sa mère avaient été fort économes, et lui avaient laissé une jolie petite ferme bien montée en toutes sortes de bestiaux, sans compter les poulets, les canards et les oies.

Il avait aussi des granges pleines de blé, et tout autour de la ferme des meules de foin hautes comme des montagnes.

Mais maître Pierre, – car c'était ainsi qu'on l'appelait depuis la mort de ses parents, – mais maître Pierre avait sans doute oublié que toutes ces choses doivent nécessairement dépérir si elles ne sont point entretenues par les soins d'un maître laborieux ; en conséquence, il vivait à l'aise, sans jamais s'inquiéter du lendemain ; son plus grand plaisir, et de ce plaisir il faisait à peu près sa seule occupation, c'était de dormir dans son lit de huit heures du soir à huit heures du matin ; et sur le gazon, de huit heures du matin à huit heures du soir.

Il va sans dire qu'il se réveillait régulièrement quatre fois par jour : à dix heures, à midi, à trois heures et à cinq heures, c'est-à-dire aux heures des repas.

D'après cela vous voyez, mes chers enfants, qu'il n'y a pas



grand' chose à dire de Pierre. Mais vous allez voir ce qu'il advint de tout cela, et comment il fut puni.

Un jour que selon son habitude il était étendu au soleil, s'efforçant autant que possible de ne penser à rien, une vieille oie couveuse s'approcha de lui, lui fit un salut avec son long col, et lui dit d'une voix calme, claire et distincte :

— Maître Pierre, comment vous portez-vous ?

Pierre se retourna et ouvrit de grands yeux, car, pour être sincère, nous devons avouer qu'il fut on ne peut plus surpris d'entendre parler une oie.

Cependant cette surprise n'alla point jusqu'à la crainte, et comme s'il n'y avait pas quelque chose de surnaturel dans ce qui lui arrivait, il répondit :

— Grand merci, madame l'oie, je me porte assez bien.

Et il referma les yeux, sans lui demander : et vous ? ce qu'exigeait la plus simple politesse.

Mais l'oie, après un instant de silence, et s'apercevant qu'il commençait de ronfler :

— Ne vous endormez pas, lui dit-elle, maître Pierre, car j'ai longuement à causer avec vous, et cela, croyez-moi, tout à fait dans vos intérêts.

— Ah ! ah ! fit Pierre ; voyons, mais ne soyez pas trop bavarde, car j'ai bien envie de dormir.

— Eh bien, maître Pierre, vous saurez donc que je suis une oie.

— Parbleu ! dit maître Pierre, je le vois bien que vous êtes une oie, et il faut être ce que vous êtes pour me réveiller dans mon premier sommeil quand vous n'avez rien de plus intéressant à me dire.

— Attendez donc, maître Pierre, non-seulement je suis une oie, mais encore une fée.

— Oh ! oh ! fit maître Pierre, qui avait entendu parler de fées quand sa pauvre mère l'endormait avec des contes en le berçant sur ses genoux.

— Je suis une fée, continua l'oie, et chaque œuf que je ponds donne à celui qui le possède le pouvoir de souhaiter ce qu'il désire en le cassant. Toutefois, je ne puis pondre que quinze œufs pour une même personne. J'en ai précisément ce nombre en ce moment dans mon nid ; ainsi donc, heureux mortel que vous êtes, puisque je vous offre mes quinze œufs, vous pouvez commencer vos souhaits sur-le-champ.

À peine l'oie avait-elle cessé de parler que maître Pierre oubliait son envie de dormir, et, chassant sa paresse, était sur pied, cherchant le nid, le trouvait, comptait les œufs qui s'y trouvaient, et, quand au nombre, reconnaissait que l'oie avait dit la vérité.

— Eh bien, demanda l'oie qui l'avait suivi en tortillon, ai-je menti ?

— Jusqu'à présent, non, répondit Pierre, mais il n'y a rien de bien étonnant à ce que vous ayez pondu quinze œufs. Le miracle serait qu'ils eussent le pouvoir que vous dites.

— Essayez ! répliqua l'oie.

Pierre prit vivement un œuf dans le nid, et s'apprêta à le lancer à terre.

— Attendez, attendez, maître Pierre, dit l'oie ; il faut d'abord faire un souhait, sans quoi vous auriez cassé un œuf en pure perte.

— Bon ! que vais-je souhaiter ? demanda Pierre tout pensif.

— Suivez mon conseil, dit l'oie, souhaitez de devenir oiseau ; c'est une chose fort agréable, je vous assure.

— Ah ! ma foi oui, dit Pierre, et vous me rappelez que bien des fois, en voyant passer, aussi haut que les nuages, les grues, les oies et même les hirondelles, j'ai souhaité de devenir oiseau ; donc, je désire être oiseau !

En disant ces paroles, il lança l'œuf contre un pavé et le brisa.

Aussitôt ses sabots furent lancés au loin, son chapeau se balança un instant dans les airs et disparut ; de la commotion qui se fit en lui, il tomba sur le dos.

Mais aussitôt il se releva, se regarda dans le ruisseau et reconnut qu'il avait pris la forme d'une grue gigantesque.

Or, Pierre se sentait très-mal à son aise sous cette nouvelle enveloppe ; il n'osait marcher sur ses longues jambes, son grand bec claquait, et tout en claquant laissait échapper des cris de terreur.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-il, car il avait conservé la faculté de parler, je ne pourrai jamais y tenir ; je ne veux pas être un oiseau : je désire redevenir Pierre comme auparavant.

Au bout d'une minute, il était redevenu Pierre comme il l'avait désiré. Il regarda autour de lui, vit ses souliers à dix pas, son chapeau à vingt, mit les uns à ses pieds, l'autre sur sa tête. Puis il toussa, cracha, fit aller ses bras en moulin à vent pour s'assurer qu'il était redevenu lui-même, et, toutes les fonctions qui appartiennent plus particulièrement à l'homme qu'aux autres animaux étant accomplies, il commença de se rassurer.

— Ouf ! dit-il, c'était un piège.

— Vous vous trompez, lui dit l'oie, ce n'était pas un piège le moins du monde ; seulement, vous vous êtes tant pressé dans votre désir, que vous n'avez pas pris le temps de préciser votre souhait. Le génie chargé de l'accomplir venait de vous entendre parler de grue, il a cru que devenir une grue était l'unique objet de votre ambition, et il vous a servi selon qu'il a cru être à votre goût.

— Non-seulement je ne veux pas être une grue, s'écria Pierre, mais même je ne veux plus être oiseau. Oh ! la la ! je me sens encore tout endolori ; j'entendais craquer mes os que c'était pitié. Non, non ! je veux être un personnage important, un soldat. Ah ! oui, un soldat, un officier, comme ceux qui, dernièrement, ont traversé le village il y a huit jours.

Et, prenant un autre œuf, il le lança de toute volée contre une pierre.

L'œuf éclata, et l'on eût dit qu'en éclatant il mettait le feu à toute une batterie de canons.

Ce bruit, si terrible qu'il fût, alla encore en s'augmentant. C'était en effet celui du canon.

Pierre, en habit d'officier, était au milieu d'une grande bataille, ou plutôt faisait partie d'une armée assiégeante qui battait une ville en brèche ; les balles sifflaient à ses oreilles, les boulets ricochaient autour de lui, les obus soulevaient la terre sous ses pieds, et lui sautait à droite, à gauche, ou gambadait sur place, selon que les projectiles lancés de la ville le menaçaient sur ses flancs ou à sa base.

Pierre avait l'habit d'un soldat, mais il n'en avait point le courage.

— Oh ! s'écria-t-il, quel horrible état que celui de militaire, et que je voudrais donc être hors de tout ceci.

Au moment où il proférait ce souhait, un boulet mettait le haut de son casque en pièces et le renversait sur le dos.

Pierre se crut mort, et resta un instant dans la position où il était ; mais, n'entendant plus aucun bruit, il se hasarda à relever la tête et à regarder autour de lui. Il était couché sur la paille au milieu de la cour de sa ferme, et sa vieille oie, aboyant à ses côtés, semblait le regarder avec surprise.

Pierre fit un effort et se trouva assis. Il essuya la sueur qui coulait de son front, il humecta ses lèvres, car sa bouche était desséchée par la poudre, par la fumée et surtout par la frayeur.

En ce moment, il aperçut dans le jardin de son voisin un arbre couvert de pommes.

— Oh ! dit-il, que je serais heureux si je me trouvais tout à coup au haut de ce pommier avec des pommes plein mon chapeau.

Et, sans consulter son oie cette fois, il prit un œuf et le cassa.

Au même instant, il se trouva sur la plus haute branche de l'arbre, avec des pommes plein son chapeau.

Mais le pauvre Pierre n'eut pas le temps de jouir du butin qu'il venait de faire. À vingt pas de lui apparut, furieux, le propriétaire du verger, armé d'une énorme gaule dont il appliqua une

effroyable volée sur les épaules de l'infortuné maraudeur, lequel, sans perdre de temps, se souhaita chez lui, où il revint immédiatement.

— Pourquoi donc tournes-tu ainsi le dos et secoues-tu ainsi les épaules ? lui demanda l'oie.

Mais lui, au lieu de répondre à cette question :

— Viens, dit-il, j'ai à te parler.

Et tous deux rentrèrent dans la salle principale de la ferme, où ils veillèrent ensemble, réfléchissant sérieusement et discutant sur ce qu'il y avait de mieux à faire.

— Une bonne idée ! dit tout à coup Pierre.

— Laquelle ? demanda l'oie.

— Je vais, dit Pierre en prenant un œuf, souhaiter des masses d'argent ; et pour le coup, par ma foi, nous serons heureux, il me semble.

Il n'avait point achevé que l'œuf était cassé, et que le couvercle de la huche où d'ordinaire on mettait le pain se soulevait, repoussé par les écus.

Pierre courut à la huche, dressa le couvercle contre le mur, et, avec de grandes exclamations, se mit à contempler le trésor qu'elle contenait.

L'oie, de son côté, monta sur une chaise, et, allongeant le cou, se mit à en faire autant de son côté.

Tous deux restèrent absorbés, jusqu'à la fin du jour, dans cette contemplation.

Puis, le soir venu, Pierre chercha le plus grand cadenas qu'il put trouver, afin de le mettre à sa porte, car la crainte des voleurs commençait à le prendre, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant.

Vers minuit, il se jeta sur son lit pour essayer de dormir, tandis que l'oie se promenait de long en large devant la huche pleine d'argent, comme une sentinelle devant la Banque. Enfin, vers deux heures du matin, voyant que le sommeil ne venait pas, il s'en alla à la fenêtre, où il resta à compter les étoiles jusqu'à ce

que parût le jour.

Quoique Pierre, comme il vous a été facile de vous en apercevoir, ne fût pas un garçon de beaucoup d'esprit, il commença de reconnaître, cependant, que c'était une façon très-sotte d'utiliser la bonne fortune qui lui était arrivée que de désirer être oiseau, être soldat et manger des pommes. Son dernier souhait lui paraissait moins déraisonnable que les autres. Mais, depuis que la réalisation s'était opérée, il avait déjà éprouvé de grands soucis à l'endroit de sa fortune.

Aussi, lorsque l'oie, placée en faction devant la porte, s'approcha de la fenêtre :

— Je vous avouerai, madame l'oie, dit-il, que je pense que tout ce que nous avons fait ou plutôt tout ce que j'ai fait jusqu'ici est absurde. Ne connaissez-vous pas un autre moyen d'être riche, d'avoir quelqu'un pour garder nos trésors, et de les regarder seulement lorsque nous aurions besoin d'y prendre une poignée d'or ou d'argent.

L'oie regarda Pierre d'un air narquois.

— Eh ! pourquoi ne seriez-vous pas roi ? lui dit-elle. Les rois, d'ordinaire, n'ont d'autres embarras que de dépenser leur argent, attendu qu'ils ont un ministre des finances qui en répond et des soldats qui le gardent.

— Ah ! peste, dit Pierre, je n'avais pas encore pensé à cela. Je serai roi, je vous en réponds, et pas plus tard qu'à l'instant même.

Et, prenant aussitôt un des œufs, qui, par miracle, se trouvaient toujours à la portée de sa main, il le jeta sur le seuil de la porte.

En un clin d'œil la métamorphose s'opéra, et Pierre se trouva au milieu d'une grande salle, avec une fraise très-roide au cou, une couronne très-lourde sur la tête et une longue queue à son manteau.

Autour de lui, tout le monde saluait profondément.

Pierre, ne sachant que répondre à tous ces saluts, se leva et

demanda à quelle heure le déjeuner serait prêt.

Il lui fut répondu que Sa Majesté serait servie à neuf heures du matin.

Pierre avait grand'faim ; d'habitude, comme nous avons dit, il se réveillait à huit heures, et, en général, il ouvrait la bouche en même temps que les yeux.

Il demanda si, en attendant, il ne pourrait pas prendre une tasse de café ou manger un morceau de fromage.

Mais aussitôt il lui fut répondu que, quant à son café, il l'avait déjà pris, et que, quant à un morceau de fromage, c'était une nourriture un peu bien vulgaire pour un prince de son rang.

En ce moment, Pierre vit son oie qui lui faisait la révérence, et qui lui demandait avec ce petit ton goguenard qu'il avait déjà remarqué en elle :

— Comment vous trouvez-vous, sire ?

— Peuh ! fit Pierre, si le métier de roi signifie faire les volontés des autres et ne pas faire les siennes ; ne pas manger quand on a faim, ou dîner avec cette fraise au cou, laquelle m'empêchera d'approcher ma cuiller ou ma fourchette de ma bouche, je vous déclare, madame l'oie, que je suis prêt à abdiquer. Mais comme il fait, au reste, un beau soleil, je vais descendre dans mon jardin et m'étendre sur le gazon.

Mais à peine le roi Pierre avait-il prononcé ces paroles, qu'un homme s'approcha de lui tout effaré, en disant :

— Ne faites pas cela, sire, si vous ne voulez pas risquer votre précieuse vie.

— Eh ! pourquoi, demanda Pierre, risquerais-je ma précieuse vie à m'étendre sur le gazon ?

— Mais parce que je viens de découvrir un complot terrible contre Votre Majesté.

— Vous ?

— Oui, moi.

— Vous êtes donc mon ministre de la police ?

— Votre Majesté veut rire ; elle doit bien me connaître, puis-

que c'est elle-même qui m'a nommé.

— Ah diable ! fit Pierre ; ainsi, l'on veut m'assassiner ?

— Trente conjurés se sont réunis cette nuit et ont juré avec les imprécations les plus horribles que si vous échappiez à la balle, vous n'échapperiez pas au poignard, et que si vous échappiez au poignard, vous n'échapperiez pas au poison.

— Eh ! madame l'oie, fit Pierre en se retournant du côté de son conseiller emplumé, que dites-vous de tout ceci ?

— Je dis, répliqua l'oie, que je trouve la position fort grave, à moins que cette conspiration ne soit une invention de votre préfet de police.

— Et dans quel but inventerait-il une pareille fable ?

— Dans le but de faire croire qu'il est nécessaire. J'ai connu des ministres de la police qui ne se maintenaient à leur place qu'à l'aide d'un complot qu'ils inventaient chaque semaine ; quelques-uns sont restés huit ou dix ans en place par ce moyen, tout naïf qu'il semble au premier abord.

— Oh ! oh ! oh ! fit Pierre ; rangez-vous, ma mie.

— Pourquoi faire ?

— Pour me laisser passer, donc !

— Et où allez-vous ?

— J'ai envie de déjeuner à l'instant même avec un morceau de jambon, couché au soleil, sur le gazon. Or, comme j'ai un morceau de jambon pendu à la poutre de ma cuisine, comme j'ai un magnifique gazon à la porte de ma ferme, je m'en retourne simplement chez moi.

— Attendez, sire, dit l'oie ; en venant ce matin avec vous, j'ai eu soin de prendre mes œufs avec moi ; ainsi, dans le cas où vous auriez envie, avant de retourner chez vous, d'essayer de l'accomplissement de quelque autre souhait, passez-vous-en la fantaisie plutôt que de retourner tout simplement chez vous pour ronger un os de jambon, ce qui me paraît, au bout du compte, un assez triste déjeuner.

— Sur mon âme, dit Pierre, je ne sais trop que désirer, et je



me sens fort combattu. — Où y a-t-il un œuf ?

— Sous le fauteuil de Votre Majesté.

Pierre se baissa avec beaucoup de difficultés, parce que ses habits étaient empesés, et prit un œuf.

— Au bout du compte, dit-il, je crois que l'amiral commandant une flotte est l'homme le plus indépendant qui soit au monde, attendu qu'il passe sa vie à naviguer sur des mers lointaines où aucun contrôle ne le peut poursuivre ; d'ailleurs, autant que je puis m'en souvenir, l'uniforme d'un amiral est très-majestueux.

Et, comme Pierre n'était pas long, une fois qu'une détermination était prise, à la mettre à exécution, l'œuf qu'il tenait à la main fut brisé incontinent ; et, aussitôt, Pierre se transforma en un amiral de soixante-dix ans, avec un emplâtre sur l'œil, une canne à bec de corbin et une jambe de bois ; tous ces inconvénients étaient rachetés par une magnifique béquille en bois d'acajou.

— Ah ! jarnibleu ! s'écria Pierre, je voulais devenir un amiral, mais non pas un amiral en retraite, avec un œil et une jambe de moins, sans compter que j'ai soixante-dix ans, et que, par conséquent, je puis mourir d'un moment à l'autre.

— Mais, dit l'oie, permettez-moi de faire observer à Votre Seigneurie que l'habitude n'est pas de nommer des amiraux de vingt ans, et l'on n'atteint guère à ce grade lorsque l'on n'est plus bon qu'à rester chez soi.

— Allez au diable ! dit Pierre tout en gémissant ; vous êtes une sotte, ma mie, et de peur qu'il ne m'arrive malheur sous cette misérable enveloppe, je vais souhaiter de redevenir moi-même.

Et, l'ayant souhaité, il se retrouva dans la cuisine de sa ferme, avec son oie perchée sur sa table devant lui.

Mais une chose à laquelle l'oie ne s'attendait pas, c'était à la colère de Pierre ; Pierre était furieux : sur la table était un couteau, il le prit et se mit à courir après la méchante bête qui l'avait entraîné dans une succession d'aventures si désagréables ; mais

l'oie n'était pas d'humeur à se laisser tuer si facilement ; tout en courant, elle se mit à crier plus haut que lui, lui reprochant son ingratitude, lui rappelant les immenses faveurs qu'elle lui avait accordées, et dont vingt autres, qui eussent eu le bon sens qui lui manquait, à lui, n'eussent pas manqué de profiter.

Elle lui démontra enfin si clairement que c'était lui qui était une oie, et elle une créature d'esprit, qu'il finit par se donner des coups de poing dans le visage et avouer que c'était lui qui avait tort.

— Écoutez, lui dit l'oie ; il faut vous instruire en voyageant, mon ami. Je vous ai souvent vu lire des livres de voyage.

— En effet, dit Pierre, ce sont les seuls qui m'amuse ; il y en a deux surtout dont je ne puis me lasser : Robinson et Gulliver.

— Eh bien donc ! fit l'oie, pourquoi ne deviendriez-vous pas le héros d'un livre semblable ?

— Eh ! eh ! ceci n'est point une mauvaise idée, fit Pierre ; supposons que je devienne un nouveau Robinson Crusoé et que j'aie une île tout entière à moi. — Je le veux, je le veux, je le veux ! s'écria-t-il avec enthousiasme.

Et il prit un œuf et l'écrasa sous son pied.

Par malheur, Pierre avait oublié de désigner la dimension dont il voulait son île : il se trouva donc assis sur un simple rocher ; — le vent et la mer faisaient rage, et les oiseaux des tempêtes voltigeaient autour de lui en poussant des cris lamentables et discordants.

Comme Robinson, Pierre était abandonné dans une île déserte.

Mais quelle île, bon Dieu ! une roche de six pieds carrés, juste assez pour dire qu'il était à sec.

Mais le serait-il longtemps ? Les vagues semblaient furieuses de l'avoir laissé échapper, et elles heurtaient en se brisant contre l'écueil, comme si elles eussent juré de le ressaisir et de l'entraîner dans les profondeurs de la mer.

— Oh ! malheureux que je suis ! s'écria Pierre tout grelottant

de froid et de frayeur ; comment vais-je retourner à la maison maintenant ? Je ne pourrai vraiment le faire que s'il me pousse une queue et des nageoires, et encore, je crains tellement l'eau que, tout poisson que je serais, je n'oserais me hasarder dans la mer.

À peine eut-il achevé cette phrase qu'il entendit un certain cancanement qui ne lui était pas inconnu. Il se retourna du côté d'où venait le bruit, et vit son oie qui se balançait sur les vagues.

— Eh ! lui dit-elle, mon cher Pierre, il y a poisson et poisson.

— Mais c'est vrai, dit Pierre, il y a les poissons volants.

— Allons donc, dit l'oie d'un air gouailleur, à quoi vous servirait-il d'avoir lu tant de voyages pour savoir cela, ou, les ayant lus, de ne pas vous en souvenir dans l'occasion.

— Où sont les œufs ? demanda Pierre.

— À votre droite, dans le creux du rocher.

— Ah diable ! fit-il, savez-vous qu'il n'y en a plus guère, ma mie ?

— Libre à vous de les ménager et de rester sur votre île.

— Non, par ma foi ! et pas un ne peut être mieux employé qu'à me tirer d'ici. Donc, encore celui-là.

Et il cassa l'œuf, en souhaitant de devenir un poisson volant.

Aussitôt il sentit ses oreilles s'allonger en interminables nageoires transparentes, tandis que ses jambes se collaient l'une à l'autre en s'amincissant, et que ses pieds, se mettant à ce que l'on appelle, en terme de danse, la première position, devenaient une magnifique queue.

En même temps une irrésistible puissance le poussa à l'eau.

Pendant quelques instants, quelque peur qu'eût eue Pierre un instant auparavant de l'élément liquide, il y flotta fort agréablement, et il commençait à trouver que l'existence d'un poisson volant était une existence pleine de sensualité, lorsqu'il vit monter des profondeurs de la mer un monstre cinquante fois plus gros que lui, qui, la gueule ouverte, menaçait de l'engloutir.

Alors, aussi vivement qu'il s'était jeté à la mer et s'était servi

de ses nageoires, le pauvre Pierre sauta en l'air et se servit de ses ailes, et cela avec tant de succès, qu'au bout d'un instant il se trouva élevé de plusieurs mètres au-dessus des flots.

Mais, à peine était-il là, se félicitant de cette nature amphibie de laquelle il avait fait choix, effleurant de temps en temps les sommets d'une vague pour y rafraîchir ses ailes, qu'un cri perçant, parti de la région des nuages, vint le faire tressaillir ; il se tourna de côté pour regarder en l'air, et vit un point blanc qui allait grossissant avec une effrayante rapidité à mesure qu'il se rapprochait de lui. C'était un albatros, genre d'oiseau très-friand de poissons volants. Il avait le bec tout ouvert, les serres toutes étendues ; le pauvre hère se sentait déjà à moitié dévoré.

Par bonheur, la crainte le paralysa, et, au lieu de servir de ses ailes pour essayer de fuir, il les plia, ou plutôt elles se replièrent sur elles-mêmes, et il tomba si rapidement lui-même à la mer, que, quelle que fût la rapidité de son ennemi, il était déjà à cinq ou six pieds sous l'eau lorsque le bec de celui-ci en effleura la surface.

Mais à peine avait-il retrouvé dans l'élément liquide l'usage de ses nageoires, qu'il vit remonter du fond de la mer ce même monstre marin auquel il avait déjà échappé une fois, et qui, cette fois, ne le manqua que parce qu'ayant mal pris ses mesures, sa gueule se referma à deux ou trois centimètres de sa queue.

— Malédiction sur moi, s'écria Pierre, si je reste cinq minutes de plus dans l'eau ou à l'air ! Vite, vite la terre ferme. Je veux être à cent pas de ma maison.

Ce souhait était à peine formulé que Pierre se retrouvait sur la grande route qui passait devant sa ferme, au seuil de laquelle il venait tomber, épuisé de fatigue.

Il se releva, et enfonça la porte d'un coup de pied.

La porte s'ouvrit avec violence, et Pierre aperçut dans la cuisine sa vieille oie, qui pensa tomber à la renverse de saisissement ; et en effet la pauvre bête avait bien quelque raison d'être épouvantée, car Pierre avait couru d'un tel train pour rentrer chez lui,

que la métamorphose n'avait pas eu le temps de s'opérer complètement, et que Pierre, redevenu homme par tout le reste du corps, avait encore sa tête de poisson, ce qui lui donnait l'aspect le plus étrange du monde.

Cette dernière aventure avait presque guéri Pierre de la manie de casser des œufs d'oie. Il passa donc sept ou huit jours assez tranquille, se remettant au coin d'un bon feu, ou étendu sur le gazon, des fatigues de ses métamorphoses et surtout de ses voyages.

Cependant, de temps en temps sa pensée vagabonde se rattachait à l'idée de faire quelque nouvel essai, ne fût-ce que pour voir s'il lui réussirait mieux que les anciens. Et tout bas, sans toucher aux œufs, il formulait, au sujet de choses inconnues, des souhaits plus bizarres les uns que les autres. Comme tous les gens oisifs, il rêvait à toutes sortes de projets imaginaires ; mais hâtons-nous de dire que, fidèle à sa paresse, aucune intention de travail ne se mêlait jamais à ses projets.

Seulement, comme il ne pouvait plus dormir ainsi qu'autrefois, il flânait toute la journée dans sa ferme, suivi de sa vieille oie, qui se tortillait derrière lui, et lui débitait une foule de bêtises, ainsi que les vieilles oies ont l'habitude de le faire ; mais, à la fin, cette flânerie et les cancons de son oie le fatiguèrent de telle façon qu'il résolut de casser encore un œuf.

Mais que désirer ? Il ignorait ce qu'il voulait être, mais pour rien au monde il n'eût voulu redevenir ce qu'il avait été.

Plus d'oiseau à longues pattes, plus de soldat risquant d'être tué à chaque instant, plus d'argent à garder pour vivre dans l'inquiétude, plus de roi ne mangeant pas à son heure et plus gêné dans ses habits de soie que les vieux paladins dans leur armure de fer, plus d'amiral estropié, borgne, boîteux et marchant avec une béquille, plus de rocher battu par les vagues et usurpant insolemment le nom d'île, plus de poisson volant poursuivi par les requins dans l'eau et par les albatros dans l'air. Non, non, il lui fallait un poste tranquille, une position solide où il y eût bien à

boire, bien à manger et rien à faire.

C'était difficile à trouver.

Au moment où il cherchait, plongé dans ses réflexions les plus profondes, il entendit près de lui un grognement qui lui sembla plein de jubilation. Il partait d'un toit à porc placé derrière lui.

Pierre s'approcha, se dressa sur la pointe du pied, regarda par une solution de continuité qui s'étendait entre la couverture et la muraille, et put contempler le tableau d'une séduisante paresse et d'un bonheur aussi parfait qu'il est possible de le goûter dans ce monde.

L'image de ce bonheur était personnifiée dans un cochon gras à lard couché sur la paille fraîche, les yeux à demi clos, et ne remuant les oreilles et la queue que juste ce qu'il fallait pour effrayer les mouches.

— Ah, pardieu ! dit Pierre, comment n'avais-je point pensé à cela ? Sur ma foi, voilà un être heureux, ou je ne m'y connais pas. Il a une nourriture abondante sans être obligé de prendre la peine de la gagner. Il dort tant qu'il veut ; la mobilité de ses oreilles et de sa queue lui permet de chasser les mouches sans même avoir besoin de se réveiller. Vite un œuf, un œuf, un œuf !

On sait qu'en ce cas Pierre n'avait qu'à étendre la main, et que les œufs étaient toujours là.

Il prit un œuf et le brisa.

Aussitôt il se trouva étendu sur la paille fraîche, avec une auge pleine de son à portée de son groin.

Il est juste de dire que, pour cette fois, le premier sentiment qu'il éprouva fut celui d'une félicité parfaite. Il étira délicieusement ses membres à la bienfaisante chaleur du soleil, il dévora avec infiniment de satisfaction quelques belles pommes tombées d'un arbre voisin, puis il s'abandonna à ce délicieux état de somnolence qui l'avait séduit, un instant auparavant, chez son congénère.

Mais à peine avait-il eu le temps de se plonger dans cet état de délicieuses rêveries, qui n'est plus la veille et qui n'est pas enco-

re le sommeil, qu'un homme, d'une mine fort peu gracieuse, entra sans cérémonie dans le toit de Pierre et commença par lui fourrer les doigts entre les côtes pour s'assurer de la quantité de chair et de graisse qui les recouvrait.

Cela fut d'autant plus désagréable à Pierre, que, du temps qu'il était Pierre, il était fort chatouilleux ; aussi eût-il bien voulu lui dire : ce que vous me faites là, non-seulement est inconvenant, mais encore très-désagréable ; pour être devenu cochon, on n'en a pas moins les côtes sensibles ; laissez-moi tranquille ! laissez-moi tranquille !

Mais l'homme, qui paraissait peu se préoccuper de ce qui pouvait être agréable ou désagréable à Pierre, continuait à le tâter aux endroits les plus secrets avec un sentiment de satisfaction croissante. Enfin, tout en chantonnant un petit air des plus gais, il commença de relever ses manches comme quelqu'un qui serait sur le point d'entreprendre un ouvrage quelconque. Comme cet ouvrage paraissait très-évidemment se rapporter à Pierre le cochon, celui-ci ouvrit un œil, pour ne pas être pris à l'improviste. Mais l'homme ne s'inquiéta aucunement de ce surcroît d'attention, et, à l'indicible terreur de notre héros, il tira de sa ceinture un couteau de l'aspect le plus effrayant, puis, le couteau entre ses dents, prit Pierre par une oreille et par une patte, le retourna de façon à le maintenir entre ses genoux, lui tâta le cou pour découvrir le bon endroit, et, l'ayant trouvé, il y posa le pouce, tandis qu'il tirait de ses dents son couteau avec l'autre main.

Pierre comprit que, s'il tardait un instant à se faire reconnaître, il allait être égorgé sur place.

— Eh morbleu ! s'écria-t-il d'une voix aussi distincte qu'il était possible de l'exiger sortant du groin d'un porc, je ne suis pas un cochon, animal !

Le charcutier laissa échapper son couteau, ses genoux tremblants cessèrent de retenir Pierre ; il rampa à reculons, sur ses mains et sur ses genoux, jusqu'à ce qu'il fût sorti du toit ; alors il se releva, et s'enfuit à toutes jambes.

Pierre saisit le couteau, et comme ses mains et ses pieds d'homme lui étaient déjà revenus et qu'il ne lui restait que sa tête de cochon, il se mit à le poursuivre, bien déterminé à lui faire faire connaissance avec la trempe de sa lame.

Le charcutier se retourna, et, se voyant poursuivi par un monstre ayant le corps d'un homme et la tête d'un cochon, il poussa d'effroyables cris, et alla se jeter tout droit dans une rivière où il faillit se noyer, et dont il ne se retira qu'avec des efforts si burlesques, que Pierre, qui venait enfin de retrouver sa tête d'homme, éclata de rire, et laissa tomber son couteau, forcé qu'il était de tenir ses côtes des deux mains.

Pierre retourna à la maison et y rentra riant encore, ce qui fit que la vieille oie, qui n'était pas habituée à le voir revenir avec ce visage, vint à lui pleine de confiance, lui demandant quelle chose lui était arrivée qui pût le mettre dans une telle gaieté.

Pierre lui raconta l'histoire du charcutier.

Après quoi tous deux soupèrent en tête-à-tête.

Au dessert, Pierre, qui était d'excellente humeur, dit à sa convive :

— Madame l'oie, la prochaine fois, je veux être quelque chose de joli, car je suis dégoûté des oiseaux, des poissons et des quadrupèdes. Donc, voyons, parlez-moi en amie : quel conseil me donnez-vous pour que les choses ne tournent pas à mon déplaisir ?

— Sur ma parole, dit l'oie, je n'en sais vraiment rien ; car, quelque choix que vous fassiez, vous devez vous apercevoir que plus les œufs tirent à leur fin, plus vous changez lentement, et il y a des cas où il pourrait être insupportable de prendre peu à peu la forme d'une créature singulière.

— Vous avez raison, dit Pierre, et j'ai, en effet, trouvé mes métamorphoses, soit pour me transformer, soit pour redevenir moi-même, plus lentes à chaque fois ; seulement, je pensais que ce serait joli et léger d'être papillon. Il n'y a pas de fatigue à voltiger au-dessus des fleurs. Ils ont un charmant logis, puisque



d'habitude c'est le calice d'une rose ou la corolle d'un lis. Voyons, que pensez-vous d'un beau papillon ? Je me tiendrais dans mon jardin et je l'embellirais de ma propre présence.

— Ma foi, répondit l'oie, qui commençait à craindre la responsabilité qu'elle prenait en donnant un conseil, je suis d'avis, mon cher Pierre, que vous agissiez d'après vos propres inspirations ; quant à moi, je désire autant que possible ne plus me mêler désormais de ces sortes d'affaires.

Mais quand Pierre avait une chose dans la tête, il fallait qu'il s'en passât la fantaisie : il prit donc l'avant-dernier œuf et le cassa sans hésiter, souhaitant de devenir un superbe papillon.

Pierre était assis sur un escabeau boiteux, avec la vieille oie en face de lui.

— Ah ! dit la vieille oie, voici vos cornes qui poussent, voici vos pattes qui poussent, voici vos ailes qui poussent : elles sont vraiment splendides.

Mais Pierre faisait d'effroyables grimaces.

— Est-ce que vous souffrez ? demanda la vieille oie.

— Je me sens très-mal à mon aise, répondit Pierre. Aïe ! comme cela me fait mal à la poitrine ! Oh ! la la, mon dos ! est-ce que je deviendrais bossu ? Oh ! mes bras, oh ! mes jambes, oh ! mon...

Pierre s'arrêta là sans que la vieille oie pût savoir ce qu'il allait dire, car, sa tête étant devenue celle d'un papillon, Pierre éprouva une grande fatigue à parler.

La métamorphose, au reste, fut bientôt complètement achevée ; tout son corps se couvrit de duvet. Il était devenu ce magnifique papillon bleu, jaune et noir que l'on appelle le porte-queue.

Comme la fenêtre était ouverte, il s'envola par la fenêtre, voltigea un instant au soleil, passa par-dessus le toit et se trouva dans le jardin.

L'oie, qui avait entendu dire que c'était là qu'il comptait demeurer, l'y attendait.

Elle l'y trouva donc, et, quoiqu'elle fût loin d'être une fleur,

il vint voltiger autour d'elle.

— Voilà qui est charmant, disait le papillon ; quelle adorable existence, se laisser flotter dans l'air, boire la rosée, vivre de miel et de parfums. Je ne suis plus un homme, je ne suis plus même un papillon, je suis un dieu !

— Il y a cependant une chose qu'il faut vous rappeler, lui dit l'oie ; certainement votre vie sera gaie et agréable, mais elle sera courte, car les papillons, à ce que j'ai entendu dire, sont rangés par les hommes au rang des créatures éphémères, ce qui vous donne un jour de vie, vingt-quatre heures peut-être. Il est vrai que le bonheur ne se mesure pas à la durée, et que l'on peut être plus heureux en douze heures que pendant toute une longue vie.

— Peste ! s'écria Pierre, vous m'y faites songer. Moi aussi, corbleu ! j'ai entendu dire cela ; imbécile que je suis, si j'avais encore mes poings, je me cognerais la tête. M'être donné l'embarras d'un changement qui durera si peu, et peut-être encore, par le temps que j'ai mis à prendre cette charmante forme, aurai-je celui de mourir avant de la quitter !

— En ce cas, Pierre, dit l'oie, il n'y a pas une minute à perdre ; mon ami, souhaitez de redevenir vous-même : alerte ! alerte ! il me semble que vous faiblissez !

En effet, la peur avait paralysé Pierre, et il était tombé sur le gazon.

— Je veux redevenir moi ! je veux redevenir moi ! s'écriait Pierre.

Mais, comme nous l'avons dit, les métamorphoses devenaient de plus lentes en plus lentes ; plusieurs heures s'écoulèrent avant qu'il pût se débarrasser de son costume de papillon, et le soleil commençait à disparaître lorsque Pierre rentra dans sa maison accompagné de l'oie.

Pierre était tellement brisé, qu'il se coucha et s'endormit aussitôt.

Le lendemain, lorsqu'il se leva, il se rappela qu'il ne lui restait plus qu'un œuf, aussi éprouvait-il une grande répugnance à

employer celui-là légèrement.

Ce dernier œuf, c'était toute la fortune de Pierre.

Aussi alla-t-il s'asseoir sur un banc, à la porte de la ferme, et se mit-il à méditer sérieusement.

L'oie l'avait suivi sans qu'il y fît attention.

Tout à coup, Pierre tressaillit en entendant sa voix.

— À quoi pensez-vous, Pierre ? lui demanda l'oie.

— Je pense à quel souhait je dois employer mon dernier œuf, répondit celui-ci.

— Oh ! ne vous tourmentez pas de cela, mon pauvre Pierre, répondit l'oie ; vous casserez votre dernier œuf sans savoir d'avance ce que vous deviendrez. Vous n'y pouvez rien, et votre volonté a maintenant perdu toute son influence. Seulement, vous pouvez renoncer à le casser, et par conséquent renoncer au bénéfice ou à la perte de la chose inconnue. Quant à moi, ne me demandez pas de conseils : j'aurais trop peur d'influencer votre décision, et que, cassant l'œuf sur mon avis, il ne vous arrivât malheur.

— En tout cas, demanda Pierre, en supposant que je sois mécontent de ma transformation, pourrais-je redevenir moi-même ?

— Sans doute ; mais qui sait le temps que vous y mettrez !

— Eh bien ! quoi qu'il arrive, je m'en moque, dit Pierre, et puisque j'ai si mal choisi jusqu'ici, peut-être vaut-il mieux que je n'aie pas le choix. La curiosité l'emporte chez moi sur la frayeur ; si je ne cassais pas ce dernier œuf, toute ma vie je me répéterais qu'il contenait peut-être mon bonheur. Je l'ai ici dans ma poche, sous ma main ; je vais donc le casser sur-le-champ.

Et, tout en parlant, il lança l'œuf contre la muraille.

À l'instant même il sentit des milliers de plumes qui commençaient de lui percer la peau. Il glissa du banc sur lequel il était assis et se trouva sur une paire de larges pattes emmanchées de jambes très-courtes ; ses yeux lui montrèrent un long bec jaune qui le fit loucher, si bien que, hors de lui-même, il cria à sa vieille

amie :

— Au nom du bon Dieu ! mais quelle bête suis-je donc ?

— Une oie ! une oie ! une oie ! s'écria celle-ci.

Et elle tomba dans les convulsions d'un fou rire, tandis que le sang de Pierre bouillait d'une furieuse indignation.

— Que signifie cela ? s'écria-t-il. Je crois, Dieu me pardonne, que vous vous moquez de moi.

— Oh ! mais c'est qu'en vérité, reprit l'oie aussitôt qu'elle put reprendre haleine, c'est que non-seulement vous êtes une oie, mais encore c'est que vous êtes l'oie la plus horriblement gauche qu'il soit possible de voir. Vous vous tortillez ridiculement, vous avez la voix criarde, vous louchez à faire peur ; excusez-moi donc si je ris, mon cher Pierre, mais je vous assure que si vous pouviez vous voir, vous ririez aussi.

Pierre, tout déconcerté, s'en alla en tortillant la queue dans la basse-cour, de laquelle il ne sortit que lorsqu'il fut, à force de volonté, redevenu lui-même.

La leçon avait été rude ; aussi ne ferma-t-il pas l'œil de toute la nuit suivante, et le lendemain, jetant sa faucille sur son épaule, il se prépara à aller travailler dans les champs que lui avaient légués ses bons parents.

— Bonjour, Pierre, dit la vieille oie, qui barbotait à la porte ; où allez-vous si matin ?

— Vous le voyez, répondit Pierre assez brusquement, je vais travailler.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! fit l'oie d'un ton goguenard, nous n'en finirons donc jamais avec les merveilles.

Mais Pierre, se redressant :

— Sot oiseau, lui dit-il, va-t'en rejoindre tes pareils dans ma basse-cour. Moi, je suis revenu à la raison. Je vois d'aujourd'hui seulement combien j'avais été fou de négliger les biens que m'avait donnés la Providence, pour perdre mon temps à des recherches qui ne m'ont donné que des déceptions et des ennuis, désirant toujours être ce que je ne suis pas, au lieu de tirer parti

de ce que je suis, et par-dessus tout, pour comble de sottise, demandant des conseils à une oie qui avait fini par me faire aussi bête qu'elle. Mais écoutez bien, ma mie, ma résolution est inébranlable : je ne veux plus rêver aux choses impossibles ; je suivrai les laborieux exemples qui m'ont été donnés par mes bons parents, et je tiens pour assuré qu'en marchant dans cette voie je n'aurai rien à désirer dans l'avenir.

En disant ces mots, Pierre s'en alla aux champs, où, de ce jour, il travailla assidûment, comme doit le faire un jeune fermier laborieux ; et lorsque, devenu grand, il arriva à l'âge d'homme, il évita toujours les mauvaises sociétés et les sots conseils, ne cassant plus jamais d'autres œufs que ceux qu'il mangeait à son déjeuner.

# Blanche de Neige

## I

Un jour d'hiver, la neige tombait par flocons, comme si le ciel semait des fleurs d'argent sur la terre.

Il y avait une reine qui était assise et qui cousait près d'une fenêtre de son palais.

Cette fenêtre était de bois d'ébène du plus beau noir.

Et, comme la reine était occupée à regarder tomber la neige, elle se piqua le doigt avec son aiguille.

Trois gouttes de son sang coulèrent sur la neige, et firent trois taches rouges.

En voyant combien ce sang de pourpre tranchait avec la blancheur de la neige, la reine dit :

— Je voudrais avoir un enfant dont la peau fût aussi blanche que cette neige, dont les joues et les lèvres fussent aussi rouges que ce sang, et dont les yeux, les cils et les cheveux fussent aussi noirs que cette ébène.

Juste en ce moment, la fée des Neiges passait, dans sa robe de givre ; elle entendit la prière de la reine et l'exauça.

Neuf mois après, la reine mit au monde une fille, blanche de peau comme la neige, rouge de lèvres et de joues comme le sang, noir d'yeux, de cils et de cheveux comme l'ébène.

Mais la reine n'eut que le temps d'embrasser sa fille, et elle mourut, en disant qu'elle désirait que l'enfant s'appelât *Blanche de Neige*.

Un an après, le roi prit une autre femme.

Celle-ci était fort belle, mais aussi orgueilleuse et aussi vaine que la première était humble et douce.

Elle ne pouvait supporter cette idée qu'aucune femme du monde pût l'égaliser en beauté.

Elle avait eu une fée pour marraine ; cette fée lui avait donné

un miroir qui avait une étrange faculté.

Quand la reine se regardait dans ce miroir et disait : « Petit miroir pendu au mur, quelle est la plus belle de tout le pays ? » le petit miroir répondait : « Belle reine, c'est toi qui es la plus belle. »

Et l'orgueilleuse reine était satisfaite, car elle savait que le miroir disait toujours la vérité.

Cependant Blanche de Neige grandissait et devenait de jour en jour plus jolie ; si bien qu'à dix ans, elle était belle comme le plus beau jour ; plus belle même que la reine.

Or, un jour que cette dernière disait à son miroir : « Petit miroir pendu au mur, quelle est la plus belle de tout le pays ? » le miroir, au lieu de lui répondre comme d'habitude : « C'est toi », lui répondit : « C'est Blanche de Neige ».

La reine fut toute bouleversée ; elle devint verte de jalousie ; ce qui ne l'embellit pas.

À partir de ce moment, chaque fois que la reine rencontrait Blanche de Neige, son cœur se retournait dans sa poitrine, tant elle haïssait la jeune fille.

Or, l'orgueil et la jalousie, ces deux mauvaises plantes de l'âme, allèrent toujours croissant dans son cœur, comme l'ivraie dans un champ ; de sorte que, ne pouvant plus reposer ni jour ni nuit, un matin, elle fit venir un chasseur et lui dit :

— Emporte cette enfant dans la forêt, afin qu'elle ne repaisse jamais devant mes yeux. Tu la tueras et tu m'apporteras son cœur, comme preuve qu'elle est bien morte, et je ferai manger son cœur à mes chiens ; il y a assez longtemps que ceux de la jalousie mangent le mien.

— Mais le roi ? demanda le chasseur.

— Le roi est à l'armée ; je lui écrirai que Blanche de Neige est morte, et il n'en demandera pas davantage.

Le chasseur obéit, emmena l'enfant dans la forêt ; mais, lorsqu'il eut tiré son couteau de chasse pour tuer Blanche de Neige, celle-ci, voyant qu'elle courait danger de mort, tomba à genoux

et se mit à pleurer en disant :

— Ah ! chasseur, je t'en prie, laisse-moi la vie ; je courrai dans la forêt si loin, si loin, que personne ne saura que j'existe, et je ne reviendrai jamais à la maison.

Et Blanche de Neige était si belle, que le chasseur en eut pitié.

— Allons, va, cours dans la forêt, pauvre enfant ! lui dit-il.

Et, en disant cela, il pensait :

— La forêt est pleine de bêtes fauves ; elles l'auront bientôt dévorée.

Pendant un poids bien lourd lui était enlevé de dessus le cœur.

Un jeune daim se leva ; le chasseur lui envoya une flèche et le tua ; puis il l'ouvrit, lui prit le cœur, et l'apporta à la reine.

La reine, croyant que c'était le cœur de Blanche de Neige, le fit manger à ses chiens, ainsi qu'elle l'avait dit.

Quant à la pauvre enfant, elle était donc restée seule dans la forêt, comme elle l'avait promis ; elle se mit à fuir, et courut tant qu'elle eut de forces.

Mais les ronces s'écartaient devant ses pas, et les bêtes féroces la regardaient passer sans lui faire aucun mal.

Vers le soir, elle aperçut une petite maisonnette. Il était temps : ses jambes ne pouvaient plus la porter.

La maisonnette était charmante : située dans un site pittoresque, avec une source à dix pas d'elle et de beaux arbres fruitiers dans un jardin.

La jeune fille but quelques gouttes d'eau à la source dans le creux de sa main, et entra dans la maisonnette pour se reposer.

La porte en était poussée seulement.

Tout était petit dans cette maison, mais tout y était propre et net au dernier point. Il y avait une petite table couverte d'une nappe, et, sur cette nappe, sept petites assiettes.

Chaque assiette avait sa petite cuiller, son petit couteau, sa petite fourchette et son petit gobelet.

À la muraille étaient adossés sept petit lits, avec des draps



blancs comme neige.

La jeune fugitive, qui avait grand'faim, mangea, sur une des petites assiettes, un peu de légumes et du pain, but une goutte de vin dans un gobelet ; car elle ne voulait pas tout manger et tout boire, ce qu'elle n'eût point eu de peine à faire si elle eût mangé et bu à son appétit.

Puis, comme elle était fatiguée, elle s'avisa à se coucher dans un des lits.

Mais aucun des six premiers lits ne lui convenait : l'un était trop court, l'autre était trop étroit.

Il n'y eut que le septième qui lui allât bien.

Elle s'y coucha, et, après s'être recommandée à Dieu, elle s'endormit.

Quand la nuit fut tout à fait venue, les sept maîtres rentrèrent.

C'étaient sept nains qui exerçaient la profession de chercheurs de minerai dans la montagne.

Ils allumèrent sept lumières, et alors ils virent que quelqu'un était venu, car rien n'était plus dans le même ordre où ils l'avaient laissé.

Le premier dit :

— Qui s'est donc assis sur ma chaise ?

Le second dit :

— Qui donc a mangé dans mon assiette ?

Le troisième dit :

— Qui donc a grignoté mon pain ?

Le quatrième :

— Qui donc a mangé ma part de légumes ?

Le cinquième :

— Qui s'est servi de ma fourchette ?

Le sixième :

— Qui a coupé avec mon couteau ?

Et le septième :

— Qui a bu dans mon gobelet ?

Alors le premier regarda tout autour de lui, et s'aperçut que

quelqu'un était couché dans le lit du septième nain, qui était le plus grand de tous.

— Tiens ! demanda-t-il à son camarade, qui donc est couché dans ton lit ?

Tous les autres nains accoururent et dirent :

— Dans le mien aussi l'on a essayé de se coucher.

Mais le septième, regardant Blanche de Neige qui dormait, appela les autres.

Les sept nains restèrent saisis d'admiration en voyant la jeune fille, qu'éclairaient leurs sept lumières.

— Oh ! mon Dieu ! s'écrièrent-ils en chœur, que cette enfant est donc belle !

Et ils en étaient si réjouis, qu'au lieu de l'éveiller, ils la laissèrent couchée dans le lit.

Celui dont Blanche de Neige avait pris le lit coucha à terre sur une jonchée de fougères sèches.

Le lendemain, quand vint le jour, Blanche de Neige s'éveilla, et fut fort effrayée en voyant les sept nains grouiller dans la maisonnette.

Ceux-ci s'approchèrent d'elle et lui demandèrent :

— Comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Blanche de Neige, répondit la jeune fille.

— Comment es-tu venue dans notre maison ? lui demandèrent encore les nains.

Alors elle leur raconta que sa belle-mère avait voulu la faire mourir, mais que, le chasseur lui ayant, sur sa prière, laissé la vie, elle avait trouvé la maisonnette, y était entrée, et, ayant faim et étant fatiguée, y avait soupé, s'était couchée et s'était endormie.

Les sept nains lui dirent :

— Si tu veux faire notre ménage, notre cuisine et nos lits, laver, coudre, tricoter, enfin tenir la maison propre et nette, alors tu pourras rester avec nous, et rien ne te manquera.

— Très volontiers, dit Blanche de Neige.

Et, toute fille de roi et de reine qu'elle était, elle resta chez les

sept nains, fit leur ménage et tint tout en ordre.

Le matin, les nains partaient pour la montagne, où ils cherchaient leur minerais d'or, d'argent et de cuivre.

Le soir, ils revenaient et trouvaient leur repas servi.

Tout le long du jour, la jeune fille restait donc seule, et il y avait peu de matins où les nains, qui l'aimaient comme leur enfant, ne lui disaient en la quittant :

— Ne laisse entrer personne, Blanche de Neige ; défie-toi de ta belle-mère ; un jour ou l'autre, elle apprendra que tu es vivante et te poursuivra jusqu'ici.

Et, en effet, la reine, croyant être débarrassée de Blanche de Neige, était restée deux ans, à peu près, sans consulter son miroir. Et, pendant ces deux ans, l'enfant, devenant jeune fille et embellissant chaque jour, était restée bien tranquille et, disons plus, bien heureuse chez les nains.

Mais enfin, un jour, la reine fut prise d'une vague inquiétude, se plaça devant son miroir et dit :

— Petit miroir pendu au mur, quelle est la plus belle de tout le pays ?

Et le miroir répondit :

— Belle reine, tu es la plus belle dans toutes les villes de ton royaume ; mais Blanche de Neige, dans la montagne, chez les sept nains, est mille fois plus belle que toi.

La reine fut effrayée ; elle savait que le miroir ne pouvait mentir ; elle vit donc bien que le chasseur l'avait trompée, dès que Blanche de Neige était vivante.

Alors elle se mit à songer comment elle parviendrait à faire mourir Blanche de Neige ; car sa jalousie, elle le sentait bien, ne lui laisserait aucun repos tant qu'elle ne serait pas la plus belle du pays.

Elle imagina donc de se grimer la figure et de se déguiser en vieille marchande foraine.

Ainsi grimée et déguisée, elle était méconnaissable.

Elle partit pour la montagne des sept nains, arriva à la mai-

sonnette et frappa à la porte en disant :

— Belle marchandise à vendre... et à bon marché !

Blanche de Neige, qui, ainsi que d'habitude, avait fermé la porte en dedans, regarda par la fenêtre et dit :

— Bonjour, bonne femme ! Qu'avez-vous à vendre ?

— De bonnes marchandises, ma belle enfant, répondit-elle ; de jolis lacets pour les brodequins, de jolies ceintures pour la taille, de jolis velours pour les colliers.

— Ah ! pensa Blanche de Neige, je puis bien faire entrer cette honnête marchande.

Et elle ôta le verrou de la porte.

La vieille entra, lui montra sa marchandise, et Blanche de Neige lui acheta un beau petit velours noir pour mettre en collier.

— Ah ! mon enfant, dit la vieille, que vous êtes belle ! mais vous serez bien plus belle encore avec ce collier. Laissez-moi donc vous le nouer derrière le cou, que j'aie le plaisir de voir comme il vous va bien.

Blanche de Neige, ne se défiant de rien, se mit devant elle pour qu'elle lui passât au cou le ruban. Mais la vieille le lui serra si fort, que Blanche de Neige, sans avoir le temps de pousser un cri, en perdit la respiration et tomba comme morte.

La reine la crut morte tout à fait.

— Ah ! dit-elle, tu as été la plus belle, mais tu ne l'es plus.

Et elle sortit vivement.

Vers le soir, les sept nains revinrent au logis, et furent fort effrayés en trouvant leur chère Blanche de Neige étendue sur le sol et comme morte.

Ils virent bien tout d'abord que c'était le velours noir qui l'étranglait : ils le coupèrent ; et Blanche de Neige, commençant à respirer, revint à elle peu à peu.

Les sept nains lui dirent alors :

— La vieille marchande foraine n'est autre que la reine ta belle-mère. Prends donc bien garde à toi, maintenant que te voilà avertie, et ne laisse entrer personne dans la maison quand nous

n'y serons pas.

## II

La méchante reine, rentrée chez elle, demeura quelques jours tranquille, car elle se regardait, maintenant qu'elle croyait Blanche de Neige morte, comme la plus belle du pays.

Cependant, un beau matin, elle alla en minaudant à son miroir, et lui dit, plutôt par habitude que par doute :

— Petit miroir pendu au mur, quelle est la plus belle de tout le pays ?

Et le miroir lui répondit :

— Belle reine, tu es la plus belle dans toutes les villes de ton royaume ; mais Blanche de Neige, dans la montagne, chez les sept nains, est dix mille fois plus belle que toi.

En entendant cela, la reine jeta un cri de rage, et tout son sang reflua vers son cœur.

Et, en effet, elle était très-effrayée, car elle voyait bien que Blanche de Neige était encore en vie.

— Ah ! maintenant, dit-elle, je veux imaginer quelque chose qui anéantisse à tout jamais ma rivale en beauté.

Et, comme elle connaissait la magie, elle fit un peigne empoisonné.

Alors elle se déguisa de nouveau, revêtit l'aspect d'une autre vieille femme, quitta la ville, gagna la montagne, arriva à la maisonnette et frappa à la porte en criant :

— Belle marchandise à vendre, et pas cher !

Blanche de Neige regarda à la fenêtre et dit :

— Passez votre chemin, bonne femme ; je ne dois pas vous laisser entrer.

— Mais tu peux au moins regarder, dit la vieille.

Et elle tira son peigne, qui reluisait comme s'il était d'or, et l'éleva en l'air.

— Oh ! dit l'enfant, comme mes cheveux noirs paraîtraient bien plus noirs encore s'ils étaient relevés par ce beau peigne

d'or !

Blanche de Neige et la vieille femme ne tardèrent pas à tomber d'accord sur le prix.

Mais alors la vieille lui dit :

— Maintenant, laisse-moi entrer, afin que je te pose ce peigne à la mode de la ville d'où je viens.

La pauvre Blanche de Neige, sans défiance aucune, laissa entrer la vieille. Mais à peine celle-ci eut-elle mis le peigne dans les cheveux de la jeune fille, que le peigne fit son effet et que Blanche de Neige tomba sans connaissance.

— Chef-d'œuvre de beauté, dit la méchante reine en sortant, j'espère maintenant que c'est fait de toi !...

Par bonheur, cela se passait vers le soir. La méchante reine n'était donc pas sortie depuis dix minutes, que les nains rentrèrent.

En voyant Blanche de Neige étendue sur le sol, et soupçonnant de nouveau la belle-mère, ils aperçurent dans ses cheveux un peigne d'or qu'ils ne lui connaissaient pas, et se hâtèrent de l'enlever.

À peine le peigne fut-il hors des cheveux de la jeune fille, que Blanche de Neige revint à elle et raconta à ses bons amis les sept nains ce qui s'était passé.

Alors ils lui recommandèrent plus que jamais de se tenir en garde et de n'ouvrir à personne.

Une quinzaine de jours après l'événement que nous venons de raconter, la reine se plaça de nouveau devant son miroir, et dit :

— Petit miroir pendu au mur, quelle est la plus belle de tout le pays ?

Le miroir répondit :

— Belle reine, tu es la plus belle dans toutes les villes de ton royaume ; mais Blanche de Neige, dans la montagne, chez les sept nains, est cent mille fois plus belle que toi.

En entendant cette réponse, la reine se mit à trembler de colère.

— Oh ! cette fois, s'écria-t-elle, il faut que Blanche de Neige meure, dût-il m'en coûter ma propre vie.

Alors elle s'enferma dans une chambre isolée où ne pénétrait jamais personne, et qui était le laboratoire où elle préparait ses poisons ; et, là, elle fit une pomme de calville qui avait une splendide apparence : blanche d'un côté, rouge de l'autre. Blanche de Neige n'avait pas le teint plus blanc ; Blanche de Neige n'avait pas les joues plus roses.

Mais quiconque mangeait le plus petit morceau de cette pomme devait mourir en l'avalant.

Quand la pomme fut terminée, la reine se déguisa en paysanne, et, quittant la ville, gagna la montagne et arriva devant la maisonnette des sept nains.

Elle frappa à la porte.

Blanche de Neige se mit à la fenêtre et dit :

— Oh ! cette fois-ci, je n'ouvre pas ; les sept nains me l'ont trop bien défendu, et, d'ailleurs, j'ai été moi-même trop bien punie d'avoir ouvert.

— Bon ! dit la paysanne, je ne voulais que te donner cette pomme, que j'ai cueillie à ton intention, Blanche de Neige.

— Je n'en veux pas, dit celle-ci, car peut-être est-elle empoisonnée.

— Ah ! quant à cela, tu vas bien voir le contraire, dit la paysanne.

Et, prenant son couteau, elle la soupa en deux.

— Tiens, dit-elle, je mange le côté blanc, mange le côté rouge.

Mais cette pomme avait été faite avec tant d'art, que le côté rouge seulement était empoisonné.

Blanche de Neige lorgnait la pomme, et, quand elle vit que la paysanne mangeait le côté blanc, elle ne put résister à son désir ; elle tendit la main et prit le côté rouge.

Mais à peine eut-elle mordu dedans, qu'elle tomba morte à terre.

La paysanne monta sur le banc, regarda par la fenêtre, et, la voyant étendue sans souffle, elle la contempla avec des yeux cruels et dit :

— Blanche de Neige, rouge comme sang, noire comme ébène, cette fois les sept nains ne te réveilleront plus.

Et quand, revenue au palais, elle consulta son miroir en demandant :

— Petit miroir pendu au mur, quelle est la plus belle de tout le pays ?

Le miroir lui répondit :

— Belle reine, tu es la plus belle non-seulement du pays, mais de toute la terre.

Et son cœur jaloux eut enfin du repos, autant toutefois qu'un cœur jaloux peut en avoir.

Quand les nains revinrent à la fin de leur journée, qu'ils trouvèrent Blanche de Neige à terre, et qu'ils virent que cette fois elle ne respirait plus, ils la relevèrent, la délacèrent, la peignèrent, la lavèrent avec de l'eau et du vin, et, l'ayant couchée dans sa robe blanche, ils se mirent à la pleurer pendant trois jours.

Alors ils songèrent à l'enterrer ; mais, comme elle avait la mine aussi fraîche qu'une personne vivante, comme elle avait toujours ses belles couleurs roses, ils se dirent :

— Nous ne pouvons pourtant pas mettre en terre un pareil trésor de beauté.

Et ils s'en allèrent chez des verriers de leurs amis, nains comme eux, et ils leur firent faire un cercueil tout de glaces transparentes comme une châsse de saint ; puis ils couchèrent la jeune fille dedans sur un lit de fleurs, écrivirent en lettres d'or son nom sur le couvercle, et y inscrivirent sa qualité de fille de roi.

Après quoi, ils déposèrent le cercueil sur le point le plus élevé de la montagne, et l'un d'eux resta auprès pour la garder.

Et les animaux sauvages s'approchèrent eux-mêmes du cercueil de Blanche de Neige et la pleurèrent.

Le premier animal qui vint fut un hibou ; le second, un cor-



beau, et le troisième, un pigeon.

Blanche de Neige resta trois ans dans le cercueil sans dépérir en rien.

Les fleurs sur lesquelles elle était couchée se fanèrent ; mais elle resta fraîche comme si elle était une fleur immortelle.

Au bout de trois ans, celui des nains qui gardait le cercueil, – ils se relayaient tour à tour pour remplir ce soin pieux, – au bout de trois ans, celui des nains qui gardait le cercueil entendit de grands sons de trompe et de grands abois de chiens.

C'était le fils unique du roi d'un royaume voisin qui chassait, et que l'ardeur de la chasse avait entraîné au delà de sa frontière et jusque dans le bois des nains.

Il vit le cercueil ; dans le cercueil, la belle Blanche de Neige, et, sur le cercueil, ce que les nains y avaient écrit.

Alors il dit au nain qui le gardait :

— Laisse-moi emporter ce cercueil, et je te donnerai ce que tu voudras.

Mais le nain répondit :

— Ni moi ni mes six frères ne le voudrions pour tout l'or du monde.

— Alors, faites-m'en cadeau, dit le fils du roi ; car je sens que, puisque Blanche de Neige est morte, je ne me marierai plus jamais. Je veux donc l'emporter dans mon palais et la respecter et l'honorer comme ma bien-aimée.

— Eh bien, dit le nain, revenez demain ; j'aurai consulté mes frères, et j'aurai vu quelle est leur intention.

Il consulta ses frères, qui eurent pitié de l'amour du prince ; de sorte que, le lendemain, quand le jeune homme revint, le nain lui dit :

— Prenez Blanche de Neige, elle est à vous.

Le prince fit placer le cercueil sur les épaules de ses serviteurs, et, les accompagnant à cheval, les yeux toujours fixés sur Blanche de Neige, il reprit le chemin de ses États.

Mais il arriva que les deux premiers porteurs trébuchèrent sur

une racine, et que, dans la secousse imprimée à Blanche de Neige, celle-ci rejeta la bouchée de pomme qu'elle avait mordue, mais que, par bonheur, elle n'avait pas eu le temps d'avalier.

À peine le morceau de pomme fut-il sorti de la bouche de Blanche de Neige, que celle-ci rouvrit les yeux, poussa du front le couvercle du cercueil et se dressa tout debout.

Elle était redevenue vivante.

Le prince jeta un cri de joie.

À ce cri, Blanche de Neige regarda autour d'elle.

— Oh ! mon Dieu ! demanda-t-elle, où suis-je ?

— Tu es près de moi ! s'écria le fils du roi tout joyeux.

Et alors il lui raconta ce qui s'était passé, ajoutant :

— Blanche de Neige, je t'aime plus que quoi que ce soit au monde ; viens avec moi au palais de mon père, et tu seras ma femme.

Le prince avait dix-huit ans. Il était le plus beau prince, comme Blanche de Neige était la plus belle princesse qu'il y eût au monde. Il n'eut donc pas de peine à se faire aimer de celle qu'il aimait.

Blanche de Neige arriva au palais du prince. Et, comme c'était une jeune personne accomplie, le père du prince l'accueillit pour fille.

Un mois après, le mariage se fit avec grande pompe et grande magnificence.

Le mariage fait, le prince voulait déclarer la guerre à la méchante reine qui avait si fort persécuté Blanche de Neige ; mais celle-ci dit :

— Si ma belle-mère mérite punition, c'est au bon Dieu et non à moi de la punir.

La punition ne se fit pas attendre : la petite vérole se déclara dans les États de la méchante reine, et elle fut atteinte de la contagion.

Elle n'en mourut pas, mais ce fut bien pis, elle en fut défigurée.

Or, comme pas un courtisan n'avait osé lui dire le malheur qui lui était arrivé, il advint que, lorsqu'elle put se lever, la première chose qu'elle fit fut de se traîner vers son miroir.

— Petit miroir pendu au mur, lui demanda-t-elle, quelle est la plus belle de tout le pays ?

— Autrefois, répondit le miroir, c'était toi ; mais, aujourd'hui, tu en es la plus laide.

En entendant ces mots terribles, la reine se regarda, et, en effet, elle se trouva si hideuse, qu'elle poussa un cri et tomba à la renverse.

On accourut, on la ramassa, on essaya de la faire revenir à elle, mais elle était morte.

Restait le vieux roi.

Il ne regretta pas fort sa femme, qui l'avait rendu très-malheureux.

Seulement, de temps en temps, on l'entendait soupirer :

— À qui laisserai-je mon beau royaume ? Ah ! si ma pauvre Blanche de Neige n'était pas morte !

On rapporta à Blanche de Neige ce qui se passait, et combien elle était regrettée par son vieux père.

Alors elle se mit en route, accompagnée du jeune prince son époux, et, comme elle attendait à la porte du vieux roi tandis qu'on était allé lui demander s'il voulait recevoir la femme du jeune prince son voisin, qui était la plus belle princesse que l'on pût voir, elle lui entendit dire en soupirant :

— Ah ! si ma pauvre Blanche de Neige vivait encore, nulle autre princesse qu'elle ne pourrait dire : « Je suis la plus belle princesse du monde. »

Blanche de Neige n'eut pas besoin d'en entendre davantage, elle s'élança dans la chambre du vieux roi en s'écriant :

— Ô mon bon père, Blanche de Neige n'est pas morte, elle est dans tes bras ! Mon bon père, embrasse ta fille !

Et, quoique le vieux roi n'eût pas vu Blanche de Neige depuis quatre ans, il la reconnut à l'instant même ; et, avec un accent qui

fit pleurer de joie les anges, il s'écria :

— Ma fille bien-aimée ! mon enfant chérie ! ma Blanche de Neige !...

Le lendemain, le vieux roi, las de régner, laissait ses États à son gendre, lequel, à la mort de son père, réunit les deux États en un seul, de sorte qu'il se trouva pouvoir laisser au fils qu'il eut de Blanche de Neige un des plus grands et des plus beaux royaumes de la terre.

## Le sifflet enchanté

Il y avait une fois un roi riche et puissant qui avait une fille d'une beauté remarquable. Lorsque celle-ci arriva à l'âge de se marier, il fut enjoint par une ordonnance criée à son de trompe et affichée sur tous les murs, à ceux qui avaient des prétentions à l'épouser, de se réunir dans une vaste prairie.

Là, la princesse jetterait en l'air une pomme d'or, et celui qui parviendrait à s'en emparer n'aurait plus qu'à résoudre trois problèmes, après quoi il deviendrait l'époux de la princesse, et, par conséquent, le roi n'ayant point de fils, l'héritier du royaume.

Le jour fixé, la réunion eut lieu. La princesse jeta la pomme en l'air, mais les trois premiers qui s'en emparèrent n'avaient accompli que la tâche la plus facile, et aucun des trois n'essaya même d'entreprendre ce qui restait à faire.

Enfin, la pomme, lancée une quatrième fois par la princesse, tomba aux mains d'un jeune berger, qui était le plus beau, mais aussi le plus pauvre de tous les prétendants.

Le premier problème, bien autrement difficile à résoudre qu'un problème de mathématiques, était celui-ci :

Le roi avait fait enfermer dans une écurie cent lièvres ; celui qui parviendrait à les mener paître dans la prairie où avait lieu l'assemblée, et, les y ayant conduits le matin, les ramènerait tous le soir, aurait résolu le premier problème.

Lorsque cette proposition eut été faite au jeune berger, il demanda un jour pour réfléchir ; le lendemain, il répondrait affirmativement ou négativement.

La demande parut si juste au roi, qu'elle lui fut accordée.

Il prit aussitôt le chemin de la forêt, pour y méditer à son aise sur les moyens à employer pour réussir.

Il suivait lentement et la tête baissée un sentier étroit, longeant un ruisseau, lorsque, sur ce sentier même, il rencontra une petite

vieille aux cheveux tout blancs, mais à l'œil encore vif, qui lui demanda la cause de sa tristesse.

Mais le jeune berger répondit en secouant la tête :

— Hélas ! personne ne peut me venir en aide, et, cependant, j'ai bien envie d'épouser la fille du roi.

— Ne te désespère pas si vite, répondit la petite vieille ; raconte-moi ce qui te chagrine, et peut-être pourrai-je te tirer d'embarras.

Notre berger avait le cœur si gros, qu'il ne se fit aucunement prier et lui raconta tout.

— N'est-ce que cela ? demanda la petite vieille, en ce cas, tu es bien bon de te désoler.

Et elle prit dans sa poche un sifflet d'ivoire et le lui donna.

Ce sifflet ressemblait à tous les sifflets ; aussi le berger, pensant qu'il y avait sans doute une façon particulière de s'en servir, se retourna-t-il du côté de la petite vieille pour lui faire quelques questions, mais elle avait déjà disparu.

Mais, plein de confiance dans celle qu'il regardait comme un bon génie, il alla le lendemain au palais, et dit au roi :

— J'accepte, sire, et viens chercher les lièvres pour les mener paître dans la prairie.

Alors le roi se leva et dit à son ministre de l'intérieur :

— Faites sortir tous les lièvres de l'écurie.

Le jeune berger se mit sur le seuil de la porte pour les compter ; mais le premier était déjà bien loin quand le dernier fut mis en liberté ; si bien que, lorsque le berger arriva dans la prairie, il n'avait plus un seul lièvre avec lui.

Il s'assit tout pensif, n'osant croire à la vertu de son sifflet. Mais, cependant, il lui fallut recourir à cette dernière ressource ; il l'appuya donc à ses lèvres et souffla dedans de toutes ses forces.

Le sifflet rendit un son aigu et prolongé.

Aussitôt, à son grand étonnement, de droite, de gauche, devant, derrière, de tous côtés, enfin, accoururent les cent lièvres,

qui se mirent tranquillement à pâître autour de lui.

On vint annoncer au roi ce qui se passait, et comment le jeune berger allait probablement résoudre le problème des cent lièvres.

Le roi en référa à sa fille.

Tous deux furent fort contrariés, car si le jeune berger réussissait dans les deux autres problèmes comme il allait sans doute réussir dans le premier, la princesse devenait la femme d'un simple paysan, ce qui était on ne peut plus humiliant pour l'orgueil royal.

— C'est bien, dit la princesse à son père, avisez de votre côté, je vais aviser du mien.

La princesse rentra chez elle, se déguisa de façon à se rendre méconnaissable ; après quoi elle fit venir un cheval, monta dessus, et se rendit près du jeune berger.

Les cent lièvres caracolaient joyeusement autour de lui.

— Voulez-vous me vendre un de vos lièvres ? demanda la jeune princesse.

— Je ne vous vendrais pas un de mes lièvres pour tout l'or du monde, répondit le berger, mais vous pouvez en gagner un.

— À quel prix ? demanda la princesse.

— En descendant de votre cheval, en vous asseyant sur le gazon et en passant un quart d'heure avec moi.

La princesse fit quelques difficultés ; mais comme il n'y avait que ce moyen d'obtenir le lièvre, elle mit pied à terre et s'assit près du jeune berger.

Au bout d'un quart d'heure, pendant lequel le jeune berger lui conta mille choses tendres, elle se leva, réclamant son lièvre, et, fidèle à sa promesse, le jeune berger le lui donna.

La princesse l'enferma avec joie dans un panier attaché à l'arçon de sa selle et reprit le chemin du palais.

Mais à peine eut-elle fait un quart de lieue, que le berger approcha le sifflet de ses lèvres et siffla, et qu'à ce bruit, qui le rappelait impérieusement, le lièvre souleva le couvercle du panier, sauta à terre, et se sauva à toutes jambes.

Un instant après, le berger vit venir à lui un paysan monté sur un âne ; c'était le vieux roi qui s'était aussi déguisé, et qui était sorti de son palais dans le même but que sa fille.

Un grand sac pendait au bât de son âne.

— Veux-tu me vendre un de tes lièvres ? demanda-t-il au berger.

— Mes lièvres ne sont point à vendre, dit le pâtre ; ils sont à gagner.

— Et que faut-il faire pour en gagner un ?

— Il faut baiser trois fois le derrière de votre âne, dit-il.

Cette condition bizarre répugnait fort au vieux roi, qui ne voulait pas, à toute force, s'y soumettre. Il offrit jusqu'à cinquante mille francs d'un des lièvres, mais le berger tint bon.

Enfin le roi, qui voulait absolument son lièvre, en passa par la condition imposée, si humiliante qu'elle fût pour un roi. Il baisa trois fois le derrière de son âne, fort étonné qu'un roi lui fît un pareil honneur, et le berger, fidèle à sa promesse, lui donna le lièvre demandé avec tant d'insistance.

Le roi fourra le lièvre dans son sac et partit au grand trot de son âne.

Mais à peine eut-il fait un quart de lieue, qu'un coup de sifflet se fit entendre, et qu'à ce coup de sifflet le lièvre gratta si bien qu'il fit un trou à son sac et s'enfuit.

— Eh bien ? demanda la princesse au roi en voyant celui-ci revenir au palais.

— Que vous dirai-je, ma fille, répondit le roi. C'est un garçon fort entêté, qui à aucun prix n'a voulu me vendre un lièvre. Mais soyez tranquille, il ne sortira pas aussi facilement des deux autres épreuves que de celle-ci.

Il va sans dire que le roi ne parla pas plus de la condition à l'aide de laquelle il avait un instant tenu son lièvre que la princesse n'en avait parlé elle-même.

— C'est absolument comme moi, dit la princesse, je n'ai pu obtenir un de ses lièvres ni pour or ni pour argent.



Le soir, le berger revint avec ses lièvres ; il les compta devant le roi : il n'y en avait ni un de plus ni un de moins ; ils furent remis au ministre de l'intérieur, qui les fit rentrer dans leur écurie.

Le roi dit alors :

— La première épreuve est résolue. Il s'agit maintenant de triompher de la seconde. — Fais bien attention, jeune homme.

Le berger prêta l'oreille.

— J'ai là-haut, dans mon grenier, continua le roi, cent mesures de petits pois et cent mesures de lentilles ; lentilles et pois sont mêlés les uns avec les autres ; si tu parviens cette nuit à les séparer sans lumière, tu auras résolu le second problème.

— J'en fais mon affaire, répondit le berger.

Et le roi appela son ministre de l'intérieur, qui le conduisit au grenier, l'y enferma et remit la clef au roi.

Comme il faisait déjà nuit et que, pour une pareille besogne, il n'y avait pas de temps à perdre, le berger prit son sifflet et siffla.

Aussitôt accoururent cinq mille fourmis qui se mirent à remuer les lentilles et les pois jusqu'à ce qu'ils fussent séparés en deux tas.

Le lendemain, le roi, à son grand étonnement, vit que le travail était accompli ; il eût bien voulu faire des difficultés, mais il n'y avait pas la plus petite objection à élever.

Il lui fallait donc compter sur cette chance passablement douteuse, après les deux premières victoires, que le berger succomberait dans la troisième épreuve.

Cependant, comme elle était la plus rude de toutes, le roi ne désespéra point.

— Il s'agit maintenant, lui dit-il, de te rendre, à la nuit tombante, à la paneterie du palais, et de manger en une nuit le pain cuit pour toute la semaine ; si demain matin il n'en reste pas une miette, je serai content de toi, et tu épouseras ma fille.

Le soir même, le jeune berger fut conduit à la paneterie,

laquelle était tellement pleine, qu'il n'y restait qu'une toute petite place vide près de la porte.

Mais à minuit, lorsque tout fut tranquille dans le palais, le berger prit son sifflet et siffla.

Aussitôt accoururent dix mille souris qui se mirent à ronger le pain de telle façon, que le lendemain il n'en restait plus une miette.

Alors le jeune homme frappa de toutes ses forces à la porte, et cria :

— Dépêchez-vous d'ouvrir, s'il vous plaît ; j'ai faim.

La troisième épreuve était donc aussi victorieusement accomplie que les deux autres.

Cependant, le roi tenta de lui chercher quelque chicane.

Il se fit apporter un sac contenant six mesures de blé, et, ayant réuni bon nombre de ses courtisans :

— Raconte-nous, lui dit-il, autant de mensonges qu'il en pourra entrer dans ce sac, et quand ce sac sera plein, tu auras ma fille.

Alors le berger raconta tous les mensonges qu'il put trouver ; mais il était à la moitié de la journée et au bout de ses mensonges que le sac était loin d'être plein.

— Eh bien, continua-t-il, tandis que j'étais en train de garder mes lièvres, la princesse est venue me trouver déguisée en paysanne, et, pour avoir un de mes lièvres, elle m'a permis de lui prendre un baiser.

La princesse, qui, ne se doutant pas de ce qu'il allait dire, n'avait pu lui fermer la bouche, devint rouge comme une cerise, si bien que le roi commença de croire que le mensonge du jeune berger pourrait bien être une vérité.

— Le sac n'est pas encore plein, s'écria le roi, quoique tu viennes d'y laisser tomber un bien gros mensonge ; continue.

Le berger salua et reprit :

— Un instant après que la princesse a été partie, j'ai vu Sa Majesté, déguisée en paysan et montée sur un âne. Elle aussi

venait pour m'acheter un lièvre ; or, quand j'ai vu qu'il en avait si grande envie, figurez-vous que j'ai forcé le roi de...

— Assez, assez ! s'écria le roi, le sac est plein.

Huit jours après, le jeune berger épousa la princesse.

## L'homme sans larmes

Il y avait dans une charmante maison, à quelques lieues de la petite ville de Hombourg, un homme fort riche, qu'on appelait le comte Baldrick.

Il possédait plusieurs maisons à Francfort, des châteaux dans tous les environs, et l'on pouvait, à ce que l'on disait, marcher une journée entière sans mettre le pied hors de ses domaines.

Il avait un grand nombre de domestiques, des équipages de chasse dont il ne se servait jamais, et une table toujours admirablement servie, de laquelle il se levait souvent sans avoir entamé un seul plat.

Sa cave passait pour contenir les meilleurs vins du Rhin, de la France et de la Hongrie ; ces vins, on les lui servait dans des coupes d'argent et de vermeil ; ces coupes, souvent il les portait à ses lèvres, mais presque toujours il les reposait sur la table les ayant à peine effleurées du bout des lèvres.

C'est qu'il lui manquait une chose, à cet homme, pour lequel la fortune semblait avoir épuisé ses trésors.

Il ne pouvait pas pleurer.

Ni joie ni douleur ne pouvait lui faire monter une larme aux yeux.

Il avait perdu son père, et n'avait pu pleurer ; il avait perdu sa mère, et n'avait pu pleurer ; il avait perdu deux de ses frères, et n'avait pu pleurer.

Enfin, après dix ans de stérilité, sa femme lui avait donné une fille, objet de tous ses désirs, et il n'avait pu pleurer.

Cette fille avait quatorze ans et se nommait Lia.

Un jour, elle entra dans la chambre de son père, et le trouva dans le coin le plus sombre de cette chambre, assis et soupirant.

— Qu'as-tu donc, père ? demanda l'enfant. Il me semble que tu es bien triste.

— Bien triste, en effet, dit le comte ; car je viens de perdre le dernier de mes frères : ton oncle Karl est mort.

Lia aimait fort son oncle Karl, qui, à la Noël, lui envoyait toujours de charmants cadeaux.

Aussi, à la nouvelle que lui annonçait son père, les larmes jaillirent-elles de ses yeux.

— Oh ! mon pauvre oncle ! s'écria-t-elle en sanglotant.

— Bienheureuse enfant, qui peut pleurer ! murmura le comte en regardant sa fille d'un œil d'envie.

— Mais, puisque tu as tant de chagrin, toi, pourquoi ne pleures-tu pas ? demanda-t-elle à son père.

— Hélas ! répondit le père, les larmes sont un don plein et si lourd, qu'il me semble près d'éclater : je sens les larmes se soulever et gronder en moi comme un torrent près de briser sa digue, et, comme il me semble que je vais mourir, je t'ai appelée pour que tu saches bien que je porte la peine d'un crime qui n'a pas été commis par moi.

— Oh ! parlez, parlez, mon père ! s'écria l'enfant ; peut-être qu'en racontant vos malheurs, les larmes vous viendront.

Le comte secoua la tête comme un homme qui désespère, mais il n'en continua pas moins.

— Je vais donc te raconter, ma chère enfant, dit-il, comment il se fait que le Dieu m'ait refusé des larmes.

» Mon grand-père était un homme dur, qui était arrivé à l'âge de cinquante ans sans avoir eu pitié d'un seul malheureux. Il était d'une santé robuste et fort riche, si bien que, n'ayant jamais connu ni la maladie ni la misère, il disait que la maladie était un effet de l'imagination, et la misère le résultat du désordre. Ou, s'il était forcé de reconnaître que la maladie existait réellement, il disait que le malade s'était attiré son mal par sa vie irrégulière ou par un mauvais régime. De sorte que ni pauvre ni malade ne trouvant pitié près de lui, n'y trouvaient non plus des secours.

» Il y avait plus : l'aspect seul des gens malheureux lui était insupportable, et la vue des larmes lui donnait des fureurs pen-

dant lesquelles, ayant complètement perdu la raison, il était capable de tout.

» Un jour on signala, aux environs du château, un loup qui faisait d'énormes dégâts. Il avait étranglé des moutons et des chevaux, et même souvent attaqué des hommes ; de sorte que, bien plus encore pour ne plus entendre les plaintes et ne plus voir les larmes des victimes du terrible animal que par un sentiment de philanthropie, mon grand-père résolut de purger la contrée du monstre qui la désolait.

» Il partit avec plusieurs chasseurs du voisinage. Dans la nuit, le loup avait été détourné par un très-habile piqueur, de sorte que l'on alla droit à son fort, et que l'animal prit chasse.

» Au bout d'une heure d'une course enragée, le loup, pressé par les chiens, au lieu de prendre un grand parti, comme c'est l'habitude de ces animaux, se réfugia dans la cabane d'un charbonnier.

» Par malheur, l'enfant du charbonnier, qui avait trois ou quatre ans, jouait sur la porte.

» Le loup, furieux, se jeta sur l'enfant et l'étrangla.

» La mère, qui était dans l'intérieur de la cabane, vit ce qui se passait ; mais, avant qu'elle eût pu porter secours à son enfant, le pauvre petit était déjà mort.

» Elle jeta de grands cris. Le père, qui abattait un arbre à vingt pas de là, accourut avec sa hache, et fendit la tête du loup.

» Sur ces entrefaites, mon grand-père, monté sur un cheval ruisselant de sueur, aussi échauffé que son cheval, arrivait avec ses rudes allures.

» Il vit le loup mort, le paysan sa hache sanglante à la main, et la femme qui sanglotait en tenant son enfant mort dans ses bras.

» — Pourquoi pleures-tu, femme, lui cria-t-il, quand le malheur qui t'arrive est de ta faute ? Si tu n'avais pas laissé vagabonder ton enfant, le loup ne l'eût point rencontré sur son chemin, et ne l'eût point étranglé. — Et toi, demanda-t-il à l'homme, com-

ment as-tu eu l'audace du tuer le loup que je chassais ?

» — Ah ! seigneur, ayez pitié ! s'écrièrent le charbonnier et sa femme, en pleurant tous les deux à chaudes larmes.

» — Par les cornes du diable ! en avez-vous bientôt fini avec toutes vos pleurnicheries ? fit mon grand-père.

» Et, comme la femme lui montrait, pleurant toujours, le cadavre de son enfant, croyant que cette vue l'attendrait, exaspéré par cette vue, au contraire, il donna sur la tête de la pauvre femme un tel coup de manche de son fouet, qu'elle tomba à la renverse, roulant d'un côté, tandis que le cadavre de son enfant roulait de l'autre.

» Alors le charbonnier fit un mouvement de menace ; mais, jetant presque aussitôt la hache loin de lui, et levant son bras désarmé sur mon grand-père :

» — Ah ! cœur de marbre ! dit-il, tu ne peux pas voir couler les larmes d'une mère et d'un père qui pleurent leur enfant ; eh bien, au nom du Seigneur, je te dis : Il viendra pour toi une heure où tu voudras pleurer, où tu ne le pourras pas, où les larmes renfermées en toi te briseront le cœur. Va, et que cette punition de ta dureté pèse sur toi et sur tes enfants, jusqu'à la troisième génération !

» Si peu impressionnable qu'il fût, mon grand-père s'épouvanta de cette malédiction, et, tournant le dos à cette cabane maudite, il s'éloigna au grand galop de son cheval.

» Il avait quatre fils.

» L'aîné fut joueur, dilapida la fortune dont il lui avait rendu compte, s'embarqua pour l'Amérique, et fut noyé dans un naufrage.

» En apprenant cette nouvelle, mon grand-père eut bien envie de pleurer, mais il ne put pas.

» Son second fils entra dans une conspiration politique ; la conspiration échoua, et il eut la tête tranchée comme traître.

» En le voyant marcher à l'échafaud, la tête haute, mais déjà pâle de sa mort prochaine, mon grand-père eût bien voulu pleu-

rer, mais il ne put pas.

» Son troisième fils, qui était son fils bien-aimé, était grand chasseur comme lui. Un jour, comme tous deux couraient le sanglier, le cheval du jeune homme fit un écart, et lança le cavalier contre un arbre où il se brisa la tête.

» Mon grand-père avait vu l'accident ; il sauta à bas de son cheval, mais n'arriva que pour recevoir le dernier soupir de son fils. Mon grand-père leva les mains au ciel, et, avec un effroyable accent de désespoir :

» — Ô mon Dieu ! s'écria-t-il, une larme, une larme !

» Mais la malédiction était là, et comme il ne pouvait pleurer, son cœur se brisa et il mourut.

» Restait le plus jeune de ses fils, qui fut mon père.

» Celui-là était un jeune homme doux et bon ; mais il n'en fut pas moins frappé par le sort, et comme, malgré sa bonté, il ne trouva point de larmes à chaque malheur qui lui arriva, il mourut jeune et quelque temps seulement après que ma mère m'eût mis au monde.

» Maintenant le châtiment pèse sur moi ; car, dans sa malédiction, le charbonnier, d'accord avec les paroles de l'Écriture, a dit :

» — Je te maudis, toi et tes enfants, jusqu'à la troisième et la quatrième génération !

» Donc, je vais mourir bientôt, puisque je ne puis pas pleurer.

— Mais, mon père, demanda Lia, ne savez-vous donc pas un moyen d'être relevé de cette terrible malédiction ?

— Oui, répondit le comte, il y en a un, mais si difficile, qu'il ne me laisse aucun espoir.

— N'importe, mon père, s'écria Lia, quel est-il ?

— Le charbonnier qui a prononcé la malédiction vit encore ; c'est aujourd'hui un vieillard de quatre-vingts ans. Après la mort de sa femme et de son enfant, il s'est retiré bien avant dans la montagne, du côté de Falkenstein. Cet homme, qui a fait le mal, sait seul le secret qui le peut guérir ; depuis longtemps, lui-même,



en voyant les résultats produits par elle, a regretté la malédiction qu'il avait prononcée, et il l'eût retirée si cela lui eût été possible ; mais la chose lui est interdite. Je l'ai cherché, et, à genoux devant lui, je l'ai supplié de m'indiquer un moyen de retrouver mes larmes. Mais lui, secouant la tête : « Le moyen, dit-il, oui, je le connais ; mais il m'est défendu de te l'indiquer, et il n'y a qu'un cœur d'enfant innocent et pur qui puisse trouver la perle qui a le don précieux de rendre les larmes à ceux qui les ont perdues. »

— Eh ! n'as-tu donc pas, dit Lia en regardant son père avec amour, n'as-tu donc pas près de toi ce cœur innocent et pur ?

— Oui, sans doute, je l'ai, dit-il ; mais, pour moi, Dieu fera-t-il un miracle ?

— Pourquoi douter ? dit l'enfant ; Dieu ne peut-il donc pas tout ce qu'il veut ? Père, indique-moi le chemin qui conduit à la cabane du vieillard, et je me charge de te rapporter la perle qui fait pleurer.

Le comte regarda Lia, et, après un moment de réflexion :

— Eh bien, va donc, lui dit-il, pauvre enfant, pèlerine du bon Dieu ; le Seigneur t'a choisie pour m'apporter aide et consolation, et, pour la première fois, j'ai confiance et j'espère.

Puis il la bénit, et la jeune fille partit pour son aventureux voyage.

On lui avait fait faire un petit costume de paysanne pour qu'on ne s'étonnât point de la voir aller à pied.

Au bout de quatre jours de marche, où la pauvre petite fit de cinq à six lieues par jour, elle arriva à la cabane du charbonnier.

Elle frappa, car la nuit était arrivée. Le charbonnier vint ouvrir.

Comme le lui avait dit son père, c'était un beau vieillard de quatre-vingts ans, à la barbe et aux cheveux blancs ; la solitude et la tristesse avaient donné à son visage une sorte de majesté.

Le vieillard la regarda longtemps avant de lui adresser la parole ; car il voyait bien que ses traits fins et délicats, son teint

blanc, ses petites mains fines aux ongles roses n'étaient point en harmonie avec son costume de paysanne.

Enfin, il lui demanda qui elle était et ce qu'elle voulait.

Alors Lia lui raconta tout : comment elle avait promis à son père de venir demander au vieillard la perle qui fait pleurer, et comment, son père ayant eu confiance en elle, elle était venue.

— Ah ! dit le vieillard, ce n'est point une petite affaire que vous avez entreprise là, ma pauvre enfant, et qui, par malheur, ne dépend pas de moi seul ; mais, enfin, je ferai du moins tout ce que je pourrai.

Il ouvrit alors une armoire pratiquée dans la muraille et qui était toute remplie de flacons de différentes grandeurs ; car le vieillard faisait des élixirs tirés de plantes salutaires qu'il donnait gratuitement aux malades qui, abandonnés des médecins, s'adressaient à lui.

Parmi tous ces flacons, il en choisit un si petit, qu'il contenait à peine un verre à liqueur. Il renfermait un breuvage couleur de pourpre que le vieillard donna à la jeune fille.

— Prends ce flacon, mon enfant, lui dit-il, et bois-en le contenu au moment de t'endormir ; et ce que tu verras en rêve, c'est ce qu'il te faudra faire pour venir en aide à ton père.

Lia remercia le vieillard de tout son cœur.

— Mais, lui demanda-t-elle avec inquiétude, où passerai-je la nuit ? Je ne puis me remettre en marche dans les ténèbres : je me perdrais ; d'ailleurs, il fait froid dehors, et je pourrais rencontrer sur mon chemin des bêtes féroces ou des hommes méchants.

— Tu coucheras ici, mon enfant, lui dit le vieillard. Je donne souvent, dans ma pauvre cabane, l'hospitalité à des voyageurs égarés. Moi, je dors d'habitude dans un hamac ; toi, tu dormiras dans ma chambre, sur un lit frais de fougère et de mousse.

Et, en effet, il prépara dans un coin de la chambre le lit de l'enfant ; après quoi il lui servit, pour souper, du pain, du lait et d'excellentes fraises.

Lia fit un des meilleurs repas qu'elle eût jamais faits de sa vie ; puis, se retirant dans sa chambre, elle vida son flacon, et tout aussitôt tomba sur son lit de mousse et de fougère, accablée de sommeil.

Alors commença pour elle, et dès qu'elle eut les yeux fermés, un spectacle merveilleux.

Elle se trouvait dans un immense jardin émaillé de fleurs si splendides, que, n'en ayant jamais vu de pareilles, elle comprit qu'elle n'était pas sur la terre, et que, si elle n'était pas encore au ciel, elle était du moins dans quelque planète intermédiaire. De grands et magnifiques papillons aux ailes d'or et d'azur voltigeaient de fleur en fleur ; du calice des roses et des lis s'élançaient des jets d'eau qui avaient la couleur et le parfum des fleurs d'où ils sortaient ; chacun de ces jets d'eau formait un arc-en-ciel aux vives nuances et reflétait un soleil, et les yeux de Lia pouvaient se fixer sur tous ces soleils sans être éblouis.

Mais ce qu'elle vit de plus beau et de plus extraordinaire, ce fut une troupe d'anges avec des robes d'azur et des ailes d'argent : les uns avaient des couronnes de fleurs, les autres des couronnes d'étoiles, et quelques-uns une seule flamme au-dessus du front ; c'étaient ceux-là qui, moins nombreux, semblaient commander aux autres.

Tous ces anges étaient beaux à ravir, et l'expression particulière de leur physionomie était une ineffable douceur.

Chacun d'eux était chargé d'une besogne qui lui était propre.

L'un remuait la terre du bout de son aile d'argent, et là où la terre était remuée poussaient des plantes et des fleurs.

C'était l'ange du printemps.

L'autre passait dans le ciel, traînant après lui un long crêpe tout constellé d'étoiles.

C'était l'ange de la nuit.

Celui-ci montait comme une alouette au plus haut des airs, touchant l'orient du bout de son doigt, et l'orient s'enflammait de teintes roses.

C'était l'ange de l'aurore.

Celui-là, avec un sourire triste, mais d'une admirable sérénité, se précipitait dans le vide comme dans un abîme, tenant une croix à la main.

C'était l'ange de la mort.

Un ange couronné de fleurs expliquait tout cela à Lia.

— Oh ! que tout cela est beau, grand, magnifique ! s'écriait-elle. Mais dites-moi, mon bon ange, je vois là-bas un de vos frères qui tient à la main une balance d'or remplie de perles ; qu'a-t-il à faire, celui-là ? Il a l'air bien sérieux ; mais, en même temps, cependant, il paraît bien bon.

— C'est l'ange des larmes, répondit celui qu'on interrogeait.

— L'ange des larmes ! s'écria Lia ; oh ! c'est celui-là que je cherchais !

Et elle s'avança vers le bel ange, les mains jointes, dans l'attitude de la prière et en lui souriant avec affabilité.

— Je sais ce que tu veux, lui dit l'ange ; mais crois-tu fermement que je puisse t'aider ? En un mot, as-tu la foi ?

— Je crois que tu peux m'aider, si toutefois Dieu te le permet.

— C'est la vraie foi qui remonte au Seigneur, dit l'ange. Vois ces perles qui sont pures et transparentes comme le cristal : ce sont les larmes d'amour que les hommes répandent sur une bien-aimée perdue ; vois ces perles sombres : ce sont les larmes que versent les victimes de l'injustice et de la persécution ; vois ces perles roses : ce sont les larmes de la pitié que versent les hommes bons sur les souffrances des autres hommes ; vois enfin ces perles dorées : ce sont les larmes du repentir, les plus précieuses de toutes aux yeux du Seigneur. C'est par l'ordre de Dieu que je rassemble toutes ces larmes, qui, un jour, lorsque viendra le moment de la récompense, seront posées dans la balance éternelle, dont l'un des plateaux s'appelle *justice* et l'autre *miséricorde*.

— Ô bel ange, toi qui sais tout, tu sais pourquoi je viens ; toi qui es l'ange des larmes, tu dois être le meilleur des anges : fais

donc, je t'en prie, que mon père, qui n'est point coupable des fautes de son aïeul, puisse pleurer pour que son cœur ne se brise point !

— Ce sera difficile, dit l'ange ; mais Dieu nous aidera.

— Et en quoi Dieu peut-il nous aider ? demanda l'enfant.

— En te faisant trouver une larme, réunion de deux larmes : l'une de repentir, l'autre d'amour, et versées par deux personnes différentes ; ces deux larmes réunies forment la plus précieuse de toutes les perles, et cette perle est la seule qui puisse sauver ton père.

— Oh ! indique-moi donc alors où je puis la trouver ! s'écria Lia.

— Prie Dieu, et il te conduira, dit l'ange.

Lia, dans son rêve, se mit à genoux et pria.

Mais elle se réveilla en terminant sa prière ; la vision était évanouie.

Le jour venu, elle raconta au charbonnier ce qu'elle avait vu en songe, et lui demanda ce qu'elle devait faire.

— Reprends la route de chez toi, mon enfant, répondit le vieillard. L'ange t'a promis que Dieu te viendrait en aide ; attends avec confiance : les anges ne mentent pas.

Lia remercia le vieillard, déjeuna et se remit en chemin.

Mais, vers la moitié du second jour, survint un épais brouillard, qui non-seulement fit que peu à peu Lia cessa de voir les montagnes au milieu desquelles elle voyageait, et dont la double cime lui servait en quelque sorte de direction, mais qui bientôt couvrit jusqu'au chemin.

Tout à coup le chemin se trouva coupé par un précipice.

Au fond du précipice, on entendait gronder un torrent.

Lia s'arrêta : il était évident qu'elle s'était trompée de route, puisque, en venant, elle n'avait pas vu ce précipice.

Elle regarda de tous côtés : impossible de rien voir.

Elle appela : une voix lui répondit.

Elle marcha alors dans la direction de la voix.

Bientôt elle aperçut une vieille femme qui était venue pour ramasser du bois mort dans la forêt. Le brouillard l'avait interrompue dans sa besogne ; mais, comme sa charge était à peu près complète, elle s'apprêtait à regagner la maison au moment où elle avait entendu la voix de Lia et où elle avait répondu, comprenant que c'était l'appel d'une personne en détresse.

Lia, qui était pressée de continuer son chemin, lui demanda s'il y avait moyen de descendre dans le précipice et de le traverser.

— Oh ! pour l'amour de Dieu, mon enfant, s'écria la vieille, ne faites pas cela ! c'est un abîme à pic et qui se creuse de plus en plus. Il faudrait, pour sauter par-dessus, avoir les ailes d'un oiseau, ou, pour le traverser, les pieds d'un chamois.

— Alors, bonne femme, dit Lia, indiquez-moi donc un autre chemin qui me ramène chez mon père.

Elle lui nomma Hombourg, disant que c'était là qu'elle désirait revenir.

— Oh ! que vous êtes loin de votre route, ma pauvre enfant ! répondit la bonne femme.

— N'importe, répondit l'enfant, j'ai du courage. — dites toujours.

— Par cet affreux brouillard, vous ne vous retrouverez jamais, chère petite ; mieux vaut attendre que ce brouillard soit dissipé, il ne dure jamais plus de vingt-quatre heures.

— Mais, en attendant que ce brouillard soit dissipé, où irai-je ? Y a-t-il au moins une auberge dans les environs ?

— Il n'y en a pas à quatre lieues à la ronde, répondit la femme ; mais je vous donnerai volontiers l'hospitalité chez moi, si vous agréez ma pauvre cabane.

Lia accepta avec reconnaissance, et suivit la vieille, qui, malgré l'épaisseur du brouillard, la conduisit tout droit chez elle.

Elle habitait une petite hutte au pied de la montagne.

La hutte n'avait qu'une chambre unique et de l'aspect le plus misérable.

Lia cherchait où se reposer.

— Asseyez-vous sur cette natte, lui dit la vieille en lui présentant une tasse de lait et un morceau de pain noir.

Puis, avec un soupir :

— Voilà tout ce que je puis vous offrir, dit-elle, et cependant je ne fus pas toujours si pauvre. Dans le village, de l'autre côté de la montagne, je possédais maisons, jardins, champs et prairies, des brebis, des vaches ; en un mot, on me disait riche. J'avais un fils unique qui m'a dissipé toute cette fortune. Mais, continua-t-elle, Dieu m'est témoin que ce n'est pas mon bien que je regrette, et que les larmes que je verse sont des larmes d'amour.

— C'était un méchant homme, alors, que votre fils ? demanda Lia.

— Oh ! non, non ! s'écria la pauvre mère. On ne me fera jamais élever la voix contre mon enfant ; non, c'était un bon cœur, au contraire ; seulement, il était léger, et c'est plutôt ma faute que la sienne, s'il n'a pas réussi. Enfant, je négligeais de le punir quand il avait commis quelque faute. Dieu m'avait donné un bon terrain ; c'est ma trop grande faiblesse qui a semé l'ivraie.

Et elle éclata en sanglots.

Lia en eut grande pitié et chercha à la consoler, tout en mangeant son pain et son lait.

Mais, essayant ses yeux, la femme commença de lui préparer un lit de feuilles sèches, tout en murmurant :

— Dieu l'a voulu ainsi ; ce que Dieu fait est bien fait.

Lia était déjà couchée sur son lit et sur le point de s'endormir, quand, tout à coup, on frappa à la porte.

— Qui êtes-vous ? interrogea la vieille.

— Un voyageur qui demande l'hospitalité, interrompit une voix d'homme venant du dehors.

— Oh ! ma chère femme, pour l'amour de Dieu, dit Lia, n'ouvrez point ; cet homme est peut-être un voleur qui vient nous assassiner.

— Soyez tranquille, ma pauvre enfant, répondit la bonne

femme ; que viendrait chercher un voleur dans cette pauvre hutte ? Et, quant à nous assassiner, qui est-ce qui voudrait commettre un crime si inutile que de tuer un enfant et une vieille femme ? C'est quelque pauvre voyageur égaré dans le bois, qui risque de tomber dans le précipice, si je ne le reçois pas ; ne pas le recevoir serait donc agir peu chrétiennement.

Et la bonne femme ouvrit la porte.

L'étranger entra ; il était enveloppé d'un grand manteau qui cachait presque entièrement son visage ; la vieille raviva le feu dans la cheminée, lui présenta du lait et du pain, comme elle avait fait à l'enfant, et l'invita à manger.

Mais lui secoua la tête en signe de refus, tout en regardant la vieille à la lueur du foyer qui lui éclairait le visage.

— Pourquoi donc ne mangez-vous point ? demanda la bonne femme. Vous devez avoir faim, et ce que je vous offre, je vous l'offre de bon cœur. Mangez donc.

— Pas avant que vous m'ayez pardonné, dit l'étranger en rejetant son manteau, en ouvrant ses bras et en montrant son visage baigné de larmes.

— Mon fils ! s'écria la bonne femme.

— Ma mère ! ma mère ! fit le voyageur.

Et tous deux se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

C'était, en effet, le fils perdu, l'enfant prodigue, qui revenait près de sa mère.

Le premier moment fut tout entier à la joie, à l'émotion et aux larmes.

Puis, le fils raconta à sa mère ce qui lui était arrivé.

Nous dirons son histoire en deux mots.

Tant qu'il lui était resté quelque chose de l'argent emporté à sa mère, le jeune homme avait mené une vie légère et dissipée ; puis, après la dissipation était venue la misère, et, enfin, une maladie qui l'avait conduit aux portes du tombeau.

Là, il avait trouvé le repentir ; là, il avait compris combien il avait péché contre Dieu et sa mère. Il pria Dieu de lui pardonner



et jura de revenir près de sa mère s'il guérissait.

Dieu entendit sa prière et lui rendit la santé.

Alors il songea à accomplir son vœu et à revenir près de sa mère ; mais il avait tout dissipé et avait honte de revenir pauvre et dénué de tout, comme un mendiant.

Or, un jour, il était près du Danube, rêvant au moyen de gagner quelque argent pour retourner près de sa mère et suivant machinalement des yeux un jeune homme qui s'amusa à nager.

Le père, lui aussi, était sur le bord et admirait la force et l'adresse de son fils.

Tout à coup, le nageur se mit à crier au secours ; il venait d'être pris d'une crampe et se noyait.

Le père se jeta à l'eau ; mais, au lieu de sauver son fils, il l'entraîna au fond, ne sachant pas nager lui-même.

Frantz, au contraire, – c'était le nom du fils de la bonne femme, – était un excellent nageur, s'étant dès son enfance exercé dans le Rhin.

Un instant après, le père et le fils étaient sauvés.

Le lendemain, Frantz reçut douze mille francs d'une main inconnue. Son premier mouvement fut de les rendre, ne trouvant pas qu'il dût permettre qu'on lui payât une bonne action.

Mais le père et le fils avaient quitté le pays ; c'étaient deux voyageurs qui passaient, et nul ne savait d'où ils venaient ni où ils étaient allés.

Alors Frantz ne s'était plus fait scrupule, et, riche de ses douze mille francs, plus riche encore de son repentir, il était revenu chez sa mère.

La mère et le fils causèrent encore longtemps près du feu ; car ils avaient tant de choses à se dire, qu'ils ne songeaient point au sommeil.

Il n'en était pas ainsi de Lia. À peine le jeune homme avait-il achevé son récit, qu'elle s'endormit.

Alors elle fit le même rêve qu'elle avait déjà fait ; elle vit le même jardin, les mêmes fleurs, les mêmes papillons, les mêmes

anges.

Seulement, cette fois, l'ange des larmes lui fit signe de venir à lui.

Elle y alla.

Il lui tendit alors une perle.

— Tiens, lui dit-il, voici la perle précieuse dont je t'avais parlé ; elle est composée de deux larmes : larme d'amour maternel, larme de repentir filial. Mets cette perle sur le cœur de ton père, et ton père pourra pleurer, et ton père sera guéri.

L'enfant éprouva une telle joie, qu'elle se réveilla.

Le rêve disparut.

Lia crut que c'était un rêve vain comme tous les rêves, et elle attendit tristement le jour.

Le jour vint ; le soleil, en se levant, avait dissipé le brouillard.

Lia voulut quitter la cabane à l'instant même.

— Non, dit la bonne femme ; il faut, mon enfant, que vous acceptiez à déjeuner ; nous pouvons vous le donner maintenant, et nous vous le donnons volontiers, car nous ne sommes plus si pauvres à présent. Le déjeuner fini, Frantz vous remettra sur votre chemin.

Pendant que Lia déjeunait, la vieille arrangea pour son fils, qui n'avait point dormi, le lit que Lia avait occupé.

En l'arrangeant, elle trouva une perle.

— Tenez, mon enfant, dit-elle, voilà ce que vous avez perdu ; c'est bien heureux que j'aie trouvé cette perle, qui me paraît être d'un grand prix.

— Ah ! s'écria Lia, c'est la perle de l'ange !

Et, tombant à genoux, elle remercia Dieu.

Sa prière faite, elle insista pour partir à l'instant même. Frantz la remit dans son chemin, comme la vieille le lui avait promis, et, le lendemain, elle arriva à la maison paternelle.

La vieille femme de charge, qui avait été la nourrice de son père, vint à sa rencontre tout en larmes.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Lia, mon père serait-il mort ?

— Non ; mais il touche au tombeau. Il vous attendait hier ; il a cru, ou que vous vous aviez été dévorée par quelque bête féroce, ou que vous étiez tombée dans un précipice. Sa douleur a été immense, et, comme il ne peut pleurer, il a failli mourir étouffé par ses larmes.

— Où est-il ? demanda Lia.

— Dans sa chambre, répondit la vieille femme de charge. Dieu veuille que vous arriviez à temps pour recevoir sa suprême bénédiction et son dernier baiser !

Lia était déjà dans les escaliers. Elle ouvrit la chambre de son père en criant :

— Mon père, me voilà !

Le mourant fit un effort, et tendit les bras à son enfant, en balbutiant :

— Pardonnez-moi, mon Dieu, je meurs !

Mais, en même temps qu'il prononçait ces paroles, Lia posait la perle sur le cœur de son père.

Il jeta un grand cri, et un double torrent de pleurs s'élança de ses yeux.

Puis, avec un accent d'ineffable joie :

— Quel bienfait que les larmes ! s'écria-t-il. Dieu en soit remercié, et toi aussi, mon enfant !

Et il vécut encore de longues années, versant désormais des larmes dans la peine comme dans la joie.

## Tiny la vaniteuse

Tiny était la plus petite créature qu'il fût possible de voir ; c'est pourquoi elle avait été nommée Tiny, ce qui signifie, en réalité, le superlatif de la petitesse. Vous auriez eu grand'peine à introduire votre pouce dans son soulier, et son fourreau était une vraie merveille. En vérité, une poupée de cire, de dimension ordinaire, l'aurait prise en pitié. Sa mère lui tricotait elle-même des bas, car aucun bonnetier n'aurait voulu se charger de confectionner de si petits objets ; vous voyez bien qu'on était parfaitement en droit de l'appeler Tiny, et il en arriva qu'on finit par oublier tout à fait son véritable nom ; pour ma part, je ne l'ai jamais su. Cette ignorance, d'ailleurs, est sans portée, puisque mon histoire traitera de son caractère, et n'a rien à démêler avec son nom, lesquels étaient diamétralement opposés l'un à l'autre, car si son nom était petit, en revanche, sa vanité était immense ; ce défaut, du reste, était la faute de sa mère, qui perdait beaucoup de temps à parer la petite personne de la pauvre Tiny.

Dès qu'elle était habillée, elle se promenait, de long en large, devant les chaumières les plus proches, afin de provoquer les louanges des voisins, lesquels, par bienveillance, ne manquaient pas de s'écrier :

— Oh ! voilà qui est vraiment beau ! quels superbes yeux ! quels ravissants cheveux ! elle est réellement une petite perfection de beauté !

Tiny prenait tout cela pour argent comptant, et sa vanité en augmentait d'une façon alarmante.

Non contente de ces compliments et de beaucoup d'autres, elle s'imagina, un beau matin, qu'il fallait qu'elle s'admirât elle-même ; et, n'ayant point de miroir à la maison, elle alla se contempler sur la surface claire et limpide d'une source voisine.

Comme elle demeurait charmée de l'image qui se refléchissait

dans l'onde, elle tressaillit en entendant une voix qui lui criait :

— Bonjour, grande vanité !

Elle leva les yeux, et aperçut, sur l'autre rive, une belle dame avec des ailes éclatantes, accompagnée d'un horrible petit nain ; tous deux se riaient et se moquaient d'elle.

— Il n'est pas douteux que vous vous trouviez parfaite, reprit la dame, après avoir triomphé de son envie de rire ; n'est-ce pas ? et peut-être même surprenante par la beauté de vos formes ; mais, petite créature, vous foulez sous votre petit pied des choses bien plus belles et bien plus parfaites que vous ; si vous continuez votre vie à être aussi orgueilleuse de vous-même, vous ne serez jamais heureuse, et vous servirez de plastron à tout le monde. Je veux pourtant essayer de vous donner une leçon qui pourra avoir une influence matérielle qui vous corrigera : je vais vous offrir une paire d'ailes qui vous aideront à rechercher la vérité. Elles ne dureront que quelques heures, mais, par leur moyen, vous serez à même de juger combien l'amour-propre est malséant, en le voyant chez les autres.

Tiny tressaillit, car elle sentit des ailes lui pousser aux épaules et l'enlever de terre. Quoique assez effrayée d'abord de leur vitesse, elle commença bientôt à jouir de la nouvelle et agréable sensation de se trouver transportée dans les airs ; elle ferma ses ailes, et descendit au milieu d'une touffe superbe de fleurs sauvages, tout auprès d'un gros hibou qui, probablement, s'était égaré au grand jour.

— Qui êtes-vous ? dit-il d'une voix enrouée, en essayant de la distinguer, malgré le soleil qui l'aveuglait.

— S'il vous plaît, monsieur, répondit-elle, je suis une petite fille.

— Oh ciel ! quoi ! seulement une petite fille ? dit-il ; je pensais que vous étiez un oiseau. Cependant vous avez des ailes ?

— Oui, monsieur, j'ai des ailes, dit-elle humblement, en découvrant combien le hibou faisait peu de cas d'une petite fille ; une bonne fée me les a données, afin que je puisse voir le monde.

— Ah ! ah ! ah ! fit en riant le hibou ; voir le monde ! en vérité, à quoi cela sert-il ? Voyez-moi, je passe ma vie presque tout entière dans le creux d'un arbre, et pourtant je suis le plus sage des oiseaux.

— Serait-il vrai, monsieur ? demanda avidement Tiny ; alors, peut-être voudrez-vous consentir à me communiquer votre science ?

— Bon ! dit le hibou en fermant les yeux, comme s'il voulait chercher sa sagesse au dedans de sa tête. Je ne sais pas trop, je n'ai pas grande envie de devenir maître d'école ; toutefois, je puis facilement vous dire une chose que je sais, c'est-à-dire que je suis sûr d'être fort sage, car tout le monde en convient ; et je le crois, puisque les gens les plus habiles me proclament l'emblème de la sagesse ; ainsi donc, demeurez-en convaincue comme les autres, et continuez votre chemin, tandis que je vais faire mes efforts pour retrouver mon trou.

À ces mots, prenant l'air plus capable que jamais, il se mit à pouffer de rire de sa propre plaisanterie.

— Quelle vieille bête stupide et vaniteuse ! dit Tiny pendant que le hibou s'éloignait en sautillant ; je n'ai rien appris de bon avec lui.

Comme elle voltigeait dans un bois voisin, elle fut très-surprise d'apercevoir un kangaroo gigantesque, qui faisait de fort grands sauts à l'aide de son énorme queue. Elle le suivit attentivement des yeux.

Tout à coup, une grande cigogne bleue sortit d'un coin humide rempli de roseaux, et s'approcha du kangaroo.

— Oh ! oh ! vous voilà donc, monsieur le sauteur, dit la cigogne. Quelle énorme queue vous avez ! pourquoi ne la portez-vous pas coquettement, au lieu de vous en servir comme d'une jambe ? Au fait, est-ce que ces misérables petites choses que je vois là sont vos pattes de devant ? je veux parler de ces deux petits bouts qui pendent par devant.

— Impudent oiseau ! répliqua le kangaroo d'un ton de

mépris, auriez-vous la prétention de critiquer la perfection et la beauté de mes formes, supérieures de toutes façons à celles de tous les autres animaux ? ma queue magnifique, qui, à elle seule, est une merveille ; mes charmantes petites pattes de devant, si admirablement adaptées pour l'usage qu'elles me font ? Retourne, ô le plus sot des oiseaux, dans le marais où tu seras le mieux caché, et dérobe à tous les yeux ces longues perches que tu appelles des pattes, et qui, en t'élevant dans le monde d'une manière ridicule, mettent davantage ta laideur en évidence. Si tu trouves assez d'eau dans les alentours, va contempler tes membres maigres et disproportionnés, et rougis, si tu peux, au travers de tes plumes, en reconnaissant la différence incommensurable qui existe entre toi et une créature aussi parfaite que moi.

Et, sans attendre la réponse de la cigogne, il poussa un cri sauvage, et d'un bond s'élança dans le bois.

— Bien, dit Tiny, quand la cigogne se fut envolée à son tour ; voilà qui va bien des deux côtés. Ils sont également clairvoyants pour exalter leurs propres avantages et pour se mépriser l'un l'autre.

Tiny s'envola et se posa près du tronc d'un grand arbre aux branches étendues, sur une desquelles était perché un superbe écureuil du Malabar, qui se chauffait au soleil en croquant des noix.

— Je serais curieuse de savoir s'il sait parler, pensa Tiny ; je suis sûre qu'il parle, car il a l'air très-avisé.

Elle avait à peine formulé mentalement cette pensée, qu'elle vit sortir des broussailles, à ses pieds, un petit cochon d'Inde le plus drôle du monde, qui trottait en renflant et marchait avec beaucoup de précaution.

L'écureuil cessa de casser des noix ; il en jeta plusieurs coquilles sur le cochon d'Inde en l'appelant à haute voix :

— Holà ! hé ! ridicule petit être, où vas-tu ? comment t'appelles-tu ? et aussi, sans t'offenser, permets-toi de te demander avec une affectueuse sympathie ce qu'est devenue ta queue ?

Le cochon d'Inde, fort interdit, regarda de tous côtés afin de découvrir où le questionneur si poli s'était caché ; à la fin, il aperçut l'écureuil, et lui dit d'un ton fort humble :

— En vérité, mon très-cher monsieur, je ne me rappelle pas d'avoir jamais été importuné d'une queue.

— Que voulez-vous dire par là ? dit l'écureuil fanfaron.

Puis il sauta à terre et vint regarder en face le cochon surpris.

— Ce que je veux dire ? répliqua le cochon, qui ne s'intimida nullement ; je veux dire que si j'avais, comme vous, une longue et lourde brosse, je m'en trouverais excessivement ennuyé et incommodé ; j'ajouterai même que je la trouverais, selon ma manière de voir, très-dangereuse ; car vous, imbécile casse-noisettes, vous seriez bien plus à l'abri du danger si, à cause de votre intolérable amour-propre, vous n'agitiez pas sans cesse cette queue autour de vous, inconvenient qui vous signale au chasseur et qui est, je le répète, une grande calamité pour vous. Vous vivriez bien plus longtemps si vous aviez la queue plus courte. Ainsi donc, je vous souhaite bien le bonjour et moins d'orgueil !

Le cochon disparut dans la terre, et l'écureuil retourna d'un saut sur son arbre afin de s'y cacher.

Tiny voltigea plus loin ; la subtile réponse du cochon, en apparence si stupide, l'avait fort amusée. Bientôt, un magnifique papillon passa tout près d'elle ; il ralentit sa course à son aspect extraordinaire, et en conséquence vint se poser tout auprès de l'endroit où elle mit pied à terre.

— Bonjour, ma chère, dit-il poliment ; sur mon honneur, vous m'avez d'abord tout à fait embarrassé. Je vous prenais pour une papillon de ma connaissance, mais j'ai été promptement détrompé en voyant combien vos jambes sont grosses, et comme en général votre tournure est empêtrée ; toutefois, malgré ces disgracieuses imperfections, je suis content de vous voir ; ainsi donc, causons, mais prenez garde de marcher sur moi avec vos gros pieds.



Tiny, rien moins que flattée de cette impertinente invitation, allait répondre, lorsqu'un escargot se traîna sur le lieu de la scène.

— Ciel ! s'écria le papillon, voici une horrible chose ! Pauvre créature ! quelle destinée ! ramper éternellement sur la terre en portant sur son dos cette affreuse coquille !

— Qui plaiguez-vous de la sorte, petit badin ? dit l'escargot. Est-ce à vous à insulter un individu de ma sorte parce que vous avez sur le dos une couverture aux couleurs éclatantes ? mais vous n'étiez hier qu'un misérable objet informe, infiniment plus laid que quoi que ce soit dont je puisse me souvenir en ce moment. Vous qui avez une si courte vie, assez longue, du reste, pour un être inutile, vous osez parler de pitié ! vous, un paria, sans logis que vous puissiez appeler le vôtre, puisque vous demeurez çà et là, et n'importe où, vous osez même adresser la parole à un propriétaire comme moi, qui porte sa maison partout avec lui ? Allez, allez, continuez vos larcins chez les fleurs qui sont assez imprévoyantes pour vous accueillir !

— Vile créature, répliqua le papillon, je souillerais mes ailes en restant plus longtemps près de vous, pour être couvert de votre bave impure.

À ces mots, après quelques jolies évolutions pour faire valoir les brillantes couleurs de ses ailes, le papillon prit son vol et se dirigea vers un endroit où le soleil donnait en plein.

— Oh ! oh ! dit Tiny en s'envolant de son côté, il me semble qu'ici la vanité a reçu une bonne leçon.

Le soleil devint bientôt dévorant, et Tiny se trouva sur des sables brûlants, où elle vit étendue une énorme tortue noire. Elle était si immobile, qu'elle crut d'abord que c'était une grosse pierre noire ; mais un imperceptible mouvement de la tête lui prouva qu'elle vivait. Tandis qu'elle restait debout à la considérer, elle la vit tout à coup enveloppée d'une ombre interminable ; elle leva les yeux, et s'aperçut que cette ombre était causée par l'approche d'une immense girafe.

— Eh bien ! ma belle petite, dit la girafe, êtes-vous donc occupée à contempler cette misérable créature, qui en vérité pourrait tout aussi bien être une pierre, à laquelle elle ressemble à s'y méprendre. Je ne crois pas qu'elle ait bougé de place depuis des mois, pauvre paquet presque insensible ! On ne saurait certes exiger, continua-t-elle en rengorgeant orgueilleusement son long cou, que tout le monde soit créé aussi beau et aussi gracieux que moi. Non, non ! sans doute. Toutefois il est impossible de s'absentir de plaindre une créature aussi complètement déshéritée que celle qui est à nos pieds, qui semble avoir été jetée sur le sable sans pieds pour la porter ailleurs.

La tortue remua la tête, leva les yeux, et dit à la girafe d'une voix lente et solennelle :

— Animal disgracieux et inutile, avec tes longues jambes et ton long cou ! il est vraiment triste d'entendre un être qui n'existe que quelques années parler de sa supériorité ! Mes jambes ne sont pas très-longues, mais je puis les ranger à l'abri, de sorte que personne ne me marche sur les orteils. Mon cou est assez long pour me permettre de regarder en dehors de ma porte, et pourtant assez court pour que je puisse rentrer ma tête à l'approche du danger ; et ma vie est si longue, que je me rappelle fort bien avoir vu dix ou douze générations de votre famille, dont les os blanchissent sur les sables du désert. Ainsi donc, que vos longues jambes vous emportent loin de moi, afin que votre vanité n'offense plus mes regards.

Comme les distances n'effrayaient plus Tiny depuis qu'elle avait des ailes, elle vola vers une autre partie du monde où l'air était plus frais. Elle se posa sur des rochers où se tenait un vieux pingouin en admiration devant les vagues écumantes qui venaient se briser à ses pieds.

— Voici un petit vent bien frais, dit Tiny.

— Et très-fortifiant, répliqua le pingouin.

Et comme preuve de ce qu'il avançait, il battit des ailes, de petites ailes qui ressemblaient à du cuir.

— Cet endroit, continua-t-il, est le plus sain et le plus agréable qui soit au monde.

— Vraiment ! fit Tiny, ne sachant que dire.

— Ne perdez pas votre temps, petite fille, cria un aigle du haut d'une colline escarpée ; ne perdez pas votre temps en mauvaise compagnie ; cet animal, moitié oiseau, moitié poisson, a une insupportable conversation qui sent l'eau salée. Il est l'opprobre de la grande famille des oiseaux. D'abord, il marche tout debout comme un homme ; secondement, en dépit de ses prétentions, il n'a pas ce qui s'appelle une aile ; moi, par exemple, je suis le roi des oiseaux, et je puis causer royalement avec vous. Volez donc jusqu'à moi, afin que je vous fasse l'honneur de vous accorder quelques minutes d'entretien.

— Restez où vous êtes, mon enfant, dit le pingouin, je puis être humble et sans grâce, ainsi que l'observe très-peu royalement ce roi des oiseaux ; mais après tout j'ai de la probité, tandis que lui, qui déshonore son titre de roi, est un pillard et un voleur ; un oiseau de proie sans remords qui se souille de sang innocent, et prend plaisir à commettre toutes sortes de cruautés.

— Oses-tu dire cela, oiseau plus poisson qu'oiseau ? hurla l'aigle, qui fit un prodigieux effort pour saisir le pingouin entre ses griffes.

Mais le pingouin, qui connaissait son caractère vindicatif, chercha un refuge sous les vagues de la mer ; l'aigle se soutint au-dessus de l'eau, décrivant de larges cercles, dans l'espoir de parvenir à assouvir sa vengeance ; mais le pingouin ne parut pas, et l'aigle, furieux, se vit obligé de retourner chez lui sans avoir puni l'insulte qui, selon lui, portait atteinte à sa dignité royale.

Tiny frémissait en entendant les cris de l'aigle impérieux ; elle s'enfuit et vola au loin, jusqu'à ce qu'elle pût prendre terre dans une ravissante vallée fleurie, où ses yeux furent charmés par des myriades de fleurs qui embaumaient l'air autour d'elle. Un magnifique lis odoriférant portait bien haut au-dessus de sa tête son cornet de neige et son calice doré ; elle contemplait avec

admiration sa forme gracieuse et son port de reine. En s'approchant davantage, elle aperçut de brillantes gouttes d'eau que distillaient ses feuilles, et qui scintillaient comme des bijoux avant de tomber.

— Petit enfant, dit le lis de son ton fier et hautain, approche ; je ne suis point timide, je suis né pour être admiré : il est dans ma destinée de faire les délices de tous ceux qui me contemplent.

Tiny s'approcha, et elle essaya avec beaucoup de timidité de savourer le parfum de la fleur superbe ; mais elle se retira vivement, car elle ne sentit qu'une odeur âcre et désagréable dont elle ne put se débarrasser qu'à l'aide de quelques violettes qu'elle cueillit à ses pieds.

— Merci, chère enfant, dirent les violettes, de nous avoir mises dans votre sein sans que nous ayons eu besoin de chanter nous-mêmes nos louanges. Qu'il en soit toujours ainsi avec vous. Ne méprisez jamais les humbles, lorsque vous êtes en compagnie des grands et des hautains. Regardez bien ce lis imposant, son extérieur attire notre attention et nos égards, mais il ne possède aucune qualité réelle qui puisse rendre durable la première impression. On l'évite dès qu'on le connaît de près.

» Ces diamants étincelants, qui pendent après ses feuilles comme autant de gouttes de rosée, ne sont, en réalité, que les pleurs qu'il verse sur sa complète indignité. Une grande apparence, sans valeur réelle, est un don inutile, impuissant à procurer l'estime ou à assurer le bonheur.

Tiny pressa les violettes sur son cœur pour les remercier de leur douce leçon, et continua sa route, qui la conduisit dans un jardin admirablement cultivé, où un très-beau chat se récréait à l'aise, accroupi sur une terrasse au bord d'une allée.

— Matou ! matou ! dit Tiny, qui s'approcha de la jolie bête endormie, bonjour !

— Oh ! bonjour, comment vous portez-vous ? répliqua le chat ; en vérité, je ne vous voyais pas, car j'étais à moitié assoupi, ayant veillé une partie de la nuit à une soirée de souris.

— Vraiment ! dit Tiny ; était-ce amusant ?

— Pour moi, oui, dit le chat malicieusement en clignant de l'œil légèrement, mais pas pour elles.

— Ah ! je comprends ! fit Tiny ; oh ! matou ! matou !

— M'avez-vous appelé ? dit un jeune lièvre fort éveillé, qui se montra soudain sous les larges feuilles d'une plante.

— Vous ! dit le chat en lui jetant un regard méprisant ; vous, matou !

— Oui, on m'appelle matou dans les cercles les plus distingués, répondit sèchement le lièvre.

— Vous êtes un bohémien, un aventurier campagnard, répliqua le chat. Vous ne possédez pas un seul attribut de la race féline. Où est votre queue, l'ami ? Vous, un chat ! en vérité !...

— Une queue ? fi donc ! dit le lièvre ; à quoi cela me servirait-il ? Mais regardez mes superbes oreilles ; montrez-moi donc les vôtres, je vous en prie ?

Le chat ne daigna pas répondre, mais il se mit à se frotter le nez avec sa patte.

— Vous osez me parler, à moi ! poursuivit le lièvre, moi qui suis recherché par les personnages les plus distingués du voisinage, et qui suis l'ornement de la plupart de leurs tables ! Je vis grandement sur mes propres domaines, absolument comme le meilleur gentilhomme campagnard de la contrée ; tandis que vous, valet à courtes oreilles et à longue queue, vous vivez de souris et de tout ce que vous pouvez attraper, et vous n'êtes bon, après votre mort, à confectionner aucun mets connu. Ah ! ah ! ah ! un matou, en vérité ! Vous êtes une trappe à souris.

À ces mots, il frappa la terre de son pied, et s'éloigna au trot. Le chat, se parlant à lui-même, murmura :

— Une espèce !

— Croa ! croa ! fit une grenouille non loin de là.

Tiny fut à sa recherche et la trouva assise sur un petit monticule et se chauffant au soleil. Tandis qu'elle l'examinait, un poisson aux yeux brillants et aux écailles d'argent sortit son nez

de l'eau, et adressa la parole au gros crapaud en ces termes :

— Pour l'amour du ciel, vous, vilaine bête, finissez ce tintamarre ; l'horrible bruit que vous faites empêche mes petits de s'endormir.

— Fadaise ! dit la grenouille, qui jouait négligemment avec un bull-rush, si vous me rompez la tête au sujet de vos petits, je vous chasserai de mon étang.

— Votre étang ! en vérité, reptile ! repartit l'orgueilleux poisson, pourquoi n'en prenez-vous pas possession, s'il est à vous ? Mais non ! vous ne sauriez y demeurer longtemps, l'eau en est trop pure pour vous, monstre immonde !

— Ne vous mettez pas en colère, mon brave poisson, répondit la grenouille ; si vous étiez un homme comme il faut, vous sortiriez de l'eau pour venir causer ; mais vous n'avez pas sur quoi vous tenir, aussi je vous prends en pitié. Vous êtes une création incomplète, et par conséquent indigne qu'une personne qui se trouve sur son propre terrain s'occupe de vous. Je vous permets de dire que l'étang est à vous, car je ne m'en sers que pour me laver.

Le poisson disparut sans riposter à cette impertinence.

Le vol de Tiny la conduisit de nouveau au bord de la mer, où elle fut un peu interdite par l'apparition d'un crabe énorme qui paraissait se hâter, comme s'il était préoccupé de quelque importante affaire ; néanmoins un obstacle imprévu rencontra une de ses pattes, et il fut renversé sur le dos ; en se relevant, il vit que c'était une huître que le flux avait déposée sur la rive.

— Ô le plus stupide des poissons ! s'écria le crabe irrité, ne pouviez-vous vous ranger de côté lorsque vous m'avez vu venir ? Je vous proteste que vous êtes cause qu'une de mes griffes a été cruellement blessée.

L'huître, s'entr'ouvrant avec lenteur pour répondre, dit :

— Qui donc êtes-vous, monsieur, je vous prie ?

— Ne voyez-vous pas que je suis un crabe magnifique ? répliqua-t-il.

— Ah ! oui ! je vois ! fit l'huître, un coquillage ! un des nôtres !

— Un des nôtres ! reprit le crabe avec dédain. Un des nôtres ! prétendez-vous vous mettre sur le même rang que moi ? une superbe création, ornée de griffes de rechange, avec des yeux qui voient clair, et une armure de la construction la plus admirable ; un être tout à fait exceptionnel et hors ligne dans la grande famille des coquillages. Se trouver classé, après tout, avec une espèce comme vous, un paquet, une pierre ! ballottée par la mer sans pouvoir se diriger elle-même ! rien de plus, enfin, la plupart du temps, qu'une parcelle de rocher attachée à un autre rocher !

— Ah ! ah ! ah ! fit l'huître en éclatant de rire ; imbécile et vaniteuse créature, je ne puis en vérité m'empêcher de rire de vous. Voyez donc, en dépit de toutes vos perfections, vous vous traînez toujours de travers, et il vous est impossible de marcher droit devant vous. Ah ! ah ! ah ! fit encore l'huître, qui referma sa coquille en continuant de rire.

Le crabe plongea dans l'eau sans ajouter un mot.

Tiny s'éloigna de la mer et s'envola vers les champs, où elle se trouva presque aussitôt en compagnie d'une belle sauterelle dont les yeux d'or reluisaient dans le gazon.

— Comment vous portez-vous, ma chère ? gazouilla-t-elle. Je suis ravie de vous voir, car voici une sotte taupe qui m'ennuie à la mort.

Tout en parlant, elle désignait à Tiny le nez d'une taupe qui pointait précisément en dehors d'un petit monticule qu'elle avait soulevé.

— Vous voyez, continua la sauterelle, au lieu de porter comme moi la verte livrée des champs, et d'être magnifiquement dorée, elle est pauvre, elle vit sous terre, ne connaît rien, et n'est pour cette raison qu'une très-maussade société, une vraie motte.

— Si une robe éclatante et de la dorure sont des choses utiles, je dirai certainement que vous êtes un objet sans prix, dit la taupe ; mais comme vous ne faites pas autre chose que de

babiller, je ne puis vous accorder les louanges que vous désirez, et suis forcée tout naturellement de m'avouer que je suis la plus estimable de nous deux ; car je dévore la vermine qui mangerait le blé et détruirait le gazon qui vous abrite ; de sorte que, quoique ensevelie sous la terre, je suis très-vivante lorsqu'il s'agit des intérêts des autres, et dois être appréciée en conséquence des services que je rends.

— Voici encore l'honnêteté qui combat la vanité ! pensa Tiny en s'envolant loin des deux antagonistes.

— Où volez-vous si vite ? dit une petite mésange bleue qui frétillait sur un tronc d'arbre.

— Je me dépêche pour voir autant de choses que je puis, répondit Tiny, car mes ailes doivent me quitter au coucher du soleil.

— Elles viennent justement de tomber, dit l'oiseau, et je vous ai préservée d'une chute.

Tandis qu'il parlait, Tiny fut fort étonnée de voir ses ailes par terre.

— Merci, bon petit oiseau ! dit tristement Tiny. Mais comment ferai-je pour retourner à la maison ?

— Prenez courage, dit la mésange, la bonne petite fée vous protégera, aussi marchez avec confiance.

Il dit et s'envola.

Une grande autruche à la démarche pompeuse, étalant avec un orgueil visible ses plumes magnifiques, s'approcha de l'enfant prête à pleurer, et lui dit :

— Petite fille, peut-être pourrez-vous décider quel est le plus beau de moi ou de ce vilain oiseau qui est perché dans l'arbre que vous voyez là-bas ?

— Un vilain oiseau ! vraiment ? dit un singulier toucan en faisant claquer son bec, qui était presque aussi grand que toute sa personne. Je voudrais bien savoir où on pourrait rencontrer un oiseau aussi bête que l'autruche, dont le corps est couvert en profusion d'une surabondance de plumes, tandis que ses jambes sont



tout à fait dépouillées ; ses ailes, par leur beauté, servent d'appât aux ennemis qui veulent le détruire, mais elles n'ont pas le pouvoir de l'emporter loin du danger. En vérité, mon bec ravissant a plus de valeur à lui seul que toute sa personne.

— Eh bien, c'est à la petite fille à décider, répondit l'autruche.

Tiny, qui par le fait admirait beaucoup la belle autruche, et avait grand'peine à s'empêcher de rire au nez du bizarre toucan, prit enfin courage et dit :

— C'est vous, autruche, que je trouve de beaucoup le plus beau des deux.

Le toucan, indigné, s'envola au loin ; l'autruche, ravie de la décision de l'enfant, se tourna fièrement vers elle, et lui dit :

— Où allez-vous, ma belle petite ?

— Oh ! à bien des milles, loin, loin ! fit-elle, et je crains de ne jamais revoir ma maison, car j'ai voltigé si longtemps de côté et d'autre !

— Montez sur mon dos, dit l'autruche, qui se baissa afin qu'elle pût se blottir entre ses ailes.

Dès qu'elle y fut confortablement établie, elle prit sa course, et courut comme le vent, à travers les collines, les vallées, les sables, jusqu'à ce qu'elles se trouvassent au bord de la mer ; ici l'autruche s'arrêta, comme de juste, incapable qu'elle était d'aller plus loin avec sa petite protégée.

— Et maintenant, ma bonne autruche, que dois-je faire ? dit Tiny.

— Attendez un peu, repartit l'oiseau, voici venir un superbe coquillage qui, j'en suis sûre, vous fera traverser la mer.

Le coquillage dansa sur les vagues, jusqu'à ce qu'il touchât la grève.

— Entrez, petite fille, dit-il, et je vous transporterai saine et sauve chez vous, de l'autre côté de l'eau, car la bonne fée me l'a ordonné.

Tiny n'hésita pas un instant. Elle monta dans la coquille, qui

la porta légèrement au milieu des vagues écumantes, et, avant la chute du jour, elle débarqua tout près de chez elle. Tout en marchant, guidée par la lumière qui brillait à la fenêtre de sa chaumière, elle songeait que la fée avait été bien bonne de vouloir qu'elle apprît combien il est facile de voir les défauts des autres, tandis que l'amour-propre fait croire qu'on est parfait soi-même.

## TABLE DES MATIÈRES

Le lièvre de mon grand-père .....	5
La petite sirène .....	89
Le roi des quilles .....	123
La jeunesse de Pierrot .....	147
Pierre et son oie .....	216
Blanche de Neige .....	238
Le sifflet enchanté .....	253
L'homme sans larmes .....	260
Tiny la vaniteuse .....	276